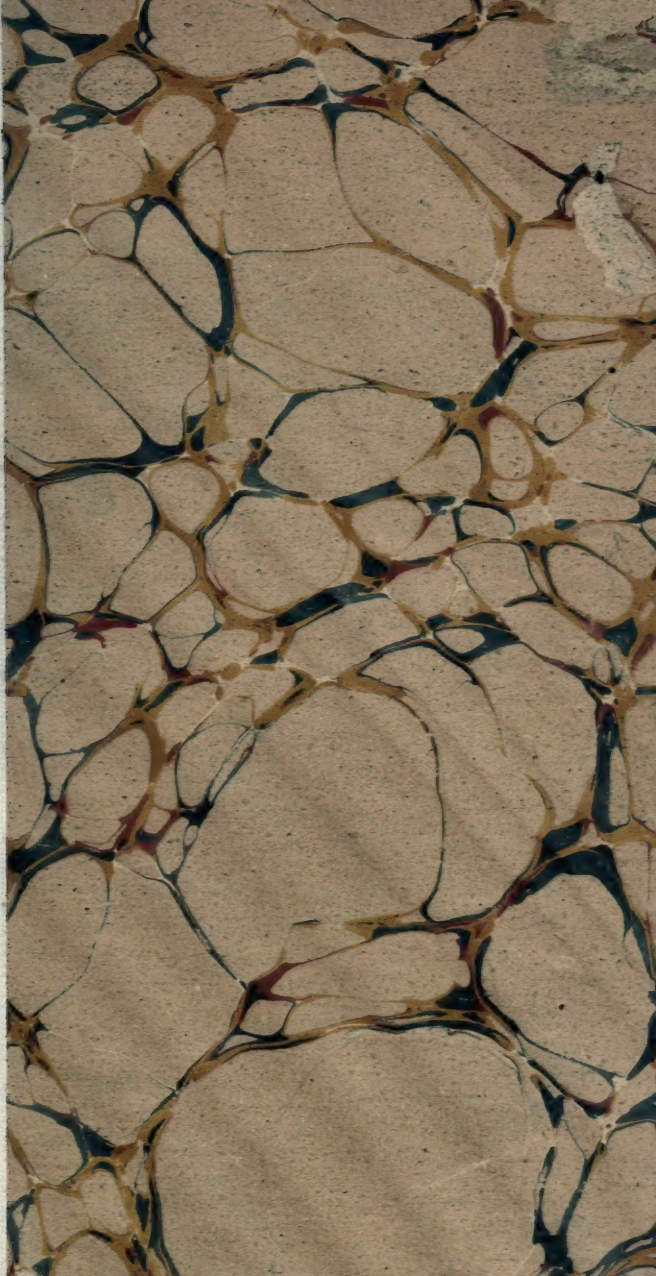
TICRQUEM
KSELLER
MS ROESCRIBE
RKM DEAVERST



Mrs Riordan
13 Spadina Gardens

I

TROIS AMIES

DE

CHATEAUBRIAND

DU MÊME AUTEUR

Les Dupont-Leterrier, roman..... 1 vol.
Notes sur la Russie..... 1 vol.
Bonshommes de Paris..... 1 vol.
La Poésie nouvelle..... 1 vol.
L'Art de regarder les tableaux..... 1 vol.
Contre la réforme de l'orthographe..... 1 vol.
Éloges..... 1 vol.

DANS LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

A 3 FR. 50 LE VOLUME

Les Trois Legrand, roman..... 1 vol.
Picrate et Siméon, roman..... 1 vol.
Le Roi Tobol, roman..... 1 vol.
Les Souvenirs d'un Peintre..... 1 vol.
La Fille de Polichinelle, roman..... 1 vol.

Il a été tiré du présent ouvrage
10 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame.

CASE

ANDRÉ BEAUNIER

TROIS AMIES

DE

CHATEAUBRIAND

TROISIÈME MILLE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1910
Tous droits réservés.

112191
11/7/11

PQ
2205
Z5B43

A MISS EDITH SICHEL

TROIS AMIES
DE CHATEAUBRIAND

Pauvres petites femmes, celles-ci, qu'aima Chateaubriand afin de divertir son extrême ennui et dont la mémoire est précieuse à cause de Chateaubriand! Ni leur amant doux et terrible, ni les historiens non plus, n'auront eu le véritable souci d'elles-mêmes. Les historiens et l'amant pèchent, à leur endroit, contre la règle principale de la morale qu'a formulée Emmanuel Kant et selon laquelle on doit considérer comme une fin, non comme un moyen, toute personne humaine. L'amant s'amusa d'elles; et les historiens leur demandent comment aima, comment fut tendre, mélancolique et fervent cet amoureux qui, en outre, a été le plus grand poète de son temps. Il faut s'excuser auprès de leur souvenir et compter, aujourd'hui encore, sur la complaisance qu'elles eurent au temps où Chateaubriand leur préférait son amour.

Mais ne vaudrait-il pas mieux laisser dormir dans le calme et bienfaisant oubli ces cœurs et les tribulations de leur destinée? Ils ont mérité le repos. Notre curiosité les tourmente, quand ils ne désirent plus que de participer à la paix infinie des tombes closes. Qu'avons-nous à ne pas permettre que se tranquillisent dans le silence d'un siècle mort les pauvres petites femmes que troubla l'enchanteur délicieux et cruel? Lui-même, l'enchanteur, puisqu'il nous a donné cette image de lui, ses livres, qu'avons-nous à le solliciter encore pour d'autres confidences?...

***

L'œuvre d'art doit se suffire à elle-même. Qu'elle soit belle sans nulle considération que d'elle en tant qu'œuvre d'art.

Quand l'artiste crée une œuvre quelconque, poème, roman, statue, drame, il met dans cette œuvre sa pensée, son rêve, toute son âme. Or, son âme, c'est la vie qu'il a menée qui la lui a faite. Aucun détail de l'existence quotidienne qui ne nuance de quelque manière cette âme; nous sommes, intimement et sans cesse, modifiés par nos hasards, nos aventures. Et, ainsi, l'œuvre d'art contient toute l'histoire d'un artiste, mais secrètement, et comme chastement.

Vous êtes attendri d'amour? Eh! bien, si vous le dites tout de go, vous ne faites pas œuvre d'artiste; non, et même si vous le dites avec éloquence. Mais, si vous inventez et réalisez une fiction, un symbole

où soit votre tendresse cachée comme l'est une âme dans un corps, alors voilà une œuvre d'art.

Concluons que l'art est une hypocrisie charmante. Il n'est point d'art sans hypocrisie. L'art est le voile derrière lequel se dissimule une pudique individualité.

L'artiste qui a fait une œuvre d'art ne songeait — ou ne devait songer — qu'à elle et non pas à lui. S'il songeait à lui, c'est pitié! Plutôt, j'aime à supposer que cette œuvre lui fut une occasion de s'absenter de lui-même et comme un exercice auquel il occupait sa pensée et ses doigts afin de les distraire d'un émoi trop vif ou d'une alarme trop poignante. Plus était vif l'émoi, poignante cette alarme et opiniâtre l'effort de s'en distraire, plus l'œuvre sera, sans doute, magnifique. Et, de toute la souffrance dissimulée ainsi avec une fière pudeur, il restera certes à l'œuvre des lambeaux... Ce que je dis de la souffrance, je le dis aussi du bonheur... Mais, quand l'artiste a voulu cacher derrière l'œuvre et au moyen de l'œuvre sa joie ou sa misère et disparaître, glorifié de superbe façon, de quoi ont l'air les chercheurs de son cœur?... Les pauvres gens, et qui font une inquiétante besogne!...

Il faut laisser l'œuvre d'art toute seule et comme orpheline.

Que serait belle une œuvre à laquelle on aurait ménagé un vaste environnement de solitude et qui émergerait d'un immense désastre, — oui, du désastre de la mort individuelle, — comme en un

désert de sable peut se dresser encore une colonne bien ouvragée, reste d'un âge et d'hommes qui, même de souvenir, ont disparu!

***

Brunetière, qui voulut appliquer à l'histoire litté raire la méthode, disait-il, de Darwin et de Hæckel, est gaillardement parti d'une idée fausse et il a suivi son projet avec une imperturbable rigueur. Il a eu tort d'attribuer à cet Hæckel tant d'importance; et Darwin l'eût blâmé de transporter dans l'étude de la littérature une hypothèse d'histoire naturelle. Puis, la doctrine de l'évolution paraît, de jour en jour, moins assurée; les dernières découvertes de la science ne la confirment pas exactement. D'ailleurs, en l'appliquant aux arts, Brunetière abusa d'une sorte de calembour.

Le génie d'Hippolyte Taine, impérieux et fort, traita sans complaisance les œuvres d'art. Il les menait où il voulait; il les menait à n'être que des documents d'histoire. Historien magnifique, il utilisa pareillement archives, poèmes, actes notariés, romans, statues, tableaux, procès-verbaux des séances révolutionnaires; tout cela, autant de témoignages qui lui servaient à caractériser un temps. Et, sans doute, il tenait compte de la beauté des poèmes, des romans, des statues et des tableaux; mais cette beauté même lui était principalement un document d'histoire. Ainsi, la littérature est

sacrifiée à l'histoire; du moins, elle lui est subordonnée.

Sainte-Beuve, lui non plus, ne voulait pas considérer l'œuvre d'art, toute seule. Mais il la prétendait expliquer : et cela, par la connaissance de l'auteur. Il étudiait cet homme; il cherchait mille et mille renseignements relatifs à cet homme, à ses origines, à la formation de son esprit et de son caractère. Il coordonnait ces renseignements, avec une jolie habileté. A l'œuvre d'art, il préférait assidument l'artiste. Et, comme Taine asservissait la littérature à l'histoire, Sainte-Beuve la réduisait à la qualité de document psychologique.

Donc, par Sainte-Beuve, psychologue, par Taine, historien, et par Brunetière, idéologue, le caractère d'art de l'œuvre d'art fut négligé.

C'est ainsi que fut peu à peu détournée de son objet et, j'allais dire, pervertie la notion d'une véritable critique littéraire.

Combien je trouverais recommandable une critique littéraire qui serait exactement le contraire de la critique à la Sainte-Beuve!...

Qu'Homère soit, ou non, le fils de la nymphe Krétéis et du fleuve Mélès; qu'il ait existé, ou non, cela ne change pas le plaisir que j'ai à la lecture de l'*Iliade*. Que Théroulde soit le nom du copiste, ou du poète, ou du chanteur de la *Chanson de Roland*, qu'importe à la joie que me donne ce farouche et glorieux poème? Et les anecdotes qu'on pourra me raconter touchant Racine m'amuseront peut-être,

elles ne modifieront pas l'intelligence qu'il faut qu'on ait de *Bérénice* ou de *Britannicus*.

Une œuvre d'art qui a besoin du commentaire d'une biographie est, en cela, infirme.

Lamartine a fait une drôle de chose, et comme un peu scandaleuse, quand il a publié le commentaire anecdotique des *Méditations*.

Vos poèmes étaient les symboles de votre peine ou de votre plaisir. Si vous traduisez vos symboles, autant valait nous raconter tout de suite cet épisode qui vous parut mémorable.

***

Aussi souhaiterais-je qu'on parlât de *René*, d'*Atala*, des *Martyrs*, et non pas de l'auteur. Mais, pour Chateaubriand, c'est impossible : au lieu de se placer derrière son œuvre, il s'est mis devant elle. Comment le négliger? et comment ne pas le voir d'abord?...

C'est un des caractères de son génie et, encore, de son influence, à la fois littéraire et morale.

Depuis les époques classiques, où l'œuvre d'art était réalisée pour elle-même par un artiste capable de cette abnégation, l'idée de la littérature s'est altérée. Pendant le dix-huitième siècle, la littérature a servi à des usages divers, politiques, sociaux, et qui n'étaient pas l'art. Et puis, il y eut Rousseau, qui introduisit dans la littérature, y installa, y exalta, y affola ce *moi* que, naguère, on en chassait comme

haïssable. Et enfin, Chateaubriand n'a jamais détaché de lui-même sa poésie. Il est tout entier dans son œuvre; et il y est toujours. On ne peut concevoir son œuvre sans lui : je ne réussis pas à les séparer.

Ce que nous savons de la vie de Jean Racine est peu de chose et tiendrait en un petit volume. Il n'a pas désiré qu'on en connût davantage; et même, il eût probablement aimé qu'on n'en connût rien. Bref, il y a lui-même qui vécut et qui est mort, — son âme, il l'abandonnait à Dieu; — et il y a son œuvre, qui est restée après lui, qui ne dépendait pas intimement de lui et qui, sa mémoire abolie, subsisterait.

Tandis que, l'œuvre de Chateaubriand, c'est l'apothéose de Chateaubriand. Toute son œuvre, et y compris ses livres d'apologétique, tels que *Le Génie du Christianisme*, qui est tout plein de lui.

Les *Pensées* de Pascal, aussi, sont toutes pleines de Pascal. Et nous y trouvons, notée d'une main fébrile, l'inquiétude de ses jours et de ses nuits. Seulement, c'est par accident que les *Pensées* nous sont parvenues sous cette forme individuelle, qu'il n'a pas eu le temps de lui ôter. S'il avait eu le loisir de reprendre ses notes et d'achever son apologétique chrétienne, toute la confession personnelle aurait disparu. *Le Génie du Christianisme* n'est pas tant une apologie de la religion que le poème des motifs sentimentaux qui disposaient Chateaubriand à ne plus être un incrédule. Si cette apologie eut son

efficacité, c'est en vertu de la coïncidence qui fit que nombre de ses contemporains étaient dans la même disposition d'esprit que lui-même.

Et voyons-le dans son activité politique. Elle est caractérisée pareillement. Un mot la résume : fidélité. C'est la noblesse du rôle qu'il a eu dans l'État. Mais enfin, tandis que, par point d'honneur, il était admirablement fidèle à une cause qu'il n'aimait point, cette fidélité ornait son personnage : elle n'avait pas d'utilité objective pour ce pays. Même, elle pouvait nuire à ce pays, dont il était l'un des beaux chefs. Il s'est occupé de son personnage, non de la chose à laquelle son personnage devait être dévoué : ce pays. Un véritable homme d'État est l'homme d'affaires d'une nation; Chateaubriand fut un artiste, et l'artiste de cette excellente œuvre d'art : lui-même.

C'est toujours à lui-même que nous aboutissons; et c'est à son individualisme que nous sommes amenés. C'est, en effet, l'individualisme littéraire qu'il a réalisé comme avant lui on ne l'avait pas fait, qu'il a autorisé de son génie et qu'il a ensuite, plus peut-être qu'il ne le voulait, répandu dans la gent littéraire, à profusion.

L'inventeur, c'est Jean-Jacques Rousseau; l'inventeur de ce cynisme littéraire qu'on peut ainsi désigner : l'acceptation de soi, très volontiers.

Toutes ses turpitudes, un Jean-Jacques Rousseau les accepte sans difficulté ni vergogne, dès le moment qu'elles sont devenues pour lui une matière litté-

raire. Ce qu'il y a de plus significatif, ici, ce n'est pas la prédilection de soi qu'un tel travers suppose, mais la dignité, la qualité particulière, l'efficacité ennoblissante qu'on attribue à la littérature, — ah! pourquoi?...

Voilà ce qu'a trouvé Rousseau, avant Chateaubriand. Mais cela, pour passer de Rousseau à Chateaubriand, doit changer de caractère, parce que Chateaubriand, lui, a des exigences et comme des impatiences d'honneur qu'un Rousseau n'a jamais connues. De là résultent les différences qui séparent l'auteur des *Confessions* et l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe*. L'un avilirait volontiers son image, l'autre embellit résolument la sienne. Mais chacun d'eux a l'admiration de soi. Et, si Rousseau est, dans ses *Confessions*, plus sincère que Chateaubriand ne l'est dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, Chateaubriand, lui, c'est dans tous ses livres qu'il apparaît, c'est tous ses livres qu'il a consacrés à lui-même avec une infinie complaisance.

En somme, de Chateaubriand date, en notre pays, la littérature personnelle ou, si l'on préfère ce mot, lyrique. Il eut pour postérité directe les romantiques, ces chantres exaltés d'eux-mêmes, de leur plaisir, de leur mélancolie et de leur désespoir, ces grands lyriques sans retenue qui ont dédié leur poésie à leurs amours, à leurs faiblesses, à toutes leurs passions magnifiques ou déplorables. Ce qui dérive de Chateaubriand, c'est, par exemple, les *Méditations* de Lamartine qui sont, en vers négligés

et à peu près divins, le journal d'une sensibilité aventureuse.

***

Le 19 juillet 1848, au Grand-Bé, sur la tombe de Chateaubriand, Ampère, qui représentait l'Académie aux funérailles de ce collègue sans égal, dit : « Ses ouvrages n'étaient que le splendide reflet de lui-même[1]. »

Dans la préface que Chateaubriand a écrite, en 1826, pour la nouvelle édition de l'*Essai historique, politique et moral sur les révolutions anciennes et modernes*, on lit : « Mes ouvrages sont les matériaux et les pièces justificatives de mes *Mémoires*; leur histoire est liée à la mienne de manière qu'il est presque impossible de l'en séparer[2]. »

Dans *Le Génie du Christianisme* : « Les plus belles choses qu'un auteur puisse mettre dans un livre sont les sentiments qui lui viennent, par réminiscence, des premiers jours de sa jeunesse[3]. » Et, dans *Le Génie du Christianisme* encore : « Nous sommes persuadés que les grands écrivains ont mis leur histoire dans leurs ouvrages. On ne peint bien que son propre cœur, en l'attribuant à un autre, et la meilleure partie du génie se compose de souvenirs[4]. » Dans la première rédaction de ses mémoires, il ra-

1. *Le Grand-Bé, hommage de la Bretagne à M. le vicomte de Chateaubriand* (Saint-Malo, 1864), p. 23.
2. *Essai sur les révolutions*, tome I, p. 42.
3. Cité par SAINTE-BEUVE, *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, tome I, p. 320.
4. *Id.*

conte qu'il a procédé ainsi et que ses sentiments personnels « se sont montrés dans ses ouvrages, appliqués à des êtres imaginaires[1] »...

Dans la « préface testamentaire » qu'il a composée, en 1833, pour les *Mémoires d'outre-tombe*, il se vante d'être, parmi les écrivains français de son époque, « quasi le seul dont la vie ressemble à ses ouvrages[2] ».

Ainsi, en 1826, quand il a déjà publié l'*Essai sur les Révolutions*, *Le Génie du Christianisme*, *Atala* et *René*, *Les Martyrs*, *L'Itinéraire*, *L'Abencerage*, tout l'essentiel de ses livres les plus illustres, à cette date il ne considère ses ouvrages que comme « les matériaux et les pièces justificatives » de ses mémoires, — de ses mémoires, c'est-à-dire du tableau qu'il veut laisser de sa vie, du portrait de son personnage qu'il combine, améliore et enjolive au jour le jour.

Les *Mémoires* ont été sa principale, sa plus chère occupation. Il n'a soigné aucun de ses livres autant que celui-là. Plus que ses livres, il soignait son existence, le bel aspect de son activité. Mais, dans ses *Mémoires*, il réalisait pour l'avenir son existence; et il la corrigeait, il l'arrangeait selon l'idée qu'il avait de la perfection, il la débarrassait de ses repentirs, il l'apprêtait pour la postérité. Ce travail lui était précieux et agréable.

1. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse de Chateaubriand* (Paris, 1874), p. 2.
2. *Mémoires d'outre-tombe*, édition Biré, tome I, p. XLII.

Le comte de Marcellus, qui fut à Londres secrétaire d'ambassade quand Chateaubriand y était ambassadeur, raconte que celui-ci, partant pour le congrès de Vérone, où il allait représenter la France, lui a dit : « Ce que j'ai fait de mieux en Angleterre, c'est d'avoir, par mes dépêches, poussé à la guerre d'Espagne et d'avoir écrit deux volumes de mes mémoires[1]. » Je ne crois pas qu'on puisse indiquer plus nettement l'importance qu'on attribue à sa propre biographie. La guerre d'Espagne engageait l'honneur de la France; Chateaubriand tira vanité de cette guerre, il en parla comme de sa guerre à lui. Or, il met en parallèle ces deux travaux utiles à son personnage, deux volumes de ses mémoires et une guerre dont il fut l'auteur.

Il a commencé d'écrire ses mémoires, à trente-cinq ans[2], lorsqu'il n'avait à raconter encore que son enfance, un petit voyage d'Amérique, le commencement de la révolution, et puis son séjour en Angleterre, et enfin ses quelques mois, peu glorieux, de secrétaire de légation à Rome. Et quelle était son intention, quel son état d'esprit?... « Je n'entretiendrai pas la postérité du détail de mes faiblesses; je ne dirai de moi que ce qui est convenable à ma dignité d'homme et, j'ose le dire, à l'élévation de mon cœur. *Il ne faut présenter au monde que ce qui est beau...* » Ainsi, c'est pour le public qu'il écrit ses

1. Comte DE MARCELLUS, *Chateaubriand et son temps* (Paris, 1859), p. 71.
2. Voir l'*Appendice* (A).

mémoires : il supprimera du récit de son existence ce qui lui déplaît. Il fera de lui-même le portrait, - et, cela, résolument, — le portrait qu'il entend lais ser à la postérité.

***

Aussi disais-je qu'il a conçu la vie comme une œuvre d'art, sa vie à lui comme son œuvre d'art principale.

Son chef-d'œuvre imparfait, magnifique pourtant et à la confection duquel, artiste méticuleux, il a consacré son attention vigilante et sa merveilleuse rouerie, son talent malin, son génie prodigieux, ce n'est pas *Atala,* ce n'est pas *René,* ni *Les Martyrs,* ni les tumultueux *Natchez,* ni *Le Dernier Abencerage:* c'est bel et bien sa vie.

Seulement, il y a péril à organiser sa vie comme une œuvre d'art. Les règles de l'éthique et les règles de l'esthétique ne sont pas toutes pareilles. Celles-ci et celles-là vous donneront souvent le même conseil d'activité; les unes et les autres vous engageront au sacrifice, qui est la substance d'une noble vie. Entre le beau et le bien, l'on aperçoit des analogies heureuses qui font qu'une belle vie ressemble à une bonne vie; elle lui ressemble, avec une coquetterie adroite. Et, entre le beau et le bien, il y a, plutôt encore que des analogies, des coïncidences. En outre, l'idée du bien commande, l'idée du beau donne à choisir. Les préceptes de l'éthique sont impérieux; les préceptes

de l'esthétique sont, comme on dit, affaire de goût : et ils permettent qu'on hésite entre diverses formes d'élégance.

Et puis, les circonstances de la vie ont leur rudesse; elles présentent à l'artiste une matière qu'il ne manie pas facilement, une matière mal commode, rébarbative et qui n'est point à sa disposition comme la glaise entre les doigts du sculpteur.

De sorte que l'artiste de lui-même connaît l'incertitude, l'erreur et, plus souvent qu'il ne le voudrait, l'impossibilité de vaincre les conditions que lui imposent les hasards.

Ce n'est pas tout encore : mais il a ses faiblesses. Le sculpteur domptera le marbre plus aisément que cet artiste dont je parle ne sera le maître de ses velléités ardentes ou langoureuses.

Chateaubriand sut tout cela de très bonne heure, et pour l'avoir éprouvé à son dam. C'est pour cela qu'il résolut de mener à la fois la double tâche d'une vie aussi belle que possible et d'une impeccable image de sa vie, l'image corrigeant le modèle. Cette image, c'est tout l'ensemble harmonieux de ses écrits; et ses écrits seraient épars, s'ils ne se rejoignaient et s'ils n'étaient assemblés dans l'unité industrieuse des *Mémoires d'outre-tombe.*

Comme il annonçait, dès 1803, qu'il éviterait le cynisme d'une absolue sincérité, n'allons pas nous contenter de l'image. Pour bien connaître cette œuvre d'art, nous devons analyser le travail de l'artiste : il nous apparaîtra clairement si nous décou-

vrons les éléments de la réalité qui lui servait de matière et qu'il ouvrageait.

Or, comme dans son œuvre comptent *René, Atala,* et *Les Natchez,* dans sa vie comptent une touchante Pauline de Beaumont, une souveraine Juliette Récamier, voire une pittoresque et attrayante Hortense Allart. Elles sont trois chapitres, dans l'histoire de sa subtile sensibilité.

Et la sensibilité de Chateaubriand alarma tout un siècle; elle trouble même ce siècle-ci. C'est une influence d'art, une influence d'esprit et d'âme qui s'est propagée jusqu'à nous et qui n'a pas fini de se répandre. La sensibilité française, aujourd'hui encore, ne serait pas exactement ce qu'elle est, si Chateaubriand n'avait pas été l'homme que ses amours révèlent. Que les meilleurs de nos écrivains dépendent de lui, on le constate. Mais ce qui subsiste de lui n'est pas seulement littéraire. Il y a des nuances de tristesse, il y a des sortes de rêverie, il y a des perversités mélancoliques du plaisir, il y a des manières de frivolité passionnée, il y a des émois divers qui sont l'âme de notre âme et qui viennent de lui. Et, bref, il a inquiété la pensée française une fois, dirait-on, pour toutes. Il dure en nous. Et nous pouvons le détester; le chasser, non. Il est un de ces morts qui ne sont pas anéantis. Bon mort ou mauvais mort, comme on voudra, mais un mort qui dure.

***

Aussi ai-je souhaité d'appeler en témoignage ces trois dames, qui ont été de bien charmantes femmes, en un temps éloigné déjà.

Quand on rêve à ces héroïnes d'amour qui ont flori autrefois et dont la grâce est morte, on n'évite pas de se rappeler cette ligne qu'a écrite Brantôme à propos de Diane de Poitiers : « C'est dommage, que la terre couvre un si beau corps!... » Cendres de jadis, cendres qui furent chaudes de la récente vie et que le froid des âges a, peu à peu, glacées!... Leur pensée est nostalgique. Elle nous donne le désir de retourner en arrière et d'être le contemporain de ces ferveurs aimables.

Ces trois dames-ci étaient bien différentes entre elles : l'une, la triste ; la deuxième, l'intelligente séduction ; et, la troisième, la fantaisie un peu débridée. Je les caractérise ainsi, avec ces mots provisoires ; mais le caractère que je leur attribue n'est pas exclusif. Elles ont été toutes les trois séduisantes, intelligentes toutes les trois, et romanesques à souhait, du reste jolies. Mais enfin, cette analogie, à la faveur de laquelle j'ai pu les grouper, leur vient d'avoir été aimées de Chateaubriand. Et leurs différences prouvent que Chateaubriand n'était pas attentif à une seule sorte de beauté.

Il aimait beaucoup les femmes. Elles ont été le perpétuel amusement de son chimérique esprit, de sa vive imagination, le divertissement bienvenu

de l'ennui qui était la maladie mortelle de son génie. Et son existence est toute pleine de femmes.

En 1791, quand la monarchie française défaillait et quand les nobles allaient tâcher de lui reconquérir ce pays, le chevalier de Panat pressait le jeune chevalier de Chateaubriand d'émigrer. Le jeune chevalier de Chateaubriand s'y refusa, pour plusieurs raisons, dont la meilleure, ou la plus efficace, fut qu'il était amoureux[1]. En Amérique, où il promena son déplaisir, des Atala, des Céluta lui témoignèrent une grande aménité. Il réalisait en elles une sylphide dont la troublante vision avait animé son adolescence. Plus tard, ambassadeur, ministre, il éprouva pour de gracieux visages un sentiment qui le menait à se conduire en collégien, quelquefois.

Parmi les femmes entre lesquelles il éparpilla sa prédilection, les trois que j'ai choisies sont, je crois, celles qui ont eu le plus d'influence sur sa destinée et dont l'âme fut de la plus jolie couleur.

Et puis, dans l'intervalle de leurs portraits, j'ai placé divers croquis de rivales, afin qu'il y eût là un peu de variété ou de désordre, comme il y en avait beaucoup dans le cœur infidèle et amusant de René.

***

Seulement, je ne parlerai guère de Mme de Chateaubriand. Cela me paraît plus convenable, en telle occurrence.

1. VILLEMAIN, *La tribune moderne*, I : *M. de Chateaubriand* (Paris, 1858), p. 85.

Chateaubriand avait épousé Mlle Buisson de Lavigne, en 1792. Mais, peu de mois plus tard, il partit pour l'émigration. Il s'installa ensuite en Angleterre, où il vécut jusqu'à la fin du siècle. Pendant ces huit ans, il oublia tout à fait qu'il fût marié. C'est au point qu'il faillit, à Beccles, épouser la charmante Charlotte Ives, « douce lueur du passé, rose pâle du crépuscule qui borde la nuit »; il était à la veille de se fiancer, quand il se rappela soudain qu'il avait déjà pris femme; mais si peu!... De retour à Paris, il ne s'occupa aucunement de sa légitime épouse et il ne se mit à vivre avec elle qu'après la mort de Mme de Beaumont, sur le conseil mourant de celle-ci, — une douzaine d'années après son mariage.

Quelle distraction! quelle légèreté de cœur!...

Chateaubriand fut un mari fort incertain. Et il le dit lui-même, dans les *Mémoires*; il le dit de la façon la plus comique. Il vante la fine intelligence de sa femme, esprit original et cultivé; il lui sait gré de l'admiration qu'elle a pour lui sans avoir lu, assure-t-il, un seul de ses ouvrages... Et il ajoute : « Mme de Chateaubriand est meilleure que moi, bien que d'un commerce moins facile. Ai-je été irréprochable envers elle? Ai-je reporté à ma compagne tous les sentiments qu'elle méritait et qui lui devaient appartenir?... » Réponse : non!. Et la conclusion : « Quand, l'un et l'autre, nous paraîtrons devant Dieu, c'est moi qui serai condamné[1]. »

1. *Mémoires d'outre-tombe*, édition originale, tome II, p. 353.

Ce *meâ culpâ* date de 1822. Chateaubriand n'avait que cinquante-quatre ans : il lui restait le temps de faire le jeune homme. Il a vécu jusqu'à ses quatre-vingts ans et ne fut jamais raisonnable. C'était un diable, et qui ne se sentit pas assez vieux, avant de mourir, pour se faire ermite.

« Si je n'eusse pas été marié... » dit-il, dans ses *Mémoires*; et il épilogue là-dessus[1]. Il aimait cette supposition; il la formulait avec entrain. Et, un jour, causant avec le comte de Marcellus, il ajouta ce commentaire : « Cette hypothèse, je le sens, n'est pas d'un homme bien élevé; et nous n'aimerions pas à l'entendre répéter par nos femmes. Mais, je ne sais pourquoi, je l'ai toujours présente à l'esprit[2]. » Toute sa vie, il le prouva.

La pauvre Mme de Chateaubriand eut à se plaindre des madames, comme elle disait. D'ailleurs, elle eut de la patience, de la religion; et elle avait beaucoup d'esprit, qui l'engageait à être résignée.

Ne nous arrêtons pas davantage à elle. Et, par respect, négligeons-la, — comme fit, autrement, son mari.

1. *Mémoires d'outre-tombe*, tome VII, p. 329.
2. Comte de MARCELLUS, *Chateaubriand et son temps*, p. 257.

II

PAULINE DE BEAUMONT

Le même jour, 15 août 1768, naquirent, l'une en Champagne et l'autre en Corse, dans des familles et dans des conditions bien différentes, deux personnes très différentes l'une de l'autre et qui n'ont pas acquis la même renommée, certes, mais qui eurent une influence à peu près égale sur la destinée de Chateaubriand : c'est Pauline de Montmorin-Saint-Hérem, plus tard comtesse de Beaumont, — et Bonaparte.

Chateaubriand les connut peu de temps après son retour d'Angleterre, quand il arrivait à Paris, son *Génie du Christianisme* dans la tête et, dans le cœur, un grand désir de gloire, un vif amour de la sensibilité tendre.

Bonaparte lui apparut comme le héros des nouveaux jours, l'homme de l'avenir. Pauline de Beau-

mont représentait l'ancienne société française, avec ses traditions mourantes ou heureusement renaissantes; elle était le passé, dans lequel le fils du vieux René-Auguste de Chateaubriand, comte de Combourg, baron d'Aubigné, seigneur de Gangres, du Plessis-l'Épine, du Boulet, de Malestroit en Dol et autres lieux, avait de si fortes attaches.

Et l'on vit alors ce jeune homme occupé d'une double passion, — émule acharné de Bonaparte et amoureux ami de Pauline de Beaumont.

***

Pauline de Montmorin-Saint-Hérem était née à Meussy-l'Évêque, le 15 août 1768, vingt jours avant que ne naquît à Saint-Malo ce François-René de Chateaubriand qui, trente-deux ans plus tard, devait bouleverser et illustrer sa vie. Elle n'a vécu, en tout, que trente-cinq ans. Il est émouvant de se dire que, d'une si brève existence, les trois dernières années seulement eurent leur bel objet. Le reste ne compte pas beaucoup; le reste ne fut qu'attente et langueur, inutile et morne perte d'un temps précieux. Deux aventures allaient et venaient, lointaines, ignorantes l'une de l'autre, malheureuses l'une sans l'autre, et qu'un hasard enfin rapprocherait, un hasard qui alors semblerait une providence longtemps nonchalante.

Et ainsi, cette destinée qui n'a eu son bonheur que tardif, ne faut-il pas qu'on la compare à ces

journées d'automne courtes et sombres, mais dont les crépuscules, tôt venus, s'illuminent de clartés et de rayons, couronnes vives des collines?...

De la petite enfance et de l'adolescence que mena Pauline de Montmorin, l'on ne sait pas grand'chose. On la mit, quand elle avait huit ans, au couvent de Fontevrault; puis, pour compléter son éducation fine, elle entra au couvent de Panthémont, maison d'élégance et de piété, sise rue de Grenelle : avec la religion et ce qu'il faut de lettres dans le monde, on lui enseigna le maintien, la musique, la danse et l'art de recevoir joliment des visites[1].

Quand la jeune fille eut dix-huit ans, on lui apprit qu'elle épouserait bientôt le jeune comte Christophe de Beaumont. Elle ne le connaissait pas. Et, la question de savoir si elle l'aimerait, cette question futile et comme un peu inconvenante, on ne la posait pas[2]. Qui sait si la jeune fille elle-même se l'est posée? On ne la consultait pas; et toute l'éducation qu'elle avait reçue la préparait à l'obéissance, non à des initiatives d'amour.

Voilà, si je ne me trompe, tout ce que l'on connaît des dix-huit premières années qu'accomplit, douce,

1. A. Bardoux, *La comtesse Pauline de Beaumont* (Paris, 1893).

2. Sur l'individualité du jeune comte de Beaumont, M. Bardoux et M. Edmond Biré ne sont pas d'accord. M. Bardoux (*l. l.*, p. 27) tient pour Christophe-Armand-Paul-Alexandre de Beaumont, marquis d'Auty, fils du marquis Christophe de Beaumont et de Marie-Claude de Baynac; M. Biré (éd. des *Mémoires d'outre-tombe*, tome I, p. 297) pour Christophe-François de Beaumont, fils du marquis Jacques de Beaumont et de Claude-Marguerite Riché de Beaupré. N'importe, d'ailleurs.

timide et résignée, Pauline de Montmorin-Saint-Hérem. Les événements, les voilà : ils ne sont ni nombreux ni extraordinaires. Les sentiments nous échappent : aucun témoignage n'en reste. Mais elle était extrêmement délicate et susceptible, offerte à l'influence de l'heure et de la saison, prompte à souffrir, vite alarmée. Quel gage de douleur et de révolte contenue, pour la petite fille ardente qu'emprisonnèrent deux couvents et puis un détestable mariage!...

Quand on visite les vieux châteaux qu'habitent les âmes vigilantes des portraits, quand on regarde ces images en qui survivent les caractères, on est ému de voir, auprès des durs et tragiques seigneurs, les visages infiniment mélancoliques des femmes. Visages doux et pourtant énergiques, mais qui consacrent toute leur énergie tendue et volontaire à être doux, à ne paraître pas souffrir. Il faut les regarder longuement : alors, on devine un peu de la douleur lente et patiente qu'ils résument. Et l'on aime cette fierté qui cache tant de chagrin, cet air guindé qui maîtrise tant de fine fantaisie, cette grâce rigoureuse qui est le symbole aimable de tant d'héroïsme. Quelles journées ont ainsi apaisé, immobilisé le sourire de ces lèvres!...

De charmantes vertus étaient les fleurs de cette tristesse.

***

Tandis que grandissait sans joie et, peu à peu, s'approchait d'une terrible vie Pauline de Mont-

morin-Saint-Hérem, le petit garçon qui était né à Saint-Malo vingt jours après elle, et qui ne la connaissait pas, consumait sa frénésie adolescente dans le silence et dans la solitude du château de Combourg.

Combourg, nom désormais poignant et auguste dans l'histoire; château de rêve, de poésie et de désespoir où naquit, en l'âme abondamment retentissante d'un garçon génial, une manière de souffrir qui a duré et qui tourmente encore les âmes!...

... De charmantes vertus étaient les fleurs de l'ancienne éducation française.

Au couvent de Fontevrault, puis au couvent de Panthémont, Mlle de Saint-Hérem fut soigneusement accoutumée à continuer l'abnégation de ses grand'mères et de ses arrière-grand'mères. On la dirigea vers une existence pareille à celle du passé. De même, le jeune homme de Combourg était durement destiné à l'imitation de ses ancêtres; puis on le munissait des bénéfices qui, sous l'ancien régime, assuraient le normal avenir d'un cadet de noblesse.

Seulement, lorsque François-René de Chateaubriand et Pauline de Montmorin-Saint-Hérem eurent vingt ans, la Révolution sauvage éclata, qui bouleversa les conditions de la vie et qui jeta parmi de surprenantes nouveautés les êtres qu'on avait pourvus d'aptitudes et de vertus surannées, — oui surannées, du jour au lendemain. — Pour cette jeunesse, quel émoi et quel trouble!...

Chateaubriand, comme éperdu, ne sut que faire de

son génie; il ne sut où l'installer. Ses courses américaines, son émigration peu enthousiaste et son séjour en Angleterre témoignent de sa pénible incertitude.

Pauline de Montmorin fut malheureuse; et, comme si un souffle d'allégresse, venu des idées nouvelles, éteignait en elle les leçons de sa lignée et de sa religion, elle n'eut pas de patience pour subir son infortune. Ce jeune comte de Beaumont, que ses parents lui avaient donné pour mari, n'était évidemment pas l'homme qu'il lui fallait. Pauvre petit, d'ailleurs : seize ans; et une femme si intelligente!... Frénilly l'appelle « le plus mauvais sujet de Paris[1] ». C'est bien possible. On ne sait pas exactement ce que furent ce jeune ménage et sa lune de miel. Ensuite, deux ou trois ans plus tard, le comte de Beaumont déclarait qu'on l'avait forcé d'épouser Pauline de Montmorin-Saint-Hérem et qu' « il n'avait jamais vécu avec elle[2] ». Seulement, cela, c'est en pleine Révolution qu'il le disait, à une époque où il ne semblait pas prudent d'avoir été le gendre de Montmorin, ministre de Louis XVI. Or, ce jeune homme était pusillanime, là-dessus.

En tout cas, le ménage ne dura guère; qu'il se soit détraqué dès la nuit de noces ou bien dans les redoutables semaines qui la suivent, Mme de Beaumont — ou bien Mlle de Saint-Hérem — retourna chez ses parents. Le petit mari s'en alla chez les

1. *Souvenirs du baron de Frénilly*, 1768-1828, publiés par Arthur Chuquet (Paris, 1909), p. 249.
2. A. Bardoux, *l. l.*, p. 34.

siens. Puis il voulut revenir: pour l'écarter, M. de Montmorin le menaça d'une lettre de cachet, tout de go, vu que ces bons moyens avaient encore leur efficacité. Dès lors, il ne valut rien du tout. On le connut qui, pour éviter les ennuis de la Révolution, se prévalait d'un vif républicanisme et utilisait la fâcheuse amitié d'un certain Précy, lequel paraît avoir été l'un des plus zélés ennemis de Montmorin.

La comtesse de Beaumont vécut séparée de son mari, et parfaitement libre. En 1800, elle divorça; et voilà un signe des temps. La dernière des Montmorin ne s'était pas résignée à n'être pas heureuse. Un goût nouveau s'est emparé des âmes et les lance à des aventures, le goût du bonheur.

Chateaubriand, lui aussi, se maria; et il oublia sa femme, à peu près comme Pauline de Beaumont son mari. S'il ne divorça point, c'est peut-être que la démarche n'était pas commode à l'auteur du *Génie du Christianisme*; c'est peut-être aussi que Pauline de Beaumont mourut; et enfin c'est peut-être qu'alors, curieux de diverses femmes, il ne souhaita pas de remplacer celle qui était la sienne par telle autre tout uniment. Mais il appréciait la vie conjugale de telle sorte que, de Rome où le cardinal Fesch lui était insupportable, il écrivit à son ami Fontanes : « Voilà où m'ont conduit des chagrins domestiques; la crainte de me réunir à ma femme m'a jeté une seconde fois hors de ma patrie[1]. »

1. Lettre citée par l'abbé G. Pailhès, *Chateaubriand, sa femme et ses amis* (Bordeaux et Paris, 1896), p. 155.

Lorsque se joindront les deux destinées de François-René de Chateaubriand et de Pauline de Beaumont, elles auront subi de semblables erreurs; elles se seront, toutes deux, engagées et puis dégagées avec une sorte de désinvolture étrange, comme si, en dépit des incertitudes, une pareille volonté les menait l'une à l'autre.

***

En 1787, M. de Montmorin, qui avait été ambassadeur à Madrid et puis commandant pour le roi en Bretagne, fut, par Louis XVI, nommé ministre et secrétaire d'état aux affaires étrangères. Il succédait à Vergennes. Il était petit et laid, mais distingué, habile à combiner son existence, à connaître et à déjouer les intrigues. Ses ennemis travaillaient contre lui assidûment; et la reine ne l'aimait point. Mais il avait pour lui la protection de Mesdames tantes et la véritable amitié du roi. C'était un homme intelligent et honnête, très laborieux et d'un complet dévouement à sa cause. Il ne manqua, en somme, que de génie, au milieu de conjonctures où les plus fins talents d'un politique avisé n'allaient pas suffire. Il avait des vertus et de l'adresse; ses vertus ont, plus d'une fois, gêné son adresse et, sans adresse, il aurait pu être un héros.

En 1787, on ne prévoit pas encore toutes les catastrophes; et la vie est belle chez le ministre du roi Mme de Beaumont reçut bientôt le titre de dame

pour accompagner Madame, femme du comte de Provence.

Cela, deux ans avant la prise de la Bastille par le peuple révolté. Pareillement, c'est en 1787 que le jeune Chateaubriand fut mené à la cour, présenté au roi, admis au privilège de la chasse royale.

Les deux années qui ont précédé la Révolution furent très brillantes, pour la comtesse Pauline de Beaumont. Elle fit les honneurs du salon de son père. Et l'on menait train magnifique, rue Plumet, chez M. de Montmorin. On dépensait beaucoup d'argent. Soixante serviteurs, vingt-quatre chevaux d'écurie, un piqueur, et les cochers, les postillons, les palefreniers. Les gages de ce nombreux domestique s'élevaient à près de quarante mille livres annuelles, sans compter — c'est le mot! — treize mille livres pour l'habillement de tout ce monde, quinze cents livres pour les seuls chapeaux. Une table renommée : la bouche coûta, pour onze mois de 1787, cent soixante-quinze mille francs; les vins en plus, de quatre à cinq cents bouteilles par mois, et bonnes[1].

Il y a un portrait de Mme de Beaumont qui date de cette époque; il est de Mme Vigée-Lebrun. L'on ne peut dire qu'elle y soit exactement jolie. Le visage est maigre, les traits sont aigus. Seulement, les yeux longs et minces ont une merveilleuse vivacité de regard, une exquise langueur en même temps. La

1. J'emprunte ces détails au très intéressant ouvrage de M. Frédéric Masson, *Le département des Affaires étrangères pendant la Révolution* (Paris, 1877), Appendice : Les dettes de Montmorin.

jeune femme, preste et menue, habillée d'une robe rose un peu lie de vin, tend de la main gauche une couronne de roses roses. Elle la tend avec une si calme grâce que, pour M. Bardoux, c'est à son père qu'elle la destine. Le tableau, du reste, a le plus vif agrément; il laisse deviner une âme remuante, inquiète, primesautière, apte pourtant au silence.

Mais Mme Vigée-Lebrun, qui dans ses mémoires raconte tant de choses, souvent insignifiantes, et qui enregistre ce portrait à la date de 1788, ne dit pas un mot de Pauline de Beaumont. Elle ne l'avait donc pas remarquée, tandis qu'elle la peignait avec intelligence et goût? Ce n'est point un bon signe, pour cette femme de talent; et nous lui en voulons. Préférons-lui la fine Mme Suard qui, elle, nota : « Nous avions vu Mme Beaumont, la cousine et l'amie de M. de Pange, chez Mme de Staël; elle nous montra le désir d'accompagner son parent dans nos soirées : elle s'y plut beaucoup, et nous la trouvâmes aussi spirituelle qu'aimable[1]. » Il y avait assurément mieux à dire. Mais enfin, ce petit bout de phrase est une épave de souvenir qui nous arrive, tel quel, des lointaines années de Pauline de Beaumont. Il suffit à montrer qu'une âme de choix ne passa point tout à fait inaperçue; il nous épargne l'amer sentiment de la méconnaissance et de la solitude où les êtres vivent les uns à côté des autres.

1. Mme Suard, *Essais de mémoires sur Suard* (Paris, 1820), p. 170.

Pauline de Beaumont devint le centre d'une société gaie et parfaite.

C'étaient les femmes les plus fines de ce temps où la causerie française paraît avoir été plus jolie que jamais. On dirait qu'avant de disparaître, — car elle était condamnée à une mort prochaine, — cette fleur de l'ancien régime, la société, eût voulu briller d'un plus vif éclat. Elle gardait les qualités ravissantes qui lui venaient d'un usage séculaire, d'une politesse longuement préparée, lentement améliorée encore et fixée enfin par une tradition que d'illustres exemples consacraient. Les nobles règles continuaient d'être fidèlement observées. Et puis, à tant d'agrément, s'ajoutait maintenant une nouvelle, une merveilleuse curiosité de l'esprit, un goût périlleux des idées, un délicat souci de l'art et une liberté, certes aventureuse, mais qui ne se manifestait encore que gentiment. On a l'impression singulière que l'approche des années tragiques donnait une ferveur étrange, une hâte de vivre, un désir de profiter des beaux jours, et d'y être délicieux, à ces hommes et à ces femmes qui ont l'air d'avoir deviné la menace et de l'avoir subie avec leur grâce incomparable.

Autour de Mme de Beaumont, nous voyons François de Pange, son cousin, jeune homme lettré, pâle et sage, qui aima les Muses et qui ne cessa d'être leur amant que pour devenir leur ami; les deux frères Trudaine, fils de ce Trudaine de Montigny, ardent admirateur de Diderot et qui perdit un peu du temps que la politique réclamait de lui à écrire des

comédies; Rulhière qui, pour Pauline de Beaumont, fit graver un cachet où on lisait, auprès d'un chêne aux frissonnantes feuilles : « Un souffle m'agite et rien ne m'ébranle »; le petit Calixte de Montmorin, qui semblait un peu étourdi et qu'exaltait un admirable amour; bientôt, quand Necker devint au ministère le collègue de Montmorin, cet impérieux esprit, ce tourbillon d'idées et de mots, Mme de Staël; puis Mme de Sérilly, si belle et pour qui se consumait François de Pange; la baronne Hocquart, aimée jusqu'à l'échafaud; la baronne Le Couteulx, à qui un poète donna l'immortalité du nom de Fanny; la comtesse d'Albany, blanche veuve de Charles-Édouard et que l'amour d'Alfieri consolait de ses longues tribulations; et cette petite Mme de Krüdner qui, dans les moments de son plaisir le plus naïf, criait : « Mon Dieu, que je suis heureuse! Pardonnez-moi, mon Dieu, l'excès de mon bonheur[1]! »

Avec une imprudence hardie, on connut aussi Condorcet, l'annonciateur du progrès, le prophète de ceci qui va tuer cela. Et, un jour, chez la comtesse d'Albany, on entendit Beaumarchais, qui lisait *La Mère coupable*, — oui, le terrible Beaumarchais dont la raillerie avait des éclairs d'acier.

Et je n'ai pas encore nommé celui qui fut l'âme chaude, le rêve adorable de cette société, ce jeune

1. C'est Sainte-Beuve qui le raconte (*Portraits littéraires*, t. III, p. 298). Et il cite Chênedollé, lequel dit tenir l'anecdote d'Adrien de Lezay, ami de Mme de Krüdner.

homme au teint basané, au col et à la poitrine d'athlète, aux yeux brûlants et qui était marqué par le destin, marqué de génie et de mort, ce jeune homme intrépide et langoureux, qui à la Grèce antique emprunta la poésie et le courage, André Chénier. Il avait retrouvé, dans le désastre des âges, une mélancolie voluptueuse, un paganisme d'amour et de bonheur, une pensée ancienne et qu'il avait unie aux nouvelles pensées vers le temps même où le chevalier Glück ressuscitait la petite Iphigénie d'Euripide pour l'entourer du chœur des grâces récentes.

Auprès d'André Chénier, mêlées galamment à cette compagnie d'hellénistes savants et qui revivent le rêve séculaire, imaginons ces jeunes femmes qui ont des noms modernes ou des noms mytholoques, Fanny, Camille, Chloé, Glycère, Euphrosyne et Lydé, Pannychis. Sous leurs noms d'emprunt, imaginons-les, sensibles à la vive poésie que Chénier leur amenait d'Athènes et des Cyclades, sensibles et alarmantes, aimantes et tant aimées que cette ardeur continua jusqu'à la guillotine.

Une mollesse voluptueuse, l'art des plus heureux jours humains, oui, à la veille de la Révolution.

Si vous allez, un jour, au musée de Cluny, ne soyez pas rebutés par la troupe de badauds, de militaires et d'amoureux commençants qui est l'encombrement habituel d'un musée; et regardez une vitrine où il y a maints objets du XVIIIe siècle. Vous y verrez des éventails où sont peintes de gracieuses scènes, des dames qui achètent des paniers, des fal-

balas et enfin mille coquetteries; et vous remarquerez que cette époque était frivole admirablement.

Allez, s'il vous plaît, aussi à Saint-Quentin; et donnez quelques heures à songer dans le petit musée où sont les pastels de La Tour. Vous y verrez le trop joli visage de tant de dames qui étaient encore jeunes quand la Révolution les a surprises. Elles sourient toutes. La mince ligne de leurs lèvres, les commissures qui s'épanouissent comme des fleurs d'ombre et les fossettes de leurs joues révèlent une enfantine et gaillarde insouciance. Quelques-unes un peu sensuelles, et d'autres qui ont de menus chagrins d'amour, et d'autres qui ne savent pas, mais qui, à tout hasard, font les gentilles... Pauvres petites! et qui, en effet, ne savaient pas du tout!... Ah! qu'elles sont futiles; et quelle grâce il y a, quel héroïsme aussi, dans cette imprévoyante futilité!...

Ce sont, à Saint-Quentin, les préparations de La Tour. Il ne copiait que les visages, non le reste. Et alors, ces visages sans corps apparaissent comme autant de têtes qui ont subi la guillotine, — et qui sourient, martyrs aimables de leur frivolité.

Ils semblent dire, ces visages : — Voyez-nous, qui avons été surpris dans l'amusement de nos fêtes galantes!

Telle fut la fine société française, que la brutale Révolution secoua, tua.

***

L'amour occupa cette jeunesse qui était groupée autour de Pauline de Beaumont.

Le petit Montmorin brûlait d'une ardeur infinie pour la baronne Hocquart. François de Pange adorait Mme de Sérilly; et, lorsque le mari de cette dame fut guillotiné, ces amoureux se marièrent. Chénier ne dissimulait pas beaucoup la passion que lui inspirait, en particulier, l'exquise baronne Le Couteulx. Il y a, dans ses élégies, un persuasif écho de toutes ces tendresses impatientes et rêveuses.

Et Pauline de Beaumont, libre alors, libre et que l'amour avait offensée et que voici, éperdue peut-être, dans cette atmosphère où l'on aime, qui aima-t-elle? qui l'aima? et comment?... Et aima-t-elle ou bien peut-être ne fit-elle qu'avoir peur de l'amour?...

François de Pange, sensible et grave, lui fut un ami parfait. On le sait et on le devine mieux encore. Quand il mourut, en 1796, elle écrivit de lui : « Il ne savait pas ou du moins il ne s'est jamais dit qu'il fût meilleur, plus généreux, qu'il sût mieux aimer qu'un autre[1]. » Seulement, il aimait d'amour Mme de Sérilly. Elle, Pauline de Beaumont, il la venait voir, il l'avait pour confidente, il sortait avec elle et il l'accompagnait dans le monde.

1. *Œuvres de François de Pange*, par Becq de Fouquières (Paris, 1872), p. LXV.

Qui aima-t-elle et qui l'aima? Personne, peut-être.

Personne, ou bien l'aimable et surprenant abbé Louis?... Celui-ci avait été amené chez les Montmorin par un autre ecclésiastique, si l'on peut dire, M. de Talleyrand. Et, bientôt, on devait les revoir l'un et l'autre tout proches, le 14 juillet 1790, lorsqu'à la fête de la Fédération, Talleyrand célébrait la messe, avec l'abbé Louis pour assistant.

Or, la *Correspondance secrète* mentionne, à la date du 21 juillet 1792, le potin que voici : « L'aimable abbé Louis a des liaisons intimes avec Mme de Beaumont, fille de M. de Montmorin[1]. »

Il a bien fallu que M. Bardoux fît allusion à ces mauvaises lignes, mais pour les détester et pour les écarter avec mépris. D'ailleurs, la *Correspondance secrète* n'est pas un document qu'on doive accueillir avec la confiance la plus empressée. Lui-même, le rédacteur de ces papiers inquiétants, reconnaît une fois qu'il a précédemment donné des nouvelles inexactes. Ajoutons — il ne le dit pas, mais il le prouve — que Montmorin ne lui était pas sympathique. Quant à M. Bardoux, il n'a que faire de telles considérations : les rapports de l'abbé Louis et de Pauline de Beaumont lui semblent éclairés, plus que par « toutes les correspondances anonymes », et purifiés, par un propos que tint son héroïne en 1802[2].

1. *Correspondance secrète*, de 1777 à 1792, publiée par M. de Lescure (Paris, 1866), tome II, p. 610.
2. A. Bardoux, *l. l.*, p. 55.

C'était, assure-t-il, dans le salon de la rue Neuve-du-Luxembourg. M. Molé demanda :

— Avez-vous vu Louis?...

Et Pauline de Beaumont répondit en souriant :

— Il a sa fortune à refaire.

M. Bardoux conclut de là que la *Correspondance secrète* a calomnié Pauline. Le cœur a ses raisons... Et M. Bardoux n'aimait pas beaucoup moins Mme de Beaumont que M. Cousin Mme de Longueville.

L'abbé Louis avait émigré; puis, après le 18 brumaire, il était revenu, laïque, comptable, bientôt financier, baron même. Pauline de Beaumont souriait un peu en constatant que cet habile personnage songeait à se tirer d'affaire. Cela prouve qu'elle n'était pas inquiète; et, au surplus, cela ne prouve pas grand'chose; cela, pour les années du ministère Montmorin, ne prouve rien du tout. M. Bardoux s'émerveille avec plus d'aménité que de critique de ce que la nouvelle amie de Chateaubriand n'ait point eu, en 1802, pour Molé de confidences relatives à une vieille histoire, — de laquelle j'accorde que nous ne savons rien.

Apparemment, ce bruit courut, à l'époque où Montmorin fut ministre. Et c'était peut-être une calomnie, peut-être une médisance; tant pis!...

Un autre homme intéressa Pauline de Beaumont. C'est Adrien de Lezay, ancien officier au régiment du roi et qui se mit, comme les autres, à épiloguer sur la politique. Cet écrivain distingué, maladif et de

jolie tenue ne craignait pas le paradoxe. Je me le figure aimable, brillant, captivant même.

En 1798, Adrien de Lezay a publié un ouvrage politique. Pauline de Beaumont le signale à Joubert. Et elle s'attriste sur l'auteur : elle le sent « fort malheureux et fort malade »; il a de fâcheux pressentiments et elle craint que « ce pauvre jeune homme » n'ait raison de les avoir.

En 1803, Pauline est à Paris, qu'elle quittera bientôt pour le Mont-Dore. Elle écrit à Joubert qu'elle ne passe presque point un jour sans voir M. de Lezay. Cette assiduité, elle ne se l'explique pas autrement que par le « désœuvrement » du pauvre jeune homme. Elle ajoute : « Son esprit me plaît, quoiqu'il me tourmente, et il ne me tourmente que parce qu'il est lui-même tourmenté. Il a de la bonhomie et de la naïveté, mais c'est dans l'esprit et non dans le cœur. Cela forme un composé piquant et bien près d'être attachant. Ce qu'il y a de plus sûr, c'est que les plus longues apparences d'oubli ne m'ont jamais désintéressée de cet homme très remarquable... »

Il y a cent ans, on n'abusait pas des mots comme on le fait aujourd'hui; on leur laissait leur signification véritable et l'on n'avait pas encore besoin de les accumuler. Ou, plus exactement, on commençait à peine à exagérer. De sorte que nous pouvons avoir une sorte de confiance dans ce que dit ici Pauline de Beaumont. Il est certain qu'elle a subi le charme du « pauvre jeune homme » alarmant et fut troublée de son attentif esprit, de l'émoi qu'il révélait, de

l'amour qu'il ne cachait pas beaucoup. Cela en 1803, lorsque l'infidèle et négligent René n'avait point hésité à partir pour Rome avec trop d'allégresse. Mais l'amitié datait de loin, puisqu'il y avait eu dans ses péripéties de « longues » apparences d'oubli; et je crois que c'est à une ancienne tendresse que faisait allusion Pauline, écrivant à Joubert en 1798 et en 1803.

Le 8 septembre 1803, de Clermont où elle est sur le point d'aller retrouver en Italie le frivole qu'elle aimera jusqu'à la mort, elle écrit encore à Joubert : « Je vous dirai quelque jour la cause des assiduités de M. de Lezay; elle est vraiment plaisante. » Il y a là du mystère, — et du dépit peut-être... Mais enfin, voilà tout ce que nous savons d'un attrait qu'ont bien l'air d'avoir ressenti l'un pour l'autre Pauline de Beaumont et Adrien de Lezay[1].

Le baron Louis?... Adrien de Lezay?... Peut-être!... Et est-ce tout?... Peut-être!... Peut-être aussi que non.

Tandis que M. Bardoux écrivait avec flamme la vie de Pauline de Beaumont, la bibliothèque de Genève conservait une liasse de lettres que Charles de Constant avait adressées à sa famille. M. Bardoux ne les a pas connues; cela vaut mieux : il en aurait eu beaucoup de chagrin. Mais, depuis lors, on a publié ces lettres[2]. Et voici ce que raconte Charles de Constant, à la date du 18 octobre 1796.

1. Voir l'*Appendice* (B).
2. Ces lettres ont été publiées par M. G. Bertin, dans la *Nouvelle Revue rétrospective* de M. Paul Cottin en 1894 (tome I, pp. 49-96 et 145-191).

Il raconte qu'il a fait récemment un excellent déjeuner chez Méot. Ce n'est pas surprenant. Méot tenait, dans les environs du Palais-Royal, le restaurant à la mode : on vantait l'admirable variété de ses menus. Il y avait, à ce déjeuner, François de Jaucourt, le « beau régicide » suédois Ribbing; et, pour les dames, c'étaient Mme de La Châtre, Mme de Valence et, « jolie à croquer », cette petite Hermine, qu'on appelait la nièce de Mme de Genlis et qui était bel et bien la fille de Mme de Genlis et de Philippe-Égalité; il y avait aussi Mme de Beaumont; et puis Benjamin Constant et Mme de Staël. Le pieux Mathieu de Montmorency, invité, s'excusa, parce que c'était un vendredi et qu'il faisait maigre, tandis que cette «joyeuse compagnie», même le vendredi, faisait gras avec plaisir. Le déjeuner fut très gai, — « de cette gaieté, dit Charles de Constant, qui naît de ce qu'on se connaît bien et de ce qu'on a les mêmes goûts et de ce qu'on ne se gêne en aucune façon ». Bien!... Mais cela étonne, de lire qu'on ait pu être si gai, en 1796. Telle est la vie, ardente et qui n'accepte pas de languir. Après les périodes lugubres où son allégresse fut contrainte, elle a des sursauts d'irrésistible exubérance. Bref, Pauline de Beaumont, durant les séjours qu'elle faisait à Paris, trouvait à se distraire.

Et Charles de Constant dit encore, ceci est le plus inquiétant : « Mme de Beaumont est une vraie Française; tout ou rien, suivant le temps et les personnes!... »

Diable!... Or, Charles de Constant n'est pas mauvaise langue. Il raconte ce qu'il a vu, appris. Ce Genevois est un peu choqué de ce que lui montre la société parisienne : ce qu'il entend par une « vraie Française » de ce temps-là, on le devine; la phrase a quelque chose de gaillard et de vif. En somme, il est probable qu'on parlait, alors, légèrement de la petite Mme de Beaumont; il est possible que ce soit un peu sa faute.

Il faut, vaille que vaille, s'y résigner. Cette exquise femme n'en est pas une moins touchante héroïne, pour avoir plus humainement, si l'on peut dire, traversé les jours tumultueux du XVIIIe siècle finissant. Cette génération avait subi, de la part du destin, les épreuves les plus démoralisantes; elle apprenait à vivre dans la perpétuelle menace des catastrophes, elle croyait sentir que tout s'anéantissait, tout, excepté le rapide plaisir et le goût de la volupté amusante : elle fut extrêmement folle, avec une sorte de désespoir quasi-délicieux.

Et admettons que Pauline de Beaumont ait pris sa part aventureuse de tout cela. Du reste, la gaieté licencieuse qui s'exalta au lendemain de la Terreur est comme un surprenant sourire qui soudain se serait épanoui sur le visage de la mort.

***

La société qui, aux approches de la Révolution, se réunissait dans la maison du ministre de Louis XVI

avait une jolie élégance. Elle avait retrouvé, pour sa poésie, la Grèce antique; et elle réalisait ce paradoxe de l'art le plus fin, le plus savant et subtil, à cette époque où la barbarie se démenait déjà : ainsi naîtrait et fleurirait sous l'orage une rose délicate qui ne résistera point à la tourmente.

Un autre caractère, et pathétique, de cette société d'ancien régime défaillant, c'est l'imprudente faveur qu'elle accordait aux idées nouvelles, — oui, à ces nouvelles idées, séduisantes peut-être, mais meurtrières et dont elle devait mourir.

En 1787, le chevalier de Pange était « démocrate[1] ». Bientôt, avec la jeunesse d'alors, il compta sur les États généraux pour tout arranger. Les doctrines de Condorcet l'enchantaient et il faisait figure parmi les « amis de l'humanité ». Ensuite, il connut son erreur; les événements lui ouvrirent les yeux et il vit le peuple assez pour vérifier que les foules sont stupides ou sauvages.

Le 28 août 1790, dans le *Journal de la Société de 1789*, André Chénier publia un « Avis aux Français sur leurs véritables ennemis ». Il y disait : « Lorsqu'une grande nation, après avoir vieilli dans l'erreur et dans l'insouciance, lasse enfin de malheurs et d'oppression, se réveille de cette longue léthargie et, *par une insurrection juste et légitime*, rentre dans ses droits et renverse *l'ordre de choses qui les violait tous*, elle ne peut en un instant se trouver établie et

1. Voir la préface de L. Becq de Fouquières aux *Œuvres de François de Pange* (Paris, 1872).

calme dans le nouvel état qui doit succéder à l'ancien, etc.[1] »

Plus tard, en 1797 et malgré la leçon des faits, Adrien de Lezay étudiait, avec une tranquillité indulgente, les causes et les résultats de la Terreur. Il ne niait pas que les fondateurs de la république ne fussent des « hommes perdus de crimes »; mais il avait une tendance bien dangereuse à considérer leur funeste travail comme une nécessité logique. Et il ajoutait, avec la bienveillance d'un optimiste résolu : « La violence a fait un peuple neuf... Rome fut fondée par des brigands et Rome devint la maîtresse du monde[2] ». Ce vieux sophisme qui se montre peut-être ici pour la première fois, nous l'avons revu bien souvent depuis lors : et ce n'est pas fini. Les « hommes de progrès », comme ils veulent qu'on les appelle, n'ont encore rien trouvé de mieux pour se débarrasser des reproches qu'on adresse à leurs complices ou à leurs employés, gens d'action, terroristes ou anarchistes.

Et Montmorin lui-même avait le souci des « lumières ». Du moins, il eut de l'indulgence pour les amateurs de ces lumières-là. Ce n'est pas qu'il fût, quant à lui, pourvu d'un esprit bien hardi; mais il subit l'ascendant de Necker, devint conciliant. Et, en fin de compte, on a pu le considérer comme « un des grands véhicules de la Révolution ». Du reste,

1. Voir *Œuvres en prose d'André Chénier*, édition Louis Moland, p. 1.
2. A. Bardoux, *La comtesse Pauline de Beaumont*, p. 277.

le comte Ferrand, qui le juge ainsi, ajoute : « Il perdit le monarque et la monarchie, pour qui il aurait donné sa vie[1]. » Sous l'impulsion de Necker, il s'efforça de mettre d'accord le roi et les États généraux. Aux mois de juillet et d'août 1790, dans l'affaire d'Espagne, il communiqua jour par jour ses dépêches à l'Assemblée. Aussi, lors du renvoi des ministres, fut-il nominativement épargné et reçut-il les louanges compromettantes de Camille Desmoulins; Danton l'excepta de son réquisitoire[2].

De son côté, le jeune chevalier de Chateaubriand ressentit, de la façon la plus dangereuse, l' « entraînement » de la Révolution. Pour qu'il y résistât, il fallut les férocités scandaleuses de ce régime, les têtes portées au bout des piques, et tout cela. M. de Malesherbes, qui était allié à sa famille et qu'il voyait souvent, avait été l'ami de Condorcet, l'admirateur des philosophes, et cédait aux séductions de l'idéologie.

Telle est la faute, — assez brave, d'ailleurs, mais la faute, pourtant! — des hommes qui, aux approches de la Révolution, auraient eu pour tâche normale de résister contre elle. S'ils avaient résisté avec énergie, eh! bien, qui sait, au surplus, s'ils ne réussissaient pas à retarder au moins les plus formidables folies? On n'a pas démontré encore que les fameuses nécessités de l'histoire fussent autre chose

1. Comte Ferrand, *Théorie des Révolutions.*
2. Frédéric Masson, *Le département des Affaires étrangères pendant la Révolution*, pp. 83 et suiv.

qu'une fine invention de théoriciens et une excuse pour les principaux criminels de l'histoire. Secondement, s'ils avaient succombé à la lutte, ils ajoutaient à leur trépas un autre honneur que celui d'une mort dédaigneuse, élégante et inutile; et ils n'accoutumaient pas l'ennemi de l'intérieur à une trop facile victoire. Il fallait être moins intelligent, peut-être, mais plus entêté; il fallait rester à son poste, je veux dire dans ses idées, avec un acharnement plus dogmatique; il fallait tout refuser : il ne fallait pas se laisser divertir à ce chant de sirène qu'ont, en divers temps, les nouveautés des rêveurs. Et, aujourd'hui, cette leçon est bonne.

***

Dans la maison de l'intelligent et faible ministre Montmorin, aux fêtes jolies succédèrent bientôt les inquiétudes et les désastres.

L'Assemblée, avec qui on avait d'abord cru qu'on pourrait vivre, ne tarda guère à devenir gênante. Les ministres, un soir, jugèrent opportun de la transférer à vingt lieues de Paris, à Soissons ou à Compiègne. Ils résolurent d'aller trouver le roi tout de suite, à ce propos. Montmorin ne rentra chez lui que passé minuit, et consterné. Le roi, qui avait chassé, ne dissimula point sa fatigue. Même, il s'endormit. En s'éveillant, il dit, comme évasivement : « Non »; et il se retira... Il recourait volontiers à ce stratagème, de feindre le sommeil, s'il

désirait d'éviter une discussion. Cette nuit-là, Montmorin sut définitivement que le roi, très bon, serait difficile à sauver[1].

Pauline de Beaumont, que son père adorait[2], fut au courant de ses angoisses. Et alors commencèrent pour elle les transes.

Montmorin ne lui confia-t-il pas, bientôt, qu'il travaillait avec Mirabeau?... Il n'avait pas eu aisément raison du dégoût que le personnage lui inspirait. Mais, que faire? Il était, d'ailleurs, assez content du gaillard et lui savait gré de haïr l'Assemblée constituante...

— Il n'est pas plus intéressé qu'un autre, — disait Montmorin, avec une tristesse narquoise; — du reste, je lui donne tout ce qu'il veut. Présentement, il se contente de douze mille livres par mois. Le roi lui a signé des billets pour deux millions cinq cent mille livres, à lui payables dès que son plan contre-révolutionnaire sera exécuté[3]...

Le 2 avril 1791, terrible aventure : Mirabeau est mort, que Montmorin considérait comme le dernier espoir de la monarchie. Et l'on peut imaginer ce tableau bizarre : Pauline de Beaumont que désole la mort de Mirabeau. Mais le tribun lui-même, dans les derniers temps, n'avait pas gardé beaucoup de confiance : il annonçait à ses amis que tout cela finirait,

1. Malouet, *Mémoires* (Paris, 1868), t. I, p. 342.
2. *Mémoires du comte Dufort de Cheverny*, publiés par M. Robert de Crèvecœur (3e éd., 1909), t. III, p. 276.
3. Mallet du Pan, *Mémoires et correspondance* (Paris, 1851), tome I, p. 229.

et prochainement, par leur massacre et le sien[1].

C'est au moment de la fuite du roi que Montmorin se compromit de la façon la plus dangereuse et la plus brave. Il fut l'instigateur des premiers projets d'évasion; il préconisait un subtil embarquement au Havre et il se heurtait alors à mille empêchements parmi lesquels les plus désagréables étaient sans doute l'irrésolution du roi et sa surprenante duplicité. Alors, Pauline de Beaumont dut cent fois entendre son père répéter la sinistre prédiction de Mirabeau :

— Il faut en prendre son parti, nous serons tous massacrés, et cela ne sera pas long[2]!...

Quand le roi s'en alla, Montmorin ne fut pas averti; mais il avait tout de même délivré les passeports. Après Varennes le 24 juin, on présentait à l'Assemblée ces passeports signés de lui. On signalait sa perfidie : n'était-ce pas lui qui, deux mois plus tôt, avait officiellement rassuré l'Assemblée sur les projets du roi? n'avait-il pas affirmé, sur sa tête, que Louis XVI ne voulait que la constitution?... A la tribune des Jacobins, Robespierre se déchaîna contre Montmorin le « traître » et fit retomber sur lui toute la responsabilité.

Injurié, menacé d'abord, Montmorin fut mis en arrestation et conduit à l'Assemblée. Il était dans la situation la plus fausse; il se défendit très mal.

Cependant la foule, furieuse, se rendit à l'hôtel

1. Malouet, *Mémoires*, tome II, p. 53.
2. Lucien de Chilly, *La Tour du Pin* (Paris, 1909), p. 357.

de la rue Plumet. Pauline de Beaumont l'entendit hurler, réclamer la tête du ministre. Cette horde tâcha d'envahir la maison et déjà elle s'apprêtait à y mettre le feu, lorsqu'arrivèrent, libérateurs de hasard ou de providence, quatre commissaires de l'Assemblée. Celle-ci, on ne sait comment, avait en fin de compte déclaré « irréprochable » la conduite de Montmorin. Obéissante, la foule s'en alla; mais elle conservait sa rancune[1].

A partir du moment où la Législative s'installa, Montmorin fut perdu. Le 31 octobre, il vint lire son rapport relatif à la situation où était la France vis-à-vis de l'étranger, — son « testament politique ». Ce sont des pages de hautaine et digne mélancolie. Les journaux sans-culottes flétrirent « le discours endormeur du renard Montmorin, prononcé devant nos imbéciles représentants[2] ».

Le 20 novembre, il donna sa démission. Il était resté au pouvoir dans l'intérêt du roi; il se retira de même et il continua de travailler pour son maître. Avec quelques amis, il constitua une sorte de conseil secret qui brava le péril quotidien.

On se réunissait d'habitude chez Montmorin. Pendant l'été de 1792, les réunions furent de plus en plus fréquentes, audacieuses et inutiles.

Pauline de Beaumont voyait arriver, les uns après les autres, sombres, attentifs et taciturnes, M. de Malesherbes, M. Bertrand l'ancien ministre

1. Frédéric Masson, *l. l.*, pp. 95 et suiv.
2. Frédéric Masson, *l. l.*, p. 117.

de la marine, M. de Clermont-Tonnerre, M. de Lally-Tollendal, M. Malouet, M. de Gouvernet, M. de Gilliers, M. de La Tour du Pin, Governor Morris, ministre des États-Unis, Bertrand de Molleville et quelques autres. Ces divers messieurs, souvent, dînaient : et la causerie, à table, ménageait les renseignements qui eussent trop alarmé les femmes. Puis ils allaient tenir conseil « dans un endroit retiré du jardin » plein d'ombre.

Il y eut conseil, le 7 août, conseil encore le 9; et, à minuit, on entendit le tocsin; conseil encore le 10, et c'est alors la dernière fois que les derniers défenseurs de la monarchie se trouvèrent ensemble.

La délibération dura trois heures. M. de Lally donna lecture d'une lettre anonyme qu'il avait reçue : on avait, chez Santerre, annoncé le projet de marcher sur les Tuileries, de tuer le roi et de s'emparer du prince royal, « pour en faire ce que les circonstances exigeraient »; or, les circonstances étaient exigeantes, chez Santerre!... « Nous résolûmes tous qu'il fallait que le roi sortît de Paris, à quelque prix que ce fût, escorté par les Suisses, par nous et par nos amis, qui étaient en bon nombre[1]. »

Cette décision venait d'être formulée, lorsque survint M. de Malesherbes. Il ne cachait pas son émoi; il demanda Mme de Montmorin et Mme de Beaumont, il les supplia de quitter Paris : la crise approchait et Paris n'était plus la place des femmes.

1. Voir l'édition des *Mémoires* de MALOUET, tome II, pp. 159 et suiv. : récit de Lally-Tollendal.

On devine, à cette insistance, que Montmorin avait adressé déjà cette prière à sa femme et à sa fille et qu'elles avaient refusé de partir.

M. de Malesherbes apportait de nouveaux détails, qui confirmaient ceux qu'avait donnés M. de Lally. On décida que M. de Montmorin irait tout de suite au château. Il y alla. Il trouva Mme Élisabeth persuadée que l'insurrection ne se ferait pas : anterre et Pétion s'y étaient engagés et ils avaient reçu 750.000 livres pour l'empêcher. Le roi était inquiet, agité; mais il éprouvait, à l'idée de quitter Paris, une vive répulsion. « Nous nous quittâmes fort tard, dans la plus pénible anxiété, dit Malouet; et nous ne nous sommes plus réunis. »

***

La débâcle a commencé; désormais les événements se précipitent avec la rapidité de la grêle qui tombe. Ils sont si violents et drus qu'on ne réussit pas à y démêler tous les malheurs qui assaillirent Pauline de Beaumont : c'est une souffrance continuelle; c'est une passion véritable et dont les épisodes n'ont pas de relâche.

Il y eut une effroyable matinée, au mois d'août. A dix heures, M. de Montmorin, avec sa femme et ses enfants, quitta sa maison. Il comptait passer l'eau et fuir. Il ne le put. La canonnade faisait rage. Il fallut qu'on entrât, rue de Grenelle-Saint-Germain, chez Mme de Nesle et qu'on y restât toute la journée. Ensuite, Montmorin se réfugia, faubourg Saint-An-

toine, chez une blanchisseuse qui avait été à son service[1]. Les femmes purent se sauver. Elles allèrent à Rouen.

De là, Pauline de Beaumont écrivait à son père. M. Bardoux a trouvé, aux Archives, des fragments de cette correspondance[2]. Il n'y a pas de noms cités et les phrases sont enveloppées d'un prudent mystère. Mme de Beaumont écrit : « Mille et mille remerciements du petit mot que vous m'écrivez. Veuillez le renouveler tous les jours. Les nouvelles des gens qui me sont chers... » Ces gens, évidemment le seul Montmorin... « sont plus nécessaires à mon existence que l'air que je respire... Sans mes deux acolytes... » Probablement sa mère et sa sœur... « je serais auprès d'eux. Je les aime bien tendrement. Adieu, je ne puis vous en dire davantage. Je vous demande, à mains jointes, un mot tous les jours. »

Et Montmorin, toujours caché dans l'arrière-boutique de sa blanchisseuse, répondait : « O ma charmante souveraine, combien il me tardait de vous écrire! Votre joli billet m'a fait tant de plaisir! Ne nous laissons pas abattre, ne parlez pas de moi à l'étourdie[3]... » Plusieurs détails échappent à la curiosité du liseur, dans ces lettres qu'on a, exprès, faites obscures. Mais comme, en dépit de la hâte et des précautions, elles gardent aimablement la grâce

1. Frédéric Masson, *l. l.*, p. 220.
2. A. Bardoux, *La comtesse Pauline de Beaumont*, p. 190.
3. Il y a, dans le texte de M. Bardoux, « à l'étourdi »; et M. Bardoux se demande qui est cet étourdi. Je ne le sais pas; et, à tout hasard, je propose d'écrire « à l'étourdie ».

et le parfum de l'ancien temps!... « O ma charmante souveraine... » et « votre joli billet », les gracieux mots de naguère ont survécu à la tourmente; il y a, dans ces lettres d'un père et de sa fille, un ton de galanterie cérémonieuse et attentive. Qu'ils étaient délicieux, les légers aristocrates qu'emporta l'ouragan révolutionnaire!...

Mme de Montmorin, ses enfants et ses petits-enfants étaient à Rouen lorsqu'arrivèrent les nouvelles que voici.

Peu de jours après le 10 août, on découvrit la cachette où Montmorin savait, d'ailleurs, qu'il n'attendrait pas longtemps son destin. On l'arrêta; on le fourra dans les funestes cachots de l'Abbaye. Chateaubriand dit qu'il mourut sur l'échafaud[1]. Ce n'est pas exact : il a été l'une des victimes les plus sauvagement traitées par les massacreurs de septembre.

Il y avait à la prison de l'Abbaye, en même temps que lui, un affreux gaillard dont on a récemment publié les mémoires[2]. C'était Marc-Antoine-Nicolas comte de Lamotte, le mari de cette Jeanne de Valois qui manigança l'affaire du collier. A cause de cela, ce comte de Lamotte, on l'appelait Lamotte-Collier. Or, il a vu, à l'Abbaye, M. de Montmorin. En se hissant, il l'a vu par une fenêtre : on le traînait par les cheveux et par ses habits. Montmorin « se défendait le mieux qu'il pouvait; il s'accrochait aux tables, don-

1. *Mémoires d'outre-tombe*, tome IV, p. 16.
2. Dans *La Revue* du 1er juillet 1908.

nait des coups de pied et des coups de poing, criait au secours, à l'assassin; mais personne n'était disposé à prendre sa défense... Je le vis terrassé sur le pavé et traîné en cet état hors du guichet, où j'entendis distinctement les coups de massue et les coups de sabre dont ce malheureux fut assailli. Cela fut si prom qu'à peine si je pus distinguer quelques cris de cette première victime ». Montmorin vivait encore. Les brutes l'empalèrent et le portèrent ainsi jusqu'aux portes de l'Assemblée nationale[1].

Après l'assassinat de son mari, Mme de Montmorin et toute cette petite troupe de femmes éperdues quittèrent Rouen, où elles n'étaient plus en sûreté. Elles se réfugièrent dans leur propriété patrimoniale de Theil. Calixte de Montmorin, le frère de Mme de Beaumont, vint les rejoindre. Il était sous-lieutenant au 5e régiment de chasseurs à cheval; mais, son père assassiné, il donna sa démission et il arriva pour être désormais le défenseur des siens.

Puis, tout ce monde épouvanté s'en alla encore et, à peu de distance de là, trouva l'hospitalité la plus généreuse, la plus hardie et — on le vit ensuite — la moins prudente, au château de Passy, entre Sens et Villeneuve, chez le courageux et charmant Mégret de Sérilly. Celui-ci, ancien trésorier général de l'extraordinaire des guerres, avait à Paris, passé les Invalides, une agréable maison où il recevait fréquemment quelques amis de choix. Parmi eux, il y

1. Bertrand de Molleville, *Mémoires*.

avait ce vif baron de Vioménil qui, le 10 août, défendant le roi, fut blessé à la cuisse et parvint miraculeusement à se sauver. Mégret de Sérilly se compromit en le cachant. Mais la gangrène se mit à la blessure et Vioménil mourut dans une cave où il s'était enfermé[1]. Dès lors, Mégret de Sérilly et sa famille étaient perdus, comme les Montmorin l'étaient depuis la mort du ministre de Louis XVI.

Quelle réunion de condamnés, au château de Passy : Mégret de Sérilly, sa femme, son beau-frère M. de Pange-Domangeville, son frère M. d'Étigny, Calixte de Montmorin, Mme de Montmorin et ses deux filles, Mme de la Luzerne et Mme de Beaumont!...

L'année 1793 passa assez tranquillement pour ces victimes désignées de la sauvagerie. Les malheureux, après des mois d'angoisse, purent croire qu'on les avait oubliés.

Soudain, le 13 février 1794, le Comité de sûreté générale ayant ordonné l'arrestation des deux frères Mégret de Sérilly et Mégret d'Étigny, trois commissaires de la Convention, assistés de la municipalité de Passy, se présentèrent au château. Ils étaient trop zélés pour se contenter de prendre les deux Mégret; et ils réclamèrent tout le monde.

La vicomtesse de la Luzerne devint à peu près folle de frayeur. Amenée à Paris, elle mourut de la fièvre chaude, la veille du jour où on l'aurait exécutée.

1. Dufort de Cheverny, *Mémoires*, tome II, p. 56.

Et, quant à Pauline de Beaumont, ils la refusèrent; elle était trop débile et visiblement moribonde. Malgré eux, elle monta dans la voiture. Mais ils n'étaient pas encore loin de Passy, quand ils la virent trop pâle, décidément. Et ils ne voulurent plus d'elle; ils l'abandonnèrent sur la route. On raconte que, dans les jours qui suivirent, elle répétait à peu près machinalement ce verset de Job : « Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée au misérable et la vie à ceux qui sont dans l'amertume du cœur?... »

Calixte de Montmorin fut mis en jugement et condamné. Sa mère aussi. La mère et le fils furent chargés sur la même charrette. Calixte de Montmorin, qui avait vingt-deux ans, aimait d'un ardent amour Mme Hocquart, belle et spirituelle, la sœur de cette Mme Le Couteulx qu'André Chénier aima et dont il vanta, sous le cher nom de Fanny, « la grâce, la candeur, la naïve innocence ».

En chemin, sur la charrette, Calixte baisait passionnément un bout de ruban bleu qui lui venait de sa bien-aimée. On exécuta dix-neuf personnes. A chaque tombée du couperet, Calixte de Montmorin criait : « Vive le roi!... » A la vingtième, il se tut : on guillotinait sa mère. Et puis, on le guillotina.

Deux mois plus tard, le 25 juillet 1794, André Chénier monta sur l'échafaud : cette naissante et déjà rayonnante poésie fut tuée.

Chateaubriand, lui, était à Londres, émigré, pauvre jusqu'à manquer, plus d'une fois, mourir de

faim, lorsqu'il apprit la destinée analogue de sa famille. Le même jour qu'était monté à l'échafaud M. de Malesherbes, y étaient montés aussi et le frère et la belle-sœur du jeune émigré. Sa mère, sa femme et sa sœur Lucile avaient été jetées en prison; c'est prodige qu'elles aient échappé à la mort. La vieille Mme de Chateaubriand fut amenée, de la façon la plus brutale, de Bretagne à Paris. Et Lucile, de tant d'effroi, garda une inquiétude de l'esprit qui tourna plus tard à la démence.

Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée au misérable et la vie à ceux qui sont dans l'amertume du cœur?...

***

Abandonnée sur la route par où étaient partis pour la mort sa mère, sa sœur et son frère, Pauline de Beaumont erra quelque temps. Et puis, de pauvres gens la recueillirent, Dominique Paquereau, vigneron, et sa famille.

Vers la même époque, Chateaubriand, abandonné à Namur par les fourgons du prince de Ligne, était pris en pitié par les femmes; elles lui donnaient le bras et elles l'aidaient à se traîner.

Pauline de Beaumont demeura plusieurs mois dans la chaumîne de Dominique Paquereau. Les Saint-Germain, mari et femme, anciens serviteurs de son père, la rejoignirent et la soignèrent : et ce sont de braves êtres qui, toute sa vie durant, lui demeurèrent

gentiment fidèles. L'histoire doit enregistrer les noms modestes de Dominique Paquereau et du ménage Saint-Germain. La destinée avait choisi ces humbles personnes pour sauvegarder de mourir une jeune femme qui accomplirait ici-bas une mission précieuse.

Mme de Beaumont était là depuis plusieurs semaines, dans cette compagnie paysanne, en détresse d'âme et de corps lorsque survint un ami imprévu, un incomparable ami, l'étonnant Joubert.

Il avait une quarantaine d'années; il s'était marié au moins de juin de l'année précédente et il habitait, dans le voisinage, à Villeneuve-le-Roi qu'on appela désormais Villeneuve-sur-Yonne : ainsi le voulut l'exigence républicaine des penseurs; ils sévissaient alors déjà.

Dans sa tranquille demeure, en compagnie de sa femme, Joseph Joubert aimait ses livres. Il les avait ingénieusement préparés pour son usage, déchirant les pages qui lui déplaisaient, laissant les dos un peu larges plutôt que de s'encombrer d'un fâcheux et vain bavardage. Cette bibliothèque aimable et l'habitude qu'il avait prise de passer beaucoup d'heures à regarder en lui-même et puis à noter, avec un soin méticuleux, ce qu'il y observait d'intéressant en fait d'idées, de sentiments et d'émois divers, enfin cet amour du repos qui était à la fois son caractère et sa philosophie, tout cela l'invitait à goûter une vie paisible et rêveuse, un peu paresseuse et molle, animée seulement des velléités de l'esprit. Mais il avait l'âme scrupuleuse; et, « en comparant sa situation

à celle de tant d'autres personnes », il trouva que sa destinée « était beaucoup trop douce[1] ».

Cette inquiétude le troublait, quand il apprit l'état de la comtesse de Beaumont. Il n'hésita guère et, casanier pourtant, il résolut de sortir de chez lui, d'aller voir cette jeune femme si malheureuse. Il la rencontra — c'était l'été — devant la cabane de Dominique Paquereau. Il l'aborda sans doute avec timidité; mais bientôt, avec la simplicité d'un cœur samaritain, bon gentiment, il lui offrit l'asile de sa maison : à Villeneuve, expliquait-il, la Révolution n'était pas trop mauvaise; grâce à l'humeur égale et placide des habitants, il n'y avait pas eu, depuis le commencement des jours funestes, une seule dénonciation.

C'était et ce fut, ce Joubert, une âme à peu près divine. Il unissait à la plus ravissante pureté de l'esprit la plus fine intelligence. Il vécut dans la recherche et le perpétuel souci de la perfection. Si, plus tard et après sa mort, advint à son nom la célébrité d'un ingénieux et profond écrivain, ce qu'il désira, lui, ce n'est pas seulement la qualité littéraire, mais la beauté spirituelle. Et il sut la réaliser. Il était animé de tendresse; mais il avait l'usage de l'abnégation, qui est une délicate élégance du caractère. Il dut ainsi souffrir beaucoup; mais il employait sa souffrance comme un exercice moral et il

1. Notice d'Armand Joubert, réimprimée par M. Victor Giraud en tête de son édition des *Pensées* de Joubert (Paris, 1909), p. 12.

aboutissait à une sorte de sérénité heureuse. Son âme a le son du cristal et elle en a la transparence. Imaginons pour elle un cristal absolument pur et travaillé, en outre, par un artiste fort habile, gravé, guilloché, orné de belles devises en guirlandes.

Joubert aima Pauline de Beaumont. Seulement, subtil artiste de ses sentiments, il fit en sorte que cet amour fleurît en amitié. Mme de Chastenay disait de lui qu'il avait l'air d'une âme qui a rencontré par hasard un corps et qui s'en tire comme elle peut[1]. Il se persuada que Pauline de Beaumont devait être « une de ces figures d'Herculanum, qui coulent sans bruit dans les airs, à peine enveloppées d'un corps ». Ainsi, ce fut une amitié véritable et qui mettait sa ferveur à l'échange des idées, au contact d'un émoi pareil, à des lectures choisies.

Joubert ne voulait pas que Pauline de Beaumont lût au hasard; il veillait à ce que n'approchassent d'elle que de pures et limpides pensées. Il lui écrivait un jour : « Si Dieu me prêtait vie et mettait devant mes yeux les hasards que je lui demande, il ne me faudrait que trois semaines pour amasser tous les livres que je crois dignes d'être placés, non pas dans

1. Joubert cite lui-même ce propos; et il ajoute : « Je ne puis disconvenir que ce mot ne soit juste. » *Pensées, maximes, essais et correspondance de J. Joubert*, publiés par PAUL DE RAYNAL (2e éd., 1850), p. 90. — Chateaubriand le répète (*Mémoires d'outre-tombe*, t. IV, p. 19). Et on le trouve dans les *Mémoires* de Mme de CHASTENAY, tome II, p. 82 : « J'ai dit de M. Joubert qu'en lui tout était âme et que cette âme, qui semblait n'avoir rencontré un corps que par hasard, en ressortait de tous côtés et ne s'en arrangeait qu'à peu près. »

votre bibliothèque, mais dans votre alcôve; et, si je parviens à me les procurer, il me semblera que je n'ai plus rien à faire au monde[1]... » Quel joli détachement de cet ami des livres, qui veut bien mourir et laisser les livres le remplacer auprès de la femme qui est sa constante pensée!...

Il lui faisait lire Platon, — gardant pour lui Aristote et ses métaphysiques; — il lui conseillait Malebranche, Fénelon, Vauvenargues et Pascal; il ne lui permettait, de Voltaire, qu'un petit nombre de volumes. Et il lui exposait la philosophie de Kant. Pauline de Beaumont lisait volontiers son « cher abbé » de Condillac; et Joubert la grondait à propos de cette doctrine sensualiste, si grossière aux yeux de cet amateur d'âmes.

Pauline de Beaumont fit, de 1794 à la fin du siècle, plusieurs séjours à Villeneuve. Elle y avait, dans la maison de Joubert, sa chambre à elle, la chambre verte. Et puis, elle s'absentait, s'installait quelque temps à Theil ou à Paris. Joubert lui écrivait souvent; et, bien qu'un peu nonchalante à cet effort, elle répondait. Leur correspondance, telle qu'elle a été conservée, ou publiée, se compose de quarante-huit lettres, — délicieuses toutes, et plusieurs admirables. Joubert est cérémonieux et attentif. Sous les formules du respect le plus distant, il ne cache pourtant pas son tendre souci. Même, il l'avoue; ou, plutôt, il ne l'avoue pas, mais il le laisse voir, avec

1. Lettre du 15 mai 1798. Dans l'édition P. de Raynal, 1850, tome II, p. 270.

simplicité. Nul homme épris ne montra plus de sollicitude; et cela n'est point en contraste avec le peu de familiarité des phrases, car il avait organisé ainsi la diversité de ses sentiments. Du reste, il écrit avec un soin religieux; les mots sont en place et en nombre: ses lettres sont comme des « pensées» plus développées et dont l'occasion n'est point effacée. Pauline de Beaumont s'abandonne davantage; elle est si nerveuse et résiste avec tant de peine aux impulsions de son âme alarmée! Cependant elle se surveille et prend le temps d'écrire... « Mais moi, je vous ferais pitié, — mande-t-elle à cet ami qu'elle appelle « monsieur »; — j'ai retrouvé ma solitude avec humeur, je m'occupe avec dégoût, je me promène sans plaisir, je rêve sans charme et je ne puis trouver une idée consolante. Je sais bien que cet état ne peut durer longtemps; mais la jeunesse se passe, les ressources s'usent, et il ne reste que des regrets[1]... » Elle est triste infiniment. Elle attend sa destinée; elle ne se fait pas d'illusion... « Je suis assez bien préparée pour tous les voyages, et celui dont on ne revient pas n'est pas celui que je ferais avec le moins de plaisir... » Mais elle a des heures de résignation difficile : « Le moment où je souffre le plus est celui où je sens que, si les circonstances étaient différentes, si telle ou telle chose existait, il y aurait encore du bonheur pour moi, *qui en ai le sentiment et le besoin...* » Il me semble qu'elle est tout entière

1. Lettre datée de Theil, août 1797; dans PAUL DE RAYNAL, *Les correspondants de Joubert*, p. 104.

dans ces lignes passionnées et qu'on la connaît ici en vérité, aussi malheureuse que le fut une femme, mais ardemment désireuse de joie, prompte à imaginer une félicité merveilleuse et, quand tombait l'illusion, rapide à bien comprendre « ce que c'est que l'enfer[1] ».

Lorsqu'elle subissait ainsi de durs accès « de fièvre morale », le pauvre et bon Joubert la prêchait. Il tâchait de lui dénigrer les « passions de l'esprit » : il n'y a rien, lui disait-il, qui soit « plus ennemi du bonheur, ainsi que de toute sagesse ». Il ajoutait : « Ayez le repos en amour, en estime, en vénération, je vous en supplie à mains jointes; c'est, je vous assure, en ce moment, le seul moyen de ne faire que peu de fautes, de n'adopter que peu d'erreurs, de ne souffrir que peu de maux... » Du reste, il accordait à cette pessimiste que « le monde est livré au hasard »; mais, à cause de cela, il lui voulait enseigner une philosophie quiète et, au bout du désespoir, agréable[2]...

Ce sont peut-être, ces années du siècle finissant, les plus attachantes et, en somme, les plus heureuses qu'ait passées sur la terre, qui n'était pas sa vraie patrie, l'âme angélique de Joubert.

***

En 1799, Mme de Beaumont vint à Paris; et elle s'occupa de son divorce. Joubert l'engageait à hâter

1. *Id.*, p. 107 (1er octobre 1797).
2. Joubert, *l. l.*, 26 août 1797, tome II, p. 264.

l'affaire; à ce propos, il lui adressait la lettre la plus tendre, la plus inquiète, — disons-le, la plus amoureuse. « Êtes-vous bien démariée? Il me reste sur ce point une incertitude qui arrête et tient en suspens tous les mouvements de ma joie... » Comme il souhaite de la savoir libre de porter « un nom qui lui aura toujours appartenu »! Quel sera ce nom? Il y songe; il choisit. Pauline de Montmorin est « bien joli et bientôt dit »; mais « Mme de Montmorin » ne se peut accepter : « vous auriez l'air de n'être qu'une de vos parentes, une Montmorin par alliance et par hasard, une Montmorin comme une autre... » Alors, il a une idée, une idée qui l'enchanterait et sur laquelle, pour cela, il n'ose pas trop insister; voici : Mlle de Montmorin... Et l'on devine le subtil plaisir qu'il éprouverait à ce que Pauline de Beaumont, qu'il aime comme une âme, redevînt une sorte d'âme parfaitement pure, une jeune fille : mademoiselle!... Mais, vite, il a peur de ce qu'il a hasardé... Alors, que Pauline de Beaumont soit désormais Mme de Saint-Hérem : « au couvent que vous aimiez tant, on vous appelait Saint-Hérem; une madame de Saint-Hérem est une Montmorin voilée... »

Or, à ce moment où il désirait de lui voir prendre le voile, ce voile que serait pour elle son nom de couventine, la jeune femme allait s'évader.

Nous ne savons absolument rien de ce qu'éprouva Joubert lorsqu'entra dans la vie de Pauline de Beaumont cet enchanteur et ce conquérant moins discret, Chateaubriand. Un Joubert, de tels sentiments

et de telles souffrances, ne dit rien. Nous ne savons pas comment il épilogua avec lui-même, comment il installa dans sa pensée les souvenirs, la mélancolie, enfin ce qu'on n'ose pas nommer ici la jalousie, mais une tristesse de ce genre.

Et c'est lui qui, à la demande de Fontanes, avait présenté Chateaubriand à Mme de Beaumont. Elle demeurait depuis peu dans cette petite maison de la rue Neuve-du-Luxembourg où venait une société peu nombreuse et illustre.

Ce salon fut un des premiers qui s'ouvrirent, après la débâcle. Et il s'ouvrit timidement, comme avec peur. Il y venait des gens qui sortaient à peine de prison, qui se tiraient tout récemment de leurs cachettes, qui rentraient de l'émigration, de l'exil, qui redoutaient de nouvelles terreurs, et qui étaient en deuil. La vie, peu à peu, reprenait. Et c'est merveille qu'elle ait repris; mais l'inquiétude y persistait.

Le salon de la rue Neuve-du-Luxembourg, peu éclairé, simple, gouverné par une femme douloureuse, eut un charme infini. Les souvenirs y demeuraient.

La compagnie était, avec Chateaubriand, avec Joubert et leur ami Fontanes, Chênedollé, Molé, Pasquier, Bonald, Guéneau de Mussy; et les femmes, Mme de Vintimille, Mme de Lévis, Mme de Pastoret, la duchesse du Duras, Mme Hocquart, Mme de Krüdner et bientôt Mme de Staël.

On se réunissait presque tous les soirs. La causerie

était paisible et jolie. Comme les circonstances s'adoucissaient, il y avait une sorte de tranquillité, heureuse déjà et charmante, une sécurité un peu étonnée, dans cette assemblée élégante, spirituelle et qui recommençait à sourire.

Donc, un soir, Joubert présenta Chateaubriand à Pauline de Beaumont... Enfin, leurs destinées se sont jointes, après avoir subi des tribulations analogues. Leurs destinées allaient, divergeant, les éloignant l'un de l'autre, se jouant d'eux... Et les voici enfin tous les deux en présence. Se reconnurent-ils tout de suite?...

Ils avaient trente-deux ans l'un et l'autre. Il faut se figurer ce Chateaubriand, jeune et plein de flamme, auréolé de ses malheurs, de ses aventures, de sa célébrité commençante, et qui déjà « porte son cœur en écharpe », et qui s'ennuie, mais d'un ennui que son génie éclaire. Il n'est pas grand, ses épaules sont hautes; et les envieux le disent un peu bossu. Mais la tête est magnifique; les yeux rayonnent chaudement et la grâce gaie des lèvres anime toute la physionomie. Il est ardent; il a besoin de gloire. Surtout, il a la passion de plaire aux douces femmes.

Et Pauline de Beaumont?... En vérité, les portraits qu'on a d'elle, — celui que j'ai dit et qui est de Mme Vigée-Lebrun, et puis une petite miniature, — ne réalisent pas tout son charme. Même si, trait pour trait, ils sont ressemblants, ils n'indiquent pas l'attrait singulier qu'elle avait.

Chateaubriand, mais beaucoup plus tard, nous

l'a peinte. Beaucoup plus tard, et non comme tout d'abord il la vit. Enfin, longtemps après qu'elle fut morte, il se souvint d'elle comme ceci[1]. De figure, « plutôt mal que bien ». Mais il y avait les yeux!... « Ses yeux, coupés en amande, auraient peut-être jeté trop d'éclat, si une suavité extraordinaire n'eût éteint à demi ses regards en les faisant brûler languissamment, comme un rayon de lumière s'adoucit en traversant le cristal de l'eau... Quand une voix amie appelait au dehors cette intelligence solitaire, elle venait et vous disait quelques paroles du ciel... »

Cette voix amie qui appelait au dehors cette intelligence solitaire, ce fut la voix de l'enchanteur, la voix de René. Et quelles paroles échangèrent-ils? Paroles du ciel et paroles de la terre : paroles d'amour.

Atala venait de paraître; et cette histoire tendre et lointaine, toute parfumée de l'odeur des forêts exotiques, ravissait les imaginations. Pauline de Beaumont disait : « Le style de M. de Chateaubriand me fait éprouver une sorte de frémissement d'amour; il joue du clavecin sur toutes mes fibres. » Comme elle est bien de son époque, et presque de la nôtre, cette petite Mme de Beaumont, si nerveuse et qui parle de ses nerfs! Mme de La Fayette, qui eut peut-être la plus vive sensibilité des contemporaines de Jean

1. J'emprunte ces indications au premier livre de la seconde partie des *Mémoires d'outre-tombe*, qui fut composé, — dit M. Edmond Biré, — en 1836-1837 et revu en 1846.

Racine, écrivait : « La musique de Lulli m'alarme... » Ce simple mot lui suffisait. Il ne suffirait plus à présent; et Pauline de Beaumont déjà ne se contente plus de ce modeste et charmant vocabulaire : il lui faut bien davantage. Mais, depuis lors, on l'a dépassée!...

Au mois de mai de leur première année d'amour, 1801, ils partirent tous les deux pour la campagne. Pauline de Beaumont avait loué, à Savigny-sur-Orge, une petite maison...

Chateaubriand raconte cela, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, comme la chose du monde la plus naturelle; et il l'arrange un peu : « Mme de Beaumont me proposa de me donner une chambre à la campagne, dans une maison qu'elle venait de louer à Savigny. Je passai six mois dans sa retraite, avec M. Joubert et nos autres amis... » A la vérité, ce n'est pas tout à fait ainsi que l'aventure se combina. Et, certes, il ne faut pas reprocher à Chateaubriand d'avoir été, cette fois, un peu discret; mais, en réalité, ils partirent comme deux amoureux qu'anime leur récent bonheur, comme deux amoureux jeunes et gais!...

Le lendemain de leur arrivée, Pauline écrivit à Joubert, qui était devenu l'ami de leur amour : « A peine arrivée depuis vingt-quatre heures, je suis déjà impatiente de vous donner de nos nouvelles. Il me semble que vous devez être plus curieux du solitaire que de moi... » Elle appelle Chateaubriand le solitaire, comme lui tout à l'heure l'appelait une

intelligence solitaire. Et ces deux solitudes s'aimaient l'une l'autre... « Avant même la fin du voyage, il avait oublié ses sujets d'inquiétude et de chagrin. Jamais je ne l'ai vu plus calme, plus gai, plus enfant et plus raisonnable... Il n'y a pas jusqu'à M. Pigeau... » C'était le nom du propriétaire... « Il n'y a pas jusqu'à M. Pigeau qui n'ait été un sujet de joie pour nous. Nous redoutions sa figure sur le seuil de la porte : il était absent! Et ensuite, quand il est venu me faire signer son état de maison, et le supplément de douze poules et de deux coqs, et le retranchement de sept lignes composées de soixante-douze mots, il nous a pris un fou rire qui dure encore... » Et puis, après que M. Pigeau se fut retiré, ils allèrent se promener aux fontaines de Juvisy, par un chemin, dit-elle, court et charmant.

Cette petite lettre-là, je crois que c'est le seul signe d'allégresse qu'on ait de Pauline de Beaumont. Les mois de Savigny sont les seuls où sa vie ait fleuri. Que la gaieté est jolie et poignante, qui soudain naît d'une âme de mélancolie, comme un rayon de soleil intervient dans le ciel d'une journée longue et voilée de nuages!...

Chateaubriand travaillait. Il achevait *Le Génie du Christianisme*; et je crois que jamais la religion ne fut préconisée dans un si amoureux ermitage. On ne doit pas trop s'étonner si, en de telles conditions, l'auteur s'est moins soucié de théologie pure et d'apologétique opiniâtre que de ferveur et de piété sentimentale.

Pour la seconde fois, au moins. Madeleine était l'auxiliaire de Jésus.

Sur la manière dont Chateaubriand travailla, en la tendre compagnie de Pauline de Beaumont, au *Génie du Christianisme*, nous avons un admirable document : c'est la correspondance de Joubert et de Pauline de Beaumont.

Ils sont arrivés, les deux amoureux, à Savigny, le 22 mai 1801. Dès le lendemain, la jeune femme aux yeux coupés en amande écrit à Joubert : « Ce matin, le sauvage m'a lu la première partie du premier volume, en m'indiquant les changements qu'il doit faire. En vérité, je lui souhaite des critiques plus froids et plus éclairés que moi; car je ne suis pas sortie du ravissement et suis beaucoup moins sévère que lui. C'est détestable!... » Elle est sous le charme, l'enchanteur la mène à son gré.

Joubert donne d'excellents et fins conseils : « Il faut seulement, dit-il, le débarbouiller de Rousseau, d'Ossian, des vapeurs de la Tamise, des révolutions anciennes et modernes, et lui laisser la croix, les missions, les couchers de soleil en plein océan, les savanes de l'Amérique; et vous verrez quel poète nous allons avoir pour nous purifier des restes du Directoire, comme Épiménide, avec ses rites sacrés et ses vers, purifia Athènes de la peste. » Comme c'est joli, comme c'est intelligent, comme c'est cons-

cient à la fois de ce que réclamait l'opportunité sociale et aussi de ce que Chateaubriand pouvait faire!...

Chateaubriand, qui désire de se documenter, demande bientôt des livres. Le délicieux Joubert indique obligeamment le moyen de se procurer ces livres-là. Mais il insiste : il veut que Chateaubriand « n'en fasse pas trop »... Il écrit : « Notre ami n'est point un tuyau, comme tant d'autres; c'est une source, et je veux que tout paraisse jaillir de lui. Qu'il file la soie de son sein, qu'il pétrisse son propre miel, qu'il chante son propre ramage; il a son arbre, sa ruche et son trou : qu'a-t-il besoin d'appeler là tant de ressources étrangères?... »

Et puis encore : « Bossuet citait, mais il citait en chaire, en mitre et en croix pastorale; il citait aux persuadés... » C'est bien, d'avoir indiqué à l'ami de Pauline de Beaumont qu'il n'était pas un évêque! Et, sans plaisanterie, c'est bien, de lui avoir indiqué les conditions différentes d'une apologie chrétienne qui se produirait, en plein XVIIe siècle, sous les auspices de l'aigle de Meaux, et d'une autre qui surviendrait au XIXe siècle commençant, par l'œuvre d'un jeune poète dont la sensibilité, soudain, s'était émue. « Que notre ami nous raccoutume à regarder avec quelque faveur le christianisme, à respirer avec quelque plaisir l'encens qu'il offre au ciel, à entendre ses cantiques avec quelque approbation : il aura fait ce

qu'on peut faire de meilleur, et sa tâche sera remplie. Le reste sera l'œuvre de la religion... » Pouvait-on mieux et plus délicatement formuler le programme d'une nouvelle apologie chrétienne et, par anticipation, définir *Le Génie du Christianisme*, en deviner le caractère, la puissance persuasive, la faiblesse dialectique, enfin la valeur totale?

Mais Chateaubriand veut des livres. Il les veut tout de suite; et, sans retard, il les a. Ce sont les *Lettres édifiantes*, l'*Histoire de la nouvelle France*, l'*Histoire ecclésiastique*, les huit volumes des *Moines*, etc... Dans l'*Histoire ecclésiastique*, il « s'assure de la hiérarchie ». Il utilise principalement les *Lettres édifiantes*, les récits des missionnaires et *Les Moines*.

Et il en fait un tel usage prestigieux que Pauline de Beaumont s'émerveille... « Ce qui me confond, dit-elle, c'est le parti qu'il a tiré des huit volumes des *Moines*, de ce fatras si sec, si aride, et qui m'a si mortellement ennuyée... »

La pauvre gentille femme lit tout cela, et l'annote, et l'analyse, et y copie des citations. Ce sont des livres assommants. Il faut tout son obligeant amour, pour la soutenir dans cette épreuve. Et puis, l'enchanteur prend ce fatras, y met le feu, d'une étincelle de son génie; et ce fatras flambe avec magnificence... La pauvre gentille femme n'en revient pas!...

Elle écrit à Joubert : « Il y a véritablement là une sorte de miracle; et le secret de l'enchanteur est de s'enchanter lui-même. Il n'a l'air d'avoir fait que ras-

sembler des traits épars, et avec cela il vous fait fondre en larmes et pleure lui-même... » Il pleure lui-même!... Cela est à signaler, pour les personnes qui ne croient pas facilement à la sincérité de Chateaubriand et qui perdent leur temps à épiloguer là-dessus. C'est le cabotinage de Chateaubriand, qui les empêche? Mais on voit ici comme ce cabotinage est la sincérité même : il ne se contente pas de faire pleurer, il pleure aussi... Un délicat esprit de femme, plus malin que ne le sont les critiques, l'a bien vu. Un délicat esprit de femme aimante trouve cela très bien.

Il pleure lui-même, « sans se douter que son talent soit pour quelque chose dans l'effet qu'il produit et qu'il éprouve... » Et qu'il éprouve!... Je vous dis qu'il y va de tout son cœur!...

Cependant, Pauline de Beaumont s'effraye. L'enchanteur travaille trop vite. Il veut que son ouvrage paraisse — nous sommes au mois de septembre 1801 — dès le prochain mois de février. Pauline de Beaumont n'a plus de repos, à être certaine qu'ainsi l'ouvrage conservera trop d'imperfections... Elle le dit à l'enchanteur. Mais, quand elle le lui dit, il tombe dans l'abattement et dans le désespoir... Je ne crois pas que nulle apologie chrétienne ait jamais été composée dans de telles conditions de cœur et de nerfs.

Pauline de Beaumont se désole. Il lui plairait d'avoir plus de goût — ce n'est pas possible! — et plus d'expérience, et de guider avec plus de sûreté

son ami. Elle lui lit la sage lettre de Joubert. Il en est enchanté d'abord ; il s'écrie :

— C'est le meilleur, le plus aimable, le plus étonnant des hommes !... Oui, je le reconnais bien. Il craint toujours que je ne cite trop !...

Puis il se met à rire.

Et Pauline, inquiète, écrit à Joubert . « Il a réellement retranché beaucoup de citations ; mais il en a beaucoup ajouté. Ce qui m'effraye surtout, c'est la légèreté avec laquelle il énonce certains jugements, qui demanderaient, pour ne pas effaroucher, à être présentés avec une adresse et une douceur infinies. A cela, il n'y a plus de remède... »

Comme toutes ces objections, et aussi tous ces éloges, sont pénétrants ! Quelle adorable et fine femme était cette Pauline de Beaumont, si fervente, si prête à l'admiration, si enthousiaste, si bien réchauffante pour l'amoureux génie qui travaillait auprès d'elle, — si judicieuse, en outre !...

Donc, par Joubert et par Pauline de Beaumont, Chateaubriand avait, tout près de lui, les conseils qui l'auraient engagé à composer un meilleur livre que ce livre extraordinaire ; des conseils qui n'allaient pas à l'encontre de son génie, mais qui tenaient compte de ses vertus, de ses défauts, de ses possibilités, et qui le favorisaient. Seulement, il se dépêchait ; et reconnaissons, dans *Le Génie du Christianisme*, des traces de cette hâte.

Somme toute, il est agréable de le voir si confiant en lui-même, si autonome, si pressé d'aller de

l'avant. Mais il a subi l'influence, le charme et la tendresse de la jeune femme malade et aimante qui était auprès de lui. J'attribue à Pauline de Beaumont la délicate et la mélancolique poésie, qui est le plus subtil parfum du *Génie du Christianisme.* Telle est sa gloire, à elle aussi.

Ainsi, des doigts amoureux travaillaient assidûment à restaurer le culte. La religieuse besogne était parfois interrompue de rêveuses promenades.

La nuit, par les fenêtres ouvertes du salon, Pauline regardait les étoiles. Elle les nommait à René; elle lui disait qu'un jour il se souviendrait d'avoir appris par elle à les connaître. Et ils restaient ainsi, longtemps.

Et Pauline de Beaumont récitait à Chateaubriand des vers d'André Chénier, des vers qu'on ne connaissait pas encore et qu'elle avait elle-même copiés ou écrits sous la dictée du poète, autrefois, au temps où se groupait autour d'elle une société de nouveaux Athéniens. C'était, par exemple, *Myrto la jeune Tarentine,* ou *Néère* ou *Chrysé,* ou quelqu'une de ces élégies dont la plainte mélodieuse se prolongeait, après la mort du poète, par la voix d'une muse, elle-même mourante.

La demi-année que passèrent à Savigny Chateaubriand et Pauline de Beaumont fut, pour celle-ci, très douce et alarmante; pour celui-là, très douce, je crois, et très féconde. Il travaillait, et Pauline de Beaumont se dévouait à ce travail de l'amoureux sublime, à son humeur variable, aux caprices de son

inspiration. Elle était plus aimante; il était plus égoïste. Et cela ne doit étonner personne.

Puis, ses chimères le reprirent, ses chimères et l'ennui, et l'ambition, et le désir de ne pas enclore sa vie.

Dédié au Premier Consul, *Le Génie du Christianisme* parut le 14 avril 1802, en cinq volumes in-octavo. Le Concordat, l'activité de Bonaparte, a réorganisation méthodique et volontaire d'une société française et de la pensée française lui firent le décor et l'occasion superbe qu'il lui fallait. Ce fut une sorte d'aubaine, mais une aubaine qui a l'air d'un coup magnifique de la Providence. C'est théâtral et c'est important. Les hasards sont de mèche avec l'écrivain : on dirait que les hasards le favorisent; on dirait aussi qu'il mène les hasards. Cet échange de bons procédés, c'est la réussite. Et le succès du *Génie du Christianisme* eut quelque chose de raisonnable et d'extravagant à la fois, de drôle et de prodigieux; — un miracle de librairie, mais un miracle!...

Il n'en fallait pas tant pour appeler René vers le remuement et vers l'amusement du monde. René songeait à se divertir. Cette idée lui vint quand il n'était pas encore installé depuis longtemps auprès de son amie parfaite. Au mois de septembre, Mme de la Briche les invita; et ils allèrent au Marais.

De retour à Savigny, Pauline écrivait à Joubert : « M. de Chateaubriand est tombé assez d'aplomb dans la solitude; il travaille comme un nègre. Tout

le Marais doit fondre ici à dîner ou à déjeuner, et une lettre doit avertir du jour, qu'enfin il faut savoir... » Elle ne se plaint pas davantage; mais le ton de la phrase et quelques mots, de place en place, indiquent assez que tout cela l'ennuie et qu'on lui trouble à son regret, l'amoureuse intimité qu'elle aimait.

Au Marais, le baron de Frénilly les rencontra... « Chateaubriand, écrit-il dans ses *Souvenirs*[1], était venu au Marais tête à tête avec sa maîtresse, qui ne s'en cachait guère. C'était la petite Mme de Beaumont... vive, d'ailleurs, spirituelle, assez originale, très philosophe[2]... » Évidemment, Chateaubriand la compromit; et elle se laissa compromettre, avec audace, avec désinvolture. Ne venait-elle pas de divorcer? Elle était libre; et elle aimait. Je la devine, brave et quasi provocante, un peu jalouse, craintive de perdre sa conquête, et fière; je crois qu'on la devine aussi théoricienne déjà des droits de l'amour, des privilèges du génie, et forte de la dialectique industrieuse que le romantisme prodiguera pour la grande commodité de divers amants.

Au milieu d'une jolie vallée, devant les cours du château de la Briche, il y avait une belle pièce d'eau, encadrée de peupliers d'Italie. On l'appelait le Mi-

1. *Souvenirs du baron de Frénilly*, p. 249.

2. Frénilly ne dit pas de quelle époque est ce souvenir. Il le raconte dans son sixième chapitre, daté de 1798-1799, date qui évidemment ne convient pas pour ces lignes, Chateaubriand n'étant revenu en France qu'en 1800. La véritable date de cet épisode est fournie par la lettre de Mme de Beaumont que cite Paul de Raynal (*Les correspondants de Joubert*, p. 138), et qui est du 19 septembre 1801.

roir; et plus d'une y mira sa beauté, le visage de son bonheur ou de sa tristesse... Frénilly raconte que la petite comtesse de Beaumont, presque poitrinaire, habillée de percale, « la tête nue tondue à la Titus », allait faire, « au serein », le tour du Miroir. On lui disait :

— Vous jouez à vous tuer!...

Elle répondait :

— Qu'importe?...

Pourquoi? et d'où lui vient le déplaisir que suppose une telle parole? A-t-elle senti, dès ce commencement de son amour, la terrible frivolité de l'enchanteur? ou bien sait-elle que sa vie sera courte et ne veut-elle pas la ménager? Je l'imagine un peu nietzschéenne déjà et curieuse de vivre dangereusement.

Ces façons-là seront, plus tard, insupportables; et plusieurs de nos contemporaines les ont rendues bien ridicules. Ce n'est encore, ici, que le début de cette ardeur à la fois nerveuse et philosophique : le début a quelque agrément.

Au bout de sept mois, Chateaubriand avait assez de Savigny. Les deux amants revinrent à Paris. L'un d'eux aimait avec nonchalance, maintenant. On l'appelait dans les châteaux. Et il allait à Champlâtreux, à Fervaques; Mme de Clermont-Tonnerre l'invitait, la duchesse de Châtillon... C'était à qui aurait chez soi cet écrivain tout à coup célèbre... Il passait quelques jours à la campagne chez Mme de Vintimille... Et, désormais, il n'emmenait plus Pauline de Beaumont.

Elle s'attriste, cependant. Elle va passer les jours de sa solitude à Luciennes, chez Mme Hocquart. Mais « la campagne est desséchée et la société l'ennuie »... Elle écrit : « Il n'y a plus qu'une société pour moi... » C'est évidemment René, l'ingrat qui s'absente et la laisse. Elle ajoute : « La pauvre hirondelle », — c'est le nom que lui donnait la petite réunion d'amis de la rue Neuve-du-Luxembourg, — « la pauvre hirondelle est dans une sorte d'engourdissement fort triste. »

Et puis, afin de poursuivre une contrefaçon de son ouvrage, René fait encore un voyage, à Lyon, cette fois. Et puis, on lui offre une place de secrétaire d'ambassade à Rome : il est tenté de l'accepter; même, il la désire!... L'hirondelle se désespère.

Il est à Lyon; bientôt, en Avignon... Mais il reviendra par la Bretagne. Il écrit à Chênedollé : « Ne manquez pas d'écrire rue Neuve-du-Luxembourg, pendant mon absence; mais ne parlez pas de mon retour par la Bretagne. Ne dites pas que vous m'attendez et que je vais vous chercher. Tout cela ne doit être su qu'au moment où l'on nous verra tous les deux. Jusque-là, je suis à Avignon et je reviens en droite ligne à Paris[1]. »

Bref, il s'éloignait de l'hirondelle et, pour éviter

1. Lettre du 15 octobre 1802, citée par Sainte-Beuve, qui l'a trouvée dans les papiers de Chênedollé. (*Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, tome II, p. 196.) M. E. Biré, dans son édition des *Mémoires d'outre-tombe* (tome II, p. 307), mentionne cette lettre. Mais il aime beaucoup trop Chateaubriand pour ne pas supprimer la perfide petite phrase.

les désagréments, il lui racontait et lui faisait raconter des histoires.

Pourquoi donc allait-il en Bretagne?... Il allait voir sa femme!... Quoi?... Mais, oui; comme il voulait entrer dans la diplomatie, l'idée lui était soudain venue d'organiser son existence d'une manière un peu régulière. Il se disait qu'il serait peut-être ambassadeur, l'un de ces jours; et il songeait à l'ambassadrice. Ce sentiment d'une respectabilité tardive, on aurait tort de le lui reprocher. Mais, en tout cela, Chateaubriand pense à lui, — et à lui seulement: il fait beaucoup de peine à l'hirondelle.

***

Elle aurait eu bien plus de peine, si elle avait su — au lieu de le soupçonner — tout le détail de ceci : René la trompait.

Il s'était épris d'un nouvel amour : la marquise Delphine de Custine lui plaisait alors extrêmement.

Il semble que ce fut une très charmante femme. Elle avait trente-trois ans et elle était fort jolie. De longs cheveux blonds, fins, fous et admirables. Chateaubriand, dans ses *Mémoires*, l'appelle « héritière des longs cheveux de Marguerite de Provence, femme de saint Louis, dont elle avait du sang ». Chevelure « de soie », en somme. Des dents magnifiques. De la coquetterie et de la sauvagerie; des façons mutines et mélancoliques; une fine intelligence; de la patience et de la jalousie; un teint de blonde,

Devant le tribunal révolutionnaire, elle avait été l'une de ces petites femmes étonnantes que suscita de leur futilité une superbe bravoure. Elle répondit aux interrogatoires avec une impertinence héroïque; et elle fut sauvée par hasard, un Jacobin s'étant amouraché d'elle et ayant, au risque de tout, dissimulé au jour le jour le dossier qui la livrait à la guillotine.

Son mari était courageusement mort sur l'échafaud. Elle avait pour mère cette Sabran qui épousa, en deuxièmes noces, le chevalier de Boufflers; et le chevalier de Boufflers appelait la petite marquise « reine des roses ».

Après la mort tragique de son mari, la petite marquise n'écarta point délibérément l'idée d'un nouveau mariage. Elle eut des prétendants et ne les découragea pas tout de suite. Mais, au bout du compte, elle les éconduisit et demeura en attente alarmée, un peu farouche, un peu démoralisée, offerte à l'occasion qui lui ravirait le cœur.

Puis elle rencontra Chateaubriand[1].

Elle le rencontra en 1802 ou en 1803, d'abord. C'est là le pathétique de l'aventure. En 1803, Chateaubriand était l'ami adoré de Pauline de Beaumont; et, s'il ne l'aimait plus passionnément, du moins avait-il, aux yeux de cette amoureuse, l'air de l'aimer. La trahison n'est pas douteuse; et elle n'est pas non plus très jolie.

1. Voir l'*Appendice* (C).

La preuve, la voici. C'est une série de billets adressés par Chateaubriand à Mme de Custine[1]. Ils ne portent pas de dates de la main de Chateaubriand; mais Mme de Custine, qui les conserva soigneusement, les avait marqués de l'année 1803 : en outre, leur contenu les date de la période qui s'écoula entre la nomination de Chateaubriand au poste de secrétaire d'ambassade et son départ.

Ah! parcourons ces petites lettres... « Je serai chez vous demain à deux heures; n'oubliez pas votre promesse pour lundi. Comment haïrais-je l'avenir, puisqu'il me ramène près de vous?... » Lundi, lundi, — une promesse... La deuxième lettre porte la mention de *lundi matin*. Est-ce ce lundi-là, le lundi de la promesse?... Et que s'est-il passé?... Rien, on dirait; et Chateaubriand paraît en avoir de la mauvaise humeur : « Jugez de ma peine; je ne pourrai pas vous recevoir aujourd'hui. Ne serez-vous pas trop fâchée de me voir chez vous à deux heures? Je crains de vous importuner; vous m'avez traité si mal, que je suis tenté de vous appeler madame... » Oh! oh! c'est grave!...

Et puis : « Vous ne pouvez pas concevoir ce que je souffre depuis hier; on voulait me faire partir aujourd'hui. J'ai obtenu, par faveur spéciale, qu'on m'accorderait au moins jusqu'à mercredi. Je suis, je vous assure, à moitié fou, et je crois que je finirai par donner ma démission. L'idée de vous quitter

1. A. Bardoux *Mme de Custine.*

me tue. Je ne pourrai, pour comble de malheur, vous voir avant deux heures, cet après-midi. Au nom du ciel, ne partez pas! Que je vous voie au moins encore une fois! Êtes-vous malade?... »

M. Bardoux conjecture que Mme de Custine était sur le point d'aller à Fervaques. Elle ne partit pas.

Mais, quant à ces empêchements qu'avait sans cesse Chateaubriand et qui, avec tant de régularité, le tenaient jusqu'à deux heures, — qu'est-ce que c'est que ces empêchements?... J'ai bien peur qu'ils ne viennent de Pauline de Beaumont. Et, si j'en ai bien peur, c'est que Chateaubriand les considérait — par écrit — comme « le comble du malheur... » Il était si éperdûment futile!...

Constatons aussi qu'il la ménageait. C'est bien. Seulement, il n'y a rien de plus triste au monde que ces suprêmes ménagements de l'amour périmé. Les attentions de pitié, voilà le régime de la période où était arrivée Pauline de Beaumont.

Entre la troisième et la quatrième des lettres de 1803 que la marquise de Custine reçut de Chateaubriand, M. Bardoux risque une hypothèse; et il la présente comme un fait. Mme de Custine serait allée voir Chateaubriand, eh! dans la chambre qu'il occupait à l'hôtel d'Étampes, rue Saint-Honoré. Je ne dis pas non; seulement, comme M. Bardoux, je n'en sais rien.

Il est vrai que la quatrième lettre, écrite dès l'aube, snppose un vif agrément de la veille, à l'hôtel

d'Étampes ou ailleurs : « Si vous saviez comme je suis heureux et malheureux depuis hier, vous auriez pitié de moi. Il est cinq heures du matin. Je suis seul dans ma cellule. Ma fenêtre est ouverte sur les jardins qui sont si frais, et je vois l'or d'un beau soleil levant qui s'annonce au-dessus du quartier que vous habitez. Je pense que je ne vous verrai pas aujourd'hui et je suis bien triste. Tout cela ressemble à un roman; mais les romans n'ont-ils pas leurs charmes? Et toute la vie n'est-elle pas un triste roman? Écrivez-moi, que je voie au moins quelque chose qui vienne de vous! Adieu, adieu jusqu'à demain! Rien de nouveau sur le maudit voyage. »

C'est une jolie lettre d'amour; et, si j'ose dire, c'est une jolie lettre de lendemain matin... Il s'est éveillé de bonne heure; et comme, un peu nonchalant, très doux, il rêve bien devant l'aurore! Un peu de littérature, mais si involontaire!... Il s'en aperçoit; et il dit que la vie, elle aussi, ressemble à un roman. Toute la longue journée de l'attente lui est immense et insupportable.

Enfin, René de Chateaubriand n'aime pas autrement que son prochain : c'est la seule humilité qu'il ait eue, et sans le savoir, et avec de plus charmantes phrases que personne.

Un autre jour... « Je ne vis plus que dans l'espérance de vous revoir. De grâce, un mot, un seul mot, pour m'aider à passer la journée! J'ai erré hier le reste de l'après-midi dans toutes les rues de Paris, sans savoir où j'allais. Ah! promettez-moi le château

d'Henri IV! Promettez-moi de venir à Rome! Il n'y a rien de déterminé pour le jour du départ. A demain!... » En somme, ils se voyaient au moins tous les deux jours et, semble-t-il, galamment.

Le château d'Henri IV, c'est Fervaques... Il rêve de confort; et avec quelle satisfaction écrira-t-il plus tard : « J'ai eu l'honneur de coucher dans le lit du Béarnais!... »

Mais il y a, dans ce billet, une petite ligne émouvante, terrible : « Promettez-moi de venir à Rome!... » Comment? C'est elle qu'il invite, à présent?... Or, Pauline de Beaumont se consume d'un chagrin dont elle ne sait pas tous les véritables motifs. Et nous avons pitié d'elle.

Puis : « Encore un jour sans vous voir! Vous allez le passer bien tranquillement. Vous allez peindre... » Mme de Custine peignait. Et M. Bardoux raconte qu'un jour, comme elle copiait le tableau d'un maître, Mme Vigée-Lebrun entra et prit la copie pour l'original. C'est plus flatteur pour Mme de Custine que pour Mme Vigée-Lebrun... « Vous allez caresser Trim... » le chien... « et oublier qu'il y a dans le monde des personnes qui vous aiment. Comment êtes-vous ce matin? Ma cellule est bien triste : un vilain soleil sous le nuage, une bise froide, une chambre dépouillée de ses meubles et qui annonce déjà l'absence! Il y a quelque temps, tout cela m'aurait été indifférent. Mais une sainte apparition qui m'a visité dans ma demeure m'a rendu l'éloignement insupportable... » Décidément, elle allait donc

à l'hôtel d'Étampes? Oui; elle y faisait de saintes apparitions... « Songez, je vous en prie, à ce château d'Henri IV, cela peut me consoler. Demain, je serai à onze heures chez vous. Il n'y a rien de nouveau pour le départ... » Puis, avec un peu d'amertume : « Mille joies et plaisirs... »

« Demain, je serai à onze heures chez vous... » Seulement, il reçoit l'ordre de passer chez M. de Talleyrand. Il enrage, il est malheureux.

Et puis, un autre jour, le lendemain peut-être, il reçoit l'ordre d'aller à Saint-Cloud. Il doit renoncer au bonheur de déjeuner chez Mme de Custine. Il ajoute : « Une chose cependant me donne bien de la joie, l'époque de notre départ semble devenir chaque jour plus incertaine. » Il est un peu jaloux d'un M. B... M. Bardoux croit qu'il s'agit d'un M. Berstœcher, le précepteur d'Astolphe de Custine... « Aimez-moi au moins comme M. B... »

Et puis, le départ approche. René est inquiet, nerveux, il attend une lettre du « terrible cardinal »... Il est de mauvaise humeur; il le sait. Il est de l'humeur du chien Trim : il a envie de mordre tout le monde. Il ajoute : « Je ne pourrais être consolé que par la visite de Mademoiselle de Saint-Léon... » Cette demoiselle portait à Chateaubriand les lettres de Mme de Custine.

Telle est la première série de la correspondance amoureuse qu'échangèrent Delphine et René. Elle démontre à merveille que Pauline de Beaumont n'avait pas tort de souffrir.

Mais que Chateaubriand a donc de bons avocats! M. Edmond Biré est le meilleur, le plus parfaitement partial. Dans un appendice de son édition des *Mémoires*, il attaque assez vivement M. Bardoux, coupable d'avoir publié ces lettres d'amour, qu'il appelle « quelques billets à peu près insignifiants »... Insignifiants?... Les avocats ont leurs raisons que la raison ne connaît pas.

Chateaubriand trompait Pauline de Beaumont. Et, de ces lettres, le plus grave, le plus pénible, je crois que c'est encore la pressante invitation qu'il adresse à Delphine de venir le rejoindre à Rome, — à Rome où irait mourir Pauline de Beaumont!...

Dans le second volume de *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, Sainte-Beuve a consacré une longue étude à Chênedollé. Il y publie de nombreux documents et, par exemple, plusieurs lettres de Chateaubriand. L'une, à M. de Chênedollé père[1], contient ces lignes : « Une personne doit venir me rejoindre dans six semaines ou deux mois en Italie, et si vous y consentez, voici ce que je vous propose. Chênedollé viendra me rejoindre à Rome avec la personne que j'attends... » Puis, dans une lettre à M. de Chênedollé fils, datée de Lyon, 19 prairial an XI, on lit : « Je crois que vous pouvez faire vos préparatifs pour accompagner *nos amis* cet automne... » Cette « personne », qui doit être la même que « nos amis », — c'est, pour Sainte-Beuve,

1. 25 mai 1803.

Mme de Beaumont. M. Chédieu de Robethon se demande s'il ne s'agit pas de Delphine de Custine[1]... D'ailleurs, il ne l'affirme pas. En faveur de cette hypothèse, j'ajouterais volontiers que « nos amis » convient beaucoup mieux à Mme de Custine, à son fils, et que sais-je? au précepteur du jeune Astolphe, qu'à Mme de Beaumont, qui, elle, voyagerait seule. Ce n'est qu'une hypothèse. Mais n'oublions pas que, de tous les amis de Chateaubriand, Chênedollé paraît avoir été, — l'année suivante, au plus tard! — le seul confident des amours de Delphine et de René... Ce n'est pourtant qu'une hypothèse... Alarmante!... Et nous avons pitié de Pauline de Beaumont.

***

Chaque fois que Chateaubriand fut nommé à quelque poste diplomatique, il eut beaucoup de peine à partir. Même, une fois, il ne partit pas du tout. C'étaient, en général, ses attachements de cœur qui le retenaient à Paris. Au mois de mai 1803, il aimait Delphine de Custine et il était aimé de cette jeune femme ainsi que de Pauline de Beaumont. Ses lettres donnent à penser qu'il ne s'en alla point avec un plaisir sans mélange.

Dans les *Mémoires d'outre-tombe*, il écrivit : « J'aurais peut-être encore reculé, si l'idée de Mme de Beaumont n'était venue mettre un terme à mes scru-

1. É. Chédieu de Robethon, *Chateaubriand et Mme de Custine* (Paris, 1893).

pules... » Ses scrupules, oui, le goût très vif qu'il avait alors pour Delphine! Il continue : « La fille de M. de Montmorin se mourait. Le climat de l'Italie lui serait, disait-on, favorable. Moi allant à Rome, elle se résoudrait à passer les Alpes : *je me sacrifiai à l'espoir de la sauver.* »

A vrai dire, il ne se sacrifia pas du tout. Et, se fût-il sacrifié, il aurait bien dû, en aimant, ne pas s'en apercevoir; ou, s'il s'en était aperçu cependant, il aurait bien dû écarter cette désagréable petite perception; — il aurait bien dû, en tout cas, ne point la noter. Quoi? il aime, — et il sent qu'il se sacrifie à l'être qu'il aime!...

Il partit pour Rome au mois de mai 1803; Mme de Beaumont ne partit pour Rome qu'au mois de septembre. Si Chateaubriand n'avait accepté la place de secrétaire de légation que pour le bien de son amie, sans doute celle-ci l'aurait-elle accompagné ou rejoint plus tôt, vraiment.

Quand il se mit en route, je crois qu'il eut quelque chagrin; — je le crois, avec un peu d'application. Dans une lettre qu'il écrivit, de Lyon, le dimanche de la Pentecôte, lendemain de son arrivée, à ses amis Joubert et Chênedollé, il dit : « J'avais fait le brave, en partant; mais je ne fus pas plus tôt seul que je commençai à pleurer... » Mettons qu'il pleura. D'ailleurs, il était sensible et tendre.

Mais il était aussi très curieux et facilement diverti. Sa lettre à Joubert et à Chênedollé est toute pleine du récit de son voyage, et de la description du paysage,

et de petites anecdotes : à travers ses larmes, il voyait clair et, à travers sa tristesse, il s'amusait de voir du pays.

A Lyon, il eut le plaisir d'assister à la célébration de la Fête-Dieu renaissante; et, pour que son plaisir fût meilleur encore, plus glorieux et de qualité historique, il se disait qu'il avait quelque part « à ces bouquets de fleurs, à cette joie du ciel » par lui « rappelée sur la terre ».

Quelle satisfaction parfaite!... Tout le long de son voyage, on lui fit grand honneur à propos du *Génie du Christianisme*. « Il m'est arrivé quelquefois, écrit-il à Joubert, tandis que je me reposais dans une méchante auberge de village, de voir entrer un père et une mère avec leur fils : ils m'amenaient, disaient-ils, leur enfant pour me remercier. Était-ce l'amour-propre qui me donnait alors ce plaisir vif dont je parle? Ce qui me touchait, c'était, du moins j'ose le croire, c'était d'avoir produit un peu de bien, d'avoir consolé quelques cœurs affligés, d'avoir fait naître au fond des entrailles d'une mère l'espérance d'élever un fils chrétien, c'est-à-dire un fils soumis, respectueux, attaché à ses parents. Je ne sais ce que vaut mon ouvrage; mais aurais-je goûté cette joie pure, si j'eusse écrit avec tout le talent imaginable un livre qui aurait blessé les mœurs et la religion? »

C'est bien, c'est beau, c'est édifiant. Et l'on ne saurait joliment plaisanter à l'occasion de si nobles sentiments. Pourtant!... Pourtant, faut-il l'avouer?

ces phrases ne sonnent pas à l'oreille très franchement; elles n'entrent pas dans le cœur très profonment. Un petit mot gâte, si je ne me trompe, les premières lignes : « quelquefois »... Parce que, même si l'histoire du papa et de la maman qui amènent à l'auteur du *Génie du Christianisme*, dans une auberge, leur petit garçon, n'est pas une invention pure et simple, on a peine à croire que cela soit arrivé « quelquefois ». Ou bien, cette démarche obligeante et pieuse devint-elle une habitude, dans le pays?

Bref, je trouve plus amusant que pathétique, ce jeune missionnaire imprévu, cet apôtre de la religion renaissante, qui s'éloigne de sa collaboratrice et amie Pauline de Beaumont, de son amoureuse bien-aimée Delphine de Custine, et qui prend beaucoup de plaisir à son voyage, et qui voudrait encore, à tant d'agrément, ajouter maintes satisfactions pastorales.

Il fut à Rome le 27 juin. Le 29, il écrivit à son ami Fontanes, et avec quelle allégresse! Là-bas, on le traitait comme « le meilleur enfant du monde ». Il était enchanté. Il recevait « compliments sur compliments de tous les grands du monde ». Enfin : « Toute ma froideur n'a pu tenir contre une chose si étonnante. J'ai la tête troublée de tout ce que je vois... » Juvénile enthousiasme!

Deux jours plus tard, il était présenté à Pie VII « pâle, triste et religieux, vrai pontife des tribulations ». Ce pontife excellent l'avait fait asseoir, de

la manière « la plus affectueuse »; il lui avait montré, ouvert sur sa table, *Le Génie du Christianisme.* « On ne peut voir un meilleur homme, un plus digne pré at et un prince plus simple... » Évidemment!...

Et Pauline était à Paris, dans une infinie détresse de cœur. Elle reçut bientôt deux lettres, et si gaies qu'elle en éprouva une singulière souffrance. « C'est une sorte de délire, écrivit-elle à Joubert, une sorte de délire et des monuments et des déserts que l'on trouve de toutes parts. » Avec une pénible amertume, elle cite au parfait ami les belles phrases qu'elle reçoit de l'ami si léger, — oui, de trop belles phrases, et qu'elle donnerait toutes pour un petit mot de regret plus aimant. Le pape lui a pris la main; le pape l'a courtoisement appelé « son cher Chateaubriand »... Enfin : « Voilà un extrait bien sec d'une lettre bien aimable; mais je ne saurais faire mieux, et je vous quitte parce que je suis fatiguée. »

La tristesse, la déception et, en somme, le dégoût de la pauvre Pauline de Beaumont marquent ces dernières lignes.

Notons-le : bien des choses de cette lettre que Chateaubriand, de Rome, adressait à Pauline de Beaumont se retrouvent textuellement dans les *Mémoires d'outre-tombe.* Le portrait du pape est le même, avec les mêmes mots... Ainsi, Pauline de Beaumont, aimant tout de même les lettres de René qu'elle adorait, les emporta en Auvergne, à Rome, ne voulut point s'en séparer. Puis, Chateaubriand, à la mort de Pauline, les recouvra, les rangea, les

garda et, plus tard, les utilisa pour des livres, — car la littérature est une terrible passion, quand une fois elle s'est installée dans une âme et y règne!...

Abandonnée à Paris, inquiète, malade et, sans le vouloir, désolée de sentir René si parfaitement heureux loin d'elle, Pauline de Beaumont décida de s'en aller. On lui ordonnait le Mont-Dore. Elle s'apprêtait à partir, quand elle reçut de Rome une lettre alarmante. Chateaubriand, à peine arrivé, s'était vite donné beaucoup de mouvement. Le cardinal Fesch tardant à venir, il se hâtait de prendre quelques initiatives flatteuses. Par exemple il se dépêcha de faire visite au roi dépossédé de Sardaigne Victor-Emmanuel Ier, roi sans royaume, souverain abdicataire, à qui — affirme-t-on — le secrétaire de la légation française ne devait pas offrir ses hommages. C'est une aventure très compliquée, et dans le détail de laquelle je soupçonne qu il y a des erreurs, peut-être même de la plaisanterie, voire des manigances. Mais il n'importe, présentement. Aux lettres si heureuses de René, succédait une lettre affolée — et la prière d'arranger cela pour le mieux, à Paris.

Dévouée, Pauline de Beaumont retarda son départ. Elle écrivit à Fontanes, président du Corps législatif. Elle lui raconta ce qu'elle savait; et elle terminait ainsi l'un des billets les plus nerveux et frissonnants qu'on ait conservés d'elle : « J'espère que cette légèreté ne sera pas prise trop sérieusement, cependant je ne suis pas tranquille... Je demande pardon à

M. de Fontanes. Je suis tellement excédée de fatigue que je ne puis relire ce griffonnage et qu'à peine j'ai la force de lui renouveler l'assurance de mes sentiments... » L'affaire s'arrangea. Je ne sais même pas si elle fut un seul instant périlleuse. Mais elle avait bouleversé Pauline de Beaumont malade et douloureuse.

Enfin, cette femme infortunée partit pour le Mont-Dore. C'était l'avant-dernière station de son calvaire. Sa faiblesse fit du voyage une souffrance perpétuelle. D'étape en étape, la maladie gagnait. Ses lettres d'alors sont un gémissement. Elle frémit, elle tremble. C'est la fièvre et c'est le froid : la fièvre d'un cœur fervent et le froid d'un cœur solitaire. La solitude où elle est l'épouvante et lui fait comprendre aussi qu'elle a toujours été seule; oui, plus seule qu'elle ne le croyait. Les lettres de Joubert, à cause de l'éloignement et du mauvais service de la poste, n'arrivent pas : elle se sent trop abandonnée.

Elle croit que le Mont-Dore sera son tombeau; et chétive, elle note que de si hautes montagnes n'étaient pas indispensables pour l'ensevelir... Elle sourit encore; mais son sourire doux est funèbre : elle sourit sur son tombeau, comme ces mélancoliques figures qu'il y avait sur les tombeaux étrusques.

Au Mont-Dore, elle est mal logée; il fait, un jour, un temps d'été, le lendemain un temps d'hiver. Elle prend des douches, des bains effrayants et qui achèvent de l'affaiblir. Elle tousse, elle a la poitrine

serrée comme dans un étau; elle tombe en défaillance; on la soigne à tort et à travers. Elle est éperdue. Elle endure, de corps et d'âme, un égal supplice. Elle reçoit des lettres de René, « très tristes, très ennuyées, très mécontentes », sauf une, « qui était d'une inconcevable folie »; puis en viennent d'autres, qui sont « extravagantes de gaieté ». Je ne sais pas si elle préfère les tristes ou les gaies.

Et puis, où ira-t-elle?... A Villeneuve et à Rome, il y a, écrit-elle à Joubert, ce qui lui est le plus cher au monde : à Villeneuve, le tendre et bon Joubert, — et, à Rome, l'enchanteur frivole qu'elle aime trop... Où ira-t-elle? La voici à Clermont.

Elle n'ose pas, de Clermont, écrire à Joubert qu'elle part pour Rome. A cette idée folle et qui va la tuer, elle se sent mieux elle se sent tout animée, plus animée qu'elle ne le voudrait : elle craint que l'huile, la pauvre goutte d'huile qui est le reste de sa vie, « ne brûle trop vite »... Elle veut vivre encore assez pour aller jusqu'à Rome!...

Elle partit. Elle fit ce long chemin de quotidienne fatigue, vers René, son amour. Elle fit, dans la douleur et le chagrin, sa dernière étape vers la mort.

A Milan, M. Bertin fut à sa rencontre. Il la mena jusqu'à Florence. A Florence, René vint au-devant d'elle. Et ils se revirent.

***

A partir de ce moment, il n'y a plus qu'à noter les hoses qu'elle a dites ou écrites. Ce sont des mots

de mort ou de sourire; ce sont des mots qui ont l'air de sortir d'une tombe entr'ouverte où va s'enclore une âme divine.

Chateaubriand a écrit, dans la *Vie de Rancé:* « On aimerait à avoir un recueil des derniers mots prononcés par les personnes célèbres; ils feraient le vocabulaire de ces régions énigmatiques des sphinx par qui, en Égypte, on communique du monde au désert[1]... ».

Eh! bien, voici, en abrégé, le recueil des derniers mots qu'a dits Pauline de Beaumont, quand elle était encore dans l'énigmatique région qui précède le grand désert de la mort.

Au Mont-Dore, elle disait : « *Je tousse moins, mais il me semble que c'est pour mourir sans bruit.* »

Quand René la revit à Florence, « elle n'avait plus que la force de sourire ». Elle dut se reposer quelques jours. Et puis ils allèrent à Rome, les chevaux au pas, afin d'éviter les cahots.

A Terni, elle voulut aller voir la cascade. Elle tâcha de se dresser, en s'appuyant sur le bras de René; puis elle retomba et elle dit, jouant avec l'analogie de l'eau et de la destinée qui coulent : « *Il faut laisser tomber les flots...* »

A Rome, Chateaubriand l'installa dans une petite maison du Pincio, près de la place d'Espagne; il y avait alentour un jardin d'orangers. Quelque temps,

1. CHATEAUBRIAND, *Vie de Rancé*, édition originale (Paris, H.-L. Delloye), p. 19. Et voir l'*Appendice* (D).

le « léger oiseau de passage » se trouva mieux. Pauline fit, avec René, plusieurs promenades en voiture; mais elle était trop faible même pour regarder la campagne et le ciel. René, un jour d'octobre, la mena au Colisée. Elle regarda ces ruines illustres; et puis : « *Allons, j'ai froid...* » dit-elle. Et elle rentra, pour se coucher; elle ne se releva plus.

Elle annonça qu'elle ne passerait pas le 2 novembre, car ce jour est consacré aux morts. Et puis, elle se reprit; et elle annonça qu'elle ne passerait pas le 4 novembre : c'était le jour où l'un de ses parents était mort. Et elle devait mourir, en effet, le 4 novembre. Il est probable qu'elle sentait seulement qu'elle mourrait bientôt. Mais, de la part d'une mourante, ces paroles, peut-être hasardeuses, ont l'air de pressentiments. Et, de la part d'une âme noble, ces pressentiments marquent une pathétique volonté de mettre un peu d'ordre et des intentions dans le hasard des choses.

Les médecins dirent à René que Pauline ne serait sauvée que par un miracle. René tâcha de rassurer la mourante; il lui affirma que bientôt elle connaîtrait l'inanité de sa frayeur... « *Oh! oui,* — répondit-elle, un peu mystérieusement, — *j'irai plus loin!...* » Phrase qu'on imagine ambiguë à dessein : elle irait plus loin dans la vie, — et alors Chateaubriand la croyait consolée; — ou bien elle irait plus loin, au-delà de la vie, dans la mort!...

Elle savait qu'elle ne tarderait pas à mourir. Comme Chateaubriand pleurait, elle lui tendit la

main et elle lui dit : « *Vous êtes un enfant... Est-ce que vous ne vous y attendiez pas?...* »

Le 3 novembre, elle parut plus tranquille. Le médecin déclara qu'on devait l'avertir de mettre en ordre sa conscience. Chateaubriand demanda le délai du lendemain. Elle ne voulut pas qu'il passât la nuit à veiller près d'elle.

Le 4 novembre elle le vit troublé. Elle lui demanda : « *Pourquoi êtes-vous comme cela? J'ai passé une bonne nuit...* » Le médecin dit tout haut qu'il voulait parler à Chateaubriand dans la chambre voisine. Et, quand Chateaubriand rentra, elle voulut savoir. Il fondit en larmes et se jeta au bord du lit de la mourante. Elle le regarda et, d'une voix ferme, dit : « *Je ne croyais pas que ce dût être tout à fait aussi prompt: allons, il faut bien vous dire adieu...* » Elle ajouta : « *Appelez l'abbé de Bonnevie...* »

Après les sacrements, quand René revint auprès de Pauline, elle fut brave; et elle lui demanda : « *Eh! bien, êtes-vous content de moi?...* »

Toutes ces paroles extrêmes, je les emprunte au récit de cette mort qui est dans les *Mémoires d'outre-tombe*. Et, mon Dieu, je laisse de côté ce que Chateaubriand dit de lui-même, parce que ce n'est pas lui le personnage émouvant de cet épisode et parce qu'autant Pauline de Beaumont y est noble, touchante et admirable, autant j'y trouve Chateaubriand médiocre et plus attendri sur lui-même qu'il ne faudrait.

Cependant, ici, nous devons le citer, parce qu'au

lieu d'enregistrer les propos de la mourante, il les signale en termes imprécis : « Une idée déplorable vint me bouleverser. Je m'aperçus que Mme de Beaumont ne s'était doutée qu'à son dernier soupir de l'attachement véritable que j'avais pour elle : elle ne cessait d'en marquer sa surprise et semblait mourir désespérée et ravie. Elle avait cru qu'elle m'était à charge et elle avait désiré s'en aller pour me débarrasser d'elle... »

Le malheureux! Comment put-il écrire cela?... Mais il y a là une sorte de candeur, qui le laisse désagréable et l'empêche d'être odieux. Elle, comme elle est belle et poignante, en cet aveu tardif!... Elle savait qu'elle lui était à charge depuis longtemps; elle savait que leur liaison devait nuire au jeune diplomate et que Fontanes, homme officiel, y était opposé. Et sans doute ne savait-elle pas combien Delphine de Custine attirait l'infidèle; mais elle devinait qu'un tel curieux de l'amour ne limiterait pas à elle son désir. Alors, elle avait souhaité de mourir, plutôt que d'essayer d'être plus discrète que son ardent amour ne l'était dans son cœur.

Et lui, le frivole enchanteur, un peu fat, véritablement malheureux, un peu trop attentif à sa souffrance, multiplia les enchantements. Les prestiges de son génie adoucirent les derniers jours de l'adorable femme qu'il avait si mal aimée. Il faut lui en savoir gré, comme fit le parfait Joubert qui alors l'appela « ce bon garçon », avec plus de reconnaissance que d'ironie.

Et puis, Pauline de Beaumont pria Chateaubriand de s'asseoir au pied de son lit. Une demi-heure, elle lui parla, dit-il, « avec la plus grande élévation d'esprit et l'amitié la plus touchante ». C'est-à-dire qu'elle lui conseilla de vivre désormais auprès de Mme de Chateaubriand. Elle croyait qu'il n'y avait pas songé; et elle mettait là toute son abnégation dernière.

Et puis, elle pria Chateaubriand d'ouvrir la fenêtre. Le soleil entra. Elle se souvint de projets de retraite à la campagne; et elle pleura. Entre deux et trois heures de l'après-midi, elle désira de changer de lit : le médecin s'y opposa, parce qu'elle était trop faible.

Et puis, l'agonie commença. Pauline de Beaumont portait sa main débile à sa poitrine et disait : « C'est là! » Chateaubriand lui demanda si elle le reconnaissait. Elle essaya de sourire et fit un signe de la tête... Et puis, elle mourut.

Elle fut enterrée à Saint-Louis-des-Français, où Chateaubriand lui fit élever une tombe.

***

Après que Pauline de Beaumont fut morte, Joubert écrivit à Chênedollé : « Je ne vous dirai rien de ma douleur. Elle n'est pas extravagante, mais elle sera éternelle. Quelle place cette femme aimable occupait pour moi dans le monde! Chateaubriand la regrette sûrement autant que moi, mais elle lui

manquera moins longtemps. Je n'avais pas eu depuis neuf ans une pensée où elle ne se trouvât de manière ou d'autre en perspective. Ce pli ne s'effacera point, et je n'aurai pas une idée à laquelle son souvenir et l'affliction de son absence ne soient mêlés... » Tous les ans, à l'automne, il consacrait à la perpétuelle pensée de Pauline de Beaumont une série de jours commémoratifs. Et voici comment il songeait à elle; une lettre à M. Molé l'indique : « Elle entendait tout, et son esprit se nourrissait de pensées comme son cœur de sentiments, sans chercher dans les premières les satisfactions de la vanité, ni un autre plaisir qu'eux-mêmes dans les seconds. Mais vous ne l'avez tous connue que malade, et vous ne pouvez pas savoir cela comme moi. Nous nous étions liés dans un temps où nous étions tous les deux bien près d'être parfaits, de sorte qu'il se mêlait à notre amitié quelque chose de ce qui rend si délicieux tout ce qui rappelle l'enfance, je veux dire le souvenir de l'innocence... » Il épiloguait ainsi; selon sa coutume, il mêlait à ses sentiments une idéologie subtile et, par moments, platonicienne. La philosophie était comme un voile dont il s'enveloppait, afin de ne pas éprouver trop directement le blessant contact des réalités; mais un voile léger, car, s'il redoutait les trop vives tortures, il acceptait une juste douleur.

Il écrivit une relation des derniers temps de Pauline de Beaumont; il la soumit à M. Molé, qui ne l'aima point. Alors, il la détruisit... Je ne crois pas

que M. Molé ait jamais rien fait qu'on puisse regarder comme un dédommagement de cette perte.

***

Après que Pauline de Beaumont fut morte, Chateaubriand eut certainement beaucoup de peine. Nous le voyons quitter Rome et voyager en Italie. Il visita Naples, Pouzzoles, Baïes, Herculanum, Portici, Pompéi. Il se promena, pèlerin mélancolique : et les ruines des villes ou des palais étaient le séjour de son rêve plein de mort. En chaque lieu, il retrouvait la même inévitable tristesse. Quand il cessait de regarder un paysage, il se disait que ce paysage venait, pour lui, de mourir : « On meurt à chaque moment pour un temps, une chose, une personne qu'on ne reverra jamais; la vie est une mort successive. » Il cherchait au firmament les étoiles que Pauline de Beaumont lui avait nommées. Il les voyait briller sur les montagnes de la Sabine comme jadis sur les bois de Savigny. Leur rayon touchait la surface du Tibre. Et, « ce signe qu'une femme lui avait laissé dans le ciel » pour qu'il se souvînt d'elle, tout cela lui brisait le cœur. Cependant, à changer de pays et à voir de nouvelles ruines, il se divertissait; et sa forte vitalité luttait heureusement contre son désespoir.

Avant de quitter Rome, il composa une prière « pour la perte d'une personne qui nous était chère»... Il y demandait pardon à Dieu de l'avoir peut-être

oublié « pendant le cours de cette amitié trompeuse »... « Ne portais-je pas à la créature un amour qui n'est dû qu'au Créateur[1] ? » demande-t-il avec angoisse. Cette prière est touchante... Mais on raconte que, plus tard, il la passa gentiment à Juliette Récamier, lorsqu'elle fut désolée pour la mort de Mathieu de Montmorency. N'était-il donc pas jaloux de la tristesse qu'il avait eue, autrefois, pour la mort de Pauline de Beaumont?

Le 21 mars 1804, jour que mourut dans les fossés de Vincennes le duc d'Enghien, Chateaubriand, de retour à Paris, sortit de bonne heure « pour un souvenir qui lui était triste et cher ». Il alla revoir, seul maintenant, un cyprès que Pauline, enfant, avait planté dans le jardin des Montmorin; naguère, en passant, elle le lui montrait. Maintenant les hautes branches de l'arbre, agitées par le vent, murmuraient à la fenêtre d'une chambre abandonnée... Du reste, Chateaubriand, de retour à Paris, avait revu et revoyait Delphine de Custine. Personne, à présent, ne le séparait plus de la reine des roses, ni Mme de Chateaubriand, revenue récemment et qui, d'ailleurs, ne l'a jamais séparé d'aucune dame, — ni, en mémoire, Pauline de Beaumont.

1. Cette prière, qu'a publiée Mme Lenormant (assez mal, d'ailleurs) dans les *Souvenirs et correspondance de Mme Récamier* (tome II, p. 210), est par elle donnée comme composée pour la mort de Mathieu de Montmorency. Je crois que M. G. Pailhès a raison (*Du nouveau sur Joubert*, p. 526), quand il l'attribue à la fin de l'année 1803 et lui prête l'occasion de la mort de Pauline. Mais il est probable que, l'ayant écrite ainsi, Chateaubriand la communiqua plus tard à Juliette

Plus tard, beaucoup plus tard, Chateaubriand s'attriste à se rappeler maintes femmes qu'il aima et que la mort lui a prises. Il se reproche ses « inégalités ». Il ajoute : « Veillons bien sur notre caractère! Songeons que nous pouvons, avec un attachement profond, n'en pas moins empoisonner des jours que nous rachèterions au prix de tout notre sang... Quand nos amis sont descendus dans la tombe, quel moyen avons-nous de réparer nos torts? Nos inutiles regrets, nos vains repentirs, sont-ils un remède aux peines que nous leur avons faites? Ils auraient mieux aimé de nous un sourire pendant leur vie que toutes nos larmes après leur mort[1]...» C'est à la mort de la duchesse de Duras qu'il éprouva ces scrupules. Tandis qu'il écrivait cela, le souvenir de Pauline de Beaumont ne lui touchait-il pas le cœur, comme vous caresse et vous surprend un souffle du soir?...

Ambassadeur à Londres, en 1822, M. de Chateaubriand se promenait volontiers dans les jardins de Kensington. L'un de ses secrétaires, le comte de Marcellus, l'accompagnait, un jour qu'il allait voir les hirondelles. Au bord de la rivière qui serpente parmi les gazons, sous les beaux ombrages, il s'arrêtait et regardait avec un zèle attendri ces oiseaux légers. Et il récita la jolie chanson grecque : « Voici venir l'hirondelle qui ramène les beaux jours... Ouvrez, ne dédaignez pas l'hirondelle... » Et puis, l'am-

1. *Mémoires d'outre-tombe*, tome VI, p. 395.

bassadeur raconta, qu'à l'aube, rêvant éveillé dans son lit, il avait cru entendre une hirondelle gazouiller sur le volet de sa fenêtre. Ensuite, il écrivit les paroles qu'en demi-rêve il avait adressées à l'hirondelle. Bref, il tendit à M. de Marcellus ces lignes merveilleuses : « Hélas! ma chère hirondelle, je suis un pauvre oiseau mué et mes plumes ne reviendront plus. Je ne puis donc m'envoler avec toi... Et puis, où irions-nous? Le printemps et les beaux climats ne sont plus de ma saison... Tu pars : que la rosée rafraîchisse tes ailes! qu'une vergue hospitalière se présente à ton vol fatigué, lorsque tu traverseras la mer d'Ionie!... Salue pour moi les oliviers d'Athènes et les palmiers de Rosette. Si je ne suis plus, quand les fleurs te ramèneront, je t'invite à mon banquet funèbre. Viens au soleil couchant happer des moucherons sur l'herbe de ma tombe. Comme toi, j'ai aimé la liberté et j'ai vécu de peu[1]... » Tandis qu'il composait, pour les hirondelles des jardins de Kensington, cette odelette mesurée et délicate, se souvint-il d'une autre hirondelle, qu'il avait connue auprès des jardins du Luxembourg et qui, pour le suivre, jadis, était allée jusqu'à Rome, jusqu'à mourir?... S'en souvint-il?

Je crois que non...

***

Telle est cette histoire d'amour, — et j'ai tâché de la prolonger plus loin qu'elle ne va, — une mé-

1. Comte de Marcellus, *Chateaubriand et son temps*, p. 463.

lancolique histoire, à laquelle la mort épargna non la tristesse, mais la laideur de la rupture, de la rancune et de l'ennui. C'est une histoire d'amour où celle qui aima est infiniment plus touchante et plus noble que celui qui fut aimé. Celui qui fut aimé aima aussi; mais il cédait au magnifique divertissement de son génie et il songeait à lui, qui était pour lui-même un tel amusement passionné. Elle, au contraire, n'éparpillait pas sa ferveur; elle l'avait toute consacrée au tardif et complet amour de sa palpitante vie. Héroïne charmante d'une difficile tendresse!...

Cette jeune femme, dont la destinée fut si courte et si terrible, a eu, dans l'histoire de la société française, et aussi dans l'histoire des idées et des lettres, une influence appréciable, une belle influence. Le salon de la rue Neuve-du-Luxembourg est l'un des premiers qui, après le déchaînement des férocités révolutionnaires, se réorganisèrent et florirent. Il reprenait, à voix plus basse et avec de nouveaux interlocuteurs, la conversation de jadis, la causerie élégante des de Pange, des Trudaine et d'André Chénier, commencée dans la maison de l'infortuné Montmorin et puis interrompue tragiquement. Ainsi, la fidèle jeune femme que ses amis appelaient l'Hirondelle, docile aux significations de ce surnom précieux, s'était éloignée durant les mauvais jours et elle était ensuite revenue, quitte à réinstaller sa vie parmi des ruines.

Une telle initiative est mémorable, si elle fut un exemple et si, pour être efficace, elle trouva l'âme

extraordinaire de l'homme qui modifia tout un siècle de pensée et de sentiment.

Celui-ci, jeune sauvage de Bretagne, ne connaissait pas beaucoup Paris, et même il ne connaissait presque pas la France quand, au début de la Révolution, il quitta sa patrie pour les aventures américaines, l'émigration, l'exil anglais. Quand il revint en France, dès la première année du siècle, tout, à Paris, était bouleversé; l'ancienne France avait disparu. En Angleterre, pauvre jusqu'à l'indigence, farouche jusqu'au désespoir, sceptique jusqu'à la révolte, il avait écrit cette œuvre de solitude et de jeunesse forcenée, l'*Essai sur les Révolutions,* où il exalte jusqu'au nihilisme son déplaisir. Il rentrait en France pour y accomplir une tâche sociale, ce solitaire : n'allait-il pas être le grand initiateur d'une rénovation du passé, l'artisan d'une renaissance où de nouveau s'épanouirait, religieuse et consciente de ses traditions, l'ancienne pensée française?...

Or, cette ancienne pensée française, qui donc la lui apporterait, rameau desséché, naguère verdoyant et que son génie ferait reverdir? La douce Hirondelle.

N'oublions pas que c'est en sa compagnie délicate qu'il a écrit la plus grande partie du *Génie du Christianisme,* symbole de la nouvelle alliance.

Pauline de Beaumont lui a récité les vers d'André Chénier, poèmes d'autrefois et qui devaient continuer de chanter en notre pays, mais qu'avait, pour un temps, abolis la Révolution. Elle l'a initié à des

finesses de sentiment et à des habitudes d'esprit et à des formes de tendresse qui ne devaient pas être perdues, qu'elle avait recueillies et qu'elle lui transmit.

Et alors, quand elle se fut, en doux silence, acquittée de sa mission fidèle et poignante, elle s'en alla, sans faire de bruit. On n'entendit plus parler d'elle. Mais son émoi subtil restait au cœur sonore et prodigieux du génial amant qui, parlant très haut dans l'histoire, rendit le son qu'elle avait animé en lui.

III

MADAME RÉCAMIER

On peut imaginer que les souvenirs soient des sortes d'âmes, non immortelles, mais plus ou moins longuement durables; des âmes qui subiraient de nombreuses péripéties, de pénibles tribulations, et qui, au cours inévitable des années, iraient se ranimant parfois, s'exaltant même et puis s'atténuant jusqu'à presque mourir pour renaître soudain et mourir tout à fait. Ces âmes des souvenirs — comme les autres âmes ont besoin des corps — auraient besoin des murs entre lesquels elles sont nées, des maisons qu'elles ont habitées. Celles-ci écroulées, les souvenirs ne seraient plus que des âmes en peine, qui errent quelque temps et, casanières que tue le vagabondage, s'anéantissent... C'est pour cela, probablement, que nous semble si pathétique la destruction des demeures illustres où, jadis, une histoire émouvante et belle fut enclose.

Au commencement de l'automne 1906, de bon matin, les grilles de l'Abbaye-au-Bois, rue de Sèvres, étaient ouvertes. Des voitures de déménagement recevaient lits, matelas, armoires, meubles quelconques, trimbalés sans hâte, avec indifférence, de pauvres meubles de couvent auxquels n'a pas donné d'individualité une possession personnelle. Ensuite, un peu avant huit heures, arrivèrent une à une des dames, vieilles ou jeunes, plusieurs emmitouflées comme des nonnes, dévotes du voisinage; et d'autres, élégantes; quelques hommes vinrent aussi. A huit heures, on devait célébrer, dans la chapelle de l'Abbaye, la dernière messe. Après quoi, ce lieu consacré serait remis aux démolisseurs.

Aventure politique; il paraît que le progrès des lumières exige la prompte démolition des couvents : c'est la joie des républicains et l'aubaine des liquidateurs.

Aussi ont-ils résolument détruit cet édifice mémorable, où l'on avait prié durant plus de trois siècles et où vécut jusqu'aux approches de sa mort Mme Récamier, Juliette encore belle à qui Chateaubriand fait des lectures.

Je vis, pour la dernière fois, les fenêtres du salon, la porte, l'escalier que René monta, d'un pas fidèle et quotidien. Les autres visiteurs n'étaient admis qu'après lui et quand une heure s'était écoulée depuis sa venue. Ces visiteurs : Augustin Thierry, Salvandy, Villemain, David d'Angers, Alexandre de Humboldt, Lamartine, Delacroix, Ampère, Sainte-

Beuve et, une fois, Louis Bonaparte; et, très jeune, Hugo qui de Chateaubriand reçoit le nom d' « enfant sublime »; du moins, on le raconta, maintenant on le nie car le goût est le même de démolir les vieilles maisons et les légendes ou l'esprit se plaisait.

Une cour encadrée de bâtiments Louis XIII et Louis XIV... Elle manquait d'unité architecturale; mais elle avait mieux, — sa variété, le témoignage d'époques successives et sa visible durée. Les édifices qui sont sortis de terre en une fois marquent un beau moment de volonté esthétique; les autres ont le charme de ce qui vécut longuement et subit des âges divers : ils ont vieilli humainement, ils savent plus de choses et les racontent mieux à loisir.

La chapelle de l'Abbaye-au-Bois, d'une architecture médiocre, était admirable de silence, ce matin d'automne. Ni l'assistance nombreuse, ni l'allée et venue de la quêteuse, ni le murmure du prêtre qui officiait n'altéraient en rien le silence à la fois religieux et mortuaire, silence du lieu saint et silence d'une chambre où un malade va s'éteindre.

En vêtements blancs, le prêtre dit la messe. Quand il leva l'hostie, la dernière hostie, et quand le répondant agita la grésillante sonnette, une angoisse étreignit quiconque était là. Et puis, le prêtre posa sur le calice la patène et le pale, ferma le livre et, tenant le calice, descendit les marches de l'autel. Alors, quand ce fut fini, à jamais fini tel était l'émoi que les prières, dites à haute voix et

vite, soulagèrent les cœurs qui, en cette seconde, voulaient être expansifs.

Le prêtre, peu après, revint. Il ouvrit le tabernacle; il y prit le Saint-Sacrement et l'emporta. Un bedeau éteignit la veilleuse sempiternelle. Cette chapelle n'était plus une chapelle; son âme divine avait émigré.

Bientôt, les ouvriers arrivèrent; ils enlevèrent les flambeaux, détruisirent le tabernacle, plièrent les linges blancs, la nappe de l'autel et la nappe que tout à l'heure haussaient à leur menton les communiantes. Les chanoinesses de Saint-Augustin continuaient, invisibles derrière les grillages de leur clôture, leurs oraisons; et, sur un plateau, continuaient de brûler les cierges, les uns courts, les autres hauts, les uns qui achevaient de se consumer, les autres qui avaient encore beaucoup de lumière à donner et dont se prolongerait la vaine illumination. Le dernier qui s'éteignit et la dernière fumée qui monta de la cire chaude marquèrent la fin d'une agonie.

Avant de quitter ce séjour, j'ai pu voir une religieuse charmante. Sœur Sainte-Clotilde avait, à l'automne de 1906, plus de quatre-vingts ans. Elle était entrée au couvent l'année 1843, très humblement, et, dès lors, elle eut la charge de sœur tourière, qu'elle garda jusqu'à la fin. Son visage était encadré d'un petit bonnet noir que bordait une dentelle tuyautée. Elle avait cette grâce que donne une existence monotone et simple, tout entière écoulée entre les mêmes murs.

Je lui demandai si elle avait connu les hôtes célèbres de l'Abbaye-au-Bois, — car elle était ici depuis six ans lorsque mourut Mme Récamier.

— Oui, répondit-elle... M. de Chateaubriand, je n'ai pas eu l'honneur de lui parler. Mais je le voyais entrer tous les jours, au milieu de l'après-midi. Il était très vieux. Son domestique l'amenait; et il s'appuyait sur des bâtons; il ne montait pas l'escalier facilement...

Et Mme Récamier?... Sœur Sainte-Clotilde l'avait-elle connue?...

— Oh! Mme Récamier, oui. Je l'ai beaucoup connue... Elle était très aimable avec ses inférieurs. Et ses domestiques faisaient d'elle un grand éloge. Elle venait très souvent rendre visite à la Mère supérieure. Comme elle était aveugle, son domestique l'amenait; et puis il s'en allait, parce qu'on ne savait pas combien de temps Mme Récamier causerait avec la Mère supérieure. Alors, c'était moi qui reconduisais cette femme célèbre et l'aidais à monter son escalier... Elle me remerciait chaque fois.... Elle était très bien conservée...

Juliette, Juliette, que tout cela est loin des jours gracieux où votre vertu était paradoxale!... Mais, plutôt, songeons à Juliette vieillie et qui écrivait : « Je n'ai pas le temps de m'ennuyer; je pleure... »

Sœur Sainte-Clotilde me dit encore :

— Mme Récamier n'est pas morte ici... En 1849, il y eut le choléra. Et plusieurs cas tout près d'ici, à l'hospice des Petits-Ménages. Alors, Mme Réca-

mier eut peur et alla s'installer chez son neveu, M. Lenormant, qui était... comment vous dire?... qui était enfin le premier à la Bibliothèque royale, dans la rue de Richelieu... Eh! bien, nous n'avons pas eu ici un seul cas de choléra; et, là-bas, Mme Récamier est morte du choléra... C'est triste de se dire que, si elle était restée...

Sœur Sainte-Clotilde, après cinquante-sept ans passés, avait conservé de cet événement une mélancolie fidèle.

Des autres visiteurs de Mme Récami r elle oubliait les noms... Elle ajouta, cependant :

— Mais je les vois encore entrer par cette porte que voici, et puis tourner à gauche, par ici... Je me rappelle M. de Chateaubriand et M. Ballanche; c'étaient les deux dont on parlait le plus... Ils venaient pour leur travail, probablement...

Je ne sais pas quelle idée se faisait sœur Sainte-Clotilde du travail de ces messieurs; je n'osai pas l'interroger davantage. Mais il m'est précieux d'avoir causé — et les mots fussent-ils insignifiants, qu'importe? — avec une bonne sœur qui fut sans doute ici-bas la dernière à s'attrister, comme d'un deuil récent, sur la mort de Mme Récamier... Elle avait vu cette dame si belle réduite par l'âge à la cécité; elle avait vu René, l'enchanteur de naguère, appuyé sur les cannes de la vieillesse; elle avait vu le suprême déclin de ces gloires d'hier et qui s'en allaient... Ainsi périclite le temps!...

Ce jour-là, quand les murailles de l'ancienne de-

meure se sont écroulées et que sœur Sainte-Clotilde est partie, l'âme d'un souvenir est morte, l'âme de l'Abbaye-au-Bois, âme merveilleuse, composée avec harmonie de René, de Juliette et d'une société choisie...

***

Je ne vais pas raconter l'histoire tout entière de Juliette Bernard, Lyonnaise, qui devint Mme Récamier sans l'être et qui mena jusqu'à la postérité que nous sommes le nom quasi-honoraire d'un bénévole époux. Comment, en quelques dizaines de pages, faire tenir le détail nombreux d'une existence qui dura soixante-douze ans? Si de tels résumés étaient réalisables, on n'aurait plus la patience de vivre au jour le jour la somme de ses années.

Et puis, malgré l'effort des érudits, il reste encore beaucoup de mystère dans l'histoire de Juliette.

Elle nous apparaît comme une blanche énigme, qui a son commencement et sa fin dans la tranquillité douce et pieuse de deux couvents, — le couvent de la Déserte où elle fut élevée et l'Abbaye-au Bois où s'écoulèrent ses dernières années. Entre ces deux extrémités, il y a une longue et merveilleuse coquetterie, — mais, si l'on peut dire, une coquetterie en blanc, une coquetterie de chatte blanche, délicate, proprette, et qui a peur de se salir et qui circule à travers les périls, les tentations — les tenta-

tions des autres! — les folies — les folies des autres! — avec une souple et chaste habileté.

Je la comparerais encore à une Pénélope, mais épouse d'un très nonchalant Ulysse et qui a réussi jusqu'à la quarantaine au moins le paradoxe de la virginité conjugale et amoureuse, comme l'autre le paradoxe de la fidélité; une Pénélope immaculée et plus coquette infiniment... Mais, comme l'autre faisait de la tapisserie, elle passait son temps, elle, à faire de fines reprises dans les cœurs qu'elle avait blessés, travail charmant!...

Donnons un souvenir de respectueux étonnement à M. Récamier : on néglige trop les maris des femmes célèbres... Le mari de la du Barry était une abjecte canaille, à cause de tant de patience; mais il avait le goût, la passion de la respectabilité : il a dû bien souffrir. Le mari de Juliette semble avoir été un très honnête homme. Mais je ne comprends rien à lui.

Certes, il aimait Juliette. Tout le monde l'aimait, qui l'avait vue. Et lui l'avait même épousée : il serait miraculeux et absurde que le seul homme qui n'eût pas été amoureux d'elle fût précisément lui, qui avait pris les devants. Il l'aima : on en a la preuve, et poignante, dans les supplications qu'il lui adressa pour que, divorçant, elle n'épousât point l'ardent prince de Prusse... Peut-être faut-il supposer que, ne l'ayant pas eue, il ne voulait pas non plus qu'un autre la possédât... Et il y a de la douleur dans cette jalousie obstinée — et blanche!...

On a épilogué là-dessus avec des arguments physiologiques... Je n'aime pas cela. Et puis survint René; nous le verrons.

***

Le temps gai, le temps voluptueux et immoral du Directoire, Juliette Récamier le passa, plus aimée que nulle autre, et pure, miraculeusement pure. Ni les hommes les plus élégants, ni les vifs militaires, les généraux éloquents, ni les Masséna, ni les Lucien Bonaparte, ni les plus fins aristocrates, ni les gens de lettres subtils, ni les artistes qui adoraient sa beauté, ne l'attendrirent. Idole innocente, elle n'était pas émue. Les autres femmes, à cause d'elle, multipliaient les artifices d'une riche parure. La belle Mme Tallien, qui voyait, à un primidi, entrer cette conquérante, se levait inquiète et, pour rassembler ses admirateurs, n'avait que le temps de laisser choir de ses splendides épaules, de ses bras nus, de sa gorge parfaite, son shawl de cachemire souci foncé[1]. Cette émulation ne tourmentait pas Juliette; mais elle souriait et, bientôt, dansait, plus joliment que personne.

Sûre de sa victorieuse beauté, elle affectait une simplicité rigoureuse. On ne la voyait pas autrement que coiffée d'un fichu de linon, placé toujours de la

1. Lettres de Charles de Constant (*Nouvelle Revue rétrospective*, I, 1894, pp. 185 et suiv.)

même manière. Une robe de mousseline légère, avec un nœud de ruban, l'habillait à ravir et permettait qu'on vît qu'elle était de marbre vivant[1].

S'il faut le dire, il y a, dans ce roman de Juliette jeune, trop d'amoureux, et des redites autant que d'incertitudes. Arrivons au bel épisode, au jour où se rencontrent ces deux plus grandes coquetteries de tout le siècle, l'une très pure et l'autre non, ces deux coquetteries fieffées, Juliette Récamier la déesse et René de Chateaubriand l'enchanteur.

Ils se virent pour la première fois en 1801 ; et c'est Christian de Lamoignon qui mena Chateaubriand chez Mme Récamier, laquelle demeurait alors rue du Mont-Blanc. Ils se virent... Seulement, René ne vit guère Juliette. René, à cette époque-là, était, assure-t-il, « tout sauvage » encore... « J'osai à peine lever les yeux sur une femme entourée d'adorateurs[2]... » Cette farouche niaiserie, ensuite, ne lui dura guère. En tout cas, il semble que cette visite ne lui laissa pas un très vif et méticuleux souvenir ; il dit dans les *Mémoires d'outre-tombe* : « Je ne me rappelle plus si ce fut Christian de Lamoignon ou l'auteur de *Corinne* qui me présenta à Mme Récamier, son amie. »

Un mois plus tard, le matin, Chateaubriand se trouvait chez Mme de Staël. Corinne était à sa

1. Mme DE CHASTENAY, *Mémoires*, 1771-1815 (Plon, 1895), tome I, p. 303.

2. *Mémoires d'outre-tombe*, tome IV, p. 15 ; voir aussi, tome VIII, p. 107.

toilette. Mlle Olive l'habillait. Et Corinne, une petite branche verte aux doigts, causait : c'était son art prestigieux... « Entre tout à coup Mme Récamier, vêtue d'une robe blanche ; elle s'assit au milieu d'un sofa de soie bleue... »

Est-ce qu'ici nous ne voyons pas un tableau de Gérard ou de David, un portrait de grâce napoléonienne, aux fraîches et pompéïennes couleurs?... Et les personnages!... Mme de Staël, impératrice de l'esprit, qui le soir enturbanera son front génial; Juliette Récamier, menue et potelée, aux épaules de qui l'on devine une écharpe; et le grand rêveur fat et mélancolique qui porte bien sa belle tête et qui adoucit la fierté de ses yeux; et puis Mlle Olive, active parmi les colifichets du boudoir.

Mme de Staël, malgré la survenue de la déesse, continuait d'être éloquente... « Je répondais à peine, dit Chateaubriand, les yeux attachés sur Mme Récamier. Je n'avais jamais inventé rien de pareil, et plus que jamais je fus découragé : mon admiration se changea en humeur contre ma personne. Mme Récamier sortit; et je ne la revis plus que douze ans après. »

C'est tout... C'est tout ce qu'il y eut, ce jour-là.

Chateaubriand dit qu'il revit Mme Récamier douze ans plus tard. Je crois pourtant qu'il la revit l'année suivante. Une note de Chênedollé[1] décrivant, en 1802, le salon de Mme de Staël, y indique

1. Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, tome I, p. 189, note.

la présence habituelle de Chateaubriand « dans tout l'éclat de sa première gloire » et de Mme Récamier « dans toute la fleur délicate de sa grâce et de sa jeunesse ». Pourquoi Chateaubriand ne le dit-il pas?... Sans doute préféra-t-il isoler, environner de silence et d'oubli la merveilleuse apparition première. Ou bien, faut-il penser qu'en 1802, attentif à la seule Pauline de Beaumont, il ne regarda point les autres femmes qu'il rencontra?... Cette conjecture, on n'ose point s'y arrêter... Toujours est-il que, deux fois en 1801, se rencontrèrent ces deux êtres qui ensuite devaient s'aimer si ardemment et même si longuement : et ils ne se reconnurent pas!... Ils passèrent l'un auprès de l'autre sans rien deviner; ils furent sur le point de s'approcher; et puis ils se séparèrent. Ainsi vont et viennent les folles destinées. Elles n'ont pas de prescience et leur étourderie gâterait tout, sans les hasards qui veillent.

Chateaubriand songe à cela; et il s'étonne et il s'attriste... « Quelle puissance ennemie, demande-t-il[1], coupe et gaspille ainsi nos jours, les prodigue ironiquement à toutes les indifférences appelées attachements?... »

Ah! il ne devait pas évoquer en ces termes légers et ingrats l'attachement qu'il eut pour une Pauline de Beaumont!... Seulement, il était si frivole!... Pour se donner mieux à l'heure présente, il omettait les autres heures. C'est ce qu'on nomme ingratitude.

1. *Mémoires d'outre-tombe*, *l. l.*

Mais, s'il avait tenu un compte exact de ses prédilections, il n'y aurait pas suffi!... Voyons-le donc qui se consacre à son nouvel amour, à Juliette, et qui, pour elle, oublie d'autres visages.

Je l'aime assez, qui tâche d'arranger les choses et qui voudrait organiser l'unité amicale de son existence en considération de Juliette.

Il serait content de se figurer que leur première rencontre fût annonciatrice de l'avenir; annonciatrice douze ans d'avance. Il s'y applique.

Après qu'ils se furent aperçus, elle et lui, chez Mme de Staël, ils allèrent, ma foi, chacun de son côté. Ils subirent des tribulations diverses, politiques ou autres. Pour ce qui est du cœur, Juliette fut aimée d'une troupe d'adorateurs; et elle aima l'un d'eux. René aima Pauline de Beaumont, puis d'autres dames qui ne valaient pas celle-ci.

Mais Chateaubriand s'efforce de croire que Juliette et lui se cherchaient. Juliette voyagea en Italie. Chateaubriand se demande si son vague souvenir n'apparaissait pas à Juliette quand elle errait, voyageuse indolente, du Tibre à l'Anio. Et Mme Récamier lui a dit — gentiment — qu'en 1814 elle avait pour guide là-bas la lettre qu'en 1804 Chateaubriand avait adressée à Fontanes. Et elle relevait ce passage : « Quiconque n'a plus de lien dans la vie doit venir demeurer à Rome. Là, il trouvera pour société une terre qui nourrira ses réflexions et occupera son cœur... » Or, la mélancolie qu'il y a dans ces belles phrases, René, au commence-

ment de 1804, l'éprouvait pour la mort de Pauline de Beaumont. Il en fit donc hommage, plus tard, à Juliette Récamier, comme du reste il lui offrait le cœur où s'était logée, l'espace d'une saison, l'Hirondelle.

Et lui, s'était-il souvenu de la si belle dame qu'il avait vue, un matin, de blanc vêtue, sur un sofa de soie bleue?... Songeant à ces choses, plus tard, beaucoup plus tard, il se rappelle qu'en 1814, tandis que Mme Récamier était à Naples, il était lui à la Vallée-aux-Loups... Et il met tout son zèle à se demander si, quand il décrivait dans *Les Martyrs* les séductions délicieuses de Naples et de son golfe de volupté, il ne pensait pas obscurément à Juliette...

Cet effort d'une tendancieuse mémoire est joli. Je l'approuve. C'est le fait d'un cœur bien épris, de vouloir imaginer qu'il a aimé toujours et même avant de s'en apercevoir. Chateaubriand qui rebâtit sa rêverie et la consacre à son nouvel amour me plaît. J'apprécie le soin délicat avec lequel il cherche, dans ses confus souvenirs, Juliette. Si l'aventure n'est pas l'exactitude même, pour lui, du moins le regrette-t-il. Et c'est l'authentique histoire d'autres amours, qu'il désire là.

***

Le Consulat fut, pour Juliette, une époque brillante. Elle fit, pendant le printemps de 1802, un triomphal voyage en Angleterre. Le prince de Galles,

qui devint le roi Georges IV, se montra fort assidu auprès d'elle; et sa beauté se transforma en une sorte de légende vraie.

De retour à Paris, elle mena la vie la plus opulente et notoire. Elle était célèbre assez pour exciter la verve des vaudevillistes. A l'automne, le théâtre Louvois répéta une petite comédie intitulée *Les Eaux de Spa*. On devait y voir un certain M. Constant, lequel figurait M. Récamier. Des étrangers lui demandaient bien poliment des nouvelles de sa femme : est-elle à Paris? ou voyage-t-elle?... « Je n'en sais rien, répondait-il; qu'on m'apporte les journaux!... » Cette comédie ne fut pas jouée; mais on sut pourquoi elle ne l'était pas, et l'on en parla[1].

Les choses les plus aimables, nous les savons par un certain Reichardt, ancien maître de chapelle de Frédéric II, qui passa l'hiver de 1802 à Paris et dont on a recueilli les nombreuses lettres[2]. Ce Prussien fut un bon admirateur; en outre, il n'avait pas de talent et, ce qu'il voyait, il le consigna, de sorte que ses récits ont tout l'agrément de la vérité.

Le 22 novembre, soirée chez le marquis Lucchesini... « Il me fut donné, dit le Prussien, d'admirer Mme Récamier, la beauté en renom; elle est aussi séduisante que belle... » Sa toilette? Blanc et or. Et,

1. *Relations secrètes des agents de Louis XVIII à Paris sous le Consulat*, publiées par le comte Remacle (Paris, 1899), p. 174; lettre du 14 novembre 1802.

2. *Un hiver à Paris sous le Consulat*, publié par A. Laquiante (Paris, 1896).

comme presque toute la société portait le deuil du duc Ferdinand de Parme, Juliette, blanc et or, semblait une déesse radieuse.

Quelques jours plus tard, le galant Reichardt se mit en devoir de présenter ses hommages à la déesse... « Il ne fait pas encore jour chez madame », répondit le portier. Reichardt ajoute : « C'est l'expression courante pour donner à entendre qu'on se présente trop tôt ou que personne n'est reçu[1] ». Probablement!...

La semaine suivante, bal chez Mme Récamier. Reichardt y est. « De minuit à trois heures, dit-il, j'ai joui là de tous les raffinements du luxe élégant. » Et il raconte son plaisir.

L'hôtel du banquier n'est pas très grand; mais il a bon air, au fond d'une cour que de belles constructions encadrent. Il est bien éclairé, garni « d'une forêt d'arbustes rares et de fleurs à profusion ». Aux dames qui arrivent, Juliette, empressée et gamine, demande :

— Voulez-vous voir ma chambre?...

Certes!... Elle prend le bras de son amie, l'emmène; et les hommes suivent.

Voici la chambre de Juliette, voici le sanctuaire. Une pièce très haute, tout ornée de glaces, de tableaux et de bronzes. En face des fenêtres, une glace tient tout le panneau; et ici, sur une estrade où l'on accède par deux marches, il y a, « nuage de mous-

1. *Un hiver à Paris*, p. 89 (Lettre VII, 29 novembre 1802).

seline, blanche vapeur », le lit, de style antique, paré de bronze. A droite et à gauche, deux vases de forme antique, deux candélabres à huit branches. Du ciel de lit descendent les rideaux; ils encadrent seulement la tête de la dormeuse et, au fond, laissent voir une tenture en damas de soie violet; le lambrequin est de damas vieil or.

De la chambre, on passe dans la salle de bains. Sur les murs alternent les grandes glaces et les tentures de gros de Tours vert; dans une niche de glaces, la baignoire est dissimulée par un sofa en maroquin rouge.

Le boudoir est charmant, avec son plafond égayé de vives peintures, avec ses lampes d'Argand qui sont encore une attrayante nouveauté.

Mais allons aux salons. La foule des invités s'y presse et bientôt devient compacte. Il y a, dans le salon principal, un cercle de fauteuils où les dames sont assises. Les hommes, derrière ces fauteuils, vont et viennent, causent avec les dames.

Dans l'espace qu'entoure le cercle des dames, on danse. Une seule « française » à la fois. Le plus beau danseur est le jeune sculpteur Dupaty.

Un brouhaha... C'est « le grand Vestris » qui daigne paraître et qui va danser. Il est bizarre; il a gardé la coiffure frisée et poudrée de naguère : cela couronne étrangement son front « qui n'en finit pas ». Une cravate démesurée lui cache le menton. Reichardt le trouve ridicule et démodé; il n'apprécie pas non plus ses cabrioles extravagantes.

Les reines du bal, ce sont Mme Regnault de Saint-Jean-d'Angely et Juliette.

Juliette dit qu'elle ne dansera pas... On insiste... Elle refuse ; ne voit-on pas sa robe à longue traîne? comment ainsi danserait-elle?...

Et alors, dans un groupe, on raconte ceci. Tout récemment, au bal de la légation de... Reichardt ne se rappelle plus la légation; mais qu'importe?... Juliette arriva en robe à traîne, déclara qu'elle ne danserait pas; on la supplia : en un tournemain, elle se débarrassa de sa lourde toilette de soie et apparut en fin costume de crêpe, prête à être légère et à bondir joliment.

Juliette, chez elle, ne recommence pas cette métamorphose : elle accomplit à merveille le chef-d'œuvre de danser en longue robe.

Elle est délicieuse. La mode n'est plus de se farder. Aussi les autres femmes semblent-elles trop pâles. Mais elle, non : « son teint transparent laisse voir le sang qui circule sous l'épiderme ». Sa robe est blanche, satin et mousseline, très échancrée dans le dos, de sorte qu'on voie « sa nuque d'Aphrodite et ses charmantes épaules ». Elle garde volontiers une immobilité de statue, ses limpides yeux levés, ses lèvres entr'ouvertes sur les dents si jolies, sa physionomie candide; elle ne bouge pas, afin qu'on puisse l'admirer longtemps dans la pose qu'elle a choisie avec étude. Ses cheveux, dont les boucles sont disposées savamment, se relèvent assez haut, tenus par un large ruban de velours noir qui, d'un côté du

front, s'abaisse jusqu'à rejoindre presque le sourcil.

Du reste, l'orchestre répand une agréable musique il est conduit par un violoniste mulâtre. Parmi l'assemblée, on remarque le chanteur Garat, le banquier Tourton, le peintre Gérard, « bel et aimable homme », le général Normand, « beau cavalier », Camille Jordan, « affable et doucereux », de jeunes généraux, Junot, commandant en chef de Paris, en simple frac bleu, culotte et gilet bruns.

A deux heures du matin, la salle à manger s'est ouverte. L'on vit une immense table, garnie d'une profusion de gibier, de poisson, de fruits, de vins, de sucreries. Les convives étaient si nombreux que toutes les dames ne purent s'asseoir; et l'on fit trois services. Reichardt se contenta d'un petit pot de crème et d'un verre de champagne; il s'en contenta aisément, la crème et le champagne lui étant présentés par la belle main de la déesse.

A la fin de décembre de cette même année 1802, il revit Juliette[1]. Ce fut chez Hubert Robert. Le vieux peintre, qui n'avait plus son adresse d'autrefois, accumulait dans ses tableaux les architectures... Auprès de lui, Juliette dessinait un paysage. Que c'est gentil, de sa part!... Seulement, comme, en dépit de son zèle paysagiste, son œuvre d'art la plus exquise devait être sa parfaite personne, elle avait bien arrangé le cadre de cette merveille-ci. Dans une pièce qui communiquait avec l'atelier

1. *Un hiver à Paris*, p. 217 (Lettre XVI, 28 décembre 1802).

d'Hubert Robert, elle avait fait installer une sorte de boudoir; auprès d'un piano-forte, un ravissant lit de repos. Et elle, drapée dans son égyptienne que des fourrures garnissaient, les boucles adorables de ses cheveux rejetés en arrière avec un air attentif de négligence, le regard humide qui allait du dessin à l'admirateur, elle inclinait sa souple taille vers le carton « que sa main charmante effleurait ».

Reichardt observa poliment que Gérard devait la peindre en telle attitude. Elle répondit que Gérard n'y avait point manqué. Mais Reichardt, qui ensuite vit le tableau, assure que, cette fois, l'artiste fut inégal au modèle.

Juliette lui rappela son prochain bal. Et Reichardt ne l'oubliait pas. Seulement, ce bal fut moins réussi que le précédent. Il y eut trop de monde, une quantité folle d'étrangers, des Anglais, des Russes, des Autrichiens, des Néerlandais... Un luxe énorme de toilette; seule était simple — et délicieuse — Juliette, en robe blanche. Il y eut tant de monde qu'à peine enfin put-on organiser les danses. Et même, on fut, à cause de l'affluence, un peu vulgaire. Des hommes, pour voir les jolies femmes et les danseurs fameux, tels que M. Trenitz, montèrent sur les cheminées.

Cette foule circula partout, avec désinvolture. Il y avait, dit Reichardt, de jeunes Anglais qui sortaient pour la première fois de leur île et qui étaient un peu « patauds ». Dans la chambre de Juliette, l'un d'eux renversa un guéridon chargé de bibelots,

de lampes antiques, de coupes, de cassolettes. Hélas!...

Avant de s'en aller, Reichardt aperçut des livres, sur des étagères. Les lectures de Juliette!... C'étaient, avec les bien lyriques *Nuits* d'Young, *La Décadence de l'Empire Romain*, de Gibbon, l'*Histoire philosophique des deux Indes*, de Raynal... Juliette!...

D'ailleurs, pendant que Juliette donnait de si belles fêtes, avec une prodigalité un peu voyante, la banque Récamier subissait diverses tribulations : elle s'en tirait, sur la fin de 1802, le mieux du monde. Seulement, le péril était manifeste. A ce moment-là justement, plusieurs banques firent banqueroute. Celle des frères Enfantin dépassa les trois millions; et la maison Cabarrus, bien réputée, abandonna la partie. De mauvais bruits couraient; sur la liste des prochaines faillites, on mettait, à côté des maisons Seguire et Fould, la banque Récamier. Erreur!... Du moins, pour ce qui est de la banque Récamier, erreur provisoire. Mais les victimes de ces potins étaient d'heureuses victimes, et qui ne se plaignaient pas de la calomnie. Récamier vit, à cause de cela, son papier tomber à bas prix : il le racheta et n'eut point à s'en repentir[1].

Il est vrai que, peu de temps après, au mois de janvier 1803, les désastres, qui se multipliaient, devinrent inquiétants et qu'un petit frisson passa dans le monde opulent des financiers. Quatre des

1. *Relations secrètes des agents de Louis XVIII*, p. 208 (21 décembre 1802).

plus fortes banques sautèrent. Un banquier se brûlait la cervelle. Un autre, qui n'avait pas pris cette rude précaution, fut arrêté. Les deux autres s'arrangèrent, tant bien que mal, avec leurs créanciers en leur versant de très modestes dividendes. La plupart de ces banquiers avaient amassé leurs superbes fortunes comme fournisseurs des armées. Les femmes faisaient assaut de dépense; et, par exemple, Juliette était, là-dessus, en rivalité de folie avec une dame de Neuilly, dont la demeure splendide et les magnifiques jardins l'offusquaient. Cette dame, on l'appelait obligeamment la dixième Muse[1]. Juliette n'aimait pas cela; et, puisque la dame de Neuilly s'enorgueillissait de l'amitié de Joséphine, Juliette fut accueillante pour ce rival de Bonaparte, le général Moreau.

Un soir de ce mois de janvier, comme Juliette recevait encore, Reichardt le rencontra chez elle. Moreau était fort entouré. Un groupe d'officiers autrichiens, qui avaient combattu contre lui, au cours de la dernière guerre, l'interrogeaient; et il répondait complaisamment, en homme qui est très sûr de son fait. Il avait du calme, de l'orgueil, de la précaution; et on l'admirait. Cependant, à côté, dans un salon voisin, Mme Moreau exécutait, accompagnée au son des tambourins, une gavotte, avec une perfection très applaudie. Dès cette époque, le subtil Reichardt devine le danger : il

1. *Un hiver à Paris*, p. 268 (Lettre XX, 15 janvier 1803).

souhaite que des amis imprudents n'aillent point, avec une étourderie périlleuse, comparer ce grand homme très intelligent au redoutable maître[1].

Les ennuis commencèrent au mois de février. Juliette crut indispensable d'interrompre ses bals du lundi. Peut-être, aussi bien, est-ce Récamier qui l'en persuada. Du reste, il y avait, à Paris, la grippe; cette épidémie fâcheuse faisait, dans la société, des ravages. Et puis, avec une jeune imprévoyance, Juliette s'était laissé envahir : les salons de la Chaussée-d'Antin ne suffisaient plus à contenir tous les Anglais qui affluaient chez elle. Surtout, elle sut, à n'en point douter, que ses « assemblées », où Moreau triomphait trop évidemment, déplaisaient en haut lieu. Sans doute, des rivales — et, notamment, telles amies de Joséphine — s'occupèrent-elles de lui communiquer cette information. Juliette annonça qu'à peine donnerait-elle, vers la fin de l'hiver, un ou deux bals où l'on ne serait prié qu'avec le souci de ne pas offenser le Premier Consul[2].

Cette précaution tardive n'empêcha rien. Aussi, l'on ne s'était point assez méfié de toutes jalousies. Moreau, chez Juliette, s'abandonnait trop effrontément au panégyrique des étrangers. Ce fut raconté, commenté, mis en phrases inquiétantes. Un général autrichien avait qualifié Moreau de « premier géné-

1. *Un hiver à Paris*, p. 259 (Lettre XIX, 11 janvier 1803).
2. *Un hiver à Paris*, p. 320 (Lettre XXV, 4 février 1803).

ral de l'Europe[1]». Un autre général détesta l'intempérance de ce langage. Chez Juliette, on entourait Moreau; les étrangers briguaient l'honneur de lui être présentés; on faisait à ce héros de l'opposition un triomphe d'hommages et de conseils ambitieux. Bref, Juliette fut officiellement invitée à suspendre ses réunions. Et l'on parla beaucoup de la disgrâce nette que venait d'encourir la beauté illustre de la Chaussée-d'Antin[2].

Du reste, malgré le vif éclat de ses réceptions, malgré sa grâce ravissante et malgré son luxe, la femme du banquier magnifique n'avait pas réussi à conquérir absolument la faveur mondaine. Même après la Révolution et son rude effort égalitaire, la finance et le monde n'allaient point ensemble; peut-être, à cause des facilités, les classes furent-elles plus résolument séparées que jadis, où elles ne l'étaient pas beaucoup : mais alors, la véritable société protesta contre l'invasion de la richesse. Juliette dut en souffrir. Elle fit de son mieux, la pauvre petite, pour recevoir les gens de l'ancienne cour. Ils lui furent parfois impitoyables; ambitieuse, elle ne sourcillait pas de leur impertinence, mais elle la sentit péniblement. Un certain marquis de Chauvelin, qui d'ailleurs s'était très bien rallié à Bonaparte, allait chez elle et, ensuite, la traitait avec

1. *Relations secrètes des agents de Louis XVIII*, p. 264 (28 février 1803).
2. *Relations secrètes des agents de Louis XVIII*, p. 249 (8 février 1803).

gaillardise, « comme il aurait fait jadis d'une grisette épousée par un fermier général ». Il disait : « Cela vaut bien nos femmes entretenues de l'ancien régime!... » Et puis, comme courait un conte assez ridicule, Juliette en fut informée. Elle s'en plaignit à « l'un de nos jeunes marquis » : — « Cela est affreux! Ce bruit va être répandu partout. Que dira-t-on de moi dans le monde?... » Le jeune marquis : « Tranquillisez-vous, madame Récamier, il est un monde, au faubourg Saint-Germain, qui ne s'informe pas seulement si vous existez[1]... »

L'année 1803 se termina pourtant par un succès, mais de qualité financière. On peut croire que Récamier fut un fort habile homme et, par de sages intrigues, répara le dommage qu'avaient causé les imprudences de Juliette. Les banqueroutes se multipliaient. Et l'on disait que le Premier Consul n'était pas étranger à toutes ces débâcles; les fortunes que les financiers avaient réalisées pouvaient, quelque jour, soutenir une conspiration : et elles l'inquiétaient. De sorte qu'il s'occupa de leurs ennuis, probablement. Mais il excepta de sa défaveur trois maisons et, parmi elles, la maison Récamier[2].

Tout de même, Juliette n'avait pas subi sans émoi les tribulations des mois derniers. A l'automne, elle se sentit lasse de Paris, l'abandonna et alla

1. *Relations secrètes des agents de Louis XVIII*, p. 408 (1er octobre 1803).

2. *Relations secrètes des agents de Louis XVIII*, p. 417 (8 octobre 1803).

s'établir dans le voisinage, au château de Saint-Brice, pour un peu de temps. Mme de Staël vint l'y rejoindre. Cette terrible dame profitait du souci que donnaient à Bonaparte les préparatifs de l'expédition d'Angleterre, pour se rapprocher de Paris. Mais elle se crut pourchassée et, par Mme de Genlis, dénoncée lâchement. Elle se réfugia près de Juliette, « cette femme si célèbre pour sa figure et dont le caractère est exprimé par sa beauté même[1] ».

***

Nous n'allons pas suivre Juliette, avec tant d'assiduité, pendant les mois et les années qui viennent.

Aussi bien, il ne s'agissait que de tracer un portrait de cette jeune femme et d'indiquer ce qu'elle était à l'époque où Chateaubriand la vit pour la première fois et ne s'aperçut pas d'elle. Sans doute sa merveilleuse beauté aurait-elle pu l'attirer tout de suite. Mais elle régnait sur un monde plus riche et ostentatoire que très élégant, sur un monde qui n'était pas du tout celui de Chateaubriand.

Et ensuite, il fallut qu'elle subît l'école du malheur pour devenir plus intéressante, pour acquérir ce qui manquait à son esprit de charme pénétrant et subtil, cette mélancolie, par exemple, dont l'auteur d'*Atala* fut infiniment curieux.

Elle montra beaucoup de bravoure et, semble-t-il,

1. Mme de Staël, *Dix années d'exil* (éd. Paul Gautier, Plon, 1904), p. 96.

avec un peu d'étourderie. Elle se compromit en quelques aventures politiques, lesquelles n'ont point ensemble assez d'accord pour qu'on soit tenté de coordonner en aucune manière, là-dessus, la doctrine de cette aimable femme. Après le général Moreau, elle apprécia le royaliste Jordan. Puis on la vit se rapprocher des libéraux. En fin de compte, et pour des motifs très divers, tumultueux, hasardeux même, elle s'installa dans l'opposition. Au moment du sacre, Fouché, de la part de Napoléon, lui fit quelques avances d'amabilité : elle refusa de se réconcilier avec le maître formidable. Récamier dut en pâtir; il se ruina.

Juliette, qu'animaient sans doute l'exemple et le conseil de la véhémente Corinne, accepta résolument cette brusque fin de son opulence : elle l'accepta, pour son mari, sans murmurer, — et pour elle aussi.

De plus en plus, elle se rapprocha de cette exilée, Corinne. En 1817, elle est à Coppet et goûte cette compagnie éloquente.

Sur le lac Léman, par les beaux soirs d'automne où la lumière rayonne doucement, elle échangea, cette fois amoureuse, des serments d'amour éternel avec le prince Auguste de Prusse. Il lui donna un bracelet d'or et une chaîne qui portait un cœur de rubis. Et puis, ces beaux soirs d'automne s'éteignirent; et cet amour n'avait été que des fiançailles vaines.

Avant la quarantaine, elle n'aima que ce fiancé

d'une saison, le prince au cœur de rubis. Alors, elle songea, semble-t-il, à mourir. Elle se procura les pilules d'opium qui étaient indispensables à un tel projet; et puis, elle écrivit à son mari, pour l'adieu qu'il découvrirait, hélas!... Sa virginale coquetterie la sauva.

Juliette connut, elle aussi, l'exil. On la vit, à Coppet, secouée par des « convulsions de larmes ». Elle dut passer, à Châlons-sur-Marne, des mois monotones et médiocres; et Corinne la plaignait, pour tant de beauté qu'elle enfermait dans cette « petite ville de province », peu digne d'un tel privilège.

Du reste, les rigueurs impériales n'éloignèrent pas d'elle les hommages. Pendant le séjour qu'il fit en France, M. de Metternich s'éprit de Juliette[1]. Juliette lui donna l'emblème d'un anneau, cet emblème seulement. Elle était prodigue de ce facile présent; et elle éparpillait ainsi, en pure perte, la chaîne de l'amour, qu'elle eût trouvée trop continue et lourde.

En 1813, elle fait le voyage d'Italie. A Rome, elle devient l'amie de la reine Hortense. Rêveuses l'une et l'autre et peu contentes de la vie, ces deux jeunes femmes se promènent volontiers, à la nuit close, parmi les ruines. Elles suivent la voie Appienne et vont jusqu'au tombeau de Cecilia Metella ou bien jusqu'au lieu du supplice de saint Paul, poétiquement sensibles à tant de poignants

1. Jean Hanoteau, *Lettres du prince de Metternich à la comtesse de Liéven* (Paris, Plon, 1909). Préface, p. xxvi.

souvenirs. Des rôdeurs, une nuit, les accostèrent, réclamant bourses et bijoux. A demi mortes de frayeur, elles se laissèrent dépouiller. Mais le chef de ces gaillards, bandit courtois et qui sait parler aux dames, fut tout à coup frappé de la beauté que les étoiles lui révélaient sur les visages d'Hortense et de Juliette. Galant, il enjoignit à ses hommes de restituer les objets volés; mais il exigea par contre, que chacune des deux femmes accordât un baiser à chacun des voleurs, et à lui nommément. Ce qu'elles firent, sans nul doute, avec chagrin.

Or, un jour, en 1821, à Berlin, comme Chateaubriand y était notre ambassadeur, un jeune secrétaire d'ambassade, le chevalier de Cussy, racontait cette histoire à l'un de ses collègues. Et de rire, tous deux! Et de rire si bien et si fort qu'ils n'entendirent pas que la porte s'ouvrait et que l'ambassadeur était là, qui lui les entendait. Il s'écria, et sèchement :

— Eh! messieurs les jeunes gens, ce ne sont en effet que des voleurs qui peuvent se vanter d'avoir embrassé Mme Récamier[1]!...

Il ne plaisantait pas; il était indigné : en 1821, il avait le droit et sans doute avait-il le cœur d'être jaloux de Juliette.

***

Après la merveilleuse épiphanie de 1801, s'il fut

1. *Souvenirs du chevalier de Cussy*, publiés par le Comte Marc de Germiny (Paris, Plon, 1909), tome I, p. 50.

de longues années sans revoir la déesse charmante, il l'oublia en tout cas ou, du moins, il vécut de même que s'il l'avait oubliée.

Il aima Pauline de Beaumont, certes imparfaitement : il l'aima de son mieux. Et puis, il partit pour Rome, où il fut secrétaire de la légation du cardinal Fesch. Mais, avant de partir, il se présenta, un jour, à la banque Récamier. Le banquier fut l'obligeance même. Chateaubriand lui demanda du papier sur Rome, pour une somme de mille écus. Le banquier répondit avec empressement à ce souhait. Même, il donna au jeune diplomate une aimable lettre pour son correspondant de Rome, — une lettre conçue en ces termes, ou à peu près : « Je vous adresse M. de Chateaubriand, mon ami, et je vous prie de lui rendre toutes sortes de services; c'est un homme de mérite en son genre[1]... » L'agent secret, qui transmit à Monsieur cette anecdote, ajoute : « Ce mot, échappé à la bonhomie du financier, a, depuis, fait fortune dans les salons ». Oui, l'on riait à cause de ce jugement protecteur que portait l'homme d'argent sur l'homme de génie; « un homme de mérite en son genre », cela semblait insuffisant, pour l'auteur d'*Atala* et du *Génie du Christianisme*. On aurait ri bien davantage et mieux, si l'on avait su l'avenir, à cause de l'indulgent « mon ami » accordé, avec mille écus, à M. de Chateaubriand par le mari de Juliette. Seulement, on ne savait pas;

1. *Relations secrètes des agents de Louis XVIII*, p. 376 (à la date du 13 août 1803).

et Juliette ne savait pas; et René lui non plus ne savait pas où allait, par mille chemins embrouillés, sa destinée agréable.

Sur l'un de ces chemins, il rencontra cette reine des roses, la petite marquise de Custine. Et puis, sur les chemins d'Espagne, cette infortunée, Blanca.

***

Il revenait de Palestine, pèlerin tout chargé d'amour; il y était allé pieusement visiter « le berceau de la religion » ou bien, dit-il encore, « chercher des images », car il avait écrit *Le Génie du Christianisme* et, en outre, il était curieux de l'aspect divers que prend, par le monde, la réalité perpétuelle.

A Cordoue, il retrouva Mme de Noailles, « la belle Nathalie », comme on l'appelait et comme elle fut. Elle voyageait en Espagne, depuis quelques mois, avec ses enfants; et elle attendait René.

Il n'est pas question d'elle dans les *Mémoires d'outre-tombe;* du moins, il n'y est parlé que de Blanca, le nom qu'elle eut dans *Le Dernier Abencerage.* Et puis, plus tard, à Londres, Chateaubriand donne quelques lignes à la vicomtesse de Noailles, fille de Blanca, — « aussi agréable, spirituelle et gracieuse que si elle eût erré encore à quatorze ans dans les beaux jardins de Méréville »... Alors, sans le dire, il se souvient d'un temps qui l'émeut : c'est à Méréville, « oasis créée par le sourire d'une muse », qu'il vit pour la première fois Nathalie de Noailles,

Blanca prochainement; et c'est en 1805 que la fille de Blanca eut ses jolis quatorze ans.

Voilà tout ce qu'il y a, dans les *Mémoires* que Chateaubriand voulait qui fussent publiés. Mais, dans un manuscrit de 1834, il y avait un passage que Chateaubriand supprima et que Sainte-Beuve copia et imprima : « Ai-je tout dit, dans l'*Itinéraire*, sur ce voyage commencé au port de Desdémone et d'Othello? allais-je au tombeau du Christ dans les dispositions du repentir? Une seule pensée m'absorbait, je comptais avec impatience les moments. Du bord de mon navire, les regards attachés sur l'étoile du soir, je lui demandais des vents pour cingler plus vite, de la gloire pour me faire aimer. J'espérais en trouver à Sparte, à Sion, à Memphis, à Carthage, et l'apporter à l'Alhambra. Comme le cœur me battait, en abordant les côtes d'Espagne! aurait-on gardé mon souvenir ainsi que j'avais traversé mes épreuves? Que de malheurs ont suivi ce mystère! Le soleil les éclaire encore! La raison que je conserve me les rappelle. Si je cueille à la dérobée un instant de bonheur, il est troublé par la mémoire de ces jours de séduction, d'enchantement et de délire. »

Quelle étrange aventure!... Pour achever de conquérir une femme, il lui fallait encore de la gloire. Quelle gloire, acquise au cours d'une tournée orientale?... Sans doute avons-nous ici l'explication, touchante et un peu ridicule, de toutes les vantardises qu'on trouve dans l'*Itinéraire*, coups de

fouet, coups de poing qu'il donne à plusieurs indigènes, prétentions d'archéologue inopiné, de génial géographe, tout cela qu'il dut raconter avec un entrain fier à Blanca étonnée.

Mais a-t-il vraiment fait ce grand détour par Constantinople, la Grèce, Jérusalem et Carthage, pour aller rejoindre en Espagne une petite amie?... Ce grand détour était-il le malin prétexte de son absence?... Peut-être. Et puis, le voyage, en outre, l'amusait; il se plaisait aussi à se parer d'une légende, à se costumer en coureur des océans, des déserts et des ruines.

Cependant qu'il voyage et, du pont de son navire, implore l'étoile du soir, la belle Nathalie se promène. Elle est artiste. Elle passe deux mois à Grenade « pour dessiner les monuments des Maures »; quand elle parle de l'Alhambra, c'est de l'enthousiasme; et « les Maures exaltent son imagination ».

Comme c'était la Semaine sainte, Mme de Noailles et Hyde de Neuville, qu'elle avait rencontré, allèrent à Séville; les processions et toutes ces manifestations de la bruyante piété populaire les choquèrent un peu. Mais la vibrante Nathalie adorait les cérémonies qu'il y avait à l'intérieur de la splendide cathédrale. Un soir, elle fut saisie d' « un attendrissement impossible à réprimer ». Le sanctuaire seul était illuminé; la voûte, ténébreuse; et « cette belle âme si ouverte à toutes les nobles impressions ne put contenir celles que lui inspirait cette scène imposante ». Voilà une vive sensibilité; voilà de quoi

intéresser, toucher un bon Hyde de Neuville; mais voilà de quoi bouleverser la tête et le cœur de René.

Au sortir de l'office du Vendredi saint, Hyde de Neuville et Mme de Noailles s'entretinrent de nobles pensées, — « le bonheur attaché aux vertus, la bienfaisance, la retraite, les affections pures et solides »; — ils se promirent une inviolable amitié... La belle Nathalie allait bientôt frémir à des mots plus ingénieux, à des sentiments plus exaltés, quand René serait là enfin!...

Depuis qu'elle était en Espagne, elle aimait à se faire appeler Dolorès. Elle avait la notion de la couleur locale et elle savait profiter de l'émoi qu'un chaud pays comporte.

Par exemple, elle dansait volontiers, là-bas, les danses « si attrayantes » de l'Espagne. Plus tard, quand M. Hyde de Neuville lut *Le Dernier Abencerage*, il reconnut, dans la danse « gracieuse et noble » de Blanca, la danse de Dolorès, la danse de Nathalie de Noailles.

C'est une zambra, danse que les Espagnols ont empruntée aux Maures. Le son de la guitare l'accompagne; la danseuse chante et rythme ses pas au cliquetis des castagnettes. Elle « s'élance comme enivrée de plaisir et se retire comme accablée de tristesse »; elle tend sa joue à quelque amoureux qui n'est pas là et puis elle a honte, et la pudeur succède, sur son visage, aux sourires provocants. Tantôt, elle marche « d'un pas noble et presque guer-

rier »; tantôt, elle « voltige sur le gazon ». Et, quant à la voix de Blanca, un peu voilée, elle a « cette sorte d'accent qui remue les passions jusqu'au fond de l'âme »...

Ainsi dansait, à Cordoue, en souvenir des Maures dont la pensée l'exaltait, cette petite femme; et le le cœur de René bondissait avec elle.

Et René fut Aben-Hamet.

Il y avait en lui une admirable puissance de vive transformation : c'est à la faveur de ce facile et sincère travestissement qu'il put divertir, au long de sa durable vie, son ennui.

Dans *Le Dernier Abencerage*, il a dissimulé sous le symbole d'une anecdote romanesque un souvenir d'amour; c'est un récit voluptueux, animé de mélancolie et de joie, chaud d'une ardeur que le soleil excite.

Nathalie, à Cordoue, l'enchanta. Sous les espèces de Blanca, il la compare aux fées charmantes qu'apercevaient Tristan et Galaor dans les forêts. Et puis : « avec les charmes d'une Française, elle avait les passions d'une Espagnole »... O René, qui oubliez tout à fait Blanca de Bivar pour Nathalie de Noailles! et vous, petite Française, si prompte à prendre l'âme du pays où vous aimez!...

Et Aben-Hamet? — Il « réunissait en lui la beauté, la valeur, la courtoisie, la générosité de ses ancêtres, avec ce doux éclat et cette légère impression de tristesse que donne le malheur noblement supporté »... O René si complaisant pour vous-même!

ô René, si coquet de votre mélancolie qui plaît aux femmes!...

Le pèlerin de Jérusalem s'est, comme il l'a écrit, reposé à Cordoue, — reposé des austérités d'un cœur qui voyagea en Terre sainte.

Les amours de Blanca et de René durèrent assez longtemps : assez longtemps pour René!... D'habitude, il n'avait pas le coup de foudre; mais il était, soudain, amoureux — et, alors, amoureux fou — d'une femme qu'il connaissait déjà depuis quelques années ou quelques mois. Il faisait des provisions d'amour; il songeait à une autre femme tandis qu'il était encore l'esclave — assez capricieux, d'ailleurs, — d'une passion. Cette passion terminée, la nouvelle était toute prête.

Un jour, Chateaubriand écrivait à la duchesse de Duras : « Mme de Mouchy sait que je l'aime, que rien ne peut me détacher d'elle... Sûre ainsi de moi, elle ne me défend ni de vous voir, ni de vous écrire, ni même d'aller à Ussé, avec ou sans elle. Si elle me le commandait, sans doute elle serait aussitôt obéie. » Quelle excellente obéissance! quelle fidélité!... Et puis, peu à peu, il oublia ses beaux serments. Il fréquenta beaucoup à Ussé, qui était le château de la duchesse de Duras; il y allait sans la « mouche », comme on appelait la pauvre petite Nathalie, devenue duchesse de Mouchy.

Et enfin, il écrivit à Mme de Duras : « J'ai aimé passionnément Mme de Mouchy... » *J'ai aimé*, — c'est fini!... La belle Nathalie, moins belle peut-être

que jadis et, en tout cas, moins belle aux yeux frivoles de René, écrivit à son amie la duchesse de Duras : « Parlez de moi quelquefois! Que je ne sois ni trop méconnue, ni trop oubliée! Si notre ami peut conserver mon souvenir, je suis sûre qu'il me plaindra et aimera ma mémoire... » La lettre est jolie, d'un ton simple, d'un sentiment frémissant et doux.

Dans le passage des *Mémoires d'outre-tombe* que Sainte-Beuve a recueilli, ces mots : « Que de malheurs ont suivi ce mystère! le soleil les éclaire encore!... » veulent dire qu'à la date où Chateaubriand écrivait ces lignes de tristesse, Mme de Mouchy vivait encore. Et puis : « La raison que je conserve me les rappelle... » *La raison que je conserve* est une allusion à l'événement terrible, un poignant rébus et dont voici la traduction : Mme de Mouchy était folle.

Était-elle devenue folle par le chagrin d'amour? Il est bien difficile de le dire. Mais enfin, voici la lettre que, le 20 septembre 1817, Mme de Duras adressait à son amie Mme Swetchine : « Je vous ai montré des lettres de ma pauvre amie... Vous avez admiré avec moi la supériorité de son esprit, l'élévation de ses sentiments et cette délicatesse, cette fierté blessée, qui depuis si longtemps empoisonnait sa vie, car il n'y a pas de situation plus cruelle, selon moi, que de valoir mieux que sa conduite... » Pourtant, ces deux amies continuaient à se voir; et puis, voici Mme de Duras qui juge Mme de Mouchy avec une indulgence bien sévère... Ces jeunes femmes de la Restauration nous étonnent un peu, il me sem-

ble!... Mme de Duras continue : « On se juge avec tant de sévérité, et pourtant l'abaissement est si pénible! et, quand on a réuni tout ce que la beauté, la grâce, l'esprit, l'élégance des manières peuvent inspirer d'admiration et qu'on sent qu'on vous la dispute, quelles affreuses réflexions ne doit-on pas faire!... » Avec cela, il n'est pas évident que cette admiration, par exemple, de Chateaubriaud, ce ne soit pas Mme de Duras qui, justement, l'ait disputée à Mme de Mouchy. S'il faut l'avouer, je ne comprends pas grand'chose à la bonne Mme de Duras... « Enfin, chère amie, tout l'ensemble de cette situation a produit ce que cela devait produire : sa tête s'est égarée, son imagination s'est frappée et elle a perdu la raison. Sa folie n'est point violente, mais elle est déchirante. La terreur la saisit, elle croit qu'on va l'assassiner, que tout ce qu'elle prend est empoisonné, que nous allons tous périr par l'effet d'une conspiration, mais qu'elle est particulièrement dévouée, que tous ses domestiques sont des demi-soldes déguisés; enfin, mille folies. Elle s'est confessée; elle croit toujours mourir la nuit qui va suivre; — Mais elle dit qu'elle est heureuse. Elle m'a chargée de la justifier après sa mort, *de dire qu'elle ne méritait pas l'abandon où on l'a laissée...* »

Ce petit bout de phrase est terrible pour Chateaubriand, si peut-être il fait allusion à cet abandon où Aben-Hamet, l'amoureux de Cordoue, l'enchanteur impitoyable de l'Alhambra, laissa la pauvre Nathalie. Mme de Duras avoue que « cela est déchirant ».

Et elle ajoute : « Je ne connais que M. de Chateaubriand et vous qui puissiez m'entendre sur ce sujet. Il sera bien affligé... »

Chateaubriand fut, en effet, bien affligé. Il eut raison de l'être.

Quand il écrit que tous ses plaisirs ultérieurs furent attristés par ce souvenir, j'y crois, en tenant compte aussi de sa légèreté. Je me figure que la folie de Blanca dut lui être un avertissement rude et imprévu. L'amour occupa toute sa vie et ne lui fit pas de mal. C'est que l'amour lui était un jeu, un délicieux amusement, qui le divertissait de son ennui et qui ne l'empêchait pas de vivre ailleurs son existence d'activité, d'orgueil, de remuement. Or, il apprenait soudain, par le cruel exemple de la Mouche, qu'on ne badine pas avec l'amour, — avec son amour à lui, principalement, tout mêlé de chimère, des malins prestiges d'une imagination prodigieuse et tout imprégné de ce condiment redoutable, la rêverie de la mort. S'il descendit en lui-même et s'il médita sur cette aventure, peut-être a-t-il senti que deux êtres en qui sa poésie s'était réalisée, exaltée, — Lucile de Chateaubriand et puis Nathalie de Noailles, — ces deux jeunes femmes étaient devenues folles. S'effraya-t-il de cette poétique démence, qui était en germe dans son périlleux génie?...

***

Le 1er juin 1814, Mme Récamier fit sa rentrée à Paris, quatre semaines après le Roi. Si l'on a dit

que la brochure de Chateaubriand, *De Buonaparte et des Bourbons*, ramena en France la dynastie, elle ramena aussi Juliette; car ce fut un des premiers actes du nouveau gouvernement, ce rappel des exilés de l'Empire et, nommément, de Mme Récamier. Ainsi se combinent avec grâce les aventures inégales des États et des tendresses particulières.

Au total, l'exil avait été, pour cette jolie femme, une excellente chose. Avant cela, reine de la Chaussée-d'Antin, riche et dont les « assemblées » sont très courues, elle recevait beaucoup de monde, voire beaucoup trop de monde; mais la plus élégante société la tenait à distance. Maintenant qu'elle a subi les « persécutions » du « tyran » et qu'elle arrive à Paris avec les Bourbons, tout s'arrange à merveille. Mathieu de Montmorency lui amène le duc de Doudeauville; elle a le chevalier de Boufflers, le prince Auguste de Prusse, le prince de Metternich, Pozzo di Borgo, Canova, David; elle a qui elle veut. La reine de Naples s'adresse à elle quand il s'agit d'acquérir un publiciste fidèle : et Juliette, imprudente, choisit ce Benjamin Constant dont le nom semble une joyeuse antiphrase. Elle n'est plus du tout cette financière opulente que le faubourg Saint-Germain traitait avec légèreté : elle est une véritable puissance mondaine.

Du reste, la mode avait changé. L'on ne donnait plus de ces bals fastueux où la blanche beauté de Juliette triomphait naguère facilement. Les jeunes femmes les mieux réputées s'occupaient d' « avoir de

l'esprit ». Ce n'est pas plus malaisé que d'être belle; pour ceci, comme pour cela, il y a des dons naturels: mais, avec du soin, de la vigilance, on remédie aux imperfections de l'une et de l'autre sorte. Juliette était d'abord jolie : elle le resta. Et, lorsqu'en outre il fallut montrer du zèle et de l'entente pour les choses de la littérature, elle accepta résolument cet exigeant caprice de l'heure et se tira très bien d'affaire. Les jeunes femmes qui donnaient le ton « n'étaient plus folles de la danse et ne trouvaient presque plus de bon genre d'en afficher le goût décidé[1] ». Ces façons graves avaient eu leur commencement lors des désastres de la campagne de Russie; ensuite, les événements qui bouleversèrent la France continuèrent d'imposer à la vie mondaine un caractère élégamment sérieux.

On emplaça les bals par des lectures. M. de Forbin, par exemple, lisait des nouvelles de lui; et, comme il avait du talent pour la peinture, on ne l'approuvait pas unanimement de vouloir encore écrire. Cependant, on l'écoutait volontiers, parce qu' « une histoire d'amour et de passion, contée avec quelque chaleur, ne peut manquer de faire plaisir, si pour l'entendre on se trouve réunis en société choisie, dans un joli salon, bien éclairé, et qu'une conversation où chacun remonte les cordes de l'instrument qu'il fera résonner doit terminer autour d'une table à thé cette sorte de soirée académique ».

1. *Mémoires de Madame de Chastenay*, publiés par M. A. Rosbrot (Paris, Plon, 1896), tome II, p. 224.

Juliette eut, mieux que M. de Forbin, Chateaubriand. Il vint lire chez elle « sa jolie nouvelle espagnole ».

Il l'avait lue déjà en plusieurs salons; et, notamment, il l'avait lue, un jour, au château de Méréville. C'est lui-même qui le raconte dans ses *Mémoires*[1]; et cet épisode a beaucoup d'agrément.

Le château de Méréville était situé en Beauce, et — note-t-il — « non loin du Marais », — non loin de ce château du Marais où jadis Pauline de Beaumont, qui l'accompagnait amoureusement, promenait au serein sa robe de percale et défiait la mort. Le merveilleux château de Méréville, asile de « doctes fées », avait été bâti par le banquier de La Borde, père de Mme de Noailles[2]; et celle-ci était alors la « docte fée » de ce splendide séjour. Eh! bien, « ici, les aventures de Blanca et de Velléda furent lues devant d'élégantes générations, lesquelles, s'échappant les unes des autres comme des fleurs, écoutent aujourd'hui les plaintes de mes années ». C'est-à-dire que l'impétueux Aben-Hamet alla lire à Blanca, au mari de Blanca et à ses amis, les aventures d'Aben-Hamet, dernier Abencerage, et de Blanca. L'héroïne et le héros de l'histoire se plurent délicieusement, supposons-le, à cette audace voluptueuse.

Et puis, à peu de temps de là, René veut bien recommencer sa lecture. Ce n'est plus, cette fois, pour

1. *Mémoires d'outre-tombe*, tome IV, p. 331.
2. Voir l'*Appendice* (E).

la belle Nathalie, mais pour la belle Juliette; et Juliette frémit aux aventures de Blanca, sans deviner rien. Le lecteur, lui, sait tout cela, y songe et, si je ne me trompe, goûte l'amusement de ces diversions.

La lecture eut un superbe succès. Il y avait Mme de Staël, laquelle, comme en 1801, voit la rencontre de Juliette et de René; il y avait Bernadotte, Macdonald, Wellington, la duchesse de Luynes, Camille Jordan, Ballanche et « une élite empruntée à toutes les sociétés de l'Europe[1] ».

René lut « de la voix la plus touchante et la plus émue », avec « cette foi qu'il a pour tout ce qui émane de lui », dit la méchante et spirituelle comtesse de Boigne. Et il entrait si bien dans l'émouvante réalité de cette anecdote amoureuse que « les larmes tombaient sur le papier ». Les dames partageaient ce vif émoi. Puis, la lecture finie, on apporta le thé... « Monsieur de Chateaubriand, voulez-vous du thé? — Je vous en demanderai... Aussitôt un écho se répandit dans le salon : — Ma chère, il veut du thé. — Il va prendre du thé. — Donnez-lui du thé. — Il demande du thé... Et dix dames se mirent en mouvement pour servir l'idole[2] ».

1. Édouard Herriot, *Madame Récamier et ses amis* (Paris, Plon, 1905), tome I, p. 327.

2. *Mémoires de la comtesse de Boigne*, publiés par M. Charles Nicoullaud (Paris, Plon, 1909), tome I, p. 296. A vrai dire, la lecture des *Abencerages* que raconte Mme de Boigne n'est pas celle que fit Chateaubriand chez Mme Récamier. C'est une autre, et qu'il fit chez Mme de Ségur. Mais il n'y a ni inconvénient ni hardiesse à penser que la scène fut. dans les deux salons, la même à peu près.

Juliette en 1814, les *Souvenirs* du chevalier de Cussy nous permettent de l'entrevoir. C'est alors qu'il lui fut présenté, par le duc de Guiche, chez le duc de Gramont. Il y avait auprès d'elle Mme de Duras; et, plus tard, quand il rédige ses *Souvenirs*, Cussy s'amuse de penser qu'étaient ainsi en aimable voisinage « les deux femmes qui devaient avoir le plus d'influence sur M. de Chateaubriand ». Il est vrai : les diverses tendresses de René circulent, s'éloignent, se rapprochent les unes des autres et ont, en quelque manière, des conjonctions analogues à celles des astres : on les dirait semblablement réglées et ordonnées selon des lois indifférentes et souveraines qui font de belles et amusantes lignes.

Juliette, en 1814, a trente-sept ans; elle va les avoir. Elle est « la personne la plus célèbre de Paris ». Une admirable renommée de beauté l'environne; mais on la trouve plus belle encore que sa renommée. Et l'on raconte qu'elle a toujours été vertueuse. Même, on assure qu'il faudrait l'appeler « mademoiselle »; les méchants affirment que ce n'est pas sa faute et ils chuchotent on ne sait quoi d'anatomique. L'éblouissante vierge est « mangée des yeux » par le duc Mathieu de Montmorency, vertueux, guindé, fort épris. Le duc de Guiche est si enthousiaste qu'il veut « faire partager son culte à tout le monde ». Il prend Cussy par le bras et le mène vers son idole; mais Cussy, intimidé, s'esquive : il n'est qu' « un pauvre garde du corps » et il redoute la

« reine de Paris », qu'une cour assidue et respectueuse entoure[1].

Il y a bien, de temps en temps, quelques restrictions malignes à un tel hommage universel. Ainsi, la spirituelle Mme de Gérando, « excellente » pourtant, dit de Juliette : « Au physique, c'est une créature idéale; au moral, une brave petite femme d'assez agréable conversation[2]. » N'importe! la royauté de Juliette est maintenant bien établie.

Donc, en 1814, Chateaubriand revit Mme Récamier. Mais il ne sut pas encore qu'il l'aimerait et qu'elle, divinité marmoréenne, serait un jour amoureuse de lui.

Ils devaient, l'un et l'autre, attendre encore trois années cette information gracieuse. Avant cela, ils se rencontrèrent encore une fois, en 1817, l'année même où Blanca fut prise de son délire.

Ils se rencontrèrent, comme en 1801, chez Mme de Staël. Cependant, l'amitié des deux femmes avait, dans l'intervalle, failli se rompre, à cause de Prosper de Barante, lequel, aimé de Mme de Staël, aimait Mme Récamier. Mme de Staël savait bien que sa coquette et pure amie n'aimait point Prosper de Barante; mais elle lui reprochait de ne l'éconduire qu'avec une douce lenteur. Prosper écrivait à Juliette; il lui recommandait de ne pas montrer ses lettres à Corinne : « elles lui feraient peut-être de la peine... » Sentiment délicat; et puis : « elle y verrait que j'ai

1. *Souvenirs du chevalier de Cussy*, tome I, p. 50 et 51.
2. *Id.*, tome I, p. 8.

désiré ce que je n'ai pu obtenir... » Sentiment masculin. Tout le monde souhaitait que Prosper de Barante épousât Mme de Staël : ainsi, les approches de Mme Récamier se débarrassaient d'un obstacle. Mme de Staël ne demandait pas mieux. Mais Prosper de Barante écrivait à Mme Récamier : « Je ne peux ni ne dois donner ma vie à une personne que je ne rendrais pas heureuse et qui mérite tant de l'être. » Apparemment, il comptait rendre Juliette fort heureuse : ce ne fut pas l'avis de Juliette. Et l'ancienne amitié des deux femmes dont l'une était la reine de la beauté, l'autre la reine de l'esprit, recommença[1].

En 1817, Mme de Staël tomba malade. Au mois de février, pendant un bal chez le duc Decaze, elle fut frappée de paralysie. Elle vécut cinq mois encore, mais désolants. Tout de même, son grand amour de la conversation ne l'abandonnait pas; elle invitait à dîner ses amis : un soir, Chateaubriand fut placé, à table, auprès de Mme Récamier. Seulement, Mme de Staël ne put venir; on ne la vit pas et le dîner dura tristement. René ne regardait pas Juliette; et Juliette ne regardait pas René. Ils n'échangeaient pas une parole. Cependant, à la fin du repas, Juliette dit à René quelques mots : elle l'interrogeait sur les craintes que donnait la santé de Corinne... « Je tournai un peu la tête et je levai les yeux... » Bref, il la vit; et, l'émoi qu'il en eut, s'il ne le dit guère précisément, du moins le laisse-t-il deviner : « Je craindrais de profaner aujourd'hui

1. Paul Gautier, *Mathieu de Montmorency et Mme de Staël*, p. 235.

par la bouche de mes années un sentiment qui conserve dans ma mémoire toute sa jeunesse et dont le charme s'accroît à mesure que ma vie se retire. J'écarte mes vieux jours pour découvrir derrière ces jours des apparitions célestes[1]... »

Mme de Staël mourut. Bientôt, Chateaubriand alla voir Mme Récamier : n'avaient-ils point à causer d'une amie défunte? n'avaient-ils point à s'apercevoir de leur mutuel amour?... C'est dans la maison de la rue d'Anjou qu'ils s'en aperçurent. En souvenir de cette révélation décisive, Chateaubriand écrit : « Lorsqu'on s'est rejoint à sa destinée, on croit ne l'avoir jamais quittée; la vie, selon l'opinion de Pythagore, n'est qu'une réminiscence[2]... » Elle fut pour lui, alternativement, réminiscence et oubli. Mais il se rappelle avec joie et, en outre, il est fier de se rappeler les circonstances de cette rencontre, que seize ou dix-sept ans séparaient de la première. Il attendit Juliette dans le jardin. Il y avait là un berceau de tilleuls; et, entre les feuilles, tombait un rayon de lune. C'est à la lueur de ce rayon que Juliette lui revint. Et il est satisfait de se dire qu'il se rappelle ce rayon de lune, tandis qu'il a si bien oublié le soleil qu'il a vu briller sur d'autres fronts[3].

Il arriva près de Juliette en conquérant, sûr de son charme et mal commode. Il voulut qu'il n'y eût que

1. *Mémoires d'outre-tombe*, tome VIII, p. 262.
2. *Id.*, tome VIII, p. 263.
3. *Id.*, tome VIII, p. 264.

lui chez la belle dame. Il fut tout de suite exigeant.

Le pauvre et bon Ballanche s'attrista. Une sorte de jalousie modeste le tourmenta. Et, pour occuper l'esprit de Juliette, qu'il sentait chimérique, il s'efforçait de l'engager dans une traduction de Pétrarque, studieuse collaboration!... Mais Juliette avait vu l'enchanteur.

Tout de suite, elle fut dominée.

Elle avait quarante ans; il en avait cinquante. Ils ne s'aimèrent pas comme des enfants, mais comme des dieux souverains. Ce ne fut pas l'amour de Paul et de Virginie; ce ne fut pas l'amour de Daphnis et de Chloé... René avait l'expérience de la vie et de l'amour; Juliette avait l'expérience des tendresses qui sont l'environnement de l'amour... Mais René, si malin qu'on le suppose et tout renseigné qu'il se crût, René surtout était chimérique et déraisonnable; pour un parfait amant, il ne manquait que de fidélité : vertu inutile, les premiers temps. Et Juliette, si futée, était toute neuve à l'amour véritable. Imaginons sa tardive surprise; imaginons aussi l'attrait que René trouvait à ce mélange de rouerie et de naïveté. Puis l'orgueil. — n'oublions pas l'orgueil de ces deux êtres, l'un qui, par le génie, était roi, l'autre qui, par la beauté, était reine! Et la reine avait attendu le roi... Et le roi n'avait pas attendu la reine, — non, mais il oubliait, dans sa magnifique joie, qu'il ne l'avait pas attendue le mieux du monde.

Ils s'aimèrent.

***

J'ai quelque scrupule à entrer dans ce récit. Mes contemporains fouillent aisément les vieux tiroirs où sont ensevelis les billets d'amour du temps passé... Plutôt, ne devrait-on pas laisser dormir cela, comme une cendre qui fut chaude et qui s'est refroidie?... Billets d'amour du temps passé, qui ont l'odeur des fleurs fanées, l'odeur du bois de rose ou de cyprès qui les enclôt; pauvres billets d'amour qu'on déplie avec le grand soin de ne pas déchirer leur papier sec, cassant comme les feuilles mortes. Est-ce que les lignes qu'y raniment des yeux nouveaux et imprévus n'y brûlent pas comme ces franges de feu qui, dans les cheminées presque éteintes, parcourent encore les bûches calcinées?... J'ai pitié de ces lettres d'amour.

Mais enfin, les amours royales n'ont pas l'intime secret des autres tendresses. Et, en outre, je n'ai pas l'extrême vanité de me refuser à la perversité de mon époque.

Donc, je reprends cette histoire d'amour. Et il faut que je la distingue d'une pure et simple histoire d'amitié. A lire les *Mémoires d'outre-tombe*, on ne sait pas trop. Louons Chateaubriand, s'il n'a pas tout dit : la courtoisie l'engageait à garder cette réserve. A peine a-t-il l'air un peu de laisser voir qu'il ne dit pas tout et de prendre quelque plaisir à cette cachotterie démonstrative; mais ce n'est pas si évident qu'on veuille le lui reprocher. Plutôt, il raconte

une amitié, si fervente — qu'en général une amitié si fervente correspond à ce que, d'habitude, on appelle amour et qui est de l'amour en effet. Ces pressentiments, ces affinités, ces exigeantes gentillesses, cette correspondance ininterrompue, enfin tout cela, n'est-ce pas le manège ordinaire de l'amour?... Il est vrai qu'on ne sait pas et que les sentiments du pauvre cœur humain sont nuancés comme le cou de la colombe; et Juliette fut une si étonnante femme!...

Seulement, il y a les lettres de Juliette et de René, — pas mal de lettres. Et quelques lettres de René sont bien des lettres d'amour, il me semble... Ou alors?...

Mme Charles Lenormant, la nièce de Mme Récamier, a publié plusieurs de ces lettres[1]. Elle les a choisies, de manière à flatter la mémoire de sa tante et sans la compromettre. Elle les a choisies et elle les a d'abord débarrassées des phrases un peu vives qu'elle y trouvait. C'est d'une bonne nièce. Mais, à présent, on a retrouvé les originaux[2]; et il est amusant de les comparer aux copies de la nièce qui avait soin de la renommée de sa tante. Alors, les petites phrases qu'a supprimées Mme Lenormant prennent tout leur relief; et l'on se dit qu'elles étaient donc assez inquiétantes, puisque la nièce nous les voulait dissimuler.

1. *Souvenirs et correspondance tirés des papiers de Mme Récamier*, tome I, pp. 392 et suiv.

2. Edouard Herriot, *Madame Récamier et ses amis*, tome II pp. 110 et suiv.

Parcourons ces lettres. Elles sont de 1821 ou 22, un peu postérieures au premier amour... Que dis-je, un peu?... Quatre ans. C'est peu, au regard de l'éternité; c'est beaucoup, au regard d'un René de Chateaubriand qui, en amour, n'était pas entêté. A cette époque-là, notre héros était ambassadeur à Londres et il allait partir pour le congrès de Vérone.

Donc, il écrit : « Ne nous désolons pas d'avance. Si la chose a lieu... » Cela veut dire : *Si je pars pour Vérone...* « nous achèterons par quelques mois un long et plus sûr avenir... Bonsoir, ange. A demain matin et puis à demain au soir à huit heures. Je vous aime... » Mme Lenormant n'a point publié cette lettre-là.

Et puis : « Ne vous désolez pas, mon bel ange. Je vous aime, je vous aimerai toujours. Je ne changerai jamais. Je vous écrirai; je reviendrai vite et quand vous l'ordonnerez. Tout cela sera de courte durée. Et puis, je serai à vous à jamais!... » Mme Lenormant n'a point publié cette lettre-là.

Et puis : « Vous trouverez ce mot à votre réveil, comme de coutume. Vous verrez que rien ne changera dans notre vie si vous ne changez pas. Je monte en voiture à l'instant. Il est cinq heures et demie. A bientôt, j'écrirai de Calais. J'aime mon bel ange pour la vie. » Mme Lenormant a publié cette lettre-là, mais non pas tout entière. Elle en a supprimé onze mots exactement; pas un de plus. Mais, à vrai dire, elle les a bien choisis. Elle a supprimé *dans notre vie*; et la phrase n'est plus la même. Elle a trouvé *dans*

notre vie un peu plus intime qu'il ne le fallait; c'est assez intime, en effet, et Chateaubriand l'a écrit. Et elle a supprimé la dernière phrase, où le « bel ange » est « aimé pour la vie ».

Mon ange, mon bel ange... Évidemment, oui, les anges sont des êtres immatériels. Je le sais bien... Tout de même, l'illogisme charmant du langage amical veut qu'on appelle *mon ange, mon bel ange,* d'habitude, des dames avec qui l'on a, au moins, des souvenirs. Et puis, *je vous aime, je vous aimerai, je serai à vous à jamais,* — il me semble que ce ne sont pas là des mots qu'on dise à une dame pour qui l'on a de la sympathie seulement.

A la fin d'une autre lettre, qui est datée de Londres, 23 avril 1822, on lit ces mots : « N'oubliez pas la forêt de Chantilly. »

Tiens!... Pourquoi?... Et qu'est-ce que la forêt de Chantilly vient faire ici?... Mme Lenormant, qui a publié tout le reste de la lettre, a supprimé cette petite ligne mystérieuse.

Le 25 avril, nouvelle lettre. Elle se termine par ces mots qu'a supprimés Mme Lenormant : « Et la forêt? Y venez-vous?... »

Il y tenait, à sa forêt de Chantilly!...

Le 14 mai, encore une lettre, et dont voici la fin : « Songez à Chantilly et écrivez-moi de manière à me consoler. » Mme Lenormant a laissé : *Écrivez-moi de manière à me consoler.* Mais elle a supprimé Chantilly : car elle y tenait, elle aussi!...

Qu'était-ce donc que Chantilly, pour eux?... Un

souvenir, probablement. Mais pourquoi ne le dit-il pas en termes moins obscurs? Eh! bien, il était ambassadeur; et il veillait à sa correspondance, avec une juste précaution. Un jour, il l'avoue. Juliette avait trouvé ses lettres un peu froides, sans doute; et il se défend : « Mon petit billet est glacé, mais le vôtre est-il plus aimable? Oubliez-vous la contrainte où je suis en vous écrivant? et voulez-vous que je vous rende responsable de la même contrainte? Aussitôt que je trouverai l'occasion de vous écrire autrement, vous ne vous plaindrez plus... » Tout ce passage-là, qui indique assez nettement une querelle d'amour, Mme Lenormant l'a supprimé.

Il faut penser que l'ambassadeur ne trouva point l'occasion d'écrire plus gentiment : car Juliette se plaignit. Elle était amoureuse et, de grand cœur, jalouse. Elle accusa René — d'oublier Chantilly!...

Alors, René se fâche. Il a tort; mais il a raison : « Oublier Chantilly? Ne vous en ai-je pas plusieurs fois parlé; mais vous étiez dans vos grandes injustices. Oui, j'irai; mais tiendrez-vous vos promesses? Si vous me trompiez alors, ce serait la dernière fois de votre vie. Ainsi, c'est à vous à prononcer. Fixez le mois, le jour, l'heure; je serai au rendez-vous... »

Il n'est pas indispensable de citer davantage pour indiquer le caractère de cette amitié qui fut, bel et bien, de l'amour... L'orgueilleuse froideur de Juliette, qui était apparue à Chateaubriand baignée des chastes rayons de la lune, fondit au flamboie-

ment de ce soleil qu'était le cœur de René. Ces deux majestés, l'une du génie et l'autre de la beauté, usèrent d'une indulgence réciproque. Et il me plaît de savoir que ce royal amour eut pour cachette cette royale résidence, Chantilly, avec son château, sa forêt magnifique à l'automne, son faste et son histoire!...

***

Si, pour démontrer que Juliette et René furent des amoureux, de vrais amoureux, les billets de René ne suffisaient pas, — ces billets, et puis divers témoignages, et puis encore les simples vraisemblances, — voici des preuves, ou peu s'en faut, des preuves qu'il n'est pas facile de démentir ou de négliger.

La source n'en est pas bien élégante : ce sont des documents de police, des travaux de cabinet noir, des manigances mal recommandables[1]. Mais, blâmons-les, ne les omettons pas.

Après la dissolution de la Chambre introuvable Chateaubriand n'était pas bien en cour. Et l'on sait aussi comme le roi Louis XVIII aimait les potins. Bref, l'administration des postes envoyait au directeur général de la police, pour le roi, copie des lettres intéressantes qu'elle avait trouvées. Elle en trouvait d'admirables et, afin de ne rien manquer d'attrayant,

1. Ces documents ont été trouvés et publiés par M. Ernest Daudet. Voir *Le Temps* du 22 décembre 1898. Son article, très intéressant et neuf, porte ce titre : « La police et Chateaubriand, 1816-1820 ».

elle sut même se concilier le concours d'un valet de chambre de Chateaubriand. Il y a, dans ce dossier, des lettres de Mme de Lévis, des lettres de Mme de Duras, et bien d'autres; il y a ceci.

D'abord, un billet du 7 janvier 1819 : « Mme Récamier est obligée de sortir demain matin. Elle prie M. de Chateaubriand de lui faire l'honneur de passer demain matin, entre huit et dix heures. » C'est tout : et l'on épiloguerait sur le contraste que font tant de cérémonie et l'heure si matinale d'une convocation si impérieuse. Le policier dut épiloguer en effet; au billet, il a joint ce commentaire : « Depuis environ trois semaines, Mme Récamier envoie presque tous les jours un billet soigneusement cacheté à M. de Chateaubriand. Le vicomte cache ensuite si bien ces billets que l'observateur n'avait pu encore en voir un seul. Très souvent, M. Mathieu de Montmorency vient prendre M. de Chateaubriand et tous deux vont ensemble chez Mme Récamier. On ignore la nature et le but de cette liaison. » Bientôt, le policier se tranquillise; il écrit : « La correspondance de Mme Récamier avec M. de Chateaubriand va toujours son train, mais ce n'est vraisemblablement que de la galanterie. »

Simplement, ô Juliette blanche comme une hermine?...

Sans doute, dépité de ne pas attraper grand'chose, le policier se tirait-il d'affaire en affirmant que la politique n'avait rien à voir en tout cela : n'était-ce pas le principal?...

Le 20 mars de cette même année 1819, il est plus heureux; il tient et communique cette petite lettre : « Vous aimer moins? Vous ne le croyez pas, cher ami. A huit heures. Ne croyez pas à ce que vous appelez des projets contre vous. Il ne dépend plus de moi, ni de vous, ni de personne de m'empêcher de vous aimer; mon amour, ma vie, mon cœur, tout est à vous. 20 mars 1819, à trois heures après-midi. » En marge, et de la main de « l'observateur », ces mots : « Lettre de Mme Récamier ».

C'est la seule lettre d'amour, de vrai amour, que nous ayons de Juliette. Elle a suivi, avant d'arriver jusqu'à nous, un triste chemin : — et Chateaubriand ne l'a peut-être pas reçue!... Il en a reçu d'autres; et ne le plaignons pas. Mais celle-ci, lettre d'amour que le bien-aimé n'a pas lue, a quelque analogie avec la Juliette qu'il y avait jusqu'à la quarantaine, jusqu'aux ferventes cachettes de Chantilly. Et — sauf le respect qu'on doit, je pense, à l'honnête banquier de la Chaussée-d'Antin — l' « observateur », je le compare à M. Récamier, lequel posséda un trésor qui n'était pas fait pour lui, le contempla et n'en profita point.

Cette lettre d'amour, la belle main l'a écrite bien vite; les phrases, courtes, se précipitent. La belle main tremble et aussi la tendre pensée frissonne; les idées, pour se dépêcher mieux, se font toutes petites et courent, avec peu de mots : l'une, pourtant, s'épanouit, c'est le serment d'amour et la solennelle promesse.

Le policier continua d'être attentif. Dans les derniers jours d'octobre, Chateaubriand partit pour un voyage. Et le policier le suivit. Chateaubriand quitta Paris en poste. La nuit à Rouen, tout seul. Le lendemain, dîner chez un député royaliste au Havre. Chateaubriand passe au Havre vingt-quatre heures; puis il s'embarque pour Honfleur, d'où il se rend, aux environs de Lisieux, « chez la marquise de Gastine ». Cette marquise de « Gastine » est, évidemment, Mme de Custine : le château de Fervaques était situé auprès de Lisieux, en effet. Et voici Chateaubriand qui s'embrouille : l'amoureux amant de Juliette ne renonce pas aux cheveux de soie blonde qui parent le front charmant de la reine des roses. Il demeure deux jours en compagnie de cette chevelure. Et puis, le policier le suit jusqu'aux environs d'Alençon, où Chateaubriand fut l'hôte du comte d'Orglande, député; une foule de personnes vint le visiter : « on ne parla que politique », dit négligemment le limier, comme s'il savait maintenant que le roi s'intéressait aux « galanteries » de M. de Chateaubriand plus qu'à son activité politique.

Enfin, le retour. Chateaubriand s'arrête à Versailles. Il renvoie son domestique à Paris, tout seul. Pourquoi cela?... C'est un dimanche. Le lundi, Chateaubriand ne quitta point Versailles : — « tout annonce qu'il a passé cette journée tête à tête avec Mme Récamier ». Juliette!... Et Versailles, ville royale, fut comme Chantilly l'asile d'une tendresse glorieuse.

Tel que nous connaissons Chateaubriand, — si voluptueux, et Juliette était si belle! si vaniteux, et Mme Récamier avait éconduit le prince de Prusse! un peu pervers, et cette dame était une jeune fille! — comme il dut être content d'une telle victoire de son agrément!... Et puis il se lassa. Dans les choses du cœur, il ressemblait un peu à ce conquérant d'Annibal, qui savait vaincre, mais qui ne profitait pas longtemps de ses victoires.

La diplomatie le divertissait de l'amour; le congrès de Vérone l'amusait extrêmement; il songeait à la guerre d'Espagne, qui était sa grande idée politique. En outre, diverses dames l'occupèrent. La liste des femmes qu'il aima et qui le lui rendirent sans dureté est aussi longue à peu près que la liste des hommes qui aimèrent Juliette Récamier : seulement, elle, ne le leur rendait pas. A cause de cela, elle aurait voulu que René, son seul amour, lui fût fidèle... Ce n'était pas sa nature.

On peut croire qu'il la trompa bientôt. Le même « observateur » à la vigilance de qui nous devons la seule lettre d'amour de Juliette rédigea, le 5 janvier 1820, une note où, après avoir mentionné les ennuis d'argent du grand homme, il dit : « Malgré tant de causes diverses de mécontentement, M. de Chateaubriand continue ses intrigues de galanterie, non aujourd'hui avec Mme Récamier, mais avec la femme du musicien L. Il lui écrit tous les jours et reçoit d'elle de tendres billets. » Voilà.

Les lettres de 1822, adressées de Londres à Juliette

par l'ambassadeur de Louis XVIII, indiquent un véritable amour. Elles l'indiquent par les mots plus que par le ton. Le véritable amour qu'elles indiquent est un amour à son déclin. Déjà!... Il y a, oui, la « contrainte » de l'ambassadeur... Sans doute. Mais il n'est pas de contrainte qui tienne. Un cœur épris encore est beaucoup plus ingénieux. Les mentions tendres de Chantilly sont jetées à la fin des lettres, si vite, si brusquement, et comme si l'on ne pouvait pas faire autrement sans manquer à la politesse. Quand Juliette lui reprochait d'oublier Chantilly, elle avait tort, en fait; mais elle avait raison, selon la vérité de l'âme.

La déesse souffrit comme une autre femme!...

***

Voici une petite histoire, qui est assez drôle et qui est triste, en somme.

Au mois de septembre 1823, Chateaubriand, qui avait cinquante-cinq ans, était à l'apogée de sa gloire. Ministre des Affaires étrangères, il menait la guerre d'Espagne; il sentait l'efficacité de ses décisions, la valeur de sa suprématie active. C'est alors que le prit l'amour, un nouvel amour, et plus ardemment que jamais.

De qui fut-il amoureux?... Ah! ne soyons pas discrets; ce n'est pas la mode.

Sainte-Beuve, ce curieux, le savait : — « Une fort jolie et très spirituelle dame », dit-il. Enfin, qui?...

« Mme de C... », dit le fureteur auquel on doit la trouvaille de cette vive correspondance[1].

Qui était-ce?... Eh! bien, on lit, dans les *Souvenirs du baron de Frénilly*[2], ceci : « Chateaubriand avait joint au portefeuille des Affaires étrangères celui des affaires particulières de Mme Boni de Castellane, dont il était l'admirateur fort peu secret. »

Tout de même, nous appellerons cette dame « Mme de C... », en respectant toutes les autres lettres de son nom, parce que c'est, ainsi, plus commode.

On ne possède pas les lettres de la dame... Mais, sur chaque lettre de Chateaubriand, elle notait la date, le lieu de réception et « quelques autres petits détails »... Elle ne savait pas, la pauvrette, ce qu'allait bientôt devenir la critique littéraire et la besogne que feraient, après sa mort, les érudits. De la part de Chateaubriand, ni suscriptions ni signatures : une fois, « Ch. », voilà tout. Mais l'écriture, haut dressée, n'est pas douteuse.

Chateaubriand ne désirait donc pas beaucoup de faire connaître le nom de la dame. Seulement, Sainte-Beuve aimait les potins; et le baron de Frénilly rédigeait ses mémoires.

Le ministre des Affaires étrangères écrivait, souvent, plus d'une fois par jour, à Mme de C... Un

1. M. XXX, dans les *Annales romantiques* (juillet, octobre 1907). Puisqu'il appelle l'amie de Chateaubriand « Mme de C... », respectons aussi le chaste anonymat de ces trois X.

2. A la page 495.

petit billet du 12 septembre commence ainsi : « Mon ange, ma vie, je ne sais quoi de plus encore, je t'aime... »

On le voit, Chateaubriand appelait volontiers « mon ange » des dames avec lesquelles il n'avait pas eu que des conversations angéliques. Et il appelle Mme de C... son ange, comme il avait appelé Juliette son ange; et Juliette n'était pas la première à recevoir de lui ce nom, et Mme de C... ne fut pas la dernière... Le vocabulaire du cœur est assez restreint; et le cœur inépuisable de Chateaubriand devait répéter les mêmes mots, avec des intonations nouvelles, sans doute, — et avec un plaisir nouveau, certainement.

Mais il tutoie Mme de C... Moins de contrainte que du temps qu'il était ambassadeur. Et, certes, il se méfiait de la police de Corbière et de Villèle : on dit qu'un ministre n'est pas amoureux commodément. Il chargeait de ses tendres messages son fidèle Hyacinthe Pilorge.

Donc, sur du papier à tranche dorée, il écrivait à la jolie et spirituelle Mme de C... : « Je t'aime avec toute la folie de mes premières années... J'oublie tout, depuis que tu m'as permis de tomber à tes pieds... » Et il ajoutait : « J'ai enfin saisi ce rêve de bonheur que j'ai tant poursuivi. C'est toi que j'ai adorée longtemps sans te connaître... »

Ingratitude!... Ainsi, Charlotte Ives, Mme de Beaumont, Mme de Custine, Mme Récamier, qu'il avait cru aimer, qu'il avait aimées, l'ingrat! — oui,

autant de visages trompeurs et derrière lesquels il aimait par prévision Mme de C... L'ingrat! Mais, à chacun de ses nouveaux amours, il faisait cette politesse : le sacrifice des précédents amours; il se faisait à lui-même cette politesse et il y trouvait sa commodité.

Le 20 septembre, il y eut au ministère des Affaires étrangères, une réception magnifique, dîner, bal. Mme de C... y était. Le lendemain matin, Chateaubriand lui écrivit : « Jamais, je ne t'ai vue aussi belle et aussi jolie à la fois que tu l'étais hier au soir. J'aurais donné ma vie pour te presser dans mes bras. Dis, était-ce ton amour pour moi qui t'embellissait?... » Etc., etc... Il lui rappelle avec entrain qu'il ne cessait pas de la regarder et qu'à la dérobée il baisait sa petite chaîne d'or. Il aurait voulu se prosterner, l'adorer comme une divinité... « Ah! si tu m'aimais la moitié de ce que je t'aime! Ma pauvre tête est tournée. Répare, en m'aimant, le mal que tu as fait. A huit heures, je t'attendrai, le cœur palpitant. »

Plaignons Juliette qui, en aimant un ministre de cinquante-cinq ans, pouvait espérer de ne pas être la dupe d'un collégien amoureux.

Le 22 décembre, la prose ne suffisant plus à tant de passion lyrique, Chateaubriand adresse à Mme de C... de jolis vers. Il l'y appelle Délie, par discrétion, sans doute, et selon l'usage ancien des poètes. Il avoue qu'il est alarmé, parce que plus Délie devient belle, de jour en jour, plus il a le front ridé, les cheveux

blancs... Poétiques scrupules et précautions oratoires. Mais le grand homme a bien de la fougue :

Ainsi qu'un doux rayon quand ton regard humide
Pénètre au fond de mon cœur ranimé,
J'ose à peine effleurer d'une lèvre timide
De ton beau sein le voile parfumé.

Et voici le littérateur :

Par quelle illusion ai-je pu te séduire?
N'aurais-je point, dans mon dernier soleil,
Caché l'astre de feu qui sur moi semblait luire
Quand d'Atala je peignis le réveil?

Oui, voilà le littérateur, mais qui, pour une fois, écrit aussi mal que possible, ou peu s'en faut, et organise une métaphore, ah! moins claire que le soleil!...

Puis :

Je n'ai point le talent de Virgile et du Tasse;
Mais, quand le ciel m'eut fait cet heureux don,
Le talent ne rend point ce que le temps efface :
La gloire, hélas! ne rajeunit qu'un nom.

L'amant de Velléda, le frère d'Amélie,
Mes fils ingrats m'ont-ils ravi ta foi?
Ton admiration me blesse et m'humilie.
Le croirais-tu? je suis jaloux de moi.

Dédaigne, ô ma beauté, cette gloire trompeuse.
Il n'est qu'un bien : c'est le tendre plaisir.
Quelle immortalité vaut une nuit heureuse?
Pour tes baisers, je vendrais l'avenir.

Ainsi font, en somme, bon ménage l'amoureux et, si j'ose dire, ce *m'as-tu lu?* qui dort, et d'un sommeil léger, en tout écrivain moderne. L'amoureux a la fatuité de vouloir être aimé pour lui-même; il affirme qu'il est jaloux de l'écrivain : mettons qu'il l'est. Mais l'amoureux n'est pas fâché d'offrir à sa belle Délie le sacrifice d'une posthume gloire.

Tout cela, très sincèrement. Du reste, il n'est ni courtois ni judicieux de révoquer en doute la sincérité de personne : la question de la sincérité n'est pas une question bien posée. Chateaubriand aima, n'en doutons point, Mme de C... ; il aimait aussi les livres qu'il écrivait pour ses contemporains et pour la postérité.

Les affaires étrangères ne le laissaient pas, non plus, indifférent; et par bonheur! La guerre d'Espagne occupait ce grand politique frivole. Mais, pendant que l'occupait la guerre d'Espagne, il songeait à une escapade : il s'était mis en tête d'aller passer avec Délie quelques jours au bord de la mer.

Bref, le 5 octobre, il détesta la guerre d'Espagne. Il écrivit à Délie : « Je suis forcé de rester ici pour cet immense événement. Ainsi, je perds la nuit que j'aurais passée dans tes bras!... Ah! je puis te dire sans contrainte, te dire que je donnerais le monde pour une de tes caresses, pour te presser sur mon cœur palpitant, pour m'unir à toi par ces longs baisers qui me font respirer ta vie et te donnent la mienne... »

C'est bien heureux qu'il y ait des empêchements

au vœu des amants courtois. Combien de fois Chateaubriand, par exemple, eût-il donné le monde à une dame qu'il aimait!...

Il écrivait encore à Délie, ce 5 octobre 1823 : « Tu m'aurais donné un fils; tu aurais été la mère de mon unique enfant... » A ce propos, les *Annales romantiques* notent qu'on lit, dans *Les Natchez* : « J'allais m'exposer à donner la vie, moi qui regardais la vie comme le présent le plus funeste »; et, dans les *Mémoires d'outre-tombe* : « Après le malheur de naître, je n'en connais pas de plus grand que de donner le jour à un homme; je n'ai jamais désiré me survivre... » Eh! bien, si! Le 5 octobre 1823, il le désira; seulement, il en fut empêché par la guerre d'Espagne.

Alors, la guerre d'Espagne ne l'intéresse plus, dit-il; et, en le disant, peut-être le croit-il : mais il se trompe. La guerre d'Espagne, comme une autre femme, lui tourne la tête.

Tout de même, il est déçu. Et il demande, pour quelque autre jour, un beau dédommagement : « Si tu m'aimes, ne viendras-tu pas à Fécamp, au bord de la mer, je ne sais où? Oh! oui, dédommage-moi; viens; pardonne-moi cette délivrance du malheureux roi d'Espagne... »

Il faut avouer que jamais roi malheureux n'apparut plus gaiement dans une phrase qui ne l'attendait pas. Et Chateaubriand, qui vient, raconte-t-il, d'écrire « à tous les rois et à tous les ministres de l'Europe », avoue que sa main droite est fatiguée...

« Mais mon cœur ne l'est pas!... » C'est magnifique. Et le ministre des Affaires étrangères envoie, par lettre, à sa bien-aimée, des millions de baisers pour ses mains, ses lèvres et ses cheveux... D'ailleurs, il a des cheveux d'elle et promet de les garder, ceux-ci, toute la nuit, pressés sur sa bouche et sur son cœur.

A minuit, il rouvre son enveloppe. Une dépêche lui est arrivée, annonçant la rupture des négociations et l'imminence d'une bataille. En outre, le roi lui a fait dire qu'il voulait le voir le lendemain, à midi.

Cependant, il réclame cette « nuit » qu'on lui a promise, cette nuit pour laquelle il donnerait « sa vie » après avoir donné le monde.

L'escapade fut décidée. Mais, quoi? Les amoureux avaient oublié la date du 20 octobre!... Le 20 octobre, l'Infirmerie de Marie-Thérèse — qu'avait fondée une Mme de C..., qui, elle, était Mme de Chateaubriand — devait célébrer sa fête annuelle. Impossible de n'être pas là le 20 octobre!... Chateaubriand, ce jour-là, recevait les princesses, la cour, les ambassadeurs, les représentants des grandes familles françaises, les étrangers éminents, le nonce et Mgr Frayssinous, archevêque de Paris. En outre, l'abbé de Bonnevie, chanoine de Lyon, devait prêcher devant cette superbe assistance, — l'abbé de Bonnevie qui, à Rome, avait reçu la confession dernière de Pauline de Beaumont. Et l'archevêque de Paris donnait le salut; après quoi, les comtesses de

Gontaud et de Castellane quêtaient pieusement pour l'Infirmerie... Autant de glorieux et bien édifiants détails qui retardèrent l'escapade du ministre des Affaires étrangères et de Mme de C...

Mais, le 24 octobre, Hyacinthe Pilorge portait à Mme de C... la lettre que voici : « Huit heures. Pars, bonheur et charme de ma vie, mais pour me retrouver, pour m'enivrer de ton amour, pour me rendre le plus glorieux et le plus heureux des hommes. Dans quelques jours, je serai à tes pieds, je te presserai sur mon cœur, etc... Tu as vu comme je t'ai aimée aujourd'hui! Tu verras comme je t'aimerai, loin de la foule. Reçois toutes mes caresses; et souviens-toi que tu es ma *maîtresse* adorée. Je baise tes pieds et tes cheveux. »

Le ministre des Affaires étrangères avait souligné vaillamment le mot *maîtresse*. Et Mme de C..., à la suite de la mention *huit heures*, avait inscrit au crayon : *du soir, vendredi, veille de mon départ pour Dieppe*. Ils choisissaient donc cette plage et renonçaient à Fécamp : peu importait à René, pourvu qu'il y eût la mer, sa vieille amie, inspiratrice de ses plus belles phrases... Mais *du soir* est bien explicite, pour une lettre où l'on parle d'un *aujourd'hui* déjà plein de souvenirs.

Mme de C... partit le 25 octobre; Chateaubriand, le 2 novembre. C'était audacieux. Les déplacements du ministre ne pouvaient passer inaperçus; la police du gouvernement le surveillait... Il annonça qu'il serait, pendant quelques jours, à Fervaques, chez

Mme de Custine : la reine des roses, qui n'était plus toute jeune, faisait un bon alibi officiel.

Et il avait écrit à la reine des roses qui commencent de se faner : « A l'automne!... » Mme de Custine l'attendit, en vain.

Mme de C..., Délie, vint à la rencontre de René : la fin du voyage, ils l'accompliraient ensemble, dans la voiture du ministre... Ah! ils ne voyagèrent pas sans encombres!... D'abord, la voiture cassa. Et puis, un envoyé les rejoignit : on réclamait le ministre à Paris, pour les affaires les plus étrangères à son cœur.

Du moins, tout cela, c'est lui qui le raconte. Et il le raconte à Mme de Custine, dans une lettre d'excuses qu'il lui adressa dès qu'il fut de retour à Paris[1]. De sorte qu'en fin de compte on ne sait pas trop si le voyage de Dieppe fut tout à fait manqué. Toutes ses mésaventures, ne les inventait-il pas afin d'apaiser Mme de Custine?... Sa lettre est désolée. Mais il disait : « Croiriez-vous que je ne suis pas découragé et que, malgré la mésaventure, si vous prolongez votre séjour à Lisieux, je ne renonce pas à aller vous voir?... » Pauvre Mme de Custine, qui recevait ces gentillesses et qui, sans doute, les prit pour elle. Avec habileté, Chateaubriand se ménageait la possibilité d'une escapade nouvelle. Non, il n'était pas découragé!...

Cependant, il y eut des potins. Mme de Custine

1. Chédieu de Robethon, *Chateaubriand et Madame de Custine* (Paris, Plon, 1893), pp. 247, 248.

apprit quelque chose; elle n'accepta pas volontiers l'industrieuse fiction qu'avait organisée Chateaubriand. Car, le 2 décembre, voici la lettre qu'à Mme de Custine encore écrivait le ministre amoureux d'une autre : « Vous me faites une histoire, dans votre dernier billet, que tout le monde a faite ici. Cela n'a pas le sens commun... » Évidemment!... « J'allais à Fervaques; j'étais prêt à vous voir, lorsque j'ai été rappelé; et, pour avoir seulement quitté Paris vingt-quatre heures, j'ai trouvé mille contes à un ou à deux, et politiques, en l'air, comme si les premiers étaient de mon âge... » L'hypocrite!... « et que les seconds... » Les seconds, n'importe!...

Et il ajoutait, avec un admirable entêtement : « Eh! bien, croiriez-vous que, malgré toutes vos injustices et les bavardages publics, je rêve encore de faire, dans ce moment même, une course à Fervaques? Je ne le pourrai probablement pas; mais je ne puis me départir de ma douce chimère... » On le voit sourire, l'amoureux et l'ingénieux, pendant qu'il écrit sa « douce chimère[1] »!...

A Paris, l'amour continua, l'amour de Délie et de René. Le 11 décembre 1823, René, fervent, écrivait : « J'ai reçu ta longue lettre. Je t'en remercie. Je l'ai portée toute la journée sur mon cœur... Tu me feras dire le moment où je pourrai aller baiser tes beaux pieds. A toi! à toi!... »

Tout cela est voluptueux.

1. Voir l'*Appendice* (F).

Or, ce même jour, 11 décembre 1823, le ministre des Affaires étrangères adressait à M. de Talaru, notre ambassadeur à Madrid, une très importante dépêche. La situation, là-bas, n'était pas facile : Chateaubriand donnait à l'ambassadeur des instructions précises et parfaites. La dépêche est tout entière dans *Le Congrès de Vienne* : « ...Vous êtes un vrai roi, car vous disposez de quarante-cinq mille hommes et, en mêlant l'adresse à la force, vous vous ferez obéir... » Une *correspondance* de Chateaubriand qui, à la même date, contiendrait cette dépêche à M. de Talaru et cette lettre à Mme de C... serait un recueil agréable et beau; on y verrait comme sait vivre abondamment une tête bien faite.

***

Le roi disait de Chateaubriand qu'il était « léger »; certes, il l'était. Et Mme de Duras, déjà, lui avait écrit : « Il est donc dit que vous ne pourrez vivre sans chaînes? Combien pourrais-je en compter?... » Chateaubriand, lui, ne comptait pas. Il répondait : « Voulez-vous que je repousse tout ce qui a de la bienveillance pour moi? Je ne le puis. Il y a dans mon caractère, avec quelque chose de fort, quelque chose de faible... » Il ajoutait : « Prenez-moi tel que je suis... » Et elle le prenait ainsi, en effet.

Quand Mme de Duras et Chateaubriand échangeaient de telles lettres, c'était à propos de Mme Récamier. Mais, en 1823, Mme Récamier fut horriblement triste et déçue.

Elle résolut de s'en aller. Le séjour de Paris ne lui était plus tolérable. Tous deux jaloux de Chateaubriand, Ballanche et Ampère l'engageaient à fuir l'infidèle. Ampère lui écrivait : « Je viens de commencer une lettre insensée, que vous ne lirez pas. Elle est déchirée... Mais comment vous écrirai-je? Vous souffrez! vous souffrez par un autre!... »

Amour, amour!... « Vous souffrez par un autre » est bien charmant : et Ampère eût trouvé plus flatteur d'écrire à une dame qui souffrît par lui. Telles sont les préférences de l'amour.

Chateaubriand déconseillait ce voyage.

Or, le 25 octobre, le jour même où Mme de C... quittait Paris pour Dieppe voluptueux, Juliette annonçait à Chateaubriand son départ en ces termes pathétiques : « Je dis adieu à toutes les joies de la terre... » Chateaubriand lui répondit, — avec un grand courage, — avec le grand courage de qui n'aime plus guère : « Ne m'accusez pas de ce que vous faites vous-même... » Il affirmait, résolument : « Je vous aime de toute mon âme et rien ne pourra m'empêcher de vous aimer, ni votre parti ni votre injustice... »

Les personnes qui seraient tentées de ne pas approuver ici Chateaubriand, je les invite à considérer qu'il fut, ce 25 octobre 1823, très pressé. Ce n'était pas une petite chose, que d'avoir à organiser la diplomatie de la France vis-à-vis de toute l'Europe, à combiner les préparations diplomatiques de la guerre d'Espagne, à ordonner gentiment le départ pour

Dieppe de son amour nouveau, à voir les ministres et le roi, à trouver l'alibi de son prochain départ, et encore à panser la blessure que son infidélité faisait à Juliette qu'il n'aimait plus guère... Quelle journée!... Évidemment, il aurait mieux valu que Chateaubriand ne se mît pas dans cette difficulté compliquée. Le cœur des hommes ne vaut pas grand'-chose. Mais le poète Mæterlinck a prêté à l'un de ses plus sages vieillards cette parole, noble et désolée : « Si j'étais Dieu, j'aurais pitié du cœur des hommes!... »

Du 25 au 28 octobre, qu'y eut-il?... Chateaubriand se préparait à rejoindre Délie... Le 28, il écrivit à son amie ombrageuse, Juliette Récamier : « Vous voyez bien que vous vous êtes trompée. Ce voyage était inutile... » Ce voyage, non le sien, celui de Juliette!... Mais à quel argument subtil et qu'il avait trouvé en son esprit plutôt qu'en son cœur faisait-il donc allusion, quand il affirmait à Juliette qu'elle voyait bien l'inutilité de son voyage?... Et il ajoutait, le tranquille imposteur : « Si vous partez, vous reviendrez promptement et vous me retrouverez tel que vous m'avez laissé, c'est-à-dire le plus tendrement et le plus sincèrement attaché à vous. Je suis bon à l'user. Je ne me lasse jamais; et, si j'avais plus d'années à vivre, mon dernier jour serait encore embelli et rempli de votre image... » Tout de même, en dépit de ses fantaisies, ce fut ainsi, par un prodige à la réalisation duquel participa, d'ailleurs, Juliette plus que lui.

Cependant, et malgré ces protestations, à la fois hypocrites et charitables, le 2 novembre, — qui est précisément le jour que Chateaubriand partit pour Dieppe où il devait rejoindre sa nouvelle bien-aimée, — Mme Récamier partit pour l'Italie. Elle avait auprès d'elle, dans sa calèche, sa nièce. Ballanche et Ampère suivaient, en chaise de poste, ah! bien contents, débarrassés de leur rival. Et ils se figuraient, probablement, qu'ils triomphaient de lui. Mais non, pas du tout!... Juliette emmenait avec elle, sans le vouloir, le sentiment profond dont elle souffrait.

Plus tard, quand elle rédigea ses *Souvenirs*, Mme Lenormant dut expliquer le départ de Mme Récamier pour l'Italie. Il le fallait expliquer d'une manière très honorable, voire pimpante... Eh! bien, voici. M. de Chateaubriand ne pouvait plus venir tous les jours voir Mme Récamier : il en était empêché par les réunions du conseil, par les séances des Chambres. Et puis, « l'humeur de l'éminent écrivain n'avait pas résisté à la sorte d'enivrement que le succès, le bruit, le monde amènent facilement pour des imaginations ardentes et mobiles... » Qu'est-ce à dire? Se montrait-il moins empressé?... Non pas! et, en quelque sorte, au contraire!... Non, non, assure Mme Lenormant, « son amitié n'était point attiédie », — mais « Mme Récamier n'y sentait plus cette nuance de respectueuse réserve qui appartient aux durables sentiments que seuls elle voulait inspirer[1]... »

1. *Souvenirs et correspondance tirés des papiers de Mme Récamier*, tome II, p. 32.

Voilà un joli galimatias. Et comme on sent bien que ces quelques lignes ne sont pas obscures et amphigouriques par mégarde! Mme Lenormant ne désirait pas de dire les choses bien carrément, ce jour-là. Elle s'est appliquée; elle trouvait que ce n'était pas commode.

Même, elle consultait Guizot, faut-il croire. Car Guizot lui écrivait : « Je vous dirai d'avance que j'ai pensé à la difficulté de rédaction dont vous m'avez parlé, pour raconter une circonstance de la vie de madame votre tante, et que je crois avoir trouvé une expression parfaitement convenable et, pourtant, très claire[1]... » De sorte que, sans doute, ce galimatias joli serait de Guizot. Galimatias industrieux!... Et, avec toutes ses périphrases, qu'est-ce que voulait donner à entendre Guizot?... Ceci. Chateaubriand, grisé par le succès, manquait de « respectueuse réserve »; Chateaubriand ne se contentait plus, ou bien souhaitait de ne plus se contenter, auprès de Mme Récamier, d'une amitié par trop déférante; Chateaubriand n'était pas raisonnable... C'est cela, somme toute, que Guizot donnait à entendre, avec son « expression parfaitement convenable ». Et alors, Mme Récamier, vertu magnifique, s'en allait; elle s'en allait et emportait avec elle son idée d'une pure, ah! si pure affection!...

Tout cela est gentil.

Seulement, en réalité, ce n'était pas un trop fou-

1. Lettre citée par les *Annales romantiques*, juillet-octobre 1907, p. 271.

gueux amour que Mme Récamier reprochait à Chateaubriand. Non; elle lui reprochait Mme de C..., tout simplement. Dépit!... Voilà comment elle partit en compagnie des jaloux Ballanche et Ampère, ceux-ci enchantés, oui, enchantés comme des sots, comme des sots d'amour[1].

***

A Lyon, elle trouva une lettre de plaintes et de mélancolie que Chateaubriand lui avait écrite le 5 novembre, le même jour qu'il écrivait à Delphine de Custine pour s'excuser. Et, Juliette, il lui avait écrit déjà, dit-il, « en courant les chemins », — les chemins qui vont à Fervaques et, de préférence, à Dieppe, voluptueux voyage!... « Vous vous êtes trompée... Croyez-moi, rien n'est changé; et vous le reconnaîtrez un jour... »

Juliette écrivit à son fidèle ami Paul David qu'elle n'avait pas le courage de répondre.

Le 7 novembre, Chateaubriand écrit encore. Il s'émerveille et s'attendrit au souvenir de lui-même : « Vous avez passé les Alpes que je ne repasserai plus... Vous vous éloignez de vos amis. Ces amis ne sont plus jeunes... Vous avancez cette absence qui commence tôt et qui ne finit plus... » Il se plaint d'être vieux, au moment même où il dit à

1. Parmi les motifs qui décidèrent Juliette à partir, Mme Lenormant signale aussi la jalousie, l'amour-propre blessé de Mathieu de Montmorency (*Souvenirs et correspondance*, tome II, p. 33).

Mme de C... que son cœur n'est pas fatigué. Sincèrement. Il était vieux avec son vieil amour; et, avec son nouvel amour, il était jeune et fringant. Son âme sensible eut toujours une vive aptitude à se teindre des couleurs environnantes; et ce fut comme si les jeunes femmes qu'il aimait successivement, avec une ardeur assidue et toujours renouvelée, lui communiquaient, par un phénomène de contagion gracieuse, une persistante jeunesse.

De Chambéry, Juliette répondit, un peu sec. Sa lettre est perdue. Mais nous avons la réplique de Chateaubriand : « Ce billet, dit-il, m'a fait une cruelle peine. Le *monsieur* m'a glacé... »

Elle l'avait appelé *monsieur* : il n'aimait pas ça. Vingt ans plus tôt, quand il commençait d'être infidèle à Pauline de Beaumont, il eut un jour avec la reine des roses une petite querelle de tendresse; et il lui écrivit : « Je crains de vous importuner; vous m'avez traité si mal que je suis tenté de vous appeler *madame*[1]...» Après vingt ans, Juliette, sans le savoir, le punissait par un *monsieur* d'une *madame*. Et cela, si nous y mettions de la complaisance, nous ferait douter de l'injustice immanente.

Au printemps de 1825, Mme Récamier annonçait à Paul David le projet de rester en Italie jusqu'à la fin de l'été. Elle redoutait Paris : « Je crains d'y retrouver des agitations qui me sont odieuses. Je reçois des lettres douces... » Des lettres de René, cer-

1. A. Bardoux, *Madame de Custine* (Paris, 1892), p. 136.

tainement... « On se plaint de mon absence. On demande mon retour. Mais, avec une personne qui manque de vérité, on ne sait jamais vivre... » Il y a là de l'amertume; et dix-huit mois d'absence n'ont pas apaisé la souffrance, la jalousie et la déception de Juliette. Elle a quitté Paris, fuyant, non l'amour, mais le secret abandon de René; elle l'aimait passionnément. Après dix-huit mois, elle réussit à le juger avec une lucide justesse. Les jaloux Ballanche et Ampère, officieux, faiseurs de complications, l'excitaient contre leur rival. Maintenant, elle avait décidé que Chateaubriand « manquait de vérité » : elle l'aimait encore, puisqu'elle avait tant de colère et de chagrin.

Tels furent les orages de cet amour, qui a un air de sérénité souveraine, et qui subit de dures alarmes, et qui ne s'apaisa qu'au prix d'une longue souffrance. Il ne faut pas qu'on se fie à ces visages de tranquillité que leur beauté parfaite empêche de grimacer leur douleur. Derrière le divin sourire de cette plus belle femme de son temps, Juliette Récamier, il y a une âme de mélancolie et de fièvre, qui frissonne aisément. Et il n'est de repos qu'après la fatigue; il n'est de calme que lentement acquis par la patience des tribulations.

***

Chateaubriand avait, cependant, mille difficultés. Au mois de mars 1824, Mme de C... était jalouse de Mme H... Et, Mme H..., il paraît qu'on peut la

nommer, puisqu'il est dit, dans le *Journal du maréchal de Castellane* : « Sous son ministère, Chateaubriand écrivait tous les matins à Mme Hamelin sur les affaires politiques. » Bravement, le maréchal de Castellane écrit en toutes lettres ce nom de Mme Hamelin... Donc, au mois de mars 1824, Mme de C... fut jalouse de cette Mme Hamelin. Et c'est à cette même Mme Hamelin que, vingt ans plus tard, au mois de décembre 1844, Chateaubriand voudra bien écrire : « Aimez-moi toujours comme quand vous veniez me chercher aux Affaires étrangères ». Toutefois, il avait, en 1844, soixante-treize ans : comment l'appeler infidèle?...

Provisoirement, au mois de mars 1824, il écrit à la jalouse Mme de C... : « Je ne veux pas vous laisser vous coucher sur une mauvaise pensée. Soyez sûre que tout ce qu'on a pu vous dire de cette Mme H... est faux; et vous pouvez être aussi sûre que je ne la reverrai de ma vie... Demain à une heure, je serai chez vous. Bonne nuit et mille hommages. Ch... » Il dit pourtant qu'il est fatigué : le conseil n'a fini qu'à dix heures; et il oublie d'ajouter que son cœur, lui, n'est pas fatigué le moins du monde. Ah! ce n'est plus tout à fait la coquetterie des premières semaines.

Il est probable que Mme de C... trouva satisfaisante cette lettre. La brouille se dissipa. Cependant, les lettres de Chateaubriand ne tutoient plus Mme de C...

Au mois de juin de cette même année 1824,

Mme de Chateaubriand — car il y avait Mme de Chateaubriand; ne l'avions-nous pas oubliée, à peu près comme l'oubliait Chateaubriand lui-même? mais la voici — donc, Mme de Chateaubriand n'allait point à merveille. Elle résolut de partir pour la Suisse; elle s'installerait à Neuchâtel; Chateaubriand viendrait l'y rejoindre; et il travaillerait à l'édition de ses œuvres, à des œuvres nouvelles, car il manquait d'argent.

Oui; et, le 28 juin, à dix heures du matin, il écrivit à Mme de C... : « Mme de Chateaubriand vient de partir. Je dînerai chez vous; je serai chez vous à cinq heures. Nous ferons nos arrangements pour nos voyages. A vous pour la vie. » Pour la vie, — évidemment!... Mais, « à vous », — car il n'est plus très familier.

Est-ce que Chateaubriand n'aimait pas du tout sa femme?... Pas du tout, ce serait beaucoup dire. Elle lui fut assez bonne; enfin, bonne autant qu'elle le put. Seulement, il avait une tête exigeante.

Mme de Chateaubriand était maladive. Chateaubriand la soigna de son mieux, et assez bien pour qu'elle voulût écrire à Joubert, un jour : « Le bon chat est à la messe... J'ai peur quelquefois de le voir s'envoler vers le ciel, comme un ange; car, à la vérité, il est trop parfait pour habiter cette mauvaise terre. Quels soins il m'a prodigués pendant ma maladie! quelle patience! quelle bonté!... » Il y a là, probablement, un peu d'ironie, mais affectueuse et, tout compte fait, reconnaissante. On a justement

noté que beaucoup de lettres de Chateaubriand contiennent de petites phrases comme ceci : « Mme de Chateaubriand est malade... Je reste auprès de ma pauvre malade... Je soigne Mme de Chateaubriand[1]... » Lorsque l'un d'eux voyageait, Chateaubriand, tous les jours, écrivait à sa femme, et souvent de gentilles choses[2]. Il n'était pas un très mauvais mari; il n'y a guère de très mauvais maris.

Sans doute, Mme de Beaumont eut à se plaindre de Mme de Custine; et Mme de Custine, de Mme de Noailles; et Mme de Duras, de Mme Récamier; et Mme Récamier, de Mme de C...; et Mme de C..., de Mme Hamelin... Ce n'est pas tout, ce n'est pas tout!... Et Mme de Chateaubriand se serait plainte de ces diverses dames, si elle avait voulu se rendre insupportable.

Marié très jeune et sans qu'on eût bien consulté ses goûts, René se demandait : « Les hommes de ma sorte se doivent-ils marier? La vérité de leur nature est une vérité de chimère, de misères et d'isolement qui n'est pas assez sainte pour les autels de la famille. L'être de cette espèce est comme Adam, créé avant la formation de la femme. Il ne trouvait point l'aide qui lui fût semblable : *non inveniebatur adjutor similis ejus...* » C'est très bien; et voilà de bonnes périphrases. Il y a une sorte de vergogne à mettre du latin sacré autour de ses fautes. Mais Adam fut, je

1. *Annales romantiques, l. l.*
2. Voir l'*Appendice* (G).

crois, fidèle — et, d'ailleurs, sans mérite — à la jeune et seule Ève que Dieu lui eût donnée.

Comment se terminèrent les amours de Chateaubriand et de Mme de C...? L'heureux éditeur de ces papiers galants ne nous le dit pas trop. L'une des dernières lettres qu'il cite — la dernière de celles qui tutoient Mme de C..., — est la suivante, datée du 24 avril 1824, — « samedi 24, en me levant », — bien mystérieuse et comme tragiquement elliptique : « J'ai trouvé ton billet en rentrant à onze heures et demie. Il m'a fait un grand bien, mais il ne m'a pas complètement rassuré. S'il t'arrivait un accident, je ne me le pardonnerais de ma vie. Comment es-tu, ce matin? Cette tempête m'a bien fait faire des souhaits cette nuit. Si nous avions été au bord de la mer!... » Ce qui n'est pas clair, dans cette lettre, laissons-le; aussi bien, ce n'est pas à nous que Chateaubriand l'écrivait. Le reste non plus. Mais, le reste, remarquons-le comme un signe de l'amitié qu'eut Chateaubriand pour la mer et pour la tempête[1].

Il avait l'âme romanesque; il était déraisonnable et magnifique.

Et il a écrit, dans *Le Congrès de Vérone* : « Souvent, on est plus agité d'une faiblesse secrète que du destin d'un empire. L'affaire légère est, au fond de l'âme, l'affaire sérieuse... Un royaume ne pèse ni ne vaut plus qu'un plaisir... » Souvenirs de 1823, souvenirs de Mme de C..., chère dame qu'un instant

1. Voir l'*Appendice* (H).

il préféra au succès de la guerre d'Espagne!... C'était une âme bien ambitieuse et noble, mais à qui n'eût point réussi mieux qu'à l'autre, peut-être, la rencontre de Cléopâtre.

Même, on a posé la question de savoir si l'amoureuse rencontre de Mme de C... ne lui fut pas néfaste. Le 6 juin 1824, Louis XVIII le chassait brusquement du ministère. Pourquoi?... L'affaire est assez mystérieuse pour que la malignité de plusieurs personnes ait trouvé là l'occasion de travailler. Voici, en résumé, ce que racontent le baron de Frénilly et Marmont[1]. Mme de C... avait, sur le conseil de Chateaubriand, placé une somme assez considérable dans l'emprunt des Cortès d'Espagne. Or, Ferdinand, revenu au pouvoir, refusa de reconnaître cet emprunt révolutionnaire. C'était la ruine de Mme de C..., et par la double faute de Chateaubriand, s'il lui avait conseillé ce placement et si Ferdinand ne fut rétabli que grâce à l'intervention française, laquelle est due d'abord à Chateaubriand. Qu'aurait-il fait, pour épargner à son amie une perte gênante? Frénilly et Marmont nous le montrent qui abuse étrangement de son autorité, qui charge Talaru, notre ambassadeur en Espagne, de « mettre le pied sur la gorge » au roi Ferdinand et d'obtenir de lui par la force qu'il légitime l'emprunt des Cortès. Talaru se serait acquitté de ce soin avec toute la brutalité requise, à tel point que le roi d'Espagne aurait direc-

1. *Souvenirs du baron de Frénilly*, p. 495; MARMONT, *Mémoires*, tome VII, livre 22.

tement écrit au roi de France pour se plaindre de tels procédés. Alors, furieux, Louis XVIII aurait chassé vivement ce ministre qui soumettait à divers intérêts privés la dignité de son gouvernement.

Mais, notons-le, cette anecdote que racontent Frénilly et Marmont, ils sont seuls à la raconter. Je ne la trouve pas ailleurs; je n'en trouve même pas l'indication vague dans les mémoires de Villèle et de ses amis, lesquels pourtant détestent Chateaubriand : et Villèle a besoin d'expliquer le renvoi de Chateaubriand d'une manière qui soit avantageuse pour lui-même. Frénilly est fort méchant; il y a, dans ses *Souvenirs*, plus d'une erreur, et tendancieuse : il n'aime pas — et il le prouve plus d'une fois — Chateaubriand, bien qu'il ait eu avec lui des rapports de bonne et, semble-t-il, assez hypocrite amitié. Quant à Marmont, — les témoignages de Marmont ne me suffisent pas. Et, comme d'autre part cette anecdote déplaisante n'est pas du tout nécessaire pour expliquer le renvoi de Chateaubriand, je la tiens pour calomnieuse[1].

***

Quand, amoureux de Mme de C..., Chateaubriand écrivait à Juliette qu'il l'aimait encore et qu'il l'aimerait toujours, il mentait bien un peu. Mais il ne mentait pas tout à fait. La vérité est, ici-bas, une chose trop variée, multiple et incertaine pour qu'il

1. Voir l'*Appendice* (I.)

soit bien facile de mentir tout à fait. En somme, Chateaubriand et Mme Récamier s'aimèrent toute leur vie durant, et avec sécurité depuis le temps que leur amour devint une tendre amitié.

Cela, cette transformation délicate, ce fut l'œuvre avisée et charmante de Juliette Récamier : elle avait jusqu'au génie l'art du sentiment. Elle avait aussi la fine expérience de ces détours, elle qui de tous ses plus chauds adorateurs sut faire de parfaits amis. Mais, cette fois, cette Pénélope industrieuse n'eut pas à rapetasser seulement le cœur d'autrui : c'est à son cœur, à son doux cœur de femme qu'elle dut elle-même faire la reprise, la reprise perdue. Elle y eut probablement plus de peine et souffrit davantage.

A la fin de mai de l'année 1825, Juliette revint à Paris. René était à Reims, pour le sacre de Charles X. Il y était avec amertume, avec orgueil, avec la colère d'une ambition mal satisfaite. Quand il fut de retour, Juliette l'appela : elle était rentrée dans sa « cellule » de l'Abbaye-au-Bois; et elle l'attendait. Ils se revirent. Laissons à Mme Lenormant le soin de raconter ce recommencement d'une tendresse que maintes douleurs ont menée à sa perfection : « Il accourut le jour même, à son heure accoutumée, comme s'il fût venu la veille. Pas un mot d'explication ou de reproches ne fut échangé; mais, en voyant avec quelle joie profonde il reprenait les habitudes interrompues, quelle respectueuse tendresse, quelle parfaite confiance il lui témoignait, Mme Récamier

comprit que le ciel avait béni le sacrifice qu'elle s'était imposé, et elle eut la douce certitude que désormais l'amitié de M. de Chateaubriand, exempte d'orages, serait ce qu'elle avait voulu qu'elle fût, inaltérable, parce qu'elle était calme comme la bonne conscience et pure comme la vertu[1]. »

Ces quelques lignes sont charmantes; et elles ont exactement le son de la vérité. Il vaut mieux que Mme Lenormant ne collabore pas avec Guizot et qu'avec la finesse d'une femme elle dise modestement ce qu'elle a vu, ce qu'on lui a dit, ce qu'elle a eu le tact ingénieux de comprendre à demi-mot. C'est bien ainsi qu'ils se revirent, Juliette et René qui s'étaient aimés d'ardent amour. Après une séparation de dix-huit mois, après un grand effort de volonté que fit Juliette et après un terrible accès de frivolité auquel René céda l'on sait comment, ils se revirent avec moins d'embarras qu'on ne l'imaginerait. Peut-être même s'étonnèrent-ils de l'angoisse qu'ils avaient éprouvée tous les deux et admirèrent-ils la facilité de leur retrouvaille. Le temps avait passé entre eux, le temps qui use le contour des objets et organise leur voisinage, le temps qui assemble en douce harmonie les couleurs rudes, le temps qui est le prince de l'habitude, le roi du silence et de la paix, le maître de ce sentiment que les hommes appellent indifférence et les dieux sagesse, ou bien je me trompe. Les dieux ont raison et les

1. *Souvenirs et correspondance tirés des papiers de Mme Récamier*, tome II, p. 181.

hommes ont tort. Il n'y avait pas, entre Juliette et René, d'indifférence; mais leurs âmes mutuelles étaient chaudes d'une ferveur qui ne lance pas de flammes. Le temps est créateur de repos : mieux, il laisse le repos s'installer parmi les folies de l'activité humaine. Et, comme le repos parfait réside dans la mort, le temps ajoute un peu de mort aux violences de la vie : plutôt, il permet à la vie de se disposer selon les calmes rites de la durée qui est l'image de la mort.

René arriva. Il crut qu'il était arrivé la veille parcillement, et il aima toutes les journées ultérieures où il arriverait ainsi, heureux sans alarme. Et Juliette souffrit davantage : mais on ne le vit pas et elle-même refusa d'en avoir une conscience nette. Ils causèrent; ils eurent, à causer ensemble, un plaisir analogue à celui de jadis. Ils agirent avec prudence; ils n'osèrent pas remuer les étincelles dans la cendre où continuerait de brûler le feu de leur tendresse. Ils sourirent, et ne rirent pas; ils furent mélancoliques, et ne pleurèrent pas. Ils se regardèrent; ils s'aperçurent qu'ils n'avaient pas changé. Ils aimèrent cette minute qui se rattachait aux anciennes minutes; ils remarquèrent que la cicatrice était heureusement faite et ils partirent pour la série nouvelle des minutes ininterrompues.

Tel est le cœur des hommes et des femmes. Le cœur tumultueux de René cherchait l'émoi, la nouveauté, l'amusement. Mais Juliette, qui avait la

beauté des statues, consacra les ressources de son esprit fertile à réaliser le tranquille bonheur de l'amitié continuelle; et ce fut son chef-d'œuvre, de le composer avec cette substance infiniment mobile, plus agitée que les flots de la mer, plus inconsistante que l'air, l'âme de René.

Je crois que la durée avait été, depuis sa jeunesse irrésolue, la recherche et le désir spontané de toute sa pensée; et je crois qu'elle eut peur de l'amour, à cause de cela. Belle comme on ne l'est pas, elle eut cette ambition paradoxale, de fixer en quelque manière ce remuement qu'était le génie de René. Si elle compta sur l'amour, à cette fin très difficile, ce ne fut que durant l'espace de quelques semaines. Et puis, elle écarta l'amour; ou bien, magicienne, elle le transforma en un sentiment qu'elle inventa, en une sorte d'amour pareil à l'incorruptible, froid et fulgurant diamant.

En 1825, Juliette approchait de la cinquantaine et René avait cinquante-sept ans.

Juliette, ayant perdu sa fortune, s'était réfugiée à l'Abbaye-au-Bois depuis cinq ou six ans. Elle vivait là modestement et à peu de frais. Mais je crois que la raison d'économie ne la décida pas seule à souhaiter cet asile : un couvent lui donnait le silence, la paix charmante et enfin la dignité dont elle était curieuse.

Elle eut d'abord, au troisième étage, un petit appartement « carrelé, incommode », où l'on accédait par un escalier rude. Deux pièces étaient séparées

par un corridor noir; et, dit Chateaubriand[1], « je prétendais que ce vestibule était éclairé d'un jour doux». Dans la chambre, il y avait une bibliothèque, une harpe, un piano, le portrait de Mme de Staël, une vue de Coppet au clair de la lune. Et, sur les rayons de la bibliothèque, on devine les ouvrages de René; mais les rives du lac Léman que la lune éclaire sont le souvenir du prince au cœur de rubis. Sur les fenêtres, des pots de fleurs; et la cime d'un acacia montait jusqu'au niveau des croisées. Les fenêtres donnaient sur les jardins de l'Abbaye. Allaient et venaient, avec simplicité, nonnes et pensionnaires. Le ciel faisait un fond sur lequel se dessinaient et les clochers pointus des alentours et les collines de Sèvres. Des oiseaux avaient leur nid fragile entre les lattes des jalousies.

Chateaubriand arrivait à la fin du jour. Quelquefois, Juliette se mettait au piano; et, à la ritournelle, se mêlait le tintement de l'angélus : Roméo et Juliette, selon la musique élégante et chantante de Steibelt, invoquaient la nuit délicieuse, tandis que la cloche pleurait le jour qui meurt, *il giorno pianger che si muore.* René aimait cette heure mélancolique; il s'y apaisait en regardant le doux crépuscule musical. Et, tous les deux, Juliette et lui, rêvaient, devant le soir du jour, à leur soir.

Juliette se dévoua complètement, avec une assiduité attentive, à René. Elle veilla sur lui.

1. *Mémoires d'outre-tombe*, tome VIII, p. 277. Cela, et aussi les détails qui suivent.

Elle l'entourait de la société qui pouvait le mieux lui plaire et qui aussi devait être le plus utile à sa renommée. Il fallait le distraire de son violent ennui, adoucir les violences de sa facile colère, calmer ses rancunes, le consoler, entretenir sa vanité, dorloter son orgueil. A cette tâche compliquée et incessante, elle dépensa délicatement tout ce qu'elle avait de tendresse et d'adresse, avec une grâce divine[1].

Il la trompa; mais il l'aima sans discontinuer, avec une gratitude qui avait les exigences et les gentillesses de l'amour.

***

Ils vieillirent ainsi; et leur amitié prit un charme nouveau, la monotonie, qui est un symbole de l'éternité.

Je raconterai quelques-unes de leurs journées, les plus remarquables sans doute, celles qu'un incident signale. Mais leurs vraies journées furent le tête-à-tête émouvant de leurs souvenirs, leur double silence, interrompu de paroles aimables, enfin l'accord d'un dévouement perpétuel et d'un égoïsme qui tout de même prenait ses précautions. Une solennité gracieuse les entourait.

En 1828, Chateaubriand partit pour Rome : il était ambassadeur de Charles X. Là-bas, il s'ennuya tant qu'il voulut se divertir : il y réussit ex-

1. *Mémoires de la comtesse de Boigne*, tome I, p. 239.

trêmement et l'on verra bientôt cette jeune Hortense qui l'amusa.

Cependant, un jour qu'il se promenait avec M. de Marcellus, ils allèrent jusqu'au couvent de Saint-Onuphre, demeure dernière de Torquato Tasso[1]. Comme il était mélancolique et subissait avec facilité l'influence des lieux et l'attrait des légendes, il dit : « Et moi aussi, j'ai du penchant pour le cloître; et je voudrais mourir ici... » La retraite et la méditation le tentaient, ce jour-là. Et il disait encore : « Saint Grégoire de Nazianze a souhaité comme moi le désert... » Mais il souhaitait, lui, bien d'autres choses, auxquelles saint Grégoire de Nazianze n'a jamais songé. Ainsi, Hortense fut l'objet de sa curiosité.

Il écrivait à Juliette; et la matière admirable de ses lettres lui était fournie par les grands événements d'alors, la mort du pape, le conclave, les cérémonies des funérailles et l'intrigue des royaumes. Ses lettres sont si belles qu'il les a introduites dans les *Mémoires d'outre-tombe*[2]. Il les adressait tout ensemble à Juliette et à la postérité. La tendresse et l'histoire étaient alors ses graves muses.

Le 15 avril 1828, mercredi de la semaine sainte, à ténèbres, on chanta le *Miserere* dans la chapelle Sixtine. L'ambassadeur y fut. Il se souvint que Juliette, jadis, lui avait parlé de cette cérémonie : « J'en

1. Comte DE MARCELLUS, *Chateaubriand et son temps* (Paris, Michel Lévy, 1859), p. 370.
2. *Mémoires d'outre-tombe*, tome VIII, pp. 383 et suivantes.

étais, dit-il, à cause de cela cent fois plus touché... » De retour à l'ambassade, il écrivit à son amie... « Le jour s'affaiblissait; les ombres envahissaient lentement les fresques de la chapelle et l'on n'apercevait plus que quelques grands traits du pinceau de Michel-Ange. Les cierges, tour à tour éteints, laissaient échapper de leur lumière étouffée une légère fumée blanche, image assez naturelle de la vie que l'Écriture compare à une petite vapeur. Les cardinaux étaient à genoux, le nouveau pape prosterné au même autel où, quelques jours avant, j'avais vu son prédécesseur; l'admirable prière de pénitence et de miséricorde, qui avait succédé aux lamentations du prophète, s'élevait par intervalle dans la nuit et le silence... »

Pour écrire ces lignes d'une sonorité si noble, Chateaubriand s'était enfermé, tout en haut du palais de l'ambassade, dans un cabinet petit et reculé. Il fut content de ses phrases et il appela M. de Marcellus pour lui lire la lettre qu'ainsi Juliette ne connaîtrait pas la première. Il lut : « *...une petite vapeur* ». Là, il s'interrompit et il observa : « Il y a aussi quelque chose de pareil dans le livre de la Sagesse. Vous en souvenez-vous? *Umbrae enim transitus est tempus nostrum...* »

Puis, il continua : «... *dans la nuit et le silence* ». Il s'arrêta et dit : « Cette phrase a trop de désinences féminines; il faut, pour l'harmonie, la finir par un son masculin et lire *le silence et la nuit* ».

Quand la lecture fut terminée, M. de Marcellus

en ressentit une impression « si triste et si profonde » qu'il « oublia d'applaudir[1] ». Et Chateaubriand ne lui en voulut pas.

Juliette lut *le silence et la nuit*; c'est aussi ce que trouvent, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, les universels lecteurs conviés par Chateaubriand à ne point ignorer ce qu'il écrivait à Juliette. Ils savent aussi que désormais la littérature se mêlait à cette amitié; quelle littérature magnifique!... Mais, ambassadeur à Londres en 1822, Chateaubriand se plaignait de la contrainte qui l'empêchait d'écrire selon le vif émoi de son cœur : cette contrainte ne gêne plus l'ambassadeur qui, en 1828, représente le roi de France auprès du souverain Pontife. Ou, si elle le gêne, c'est à propos de dames qui ne sont pas Juliette.

Et elle, cependant, écrit; des lettres beaucoup plus simples, avec peu de ponctuation, quelques virgules de place en place, et voilà tout. Les idées se suivent ainsi, très vite, comme si, avec une modestie charmante, Juliette savait bien que ce n'est pas la peine de s'arrêter à aucune de ces idées-là. D'ailleurs, les phrases sont gentiment tournées; et l'on devine que Juliette devait parler avec aisance, avec une sorte de timidité qui se dépêche et qui n'est pas gauche du tout.

Chateaubriand revint à Paris, le 27 mai 1829. Tout de suite, et malgré d'autres divertissements, il reprit ses visites régulières à l'Abbaye-au-Bois. La

1. Comte DE MARCELLUS, *Chateaubriand et son temps*, p. 361.

société, certains jours, était nombreuse et illustre : Victor Cousin, qui avait des triomphes en Sorbonne, avec le libéralisme éloquent qu'il joignait à sa petite philosophie; Villemain, qui pressentait et ne détestait pas la révolution prochaine; le méchant et intelligent Hyacinthe de Latouche, Saint-Marc Girardin, le vieux Gérard, le duc de Doudeauville, le duc de Broglie, le comte de Sainte-Aulaire, Prosper de Barante, le baron Pasquier, Mmes Appony, de Fontanes, Gay, la comtesse de Boigne, etc.[1]

Au mois de juin, Juliette organisa une lecture de *Moïse*, tragédie en vers qu'avait écrite Chateaubriand vers la fin de l'Empire et que les directeurs de théâtres n'approuvaient pas. Lamartine était là; et le grand homme l'appelait un « grand dadais ». Il a raconté cet après-midi[2], qui ne l'amusa guère. La compagnie : « toute la gloire et tout le charme de la France ». Quant au salon, il avait, aux yeux du jeune poète, « la froideur d'une académie qui tiendrait séance dans un monastère ». Les meubles, simples et usés; sur les guéridons, des livres épars; sur les consoles, des bustes de l'Empire. Chateaubriand, grave, attendait, saluait avec cérémonie les arrivants. On avait chargé l'acteur Lafond de la lecture; et le gaillard, qui ne croyait peut-être pas devoir à l'auteur plus de prévenance, s'y était mal préparé : de sorte qu'il lut les premiers actes avec une hésitation

1. Édouard Herriot, *Mme Récamier et ses amis*, tome II, p. 248. Même référence pour la lecture du *Moïse*.
2. *Cours familier de littérature*, tome IX, p. 34.

fâcheuse. Chateaubriand lui prit les feuillets de son œuvre et lut lui-même... « On se retira, dit Lamartine, avec une émotion factice, mais avec un respect réel. » En fait de théâtre, il n'y a rien de plus mauvais que ce respect-là : Chateaubriand le sentit, avec amertume.

***

Vinrent les jours de la révolution.

Le 26 juillet 1830, Chateaubriand partit pour Dieppe, où Mme Récamier s'était établie. Il arriva le 27, à midi. D'abord, il se rendit à l'hôtel, s'habilla, se fit beau, puis alla faire visite à son amie. Les fenêtres de l'appartement que Mme Récamier occupait donnaient sur la mer. Il passa quelques heures « à causer et à regarder les flots[1] ». Puis arrivèrent Hyacinthe Pilorge avec des nouvelles, et Ballanche avec des journaux : « J'ouvris le *Moniteur* et je lus, sans en croire mes yeux, les pièces officielles. Encore un gouvernement qui, de propos délibéré, se jetait du haut des tours Notre-Dame! Je dis à Hyacinthe de demander des chevaux, afin de repartir pour Paris. »

Sur la manière dont il accueillit les ordonnances, nous avons un autre témoignage. C'est un passage du discours que prononça Jean-Jacques Ampère aux funérailles de Chateaubriand : « J'étais auprès de lui... J'entends encore l'accent indigné de ses

1. *Mémoires d'outre-tombe*, tome IX, p. 182.

paroles foudroyantes; je le vois, sublime de colère, en face de cette mer qui nous écoute, tandis qu'un magnifique soleil couchant qu'il ne pouvait, même dans ce moment, s'empêcher de contempler en poète, illuminait sa noble figure et resplendissait comme une auréole autour de son front irrité ». Admirons-le, ainsi auréolé du nimbe que lui fait le déclin du jour. Il devine et il prophétise la fin de la monarchie française; et, occupé de ces pensées formidables, urgentes, terribles, il regarde, en artiste, le beau soleil couchant!... Je ne sais s'il n'y cherche pas des allégories, des images. En outre, ne songe-t-il pas à ses responsabilités? La rude campagne qu'il a menée contre les ministres de Louis XVIII est pour quelque chose dans les embarras qu'a éprouvés la monarchie des Bourbons. Je crois qu'il pense à tout cela et qu'il s'interroge aussi sur la situation que fait à sa fortune politique le coup d'État des ordonnances... Mais il regarde la nature, qui prend les splendides couleurs du soir.

Il partit pour Paris. Il y venait avec le projet de défendre les « libertés publiques ». Mais il y trouva la révolution; et alors, ce qu'il eut à défendre, c'est la monarchie légitime. Ce tournant de sa vie politique est beau : l'on vit un homme qui sacrifiait à l'honneur son intérêt et jusqu'à ces préférences d'idées que d'autres appellent convictions.

Juliette aussi quitta Dieppe et vint se réinstaller à l'Abbaye. Un soir, après le dîner, Mme de Boigne prit un fiacre afin d'aller causer avec Juliette. Elle

apprit que le grand homme était furieux contre Charles X, furieux contre les pairs, furieux contre le lieutenant-général; et il était « censé malade ». Mme de Boigne ajoute, méchamment: « C'est sa ressource ordinaire lorsque son ambition reçoit un échec considérable; et peut-être au fond l'impression est-elle assez violente pour que le physique s'en ressente[1]. »

Mme Récamier presse Mme de Boigne d'aller avec elle trouver Chateaubriand. Il s'agit de le calmer.

Elles arrivent à la petite maison de la rue d'Enfer. On les introduit. Elles frappent à la porte du cabinet de travail et entrent.

Chateaubriand écrivait, à l'angle d'une table. Il était en robe de chambre et pantoufles, un madras sur la tête... Ce n'est pas l'aspect qu'il a désiré de laisser après lui : ce madras empêche les boucles romantiques de ses cheveux de flotter au vent qui vient des océans.

Sur la grande table où il travaillait, il y avait des livres, des papiers, des « restes de mangeaille » et, dit Mme de Boigne, des « préparatifs de toilette peu élégante ». Il reçut très bien les deux dames; toutefois, le madras, un mouchoir rouge et vert, le gênait visiblement.

Il préparait son discours pour la Chambre. Mme Récamier obtint qu'il le lût à ses visiteuses. Un discours terrible. On y voyait le duc d'Orléans s'avancer vers le trône deux têtes à la main.

1. *Mémoires de la comtesse de Boigne*, tome III, p. 428.

Mme de Boigne demanda au violent orateur si ce discours était, à son avis, l'œuvre d'un bon citoyen... « Je n'ai pas la prétention d'être un bon citoyen! » répliqua-t-il. Elle lui demanda s'il croyait que ce discours fût le moyen de faire rentrer Charles X aux Tuileries. Il s'écria : « Dieu nous en garde! Je serais bien fâché de l'y revoir!... » Alors, ne valait-il pas mieux se rallier à ce qui, présentement, pouvait encore entraver l'anarchie?... Mme Récamier intervint, raconta que Mme de Boigne était allée au Palais-Royal le matin même, qu'on y faisait grand cas de Chateaubriand et qu'on lui donnerait l'ambassade de Rome volontiers. « Jamais!... » cria Chateaubriand. Il se leva et il se mit à déambuler de long en large, à l'extrémité du cabinet.

Les deux dames causèrent ensemble, de manière à être entendues : elles énuméraient les services que rendrait à la religion l'auteur du *Génie du Christianisme*... Il ralentit sa marche, s'arrêta devant une planche de livres, croisa les bras, dit : « Et ces trente volumes qui me regardent en face, que leur répondrais-je? Non, non, ils me condamnent à attacher mon sort à celui de ces misérables! Qui les connaît, qui les méprise, qui les hait plus que moi?... »

Il se lança dans une longue diatribe contre les princes et la cour. Telle fut sa véhémence que Mme de Boigne en frissonnait. Le jour tombait, un jour tardif d'été. Seule restait bien éclairée la tête que coiffait le madras rouge et vert. Mme de Boigne la trouva satanique.

Il se calma un peu et il dit : « Quel Français n'a pas éprouvé l'enthousiasme des admirables journées qui viennent de s'écouler? Et sans doute ce n'est pas l'homme qui a tant contribué à les amener qui a pu rester froid devant elles!... » En parlant ainsi, avec la sincérité de la confiance et de la colère, Chateaubriand se rendait justice. Il a certainement eu beaucoup d'influence, bonne ou mauvaise, sur les idées libérales de cette époque. Les journées de Juillet réalisaient, sous une forme rude, sa haine de l'autocratisme; et la rancune qu'il avait contre les Bourbons coïncidait, en 1830, avec une question de principes. Il pouvait sans forfaiture, après les ordonnances, abandonner les Bourbons. Que d'autres l'ont fait, qui n'avaient pas là-dessus la même liberté que lui!... Il ne le fit pas. Tel fut son orgueil, son bel orgueil qui, dans les bonnes occasions, primait sur sa vanité.

Avant de s'en aller, Mme de Boigne lui demanda si décidément il n'avait rien à répondre au Palais-Royal. Il dit que non, que « sa place était fixée par ses précédents ». Juliette se retira, triste, inquiète et enchantée.

Ensuite, il donna toutes ses démissions, se réduisit, par coquetterie superbe, à l'indigence. Il avait soixante-deux ans; il se mit à noircir du papier pour les libraires et, afin de pouvoir quitter la France où les choses s'arrangeaient à l'exclusion de lui, beau bohème, il chargea les commissaires-priseurs de lui vendre son mobilier, ses dorures de pair et tout cela.

***

Les deux amants, les deux amis qui ont, pour leur usage, inventé l'art de vieillir dignement ensemble, retrouvons-les un peu plus tard, au début du printemps de 1834[1]. Juliette a cinquante-sept ans, René en a soixante-six. Juliette, à l'Abbaye-au-Bois, s'est installée plus élégamment; du troisième étage où elle avait d'abord sa cellule, elle est descendue au premier étage. On doit monter un grand escalier puis traverser deux pièces très obscures; et l'on arrive au salon.

Il est bientôt deux heures de l'après-midi. Juliette a, ce jour-là, convoqué une douzaine de personnes pour une circonstance pathétique : lecture sera donnée de plusieurs chapitres des *Mémoires d'outre-tombe*. C'est l'œuvre à laquelle Chateaubriand travaille depuis une trentaine d'années, l'œuvre de son orgueilleuse prédilection, l'œuvre qu'il a consacrée à lui-même et à sa renommée durable. Mémoires d' « outre-tombe »; mais ce grand voluptueux un peu pervers souhaite un avant-goût de l'immortalité qu'il se promet : avec l'amusement d'une coquetterie inquiète, il va s'enquérir de lui-même et de sa persistance auprès de la postérité qui commence.

Les invités arrivent, entrent dans le salon. Il y a là un beau silence.

1. Voir, là-dessus, SAINTE-BEUVE, *Portraits contemporains*, tome I, pp. 8 et suiv.; EDMOND BIRÉ, préface de son édition des *Mémoires d'outre-tombe;* et, du même auteur, *Les dernières Années de Chateaubriand*, p. 206.

A droite de la cheminée est assise Juliette, non plus comme jadis étendue, voluptueuse impératrice de Pompéi, sur la chaise longue où David l'a peinte, non, beaucoup moins jeune, belle encore et d'une beauté sur laquelle la vie a mis sa patine admirable. En face d'elle, de l'autre côté de la cheminée, une place est vide, où personne ne se mettrait : c'est la place du dieu, qui fera vis-à-vis à la déesse. Sur la cheminée, il y a, au lieu d'une pendule, un vase, avec une branche de fraxinelle. Et il n'est pas besoin de pendule : la mesure du temps, on l'a, par l'émouvante perspective des souvenirs; et on l'aura, tout à l'heure, plus encore, jusqu'à l'angoisse, lorsqu'une voix respectueuse lira les mémoires augustes du grand homme, évocateurs de plus d'un demi-siècle.

Sur les consoles, il y a des bustes de l'Empire; les fauteuils ont la tête de sphinx; la causeuse de damas bleu ciel a le col de cygne doré. Contre le mur, dans son cadre d'or, on voit *Corinne improvisant au cap Misène.* C'est le portrait de Mme de Staël; le baron Gérard l'a fait pour le prince de Prusse, qui l'a donné à Juliette. Et ainsi président l'assemblée le souvenir d'une amitié glorieuse et le témoignage d'un ardent amour. Corinne regarde Juliette, moins jeune et qui n'est plus romanesque.

La compagnie est la plus noble d'alors, par la naissance, par l'esprit ou par le cœur. C'est le prince de Montmorency, le duc de La Rochefoucauld Doudeauville, le duc de Noailles; c'est Edgar Quinet, grand idéologue; c'est Sainte-Beuve, jaloux, en-

vieux, tatillon, méchant, mais sur qui la séduction du lieu prédomine, et qui tourne à l'obséquiosité son visage de bedeau narquois, et qui écoute passionnément; c'est le génial Ampère, brillant, remuant; c'est le doux et le bon Ballanche, l'ami de tous les jours, tristes ou gais, âme de gentillesse attendrie; c'est l'abbé Gerbet, Dubois, Léonce de Lavergne, Charles Lenormant; c'est encore Mme Tastu, la poétesse qui nous semble un peu surannée, mais qui était alors à la mode et qui composait des romances pareilles à des rubans gardés comme des reliques d'amour.

A deux heures, Chateaubriand arrivait. Il tenait à la main, enveloppé dans un mouchoir de soie, son manuscrit. Il le remettait à Ampère ou à Charles Lenormant. Et puis, ému à la pensée de lui-même, il allait s'asseoir à la place qu'on lui avait gardée. Le silence augmentait; la lumière du soleil de mars n'entrait qu'au travers de fins rideaux bleus. Et la lecture commençait.

La lecture déroulait en ondes lentes les années lointaines. Elle évoquait ces tableaux anciens, le château de Combourg, la grève de Saint-Malo où un petit Chateaubriand joue comme un diable avec de rudes gamins; elle évoquait ce doux visage de tristesse et de poésie, Lucile de Chateaubriand, frêle et livrée au désespoir mélancolique; elle évoquait les courses américaines, Atala, Céluta, les soirées de lune et de rêverie dans les solitudes d'outre-mer; elle évoquait l'armée des princes, la pauvreté de l'exil;

et puis elle évoquait aussi Pauline de Beaumont, dont le cœur brûla l'inquiète poitrine.

Ainsi se succédaient les années, les paysages, les figures. Tout cela, une seconde, apparaissait et puis s'anéantissait de nouveau dans le silence que couvraient de nouvelles paroles.

Imaginons l'émoi de René qui assiste à ce défilé interminable, et rapide pourtant, de sa destinée où se mêlent tristesse et joie, gloire et frivolité, orgueil surtout, orgueil et mort. Il n'a pas dit, d'un bout à l'autre de ses *Mémoires*, la vérité. Non, il a veillé au bel arrangement de sa légende. Et maintenant, pendant qu'on lit à haute voix ces *Mémoires*, je crois qu'il note au passage les embellissements artificiels dont il a orné son image. Je le crois; je le vois sourire. Et je n'en suis pas sûr : la poésie et la réalité, adoucies par le temps, se fondent à merveille, dans son livre et dans son souvenir sans doute. Et ses yeux regardent, en pensée, l'image : il se demande s'il l'a faite assez belle. Pour le savoir, il regarde Juliette.

Elle, la déesse immobile, sent l'admiration recouvrir, pour elle, tout le détail de cette destinée tumultueuse, où tant de choses l'attristeraient, si le héros n'était pas devenu un demi-dieu qu'il ne faut pas juger comme un autre homme.

Ils se regardent, elle et lui, qui se sont aimés jadis ardemment, avant de rentrer dans l'ordre souverain.

Il y a tout de même, dans leurs regards, une in-

finie tendresse et la reconnaissance extrême de deux êtres qui ont uni leurs solitudes d'âmes extraordinaires et qui ne pouvaient attendre ce bienfait que l'un de l'autre.

La véritable vieillesse vint, à pas de loup, comme fait la nuit, l'insidieuse nuit, qui peu à peu s'approche, décolorant les objets avant de les ensevelir.

En 1837, Mme de Chateaubriand fut malade. Chateaubriand lui-même était fatigué. Les médecins leur conseillèrent un peu de repos à la campagne. Ils partirent pour Dieppe. Mais, en chemin, Chateaubriand songea qu'il y avait là-bas des élections et que la beauté de la mer en serait gâtée. Ils s'arrêtèrent à Chantilly. Peut-être, obscurément, Chateaubriand préféra-t-il, au souvenir de l'escapade qu'il avait tentée avec la gentille Mme de C..., le souvenir de Juliette et le séjour qui avait abrité les voluptueux préludes de leur tendresse. Il la regretta. Au milieu de la forêt si belle, au bord des eaux et dans les jardins abandonnés, il eut, pensant à elle, « le cœur navré ». La mémoire du grand Condé, celle de Bossuet, celle de Marguerite de Montmorency, celle du vainqueur de Lens, celle aussi de ce « pauvre jeune homme », le duc d'Enghien, l'accompagnaient dans ses promenades. Il s'attristait sur le passé, sur cette gloire inutile. On vendait aux enchères le parc et les bois, dans l'hôtel même où il était, « à cent et un coquins qui vont m'empêcher de dormir »... Il écrivit à Juliette : « Je n'ai eu qu'une pensée en me promenant dans ces bois, en voyant

de longues percées traversant arbres après arbres, c'était vous[1]... » Ainsi se mêlaient dans sa mélancolique rêverie les journées augustes de l'histoire et les journées charmantes de son amour; elles se confondaient, le voisinage des unes glorifiait les autres et le même sentiment de la mort prochaine, évoqué par l'emblème des arbres qu'avait marqués le bûcheron, présidait au jeu divers de ses pensées.

Septuagénaire, il soignait encore sa toilette, pour les visites qu'il faisait à Juliette. On le voyait cheminer parmi la foule, petit vieillard élégant, habillé d'une redingote noire assez courte, le pantalon maintenu sur la chaussure par des dessous de pieds, la cravate soignée, des gants, une badine d'ébène à la main. La tête, un peu inclinée sur l'épaule, était fort belle : osseuse, quasi ascétique, les tempes saillantes, le front magnifique, dénudé au milieu, mais couronné d'épais cheveux blancs; et, sous les sourcils touffus, le regard était doux, triste, énergique et souverain.

Il venait tous les jours à l'Abbaye-au-Bois; c'était le refuge de sa mélancolie.

Il détestait de vieillir. Un jour, au commencement de l'hiver de 1839, il y avait un peu de monde, chez Mme Récamier. Mlle Rachel était là, toute jeune et déjà renommée pour avoir été, dans *Les Horaces*, une Camille surprenante; mais elle ignorait absolument le monde et il fallut que la bonne Mme Ancelot

1. Edmond Biré, *Les dernières Années de Chateaubriand*, p. 259. Lettre du 31 octobre 1837.

l'instruisît à l'écart de ce qu'était Mme Récamier[1]. Elle lut à ravir une scène de *Polyeucte* et puis elle récita la prière d'*Esther*. Chateaubriand, « ému mais ralenti par l'âge », se souleva difficilement. Il s'approcha de la jeune fille et, « lui prenant affectueusement les mains », il lui dit d'une voix faible : — « Quel chagrin de voir naître une si belle chose, quand on va mourir!... » Il le dit, assurément, de toute son âme, avec la sincérité qu'il avait, en somme, le plus souvent et avec cet imperceptible cabotinage qu'il employait volontiers pour ajouter à ses sentiments quelque chose de vif et de remarquable.

La petite actrice ne se laissa pas intimider et elle répondit : « Mais, monsieur, il y a des hommes qui ne meurent pas[2]... »

Elle dit cela du même ton « animé et pénétrant » qu'elle avait eu pour réciter la prière de la jeune Israélite, comme si elle continuait d'invoquer le ciel. On peut croire que Chateaubriand aima cette repartie. Cependant, la promesse de l'immortalité ne le consolait pas de la mort.

En 1840, Mme Récamier s'absenta quelques semaines, pour aller prendre les eaux d'Ems. Chateaubriand, loin d'elle et de son amitié tutélaire, fut éperdu. Il lui écrivit : « Vous êtes partie, je ne sais plus que faire. Paris est le désert, moins sa beauté...

1. Édouard Herriot, *Madame Récamier et ses amis*, tome II, p. 335.

2. Comte de Marcellus, *Chateaubriand et son temps*, p. 134. Voir aussi : Justin Bonnaire, *Ode à M. le vicomte de Chateauqriand* (brochure, Nancy, 1839).

Où vous manquez, tout manque... Vous ne m'écrirez pas. Moi, je vous écrirai, quoique pouvant à peine former une lettre. Le vieux chat ne peut plus jeter sa griffe qui se retire. Je rentre en moi. Mon écriture diminue, mes idées s'effacent; il ne m'en reste plus qu'une : c'est vous[1]. »

Suivons-le d'année en année. C'est le déclin majestueux et pathétique du soleil, après un jour mêlé de rayons et d'orages.

En 1841, comme Ampère allait en Grèce, Chateaubriand lui écrivit : « Faites bien mes adieux au mont Hymette, où j'ai laissé des abeilles; au cap Sunium, où j'ai entendu des grillons; et au Pirée, où la vague venait mourir à mes pieds dans le tombeau de Thémistocle... Il me faudra bientôt renoncer à tout. J'erre encore dans ma mémoire, au milieu de mes souvenirs; mais ils s'effaceront... Vous n'aurez retrouvé ni une feuille des oliviers ni un grain des raisins que j'ai vus dans l'Attique. Je regrette jusqu'à l'herbe de mon temps. Je n'ai pas eu la force de faire vivre une bruyère... »

Je n'ai pas eu la force de faire vivre une bruyère, — je ne sais pas s'il y a, dans toutes les littératures, une telle phrase de détresse; je ne sais pas s'il y a une telle phrase de désespoir définitif, dans les prophètes de Jérusalem qui ont le plus terriblement dénoncé l'inutilité de vivre et d'agir. Et voilà le chagrin dernier de l'homme qui peut-être a le plus

1. Edmond Biré, *Les dernières Années de Chateaubriana*, p. 301. Lettre du 19 juillet 1840.

ardemment rêvé d'éterniser ses minutes : il avait mis tout son génie à les entourer des bandelettes tutélaires qui gardent contre la corruption les insignifiantes momies... Et, quoi? il n'a pas pu faire vivre une bruyère... Mais cela eût été l'œuvre d'un dieu. Cette mélancolie est celle d'un dieu orgueilleux et qui a manqué à sa tâche.

***

Il vieillit. La goutte lui tourmente les mains et les jambes. Il se traîne plutôt qu'il ne marche. A peine, du rez-de-chaussée qu'il habite rue du Bac, va-t-il jusqu'à l'étroit jardin où trois douzaines d'oiseaux sont en cage, « à l'abri des chats et de la politique[1] ». Il lui faut des bâtons; il lui faut un domestique qui le soutienne, qui l'aide à monter l'escalier de Juliette.

La politique le dégoûte et il ne prévoit que malheur. Un jour, à l'Abbaye-au-Bois, vint le jeune Victor de Laprade. Celui-ci avait encore l'âge où l'on peut compter sur les progrès d'une société démocratique[2]. Il énonça son idéal, avec une confiance éloquente. Chateaubriand l'écouta, souriant avec chagrin. Puis il parla. Il prophétisa la chute du trône de Juillet, l'avènement de la démocratie; mais cette

1. Lettre de Mme de Chateaubriand à Clausel de Coussergue, citée par M. E. Biré, *Les dernières Années de Chateaubriand*, p. 361 (Lettre du 10 février 1844).
2. E. Biré, *l. l.*, p. 383.

démocratie serait abjecte : lutte des appétits et des convoitises, et puis « le repos dans la stupidité d'une demi-barbarie, de vastes pâturages où des troupeaux humains brouteraient une herbe épaisse, le front bas et sans jamais regarder le ciel »...

De telles méditations attristaient, alourdissaient sa pensée. Il parla de moins en moins.

En même temps, il devint sourd, ou à peu près. Entre le monde extérieur, où jadis il était si allègre, et lui qui se cantonnait en lui-même, une muraille se bâtissait. Et Juliette devint aveugle, ou à peu près. Ainsi, l'un et l'autre, ils n'avaient plus guère de communication : chacun d'eux entrait dans une solitude annonciatrice de la mort qui est la solitude définitive.

Tout de même, et c'était le dernier mouvement de leur cœur, ils voulaient encore être ensemble, — être seuls l'un près de l'autre. Et le vieux Chateaubriand se faisait porter à l'Abbaye-au-Bois. A cause de la cataracte dont souffrait Juliette vieillie, les rideaux étaient clos. Il fallait cheminer dans une obscurité que seule animait la voix, la pauvre et charmante voix de l'aveugle, toute enfoncée dans son fauteuil que garantissait un grand paravent Louis XV. Mais René n'entendait presque plus cette voix qui lui était douce et amicale, cette voix qui l'avait tant ému, cette voix dont les bribes qui arrivaient à ses oreilles semblaient venir du passé mort, des abîmes du temps lointain. Et il n'avançait qu'à tâtons, majestueux, triste et cérémonieux.

Il s'installait dans un autre fauteuil. Et ainsi, face à face, le roi du génie et la reine de la beauté, malades et vieux, demeuraient longtemps l'un auprès de l'autre, silencieux, sans plus rien dire. Ils s'étaient tout dit. Et le commun voisinage leur allégeait la pensée de l'éternité.

J'appelle éternité leur rêve, faute de savoir comment le définir. Il n'est pas facile d'entrer dans le secret d'un tel silence.

En 1846, pour qu'on lui fît l'opération de la cataracte, Juliette alla s'installer à Passy. Chateaubriand y venait tous les jours. Le 16 août, il n'arriva point; et, le 17, il écrivit à son amie : « Me voilà arrêté; j'étais descendu hier au Champ-de-Mars, quand mes deux rosses, faisant les fringantes, se sont emportées et m'ont un peu traîné. Je ne puis donc aller vous voir aujourd'hui. Adieu donc jusqu'à demain, si je me trouve un peu bien et si je puis remuer. » Il s'était cassé la clavicule. Juliette revint aussitôt à Paris, remettant à plus tard son opération, afin de soigner son ami.

A partir de cette époque, Chateaubriand fut tout à fait incapable de marcher. Quand il allait à l'Abbaye-au-Bois, on le portait de sa voiture au salon; et alors, on le plaçait sur un fauteuil qu'on roulait jusqu'à la cheminée. Il souffrait de ses infirmités, et il en souffrait dans sa coquetterie.

Le 9 février 1847, Mme de Chateaubriand mourut. On l'enterra dans la chapelle de l'Infirmerie Marie-Thérèse. A la mort de cette femme « distin-

guée par l'exercice des bonnes œuvres qu'inspire la religion », Chateaubriand eut beaucoup de chagrin, il me semble. Dans l'état de tristesse où il languissait, cet événement l'affligea. Il mit la main à sa poitrine et dit à l'abbé Deguerry : « Je viens de sentir la vie atteinte et tarie dans sa source; ce n'est plus qu'une question de quelques mois... » Évidemment, il songeait là surtout à lui, mais cette fois à l'occasion de Mme de Chateaubriand. Cela ne lui était pas arrivé en maintes circonstances. Détaché maintenant de quelques-uns des plaisirs qui l'avaient le plus diverti, il ressentait plus intimement l'émoi des heures nouvelles et dernières. Il était prompt à s'attendrir et à se désespérer plus sincèrement que jamais.

De plus en plus, son orgueil s'est tourné vers la religion. La littérature ne l'intéresse plus. Il songe à la mort. Le voyage, dit-il, a été long; et il est las. Il a écarté toutes les chimères et il n'est plus qu'un croyant simple qui éloigne les tentations de l'esprit.

Un jour, à l'Abbaye, Lamennais tâcha d'entamer une controverse religieuse avec l'auteur du *Génie du Christianisme.* Chateaubriand l'interrompit d'un geste brusque : « Ah! de grâce, mon cher ami, n'engageons point de discussions théologiques. Je m'en tiens à mon credo et j'y trouve ma consolation[1]! »

Au mois de juin 1847, quatre mois après Mme de Chateaubriand, mourut Ballanche. Mme Récamier,

1. Comte DE MARCELLUS, *Chateaubriand et son temps*, p. 0· 11

qu'on venait d'opérer de la cataracte, arracha le bandeau de ses yeux et alla veiller au chevet de son vieil adorateur. Bientôt, elle fut tout à fait aveugle.

Chateaubriand lui offrit de l'épouser. Elle refusa, disant : « Un mariage, pourquoi? à quoi bon? A nos âges, quelle convenance peut s'opposer aux soins que je vous rends? Si la solitude vous est une tristesse, je suis toute prête à m'établir dans la même maison que vous... Si nous étions plus jeunes, je n'hésiterais pas, j'accepterais avec joie le droit de vous consacrer ma vie. Ce droit, les années, la cécité me l'ont donné... » Elle ajoutait : « Ne changez rien à une affection parfaite. »

Au mois de juillet de cette année 1847, elle fut malade. L'opération qu'elle avait subie, tant de tourments et puis cette alarme pénible de vieillir et de s'en apercevoir, tout cela qui était sans espoir la mit dans un cruel état de souffrance. Il fallut qu'elle consentît à partir pour la campagne. Sa nièce, Mme Lenormant, l'accompagnait. Chateaubriand supporta mal cette solitude où il restait. Il écrivit : « C'est grand dommage, d'être toujours séparés. Hélas! quand nous reverrons-nous? Je pense toujours qu'il ne faut jamais se quitter, car on n'est pas sûr de se revoir. Ma santé est bonne, mais elle sera meilleure quand vous reviendrez. Revenez donc vite : j'ai grand besoin de ne plus vous quitter... »

C'est un peu égoïste; mais ce genre d'égoïsme est la forme la plus simple et la plus naturelle

de la tendresse. Et puis, il finissait ainsi : « Adieu, adieu et toujours adieu; c'est là ce dont se compose la vie ». C'est vrai qu'il avait dit, dans sa longue vie, beaucoup d'adieux. Jadis, ils ne lui étaient pas extrêmement pénibles, parce qu'ils coïncidaient, en somme, avec des bonjours. Désormais, non. Les attaches plus anciennes qu'il devait rompre lui étaient, à la rupture, plus douloureuses. Il voyait la solitude se faire autour de lui qui supportait de moins en moins facilement d'être seul.

Cependant, il n'avait pas encore fini tout à fait de voyager. A l'automne, il partit pour aller voir son vieil et cher ami Hyde de Neuville, — l'ami de Blanca, une quarantaine d'années plus tôt!... Il passa quelques jours à Lestang. Ensuite, le 2 octobre, il écrivit à son hôte : « Me voilà aux confins de la Bretagne... Il n'y a rien, que moi, qui change dans tout cela; c'est un grand malheur, mais il n'y a rien à y faire... Nous emportons tous nos regrets avec nous. Ils sont bien profonds, je vous assure. Je voudrais bien passer ma vie avec vous... » Comme il est triste et comme il est désemparé! Naguère si jaloux de son indépendance, comme il a besoin de secours!... *Je voudrais bien passer ma vie avec vous...* Naguère, il n'y eut pas un être au monde, ni sa femme, ni aucune femme, sage ou folle, et fût-ce Juliette Récamier, la plus belle de toutes, non, pas un être avec lequel il prît volontiers le parti ou le sérieux engagement de passer toute sa vie. Maintenant, il a trop peur de cette solitude que lui serait

l'indépendance; et puis, « toute sa vie », ce n'est pas grand'chose, ce n'est pas plus longtemps que ce qu'il a donné aux divers objets de sa ferveur.

Il écrivait encore à son vieil ami et terminait ainsi sa lettre : « Bien à vous, je vous le jure. Mettez, je vous en prie, tous mes remerciements aux pieds de mes jeunes reines et qu'elles reconnaissent les vœux d'un vieux serviteur qui leur a consacré sa vie... » Il est encore galant, courtois avec les dames, cérémonieux et gentil. Même, il a conservé l'habitude gracieuse de dire, et probablement de croire, qu'il consacre sa vie aux toutes dernières femmes qu'il a vues. Seulement, il ne dit plus « sa vie et le monde »; il se contente de sa vie, laquelle n'est plus un cadeau bien durable.

A mesure que les jours passaient, des tristesses nouvelles arrivaient. On dut faire à Mme Récamier une seconde opération de la cataracte. La première, faite à un œil, n'avait pas donné de résultats; on essaya d'opérer l'autre œil, et ce fut à peu près inutile.

L'Abbaye-au-Bois, au mois de février 1848, la voici, d'après les *Derniers souvenirs* du comte d'Estourmel[1] : « On ne pénètre qu'à tâtons dans le grand salon de l'Abbaye-au-Bois; les volets, les rideaux sont fermés et le jour de la porte ne suffirait pas à guider vos pas, si la douce voix de la pauvre aveugle n'aidait à vous diriger vers le grand para-

1. Comte D'ESTOURMEL, *Derniers souvenirs*, pp. 17 et suiv.

vent qui abrite son fauteuil. Vos yeux restent quelque temps voilés comme les siens; mais vous êtes en pays ami; et vous reconnaissez les voix de M. Ampère, de M. Brifaut. Hélas! on ne peut plus entendre celle de M. Ballanche, et l'on n'entend presque plus jamais celle de M. de Chateaubriand. Il reste enveloppé dans son immuable taciturnité. » Quelle poignante impression de fin de vie! Ce silence final est angoissant. Ce silence et cette obscurité donnent le sentiment de la mort qui commence. Et, tous ces personnages illustres, elle et lui plus que les autres, émouvants et un peu théâtraux naguère quand ils étaient les héros de la comédie et du drame le plus en vogue, n'ont-ils pas l'air — on ose à peine le dire — n'ont-ils pas l'air, dans ce silence et cette obscurité, de répéter pour le tombeau?...

Quelquefois, s'il n'y a que très peu de monde, Chateaubriand se met à réciter des vers, jusqu'au moment où la mémoire lui manque. Et alors, Mme Récamier continue.

Dans les derniers mois, il reçut de temps en temps rue du Bac une petite société de quatre ou cinq personnes, toujours les mêmes, Mme Récamier, la comtesse Caffarelli, Ampère, Noailles, Loménie. Il recevait dans sa chambre à coucher, simple comme une cellule, avec son petit lit de fer entouré de rideaux blancs et protégé d'un crucifix. Deux fenêtres donnaient sur un petit jardin plein d'ombre et de silence, voisin de l'admirable jardin des Missions étrangères. Au mur, il y avait une Sainte Famille de Ra-

phaël, copiée par Mignard. Sur la cheminée, deux statuettes, l'une qui représentait M. de Fitz-James et l'autre Velléda. Sur les meubles, des livres épars; au pied du lit, une caisse de bois blanc, dont la serrure était détraquée : dans cette caisse, le manuscrit des mémoires.

En 1847, on en fit encore plusieurs lectures. Chateaubriand, assis dans un fauteuil, les regards dirigés vers la fenêtre et le jardin, écoutait. Écoutait aussi, avec angoisse, émerveillement, Juliette Récamier, qui était arrivée « les bras un peu tendus en avant », selon le geste habituel des aveugles.

Le 24 février 1848, Louis de Loménie survint, annonçant que la France était entrée en république. Chateaubriand garda le silence, mais il sourit. Et ce sourire, que je me figure tout plein de tristesse, signifiait une prescience qui vérifiait sa prophétie. Un peu plus tard, il dit : « C'est bien; cela devait arriver. »

Béranger, à son tour, parut. Chateaubriand dit, et, je suppose, avec une sorte de mépris : « Eh! bien, vous l'avez, votre république?... — Oui, je l'ai, répondit Béranger; mais j'aimerais mieux encore la rêver que la voir[1]!... »

Juliette Récamier ne quittait presque plus Chateaubriand. Elle ne le voyait pas. Il ne l'entendait

1. C'est, déjà, le mot magnifique de notre Forain : « Elle était si belle, sous l'Empire!... » L'anecdote de Chateaubriand et de Béranger est racontée par COLLOMBET, *Chateaubriand, sa vie et ses écrits* (Lyon et Paris, 1851), p. 352.

presque pas; il s'enfonçait de plus en plus dans le silence où bientôt il dormirait.

Les journées de juin l'agitèrent et la mort de l'archevêque de Paris le remua. Il dut s'aliter.

Le 2 juillet, un dimanche, il demanda le prêtre. Il reçut le viatique, « non seulement avec sa pleine et parfaite connaissance, mais encore avec un profond sentiment de foi et d'humilité ».

Le lendemain, 3 juillet, il dicta ceci à son neveu : « Je déclare devant Dieu rétracter tout ce qu'il peut y avoir dans mes écrits de contraire à la foi, aux mœurs et généralement aux principes conservateurs du bien... » Il se fit relire ces lignes. Puis, il voulut les relire lui-même, de ses yeux qui allaient mourir. Alors, il fut tout à fait tranquille, ayant mis en ordre toutes choses et les affaires de sa conscience. Et il attendit la mort.

Juliette Récamier se tenait à son chevet de moribond. Quelquefois, comme le chagrin la suffoquait, elle sortait un instant. Chateaubriand la regardait s'éloigner. Et il ne la rappelait pas; il continuait à se taire, mais « avec une angoisse où se peignait l'effroi de ne plus la revoir[1] ».

Elle fut là quand il mourut, le 4 juillet. Il y avait aussi le comte Louis de Chateaubriand, l'abbé Deguerry, curé de Saint-Eustache, et la supérieure de l'Infirmerie Marie-Thérèse. Il mourut à huit heures un quart du matin.

1. *Souvenirs et correspondance tirés des papiers de Mme Récamier*, tome II, p. 563.

Juliette était là, dans cette petite chambre pauvre qui ressemblait à une cellule de couvent, dans cette petite chambre et auprès de ce lit de fer où s'apaisait, où s'endormait pour l'éternité incertaine cette âme de tempête.

Les dernières heures, comme Chateaubriand ne parlait plus et comme Juliette était aveugle, Juliette ne savait pas où en était cette aventure de mort. Elle non plus ne parlait pas; elle participait à ce silence qui préludait au silence final.

Et elle ne vit pas que Chateaubriand mourait. Mais elle l'entendit, lorsque les prières se turent.

Ainsi mourut René, en compagnie peu nombreuse de tendresse et de piété. Dans la petite chambre et dans le lit de fer, il n'y eut plus rien, que le silence et le repos. Seule durait une mémoire terrible et alarmante, qui n'a pas fini d'inquiéter les âmes, de les séduire et de les tourmenter.

***

Après la mort de Chateaubriand, Mme Récamier ne pleura point; sa douleur n'eut pas de révolte et son désespoir était calme à cause de la certitude qu'elle avait de ne pas survivre longtemps[1]. Elle devint étrangement pâle et prit le deuil. A l'heure où d'habitude René venait la voir, si la porte s'ouvrait, elle tressaillait; aveugle et fidèle aux souvenirs, elle avait des apparitions soudaines de son ami.

1. Tous ces détails, je les emprunte aux *Souvenirs* de Mme Lenormant, tome II, pp. 564 et suiv.

Elle désirait de mourir. Cependant, elle craignit le choléra, pour la laideur de ce mal. Elle quitta l'Abbaye-au-Bois et alla s'installer chez sa nièce, Mme Lenormant. C'est là qu'elle mourut, le 11 mai 1849, emportée par le choléra. Mais, par une exception remarquable, l'affreuse maladie qui la tuait n'altéra point son visage. Elle eut dans la mort une surprenante beauté; « ses traits, d'une gravité angélique, avaient l'aspect d'un beau marbre; on n'y apercevait aucune contraction, aucune ride, et jamais la majesté du dernier sommeil ne fut accompagnée d'autant de douceur et de grâce ».

Pour la tombe de Juliette, un poète de l'Anthologie aurait trouvé l'inscription la plus digne de cette femme singulière et dont l'aventure ici-bas fut nonpareille. Il aurait dû, en peu de mots, dire que Juliette avait été la femme la plus belle de son temps, la plus aimée, la plus coquette et celle aussi qui avait su, le plus d'années, fixer l'âme du plus beau comme du plus frivole génie d'alors. Et l'âme de Juliette vivrait en deux lignes bien rythmées, de mots choisis, d'une mélodie douce, élégante, mémorable et pure comme elle.

***

Vers l'époque où Juliette et René promenaient leur royal amour sous les ombrages de Chantilly, Adalbert de Chamisso, poète et botaniste, fit, avec le chancelier comte de Roumantzof, un grand voyage de découvertes autour du monde. Un jour, leur vais-

seau, le *Rurik*, ayant longé de singuliers parages, aborda dans une île dont il n'existait aucune indication sur les cartes. L'équipage prit terre et crut bientôt apercevoir que nul navire d'un pays civilisé n'avait encore jeté l'ancre en ce climat. L'île était habitée d'une peuplade aux mœurs très douces et qui adorait une idole. Adalbert de Chamisso put voir l'idole. C'était une gravure encadrée, un merveilleux visage qui souriait. Et Adalbert de Chamisso reconnut les traits charmants de Juliette Récamier, tels qu'Isabey les avait peints.

L'on ne sut pas comment cette image était arrivée en cette île perdue. Les indigènes ne le disaient pas, car l'origine des dieux est un mystère que la piété des fidèles ignore volontiers.

Mais le chevalier de Cussy, à qui cette anecdote précieuse fut racontée par Chamisso lui-même et qui l'a consignée dans ses *Souvenirs*[1], la commente ainsi : « Cette circonstance est un exemple de l'empire que la beauté réelle peut exercer sur l'esprit et le cœur des hommes. »

Il est permis de supposer que l'idole jolie sourit encore à ses adorateurs rouges ou noirs, coiffés de plumes probablement et analogues à ces bons sauvages qui furent les compagnons d'Atala et de Celuta, et que la religion de Juliette est, là-bas, constituée pour longtemps, car le culte des dieux lointains dure au delà d'un siècle.

1. *Souvenirs du chevalier de Cussy*, tome I, p. 245.

IV

HORTENSE ALLART

Les Grecs, qui ont placé la Mémoire dans le chœur des muses, imaginèrent en son honneur de gracieuses mnémotechnies. Par exemple, ils racontaient que, le jour de la bataille de Salamine, Eschyle arrivait au plus haut point de sa carrière, Sophocle était au nombre des adolescents qui célébraient la victoire; et Euripide naissait. De telles coïncidences, où il serait agréable de voir l'œuvre de la destinée, témoignent de l'ingéniosité publique. Quand il y a dans les hasards un peu de régularité, il est rare que les hasards aient travaillé tout seuls.

Cependant, au mois de septembre 1801, — l'année même où Chateaubriand conquit l'amour de Pauline de Beaumont et partit avec elle pour le refuge tendre de Savigny; cette année même où il vit pour

la première fois Juliette Récamier, qu'il ne devait aimer que dix-sept ans plus tard, — cette année-là, naquit à Milan Hortense-Thérèse-Sigismonde-Sophie-Alexandrine Allart, qu'il devait aimer vingt-huit ans plus tard.

Ainsi la bienveillante, féconde et scandaleuse nature pourvoyait aux amours de René : elle lui préparait un perpétuel renouvellement d'affectueuse jeunesse.

Les *Mémoires d'outre-tombe*, qui racontent tant de choses, — souvent exactes, — sont à peu près silencieux, pour ce qui est d'Hortense. Ils ne la mentionnent qu'une fois, et seulement comme une distinguée femme de lettres : « Madame Tastu marche au milieu du chœur moderne des femmes poètes, en prose ou en vers, les Allart, les Waldor, les Valmore, les Ségalas, les Révoil, les Mercœur, etc., etc. : *Castalidum turba*[1]. » Belle énumération, flatteuse, mais où l'on n'aperçoit pas qu'une tendresse soit dissimulée. Chateaubriand, dans ses *Mémoires*, parle beaucoup de ses amies; mais il a l'honorable soin de présenter ses amours comme des amitiés : le reste, il le donne à entendre... Avec Hortense, ce n'était pas possible. Cette aimable femme avait eu de si célèbres et nombreuses aventures, qu'en se disant son simple ami, Chateaubriand risquait le ridicule. Il supprima cette anecdote d'une existence qui était assez riche, au surplus, sans cela.

1. *Mémoires d'outre-tombe*, tome XI, p. 397.

Mais il aima Hortense qui l'aima : cette personne vive, complaisante et qui avait, avec un esprit de philosophe et de littérateur, un cœur de grisette, le divertit des grandes dames.

En 1828, vers la fin de l'année, Chateaubriand était ambassadeur à Rome. On lui avait conféré cet honneur, afin de ne pas l'avoir dans l'opposition; et on l'avait envoyé là-bas, afin de ne pas l'avoir à Paris. Bref, on s'était, avec munificence, débarrassé de lui. Et il était parti avec chagrin. Sa femme l'accompagnait : ce n'était pas pour lui faire aimer mieux ce bel exil. L'idée de fouler un sol historique et de vivre au milieu de ruines qui lui inspireraient de belles phrases lui avait fait préférer ce poste à un autre. Il avait là des souvenirs personnels qui, mêlés aux souvenirs de la plus éclatante histoire du monde, ne déplaisaient point à son orgueil. En outre, dans une église de la ville éternelle, dormait, sous le mausolée qu'il lui avait élevé, Pauline de Beaumont, amour émouvant, mélancolique mémoire.

Seulement, à Rome, en dépit de tout cela, il s'ennuya de tout son cœur; et, pour s'ennuyer, René n'avait pas son pareil. Il écrivait de fréquentes et longues lettres à Mme Récamier. Celle-ci n'était pas sans inquiétude. Un jour, je ne sais pas ce qu'elle lui écrivit; mais il lui répondit : « Ne craignez rien, je suis cuirassé!... »

Cuirassé, lui?... Oh! non... Et, s'il ne fut jamais cuirassé contre les tentations de son faible et voluptueux cœur, c'est principalement aux périodes d'en-

nui qu'il était offert comme une proie heureuse à toutes les séductions.

A Rome, il était assez attentif à la comtesse del Drago; et, par son jeune attaché d'ambassade, le vicomte d'Haussonville, il lui envoyait des bouquets. En outre, il correspondait, fréquemment et bien tendrement, avec une marquise de V..., qui, d'un château du Vivarais, lui adressait des lettres d'amour et l'appelait « ami chéri ». Mais le Vivarais était loin; et, la comtesse del Drago, qu'en savons-nous?... Il aurait bien voulu que vînt Juliette; et Juliette ne venait pas. Bref, il languissait, dans un grand marasme du cœur.

Il avait soixante et un ans, étant né en 1768. Mais il avait cru longtemps qu'il était né en 1769; et cette incertitude lui avait laissé le goût de se croire plus jeune qu'il ne l'était. Et puis, si l'on trouve qu'il avait l'âge d'être raisonnable, il ne l'était pas, voilà tout.

Or, un jour d'avril 1829, une jeune femme vint à l'ambassade. Elle s'appelait Hortense Allart[1]. Elle apportait, pour être bien reçue, une lettre de la séduisante Mme Hamelin. D'ailleurs, elle avait lu, pour la circonstance et avec quelle hâte assidue, *Atala*; et elle en était charmée. Hortense fut reçue, et bien reçue : elle possédait, pour cela, mieux qu'une lettre de la petite créole, sa beauté, son agré-

1. La plupart des documents relatifs à Hortense Allart ont été découverts et publiés par M. Léon Séché, *Hortense Allart de Méritens* (Paris, 1908).

ment. On a d'elle un médaillon de David d'Angers; elle y est fort jolie, avec son chignon relevé selon la mode de nos grand'mères, qui furent jeunes et coquettes, à l'époque de la Restauration; sur les tempes, des accroche-cœurs, — et, quand on apprend qu'Hortense n'avait que deux accroche-cœurs, le symbole est insuffisant. D'ailleurs, de fines mèches roulées encadraient les oreilles, petites et gentilles. Les yeux, malins et vifs; le nez busqué, la bouche souriante et un col de déesse. Vingt-huit ans... Et l'ambassadeur fut très aimable.

A peu de distance de là, en l'église Saint-Louis-des-Français où René n'avait pas le courage d'aller, Pauline de Beaumont goûtait le repos d'être oubliée.

L'ambassadeur fut très aimable... Et, le lendemain de ce jour — c'était Pâques — l'ambassadeur eut le courtois empressement d'aller rendre sa visite à cette jeune femme, qui demeurait dans le quartier delle Quatro Fontane.

« Élégamment mis, dit Hortense, d'un soin exquis dans sa personne, une fleur à la boutonnière, son âge s'oubliait. Il avait un sourire charmant, des dents éblouissantes, il était enjoué et semblait heureux... »

Il le fut. Ils le furent l'un et l'autre.

Du reste, cette jeune femme, qui éprouvait une tendresse véritable pour un illustre vieillard, aimait en lui, autant que lui, sa légende et le grand poème de son œuvre. C'est bien.

Au mois d'avril de l'année précédente, Hortense écrivait à Stendhal[1] qu' « elle n'était pas contente des Romains »... Cela ne fait pas l'éloge des Romains,— car, en tous pays, Hortense avait jusqu'alors trouvé une aimable compagnie. Et elle s'ennuyait un peu.

Chateaubriand, lui, s'ennuyait si fort qu'il demanda un congé. Il le demanda, ce congé, quelques jours avant la visite d'Hortense; alors, il ne s'attendait pas à telle aubaine. Et il l'obtint, ce congé, mais avec chagrin désormais, s'il lui fallait ainsi renoncer à Hortense. Le 29 avril, désolé, il écrivit à son ami le comte de Marcellus : « Si Mme de Chateaubriand veut aller à Paris toute seule, je pourrais bien passer ici mon été... » Il ajoutait : « Je regrette Rome! »

Cela est elliptique et délicieux.

Rome, c'était, à présent, le joli visage d'Hortense, son affabilité, son enthousiasme, son sourire, — elle enfin. L'ambassadeur était pris!... Seulement, Mme de Chateaubriand ne voulut pas aller à Paris toute seule. Chateaubriand dut quitter Rome, — Rome et Hortense : — le 29 mai, il était à Paris. Mais, comme il n'avait pas pu rester là-bas, ingénieux il décida Hortense à mieux aimer Paris que Rome. Elle arriva au commencement de juin; elle s'installa rue d'Enfer, à deux pas de cette Infirmerie Marie-Thérèse, qui était un asile de sainteté pour les vieux prêtres infirmes et où le grand homme avait

1. Paul Bonnefon, *Hortense Allart et Stendhal* (dans *L'Amateur d'Autographes* d'octobre 1908).

élu domicile : ainsi, le grand homme, pour aller de ce saint asile à sa belle, n'avait pas trop de chemin à faire.

***

Quelle était donc cette petite personne tant séduisante, qui avait si bien enjôlé le représentant du roi de France auprès du Saint-Siège?...

A vingt-huit ans, elle possédait une remarquable connaissance de la vie. C'était une petite George Sand. Moins le génie, il est vrai... Et alors?... Mais enfin, elle a vécu dans l'exaltation, dans le plaisir et dans la douleur; elle ignora jusqu'à sa vieillesse la paix de l'esprit. Comme elle eut beaucoup de ferveur, son souvenir dure après sa mort.

Le biographe d'Hortense Allart, M. Léon Séché, a dressé ce tableau très net et rigoureux des occupations auxquelles se plut le cœur assidu de son héroïne. Elle eut de la complaisance : — de 1826 à 1829, pour Capponi, l'un des héros du *risorgimento*; de 1829 à 1831, pour Chateaubriand; de 1831 à 1836, pour Bulwer-Lytton; de 1837 à 1840, pour Jacopo Mazzei; entre 1840 et 1841, « pendant quelques jours », pour Sainte-Beuve; de 1843 à 1845, elle fut l'épouse de Napoléon-Louis-Frédéric-Corneille de Méritens, mais à peine.

Et voilà établi, par un critique d'à présent, le bilan d'un cœur romantique.

Quelle chose étonnante que, les gens étant morts, leurs anecdotes sentimentales deviennent le diver-

tissement d'un chacun!... Des personnes très bien élevées fouillent dans les tiroirs de qui autrefois était célèbre ou connut des hommes célèbres... Ah! quant à Hortense Allart de Méritens, il n'importe guère; et tant pis pour elle!... Cette dame n'a pas été la discrétion même. Je crois qu'elle eût aimé qu'on racontât sa nombreuse aventure. Elle n'a publié *Les Enchantements de Prudence* que pour renseigner le public sur les bontés qu'elle eut à l'égard de Chateaubriand.

Après avoir lu ce volume, George Sand écrivit à l'auteur : « Où êtes-vous, astre errant? Vous sembliez fixée à Montlhéry; mais votre livre annonce une fois de plus un tel amour de la promenade que vous n'y êtes peut-être plus, et il y a des siècles que vous ne m'avez écrit. Je viens de lire ce livre étonnant. Vous êtes une très grande femme... »

Dans *La Tour de Nesles*, ce sont de « grandes dames »; oui, de « très grandes dames »... Elles étaient, alors, une bande de « très grandes femmes », qui avaient le cœur sur la main et qui donnaient la main volontiers... Et l'on raconte que ce n'est pas fini.

Hortense fut une très grande femme, et qui, toute sa vie, aima les grands hommes.

Son père[1], Nicolas-Jean-Gabriel Allart, était un assez singulier personnage, fils de greffier et qui avait fondé un cabinet d'affaires où fréquentaient

1. Documents publiés par M. Paul Bonnefon, dans *L'Amateur d'Autographes et de Documents historiques* d'octobre 1908.

toutes sortes de gens, viveurs, ministres, et le théâtre. Il était l'ami de Talma. Il lui écrivait le « 30 messidor, an cinquième de la république française une et indivisible » ou, en style plus clément, le 18 juillet 1797. La feuille est marquée de cet en-tête illusoire : « Liberté, égalité ». Puis, « Armée d'Italie », cela, réel. En 1797, Gabriel Allart était « préposé aux contributions, finances et confiscations de Vicence et son arrondissement »; il ajoute — on verra pourquoi — « et artiste tragique de Vicence ». Il adresse sa lettre « à François Talma, le premier de son art, à Paris ». Sur l'enveloppe : « Au citoyen Talma, artiste du théâtre de la République, rue de la Loi, à Paris ». Et voici : « Te doutais-tu, mon cher ami, en 1774 ou 1775, lorsque nous répétions *La Mort de César* devant le grand Lamaignère, que vers l'an III de la république française tu serais un grand acteur à Paris et moi un assez beau talent à Vicence; que ces mêmes rôles de Brutus et de César, par lesquels nous commencions notre carrière, devaient établir, fonder notre haute réputation? Nous en sommes pourtant là, mon cher, que ta réputation coure l'Europe et la mienne Vicence et son arrondissement!... » Puis, Allart raconte qu'à Vicence on a fêté le 14 juillet. Une division est là, sous les ordres du général Joubert, et en fort bons termes avec la population de l'endroit. Pendant trois jours, en commémoration de la Bastille démolie, il y eut des défilés militaires, des courses à pied, à cheval, des jeux, des bals, des spectacles. Et puis, on a donné *La Mort de César*.

Allart était César lui-même; les autres rôles étaient tenus par des officiers. Grand succès. Facile, d'ailleurs, les habitants de Vicence ne comprenant pas le français et l'armée étant par principe indulgente à « tout ce qui n'est pas autrichien ou chouan »...

Gabriel Allart eut une gaie jeunesse. Et Mlle Desgarcins feignit de vouloir mourir à cause de lui; elle se donna « un petit coup d'un petit couteau qui teignit sa chemise d'une goutte de sang[1] ». Léger suicide, flatteur déjà pour Gabriel.

Ensuite, il épousa Marie-Françoise Gay, sœur de Sigismond Gay et tante de Delphine de Girardin. Bref, il y avait de la littérature dans la famille. La mère d'Hortense traduisit de l'anglais plusieurs romans; pour son compte, elle écrivit *Albertine*, qui est, paraît-il, assez autobiographique. Et Hortense avait une sœur, Sophie, artiste peintre, qui exposa aux Salons, de 1827 à 1834. Quelle famille, adonnée aux arts libéraux!...

A Aix-la-Chapelle, Hortense avait un oncle. Elle fit un séjour chez lui, en 1815. Elle avait alors quatorze ans. Un jour, elle prit une bonne plume pour écrire au tsar Alexandre : elle le priait d'adoucir la captivité de Napoléon. Plus tard, apprenant que le grand homme était malade, elle offrit d'aller, à Sainte-Hélène, le soigner. Le général Bertrand fut

1. Pour les amours du jeune Allart, M. Paul Bonnefon renvoie aux *Souvenirs d'un sexagénaire*, d'Arnault. Et, la petite blessure de Mlle Desgarcins, elle est, dit-il, attestée par le baron Honoré Duveyrier, qui mourut premier président honoraire de la cour de Montpellier et qui avait été le camarade de jeunesse d'Allart.

touché, sans doute, de l'attention. Et Hortense entra chez lui : Mme Bertrand lui confia l'éducation de sa fille.

C'est alors qu'elle rencontra « Jérôme », le Jérôme des *Enchantements*. Elle le désigne comme un « jeune prélat romain ». Trait d'anticléricalisme. Elle s'amusait à déconsidérer l'Église. Ce Jérôme était tout simplement un comte de Sampayo, riche et distingué, jeune Portugais, dont la mère était Irlandaise, du reste marié.

Hortense eut de lui Marcus.

Beaucoup plus tard, elle écrivait à Sainte-Beuve : « Ma jeunesse a été formée par Sampayo, un grand esprit, au dire de ceux qui l'ont connu, mais un esprit dédaigneux qui, à part la politique et le sublime, ne voyait rien[1]. » C'est joliment dit, et avec une ingénieuse amertume. Sampayo mourut en 1844; et Hortense écrivit : « La mort de Sampayo m'a fait croire qu'il serait mieux où il allait qu'ici-bas; mon chagrin est compensé[2]. »

Elle avait beaucoup aimé Sampayo. Elle n'aimait que beaucoup; et tout le temps. Elle appelle cela, dans ses lettres à Sainte-Beuve, « suivre noblement la nature ». C'est qu'elle était élève de Rousseau, comme toutes les « très grandes femmes » d'alors; et, comme son maître, elle employait volontiers ce mot de « nature », sans l'avoir nettement défini, mais pour

1. *Lettres inédites à Sainte-Beuve* (éd. Séché, Paris, 1908). Lettre de 1847, p. 274.
2. *Id.*, p. 85. Lettre de 2 mars 1844.

désigner ce qui, en somme, lui était agréable. Et, moraliste, elle recommande aux jeunes filles de suivre la nature « noblement », s'il est possible; en tout cas, de la suivre.

Sampayo, bel esprit, religieux, mystique même, abandonna Hortense comme elle était sur le point d'être mère.

Abandonnée, et dans ces conditions-là, Hortense partit pour Florence, afin d'y cacher le résultat de son aventure, qui bientôt naquit et reçut l'héroïque prénom de Marcus.

L'histoire fut connue à Paris, malgré le courageux exil florentin. Un jour, le 8 mars 1827, à l'Abbaye-au-Bois, chez Mme Récamier, il y avait le bon Ballanche, le critique d'art Delécluze, Mme Lenormant, Mme Salvage... Je ne sais pas si Chateaubriand était là... On parla de Delphine Gay et puis de sa cousine, Hortense Allart. Soudain, Ballanche dit : « Elle est à Florence, elle vit là... qui donc m'en a parlé?... » — « Écrit-elle quelque chose, en Toscane? » demanda Mme Salvage. Et l'innocent Ballanche répondit : « Oh! oui, je crois qu'elle a produit quelque chose... » A ce mot de *produire*, il y eut deux ou trois personnes à se pincer les lèvres pour ne pas rire. On affecta d'ignorer que, pour le moment, la production principale de Mlle Hortense Allart, c'était le jeune et bien vivant Marcus[1]... Et je ne sais pas si Mme Récamier eut envie de rire; mais, deux ans plus tard,

1. Cette anecdote est racontée par DELÉCLUZE, dans ses *Souvenirs*, que cite M. Bonnefon.

Hortense n'était pas pour elle un sujet de gaieté... Il y a ainsi, dans le désordre des hasards, de petits faits qui ont l'air d'avertissements; mais les hasards sont si malicieux que, même alors, ils ne donnent que d'incompréhensibles prophéties. Et ainsi va la vie, d'une allure distraite, amusée, imprudente, un peu folle.

C'était tout de même vrai, comme l'angélique naïveté de Ballanche avait voulu le dire, qu'en Italie Hortense Allart écrivait. Cette petite George Sand avait commencé de bonne heure. A vingt et un ans, au lieu de n'être que futile, ainsi que l'y engageaient et la jeunesse, et la beauté, la nature aussi, elle publia une étude de *La Conjuration d'Amboise*; deux ans plus tard, des *Lettres sur Mme de Staël*; deux ans plus tard, un roman de *Gertrude*, où elle mit beaucoup de son cœur qui avait aimé, qui avait souffert.

Il ne faut pas qu'on se moque d'elle par trop : elle fut vaillante; et elle écrivit beaucoup, pour gagner sa vie.

Elle écrivait, de temps en temps, à merveille, pour peu que son cœur y fût. Et, de temps en temps aussi, elle se dépêchait excessivement. Ainsi, elle admirait l'*Histoire du Consulat* de M. Thiers; et alors : « C'est simple et noble, *plein au fond* d'une chaleur et d'une *élévation qui se contiennent à la manière des bons écrivains*. » Du reste, elle avait une théorie-là dessus. Elle raillait les « poètes » et les « gens du monde » qui « ne comptent dans une his-

toire que le style ». Et voici : « C'est très facile, quand on n'écrit pas de longs ouvrages, de venir attaquer le style des longs ouvrages. Le monde ne marcherait pas et on ne saurait pas les faits, si chacun écrivait avec la précaution de Béranger ». La précaution de Béranger!... Mais, passons. A peine noterons-nous qu'il est dangereux, pour un écrivain, de vouloir mettre le monde en marche et de considérer qu'il faut, à cette fin, mal écrire.

Quand Hortense habitait Florence et quand elle eut donné le jour à Marcus, elle fit la connaissance de Gino Capponi. Capponi trouva la dame gentille, *La Conjuration d'Amboise* intéressante; et, comme la dame parlait sans cesse des grands hommes avec le plus vif enthousiasme, il lui conseilla de faire de l'histoire... Ingénu Capponi! Ce n'étaient pas les grands hommes du passé qu'allait aimer la douce et vive Hortense, avec un zèle, avec une patience admirables, mais les grands hommes de son temps, eux-mêmes, pour leurs exploits, et pour leurs livres, et pour eux-mêmes. Je ne suis pas sûr que Gino Capponi, bientôt, n'en ait rien su. En tout cas, René de Chateaubriand n'était pas loin; et, comme l'auteur d'*Atala* est le chef de file des écrivains du XIXe siècle, c'est encore lui que nous voyons inaugurer la série glorieuse des illustrations littéraires auxquelles Hortense dévoua sa ferveur obligeante et sacrifia une réputation d'honnête femme qu'elle n'a, d'ailleurs, eue et méritée que toute enfant.

Elle se mit à écrire *Jérôme*, un roman. Et Jérôme, c'était Sampayo, sous les traits d'un jeune et séduisant prélat romain, — oui, jeune, séduisant et perfide. Elle écrivait *Jérôme*, quand elle connut Chateaubriand. Et, enchantée de ce nouvel amour, elle continua néanmoins le récit de ses doux malheurs. A quoi Chateaubriand, qui était homme de lettres terriblement, ne trouva rien à redire. Est-ce que, sous ses auspices, on ne lut pas, chez Juliette Récamier, les chapitres des *Mémoires d'outre-tombe* qui ont trait à Pauline de Beaumont?... Mais oui!... Hortense et René avaient, l'un et l'autre, une fois pour toutes, pris leur parti des redondantes aventures et des multiples tentatives de bonheur qui composaient leurs existences.

Quand René sut, à l'une de ses premières visites, qu'Hortense écrivait *Jérôme*, il demanda poliment à connaître l'œuvre d'une dame si belle. Et la si belle dame, avec une confuse modestie, confia son manuscrit à l'auteur illustre. Il l'emporta; le lendemain, il revint, déclarant que « c'était admirable » et qu'Hortense « avait du génie ». Cela est raconté très agréablement, dans *Les Enchantements de Prudence*. Or, il suffit d'avoir lu vingt lignes d'Hortense et vingt lignes de Chateaubriand, pour être sûr que Chateaubriand ne pouvait pas aimer *Jérôme* le moins du monde. Mais il avait une fine courtoisie, avec les dames qui éveillaient sa curiosité bienveillante; et il savait les égards qu'on doit aux belles romancières.

Lorsqu'un libraire se fut chargé de publier *Jérôme ou le jeune prélat*, les mauvaises langues racontèrent que l'auteur d'*Atala* et des *Martyrs* l'avait revu et corrigé. S'il l'entendit, je crois qu'il détesta cette accusation, qui privait d'une gloire légitime sa bien-aimée et qui ne faisait pas honneur à lui, car *Jérôme* est bien médiocre.

D'ailleurs, il ne s'occupa nullement de la publication, laquelle fut assez laborieuse... Et qui s'en occupa?... Stendhal, qu'on ne savait pas si obligeant.

***

Stendhal eût manqué à la collection d'écrivains célèbres qui, de la vie d'Hortense Allart, fait une anthologie littéraire du XIXe siècle. Mais Hortense a connu Stendhal[1]. Tant mieux! Seulement, on dirait qu'Hortense n'a point aimé d'amour l'auteur de *La Chartreuse de Parme*. Est-ce étonnant!... Stendhal était un homme des plus singuliers[2].

Avant qu'il ne fût question de *Jérôme*, Stendhal s'occupa de *Gertrude*. Et *Gertrude* avait paru d'abord en Italie. Mais Hortense désira qu'il y eût, de son œuvre, une édition parisienne. Elle s'adressa premièrement à Béranger, qui trouva un imprimeur. Seulement, M. Sampayo intervint. Ce père de Marcus

1. Sur Hortense Allart et Stendhal, voir PAUL BONNEFON (*L'Amateur d'Autographes*, article cité)
2. Voir l'*Appendice* (J).

Allart n'aimait point *Gertrude*; on peut conclure de ce fait que, dans ce livre, Hortense racontait un peu trop évidemment son histoire. Sampayo n'aimait point *Gertrude*, pour avoir trop aimé Gertrude.

Donc, Hortense, qui aime *Gertrude*, écrit à Stendhal[1] : « Sur les réclamations de M. Sampayo, il (Béranger) a cessé de s'en occuper, étant comme vous savez, d'un caractère faible et timide. » Pauvre Béranger!... On le comprend; on le devine très ennuyé. Hortense n'avait pas dû être discrète; mais M. Sampayo ne fut guère gentil.

Alors, la pauvre Hortense cherche un autre imprimeur. Seulement, elle est si loin!... Si Beyle voulait bien s'occuper un peu de cela! Hortense compte sur une amie dévouée qu'elle possède à Paris. Cette amie, assurément, ne connaît pas la librairie; mais Beyle lui « adresserait » un imprimeur. L'amie « se chargerait de toute l'affaire »; et Beyle « n'aurait point d'ennui ». Beyle n'aurait qu'à dire au libraire un peu de bien de cet ouvrage et que le libraire peut le prendre « en sûreté », l'ouvrage ayant réussi en Italie et s'étant, affirme-t-elle, très bien vendu : « à Paris, on a dit qu'il n'était pas bon, car on avait peur de le trouver bon ». Qui fut si méchant, si jaloux?... Sampayo, sans doute; et puis d'autres. Elle ajoute : « Veuillez me rendre ce service qui ne vous coûtera que quelques mots et qui m'obligerait infiniment, car je veux absolument que *Gertrude* soit imprimée

1. De Rome, le 10 mars 1828.

à Paris. On ne saura pas, si vous voulez, que c'est vous qui vous en êtes mêlé, et toutes les conditions me seront bonnes. »

Hortense était une femme très originale, très singulière même... Mais, cette lettre-là, quiconque ne l'a pas reçue quarante fois, la recevra l'un de ces jours. Pauvre Hortense, d'ailleurs, qui était en Italie et qui avait besoin d'un éditeur à Paris!...

Elle est à Rome; elle est « émerveillée de ce qu'elle voit ». A Florence, quand Beyle fut parti, elle l'a regretté : ses soirées en étaient devenues tristes.

Le lendemain, elle ajoute à sa lettre un petit *post-scriptum* : « Je vous ajoute, pour vous encourager, que *Gertrude* a eu un grand succès à Rome; je reçois des lettres de huit pages. Le maître du Sacro Palazzo l'a défendue; mais, sur des réclamations, il prend aujourd'hui la peine de la lire lui-même. En attendant, des Romains la lisent en secret. Voyez si j'ai impatience qu'elle s'imprime à Paris! »

Le maître du Sacro Palazzo ne se laissa point toucher par sa lecture. *Gertrude* continua d'être interdite.

Cependant, Hortense avait des relations religieuses. Elle raconte que, parmi ses amis de Rome ou d'Albano, il y avait au moins un abbé. Elle raconte aussi qu'alors elle « cherchait Dieu ». Lorsque les gens qui venaient passer la soirée chez elle, étaient partis, elle se mettait à genoux, dit-elle, et elle demandait à Dieu « je ne sais quoi, rien peut-être, mais je cherchais près de lui des émotions plus dou-

ces »... Ah! Hortense, Hortense, qui avez passé toute votre vie à chercher des émotions, douces ou non, — comme votre piété même, si vous aviez été pieuse, se fût mêlée de zèle profane, de coquetterie et de curiosité périlleuse!...

Quand elle écrivit *Les Enchantements*, elle se souvenait avec plaisir du temps où elle avait écrit *Gertrude*... « J'aimais ce roman; je l'avais fait avec passion; il ne vaudra jamais le plaisir qu'il m'a causé. Quel temps agréable, égal, doux, indépendant! Je regrettais les passions, mais mon fils m'occupait. » Un peu plus loin, elle commente et elle corrige un peu ces lignes : « Mon histoire à Florence s'est bornée à ceci, — un homme m'a ravie (Libri), un homme m'a plu (Antonio Bargagli), un homme a touché mon âme (Charles Didier)... » Voilà pourtant de quoi occuper une honnête femme!... Mais Hortense déclare : « Aucun ne l'a su. » Comme elle est fière d'écrire cela!... Elle est charmante.

Or, dans le résumé de ce séjour à Florence, pas un mot de tendresse pour Beyle, pas un mot quelconque. Je ne sais pas s'il est jamais rien arrivé, rien de si blessant, à ce Beyle.

Pourtant, il avait été bien gentil, comme en témoigne une lettre qu'Hortense lui adressa le 26 avril 1828 : « J'ai reçu votre lettre avant-hier, monsieur, et dans mon transport... » Ainsi, les transports de cette jeune femme duraient des quarante-huit heures!... « je vous dis que vous êtes un homme *charmant*; j'appelle cela de l'esprit et de l'activité... » Il

n'y a, pour être spirituel et charmant, que de placer le manuscrit d'une dame. Même si l'on est Stendhal, c'est encore ce dont on est le mieux complimenté. Hortense continue : « Que le roman soit mauvais, avec beaucoup ou sans idées... » Mal écrit, peut-être, si l'on en juge par ces lignes où l'auteur ne s'applique pas... « il faut qu'il paraisse à Paris. La secousse de l'impression et de la critique... » Pauvre Hortense, qui attendait la critique !... « La secousse de l'impression et de la critique est ce qui fait travailler; et, depuis votre lettre, j'ai déjà avancé un ouvrage et mis un autre en train... » En deux jours! C'était une petite George Sand!...

A l'une de ses amies, Mlle de Savignac, elle a envoyé *Gertrude*, corrigée pour l'impression. Mlle de Savignac arrangera tout cela, avec Stendhal. Hortense a changé des mots, des phrases, mais voilà tout : elle est encore « trop près de l'ouvrage pour y travailler ».

Déjà Hortense pense à la presse qu'elle aura, l'imprudente! Du reste, si les journaux l'attaquent, elle est d'avis de les laisser dire. Et, pleine de sagesse, elle ajoute : « Le pis, c'est leur silence! » Et puis, brave : « D'ailleurs, j'ai donné prise à la société pour m'attaquer; qu'elle m'attaque donc. La suite me fera mieux connaître, et une personne doit se juger sur l'ensemble de sa vie et de ses travaux, non sur quelques événements et de premiers écrits. » Maxime encourageante et dont la pauvre Hortense avait le plus grand besoin.

Mais voyez comme elle est gentille. S'il y a, dans les journaux, des articles contre *Gertrude*, elle ne veut pas qu'on les attribue à l'initiative de M. Sampayo : il la défendrait plutôt au prix de son sang... « J'ai assez risqué avec lui pour le connaître ou en répondre. Heureuse si j'étais détachée de lui autant que je veux croire! Mais je l'aime toujours et, si je persiste à imprimer un ouvrage qui ne lui plaît pas, c'est que c'est une niaiserie à lui de l'avoir si mal compris. »

C'est aussi que la littérature est à la limite de l'amour. Et les personnes qui seraient, à cause de cette anecdote, tentées d'être sévères aux femmes de lettres, feront bien de se rappeler l'histoire de cet autre, Dante-Gabriel Rosetti, lequel, ayant d'abord voulu qu'on enterrât avec la femme qu'il aimait l'un de ses manuscrits, fit un peu plus tard déterrer la morte pour avoir le manuscrit. Les anecdotes de ces gens qui ont préféré la littérature à leur amour composeraient un livre comique, horrible et qui serait une lecture pour l'enfer.

Hortense est émerveillée de Rome. Et elle était sur le point de quitter Rome pour Naples; mais « le comte Giraud, dit-elle à Stendhal, dont vous avez sans doute entendu parler à Rome ou à Florence, m'a offert pour un mois une maison à Albano qu'il n'habite pas »... Qu'est-ce que c'est encore?[1]

A propos de poésie, elle demande à Stendhal s'il a

1. Voir l'*Appendice* (K).

lu les vers de M. Didier. C'est évidemment ce Charles Didier, dont elle dit, dans *Les Enchantements*, qu'il avait, à Florence, « touché son âme ». Quant à elle, Hortense, elle a trouvé, dans les vers de M. Didier. « des choses charmantes et d'une grande délicatesse ». Et voici : « Je... qu'il deviendra bien remarquable... à l'ébranlement poétique, surtout pour la... » Mais la feuille sur laquelle Hortense avait écrit cela est, par endroits, déchirée ; alors, nous ne saurons jamais exactement ce qu'elle a voulu dire de ce Didier qui avait touché son âme. Mais elle assure que M. de Lamartine « était très content de ce qu'il avait entendu à Florence ». Hortense était gracieuse, qui faisait de la réclame à ses amis.

Le séjour d'Albano l'enchante. Elle n'a rien vu de plus beau que ces lieux. Elle est charmée de la campagne romaine. « Il y a une immensité, une majesté ici, qu'on ne trouve pas ailleurs... » Mais elle n'est pas contente des Romains : « Tout est pitoyable, gouvernement, idées, mœurs. Florence est d'un siècle en avant[1]. »

Hortense termine sa lettre comme ceci : « Songez-vous à revenir en Italie, à Bologne, dans quelque ville passionnée? J'espère que nous nous retrouverons sous ce ciel. Adieu. Recevez tous mes remerciements. Grâce à vous, je reprends cœur à l'ouvrage, car travailler pour rien n'est pas vivre. Tombons, mais en empereur ; tomber sans paraître, c'est une

1. Voir l'*Appendice* (L).

chute trop ennuyeuse. Recevez aussi l'assurance de mes sentiments affectueux et distingués. »

C'est affable, mais, pour Hortense, un peu froid. Et elle signe « Hortense », ce qui paraîtrait familier, si elle n'adressait sa lettre avec une faute d'orthographe sur l'enveloppe : « Monsieur, monsieur *Bayle*, rue de Richelieu, nº 71, Paris... »

Le roman parut. *Gertrude* eut même, à Paris, deux éditions, coup sur coup.

Pour *Jérôme* comme pour *Gertrude*, Stendhal fit de son mieux et fut très obligeant. Il tâcha de répandre ce livre et, par exemple, le prêta à Mme Ancelot. Mme Ancelot n'aima guère *Jérôme*; et elle écrivit à Stendhal : « Voici *Jérôme*. Je suis désolée de le trouver très inférieur à *Gertrude*. Il y a encore moins de variété; c'est toujours *elle* et, comme elle est une exception, l'ouvrage ne peut avoir un succès de vogue, car il ne sympathisera avec personne. Ce n'est pas comme cela que l'on sent et que l'on pense généralement. Tous les personnages du roman ne sont connus que dans leurs rapports avec l'histoire. Ils sont fantastiques, on ne les voit pas. Il n'y a pas assez de réalités dans tout cela. »

Il y avait, dans les œuvres d'Hortense, trop de réalité pour donner le juste sentiment de la vie... Mme Ancelot démêle très bien les défauts de ces livres où se raconte une femme des plus singulières... « Les sentiments sont exaltés et se perdent dans le vague; et, comme le résultat de tous les raisonnements métaphysiques est un fait matériel autan

que possible, cela produit un effet singulier et ôte à l'ensemble tout air de vérité. Vous avez voulu que je vous dise mon avis... Le voilà sur l'ouvrage. Quant à l'auteur, je crois qu'elle est du petit nombre privilégié. C'est une personne supérieure pour l'esprit et pour le caractère; et la fierté qui me semble dominer en elle répare et ennoblit sa position... » C'est bien joliment dit. Mme Ancelot était une excellente personne. Stendhal, qui adorait de donner des surnoms, l'appelait volontiers *Ancilla*.

Il avait beaucoup de confiance dans le jugement de Mme Ancelot... Mais lui, aimait-il *Gertrude*?... Aimait-il *Jérôme*?... Ou bien aimait-il Hortense?... Ou bien était-il, tout simplement, obligeant et gentil? C'est l'hypothèse la plus amusante.

***

Je me figure qu'à Paris, quand Hortense y fut arrivée, Chateaubriand tâcha de ne pas trop se compromettre. Il s'était compromis bien des fois, et avec désinvolture. Mais, Hortense, — cette aventure-ci demandait un peu de secret. Cette aventure-ci, comme les autres, fut connue et colportée.

Le 25 octobre 1829, Barante écrivait à Rémusat : « Chateaubriand est, généralement, fort découragé...» Découragé, oui, à cause de la politique, qui n'allait pas à son gré. Barante ajoutait : « Il s'est avisé d'être l'amant de Mlle Allart... vous savez qui c'est?... qui cherche à se faire ici une certaine existence et un sa-

lon de gens d'esprit. Elle vient de Rome, où elle a fait un roman intitulé *Jérôme*, sur son aventure avec M. Sampayo... »

Bref, on potinait. L'auteur du *Génie du Christianisme*, le restaurateur de la religion catholique en France, l'ancien ministre, le plus illustre soutien de la monarchie légitime, le représentant du roi de France auprès du successeur de Saint-Pierre, faisait des folies pour une petite femme de lettres!... Et, si Chateaubriand s'amusait, Paris aussi.

Pendant ce temps, imaginons la fine et pieuse Mme de Chateaubriand qui, à l'Infirmerie Marie-Thérèse, fait du chocolat et le vend au profit de ses vieux prêtres infirmes... Et imaginons aussi Juliette qui, dans le salon bleu de l'Abbaye-au-Bois, reçoit les visites les plus élégantes de Paris... Il y a beaucoup de couvents autour des fantaisies galantes de Chateaubriand!... Peut-être Juliette ne sait-elle rien; peut-être encore, entourée de vieux adorateurs qui la plaignent éloquemment, sait-elle tout : mais elle est arrivée à cette résignation qui donne l'air de la sérénité et qui n'est pas exempte de tristesse. Pour Mme de Chateaubriand, depuis le temps qu'elle pâtit, que lui importe, après tout, qu'aux « madames » qui ont excité sa rancune, s'ajoutent maintenant les demoiselles?... Chateaubriand avait organisé autour de lui une sorte de muet désespoir qui était la caution de sa tranquillité.

Un peu cynique, Hortense écrivait, dans *Les Enchantements* : « Il était tenu, chez lui et dans le

monde, par des liens tyranniques; deux femmes âgées, dont je n'étais pas jalouse, la sienne et une autre... » — L'autre, c'est Juliette! — « le gardaient comme pour moi seule ». Voilà.

Chateaubriand, quelque temps, aima beaucoup Hortense. Et je crois même qu'il l'aima plus qu'il ne se le figurait. Il l'aima, si je ne me trompe, avec un sentiment mélancolique : et la mélancolie était le sentiment qui entrait le plus loin dans l'âme ardente et triste de René.

Au portail de la petite maison qu'habitait à Rome Hortense dans le quartier des Quatre Fontaines, cette sentence était inscrite : *Pens' all' eternità.* Et René, l'ayant lue, s'écria : « Ah! si j'avais cinquante ans!... » Hortense affecta de plaisanter... « Que n'en souhaitez-vous vingt-cinq?... » demanda-t-elle, à tout hasard... Et René, songeur, répliqua : « Non, cinquante!... »

Il y a un dessin de Forain, dans la série des *Pauvres vieux*... Le pauvre vieux, ému de sentimentalité un peu triviale, s'écrie : « Ah! si j'avais encore mes soixante-cinq ans!... » Et, de la sorte, diminuent les exigences.

Chateaubriand appelait Hortense *mon ange*... Il l'appelait ainsi, comme les autres, et encore *ma vie.* Il lui offrait de mettre à ses pieds la France, le monde; — et il s'y mettait, provisoirement, avec amitié. Il l'appelait aussi *mon dernier amour*... Il avait appelé « son dernier amour » beaucoup de dames déjà, et qui s'étaient succédé en file ininterrompue. Mais

alors, il voulait leur dire, à tout hasard, qu'il les aimerait durant toute sa vie. Cette fois, *mon dernier amour* prenait une signification plus grave. Et sur le contraste bien attrayant, mais alarmant, de cette jeunesse en fleur et de sa soixantaine passée, régnait, comme un fronton de temple ruiné sur un parterre de roses fraîches et de roses qui se fanent, l'inscription des Quatre Fontaines, *Pens' all' eternità!...*

Il y pensait, d'ailleurs, le moins possible. Et j'imagine qu'il y pensa de moins en moins, à mesure que s'éloigna la première, vive et troublante impression de son amour. A Paris, les deux amoureux inégaux eurent d'aimables divertissements. Je ne parlerai que de leurs promenades, qui sans doute devinrent bientôt le principal de leurs entrevues.

Ils partaient tous les deux, elle fringante et lui joliment mis et qui avait encore bon pied. Ils allaient, par exemple, au Louvre et visitaient les galeries de la sculpture antique. Ils s'arrêtaient devant le buste d'Alexandre le Grand, qui a, remarque Hortense, la tête un peu penchée sur l'épaule. Et Hortense trouvait tout haut que René ressemblait à ce jeune conquérant.

Ou bien ils allaient au Champ-de-Mars. A cette époque, il y avait là des espaces de sable et de terre inculte : René les comparait aux champs romains. Ils rencontraient, dans ce coin de campagne imprévue, une gardienne de vaches qui leur donnait du lait. Elle les connut et les guetta.

Ils cheminaient, en bavardant de mille choses et

Hortense mêlant à ses propos « beaucoup de folies et beaucoup de gaieté ». Un jour, aux Champs-Élysées, ils croisèrent un enfant qui jouait, courait, faisait du bruit... « Amuse-toi, pauvre petit, tu ne sais pas ce qui t'attend !... » lui dit René, — « voulant dire la vie », note l'intelligente Hortense.

Au soleil couchant, la Seine et les lointains d'Auteuil sont magnifiques. René s'asseyait au soleil et disait que, de la vie, il ne demandait plus qu'à s'asseoir au soleil... D'ailleurs, il passa toute sa vie ainsi, à déclarer, avec un sincère découragement, que c'était bien, qu'il ne voulait pas davantage, et à désirer autre chose, avec une ardente passion.

Quelquefois, il s'attendrissait sur son âge, qu'Hortense oubliait volontiers; et il parlait de sa mort, avec un éloquent chagrin. Hortense note : « Et il aimait de voir mes yeux se mouiller de larmes ».

Hortense lui parlait de la fidélité qu'elle lui garderait. Et René, qui savait comme le cœur est mol et capricieux, lui répondait qu'elle était trop jeune pour employer de ces mots-là. Elle reconnut plus tard la remarquable sagesse de ce doute.

Quand René se sentait un peu libre, ils faisaient de jolies parties. Ils allaient au Jardin des Plantes, alors Jardin du Roi. Le rendez-vous, au pont d'Austerlitz. Grande joie de cette rencontre. Et René souriait, de faire le jeune homme. Ils se promenaient quelque temps sous les arbres du beau jardin. Et puis, ils allaient dîner. Il y avait là un petit restaurant, qui s'appelait l'Arc-en-Ciel. On leur donnait, au

premier étage, un petite salle, pour eux tout seuls. René se montrait heureux, doux et tendre. « Il avait de l'appétit, et tout l'amusait... » Il reprochait à Hortense de ne pas manger... Ils causaient, de tout, littérature, événements politiques, Rome, l'Italie. Et René racontait ses souvenirs d'enfance. Ils parlaient de philosophie, de religion. Et René « riait, heureux de plaire »... Et René demandait du vin de Champagne, afin d'animer un peu Hortense, qu'il accusait de froideur. Alors, grâce au champagne persuasif, elle lui chantait des chansons de Béranger, *Mon âme, La bonne Vieille, Le Dieu des Bonnes Gens.* Il aimait cela. Il disait qu'il était, lui aussi, poète et qu'il avait fait des chansons. Et Hortense chantait :

Plaisirs de mon jeune âge,
Que, d'un coup d'aile, a fustigés le temps!...

Il répétait « que d'un coup d'aile a fustigés le temps », et il trouvait cela très beau. Il appelait Hortense « séductrice » et, ajoute-t-elle avec moins de pudeur que de simplicité, « dans cet endroit solitaire, il faisait ce qu'il voulait ».

En ce temps-là, il écrivait les *Études historiques*, qui sont un livre sérieux. Un jour, à la campagne, il dicta, et Hortense écrivit : « La croix sépare deux mondes... » Il ajouta : « Je mourrai sur ton sein, tu me trahiras et je te le pardonnerai ».

Il se divertissait ainsi.

De temps en temps, il allait chez Hortense. Et

c'était un de ses plaisirs que cette jeune femme lui lût des pages qu'il avait écrites; — il lui disait qu'il aimait sa voix. Et il aimait aussi les phrases qu'il avait écrites. Le martyre d'Eudore le faisait pleurer... Et, comme ils avaient l'un et l'autre le goût des larmes romantiques, Hortense continuait de lire. Alors René sanglotait; et, quand Eudore offre son sacrifice pour le salut de sa mère, punie d'avoir aimé ses enfants avec trop de faiblesse, René pensait mourir. Quand il revenait à lui, Hortense lui plaisait plus que jamais. Il lui disait qu'elle était belle; il lui disait qu'il n'avait rien vu de pareil; — et puis il ne lui disait plus rien...

C'est ainsi que *Les Martyrs*, qui sont un livre de poésie religieuse, aiguisaient la tendresse de ces amoureux et remplaçaient, — quelle aventure! — le *Lancelot*, tendre et insidieux, qui mit aux bras l'un de l'autre, jadis, Paolo et Francesca.

Telles furent les promenades et les entretiens d'Hortense Allart, jeune et un peu folle, et de René de Chateaubriand, vieux et très fol.

Et puis, mon Dieu, qu'arriva-t-il?... Doit-on penser que les potins prirent plus d'acuité, avivèrent leur menace méchante? Plutôt, imaginons que Chateaubriand, qui n'avait pas le cœur fidèle, fut un peu las d'Hortense. Ah! aussi bien, c'est la faute d'Hortense : Hortense était beaucoup trop gentille, Hortense se donnait avec profusion, ce n'est pas ainsi qu'on garde longtemps un tel infidèle!...

Toujours est-il que René conseilla, un jour, à

Hortense de voyager un peu en Angleterre. Il trouva de bons arguments; il assura que la visite de ce pays était toute pleine de beaux enseignements. Et Hortense obéit.

Même, Hortense lui obéit au delà de ce qu'il voulait. Il ne faut pas lancer une jeune Hortense toute seule dans un pays nouveau pour elle. Cette jeune femme était curieuse et intelligente. Elle avait la passion de comprendre. Mais son procédé, pour comprendre, était la sympathie. Et, bref, pour comprendre la civilisation britannique, elle aima un jeune Anglais. Elle l'aima, comme elle aimait, de tout son cœur qui n'aimait pas le loisir.

Il s'appelait Henry Bulwer Lytton.

C'était en 1830, et au moment de la révolution de Juillet. A quelque temps de là, Béranger, le poète des bonnes gens, écrivait à Hortense : « Pendant toutes nos mitraillades, où étiez-vous fourrée?... Est-ce la peur qui vous a fait fuir à Saint-Valery?... » Pauvre Béranger!... La peur?... Une dame qui, toute sa vie, exposa son cœur à tous les périls?... Non, Hortense n'avait pas peur. Et elle ne s'était pas sauvée à Saint-Valery; mais elle s'y était réfugiée, et avec la tendresse qui l'enchantait alors.

Henry Bulwer Lytton avait tout ce qu'il fallait pour plaire à la jeune Hortense. Il siégeait à la Chambre des Communes, écrivait des livres, avait l'esprit agréable, caustique et voluptueux. Bref, Hortense et Henry allèrent tous les deux passer quelque temps à Saint-Valery-sur-Somme. Et puis,

quand Bulwer Lytton dut retourner en Angleterre, Hortense l'y accompagna. De Londres, elle envoya au journal *Le Temps* des lettres et, ma foi, relatives au bill de réforme. Elle était très intelligente; et elle dépendait volontiers des personnes qu'elle aimait. Du moment qu'elle aimait un député britannique, son œuvre devait s'en ressentir. Comme elle aima beaucoup de gens, son œuvre n'a pas d'unité.

Puis, elle publia un roman, *Sextus ou le Romain des Maremmes*. Elle l'avait commencé à Rome : aussi s'agissait-il d'un Romain. Seulement, elle le termina en Angleterre : aussi la seconde partie du roman trahit-elle l'influence des idées anglaises[1].

Et puis, elle publia un deuxième roman, *L'Indienne* : « on assistait au spectacle de la réforme parlementaire en Angleterre ». C'était, ce roman, — bien entendu, — l'histoire d'Hortense et de Bulwer Lytton. L'amant disait à sa maîtresse ceci, qui est une chose excellente : « Croyez que je vous aime plus que jamais; vous verrez ma tendresse dans tout le cours de ma vie; mais, ce soir, je ne puis m'empêcher de parler à la Chambre!... »

Ainsi, Henry Bulwer Lytton aimait Hortense bien assez pour aller passer quelques jours avec elle au bord de la mer, mais non point assez pour lui sacrifier son éloquence politique. Elle ne se plaignait pas : ce n'était pas sa nature. Et, comme elle aimait les grands hommes, elle ne désirait pas de voir

1. Voir l'*Appendice* (M).

Hercule, ce héros, filer de la laine à ses pieds. De là, sa patience.

Pendant ce temps, Chateaubriand se livrait, avec une sorte d'amertume orgueilleuse, au dernier et splendide éclat de sa gloire politique. Le 30 juillet, comme il se promenait par les rues en émeute, il arriva près du Louvre. Une fosse était creusée devant la colonnade. On y déposait les morts; un prêtre, en surplis et en étole, disait les prières. Chateaubriand se découvrit et fit le signe de la croix. On le reconnut. On cria : « Vive le défenseur de la liberté de la presse!... » Des jeunes gens le saisirent, le prirent sur leurs épaules et le portèrent en triomphe. Autour de lui, on criait : « Vive la Charte! vive la liberté de la presse! vive Chateaubriand! » Il répliquait : « Oui, messieurs, vive la Charte! Mais vive le roi!... » On ne répétait pas ce cri. De sorte qu'il sentait que la partie était perdue et que, dans son triomphe merveilleux dont il jouissait abondamment, il y avait la fin de sa destinée. Tout de même, les ovations de la foule lui chantaient aux oreilles aussi bien qu'une douce voix de femme. Car la foule est une femme; et les grands voluptueux sont aussi les grands ambitieux.

Il est certain qu'en de telles circonstances Hortense, dont il n'avait pas besoin, l'aurait plutôt gêné. Mais, quand ce fut fini, quand la foule fut rentrée chez elle et quand eut commencé le nouvel état de choses où il n'y avait pas de place pour le défenseur de la légitimité, — alors, Chateaubriand, trop seul,

se souvint d'Hortense, qui était loin; et il détesta cette aventure. Il n'ignorait certainement pas Bulwer Lytton; non, Hortense était trop sincère et naïve de cœur pour le lui cacher. Il eut tout le chagrin possible.

Et Hortense revint. Alors, il admit qu'en effet une si jeune femme ne pouvait pas « embarquer sa vie sur un vieux vaisseau naufragé »... Le vieux vaisseau se résigna comme il put, bouda quelque temps, pardonna et, de nouveau, invita Hortense à dîner.

Hortense fit ses conditions. Elle exigea que Chateaubriand donnât « sa parole de chevalier de Saint-Louis » et s'engageât à respecter la « vertu », — comme elle disait, la petite folle! — la vertu de cette amie ancienne.

Au mois de mai 1831, après avoir donné toutes ses démissions, sa démission de pair de France, sa démission de ministre d'État, après avoir résigné ses pensions, abandonné ses droits, ses privilèges, ses titres, son pain quotidien, après avoir vendu ses meubles, car il n'avait plus ni argent ni revenus, Chateaubriand, qui n'était pas fidèle en amour, mais qui l'était en politique, partit, avec Mme de Chateaubriand, pour Genève. Il s'en allait, homme d'autrefois, qu'ont chassé des ambitions nouvelles. Son départ est beau.

Mais, avant de partir, il écrivit à Hortense : « Je pars demain à la première heure... Je pars presque heureux de je ne sais quel charme qui s'attache à

votre singulier génie et de je ne sais quel espoir que vous m'avez laissé... Vous serez ma dernière muse, mon dernier enchantement, mon dernier rayon de soleil. Donc, point d'adieu. Je mets mon âme à vos pieds... »

Il avait déjà mis aux pieds d'Hortense la France et puis le monde. Son âme, c'était mieux encore... Mais on aurait tort de rire, car tout cela, et les circonstances et les sentiments, cette tristesse voluptueuse où il y a de l'amour et de la mort, tout cela est pathétique.

Un peu plus tard, il lui écrivit encore : « Si vous saviez combien je suis triste! Vous souvient-il que je vous écrivis du haut des montagnes et que ma lettre alla vous chercher sur votre passage? Je vous écris encore sur les chemins du monde; toujours errant, toujours vous me retrouverez... Ma vie n'est qu'un accident; je sens que je ne devais pas naître : acceptez de cet accident la passion, la rapidité et le malheur. Surtout, répondez-moi. Écrivez-moi de ces lettres qui réchauffent, comme vous m'en avez tant écrit aux premiers temps de notre amour. Que je me sente encore aimé, j'en ai si grand besoin! Je vous donnerai plus dans un jour qu'un autre dans de longues années!... »

Que cela est poignant!... Et comme on n'a plus envie de rire à propos du vieillard mélancolique et amoureux, amoureux de l'amour et qui n'avait pas épuisé son désir d'une vie toute frémissante!... *Je vous donnerai plus dans un jour...* Il sentait son âme

fervente et son esprit tout plein de pensée chaude; son prodigue génie le tourmentait.

***

Après le départ de Chateaubriand pour l'exil volontaire, la jeune et belle Hortense revint à Bulwer Lytton, que d'ailleurs elle n'avait pas abandonné tout à fait. Et elle travailla; elle écrivit des livres encore, des livres inutiles, mais où elle mettait son ardeur. Cependant, elle n'oubliait pas Chateaubriand; et même, elle veillait à la gloire de ce grand homme.

Il eut toute sa vie cette chance, et dont il abusa peut-être, que de gentilles femmes se soient occupées avec soin de sa renommée. Lorsque, jeune attaché d'ambassade à Rome, auprès du cardinal Fesch, il commettait de périlleuses maladresses, Pauline de Beaumont retardait son départ pour le Mont-Dore, afin d'arranger à Paris tout cela. Plus tard, quand il était ambassadeur auprès du Saint-Siège, Mme Récamier travaillait à faire agréer le *Moïse* par un directeur de théâtre. Cette fois, quand il se fut exilé devant la monarchie de Juillet, la judicieuse Hortense comprit que cet éclat certes avait été brillant et magnifique, mais que le bruit n'en durerait pas et qu'on oublierait l'exilé. Elle eut donc soin d'organiser la popularité de l'absent. Elle y dépensa un art généreux.

La popularité, seul pouvait la donner l'homme le

plus amplement populaire de l'époque : Béranger. Cela, aujourd'hui, étonne, si nous essayons de relire les chansons de ce poète imparfait. Mais il était le héros populaire de l'heure ; et les poètes, les vrais, les Lamartine, les Hugo, les Chateaubriand, s'inclinaient devant sa cordiale renommée.

En 1830, Béranger, qui avait cinquante ans, et Chateaubriand, qui en avait soixante-deux, ne se connaissaient pas. Seulement, ils connaissaient tous les deux Hortense. Il n'en fallut pas davantage pour les réunir, le moment venu. Elle était affectueuse et habile à créer de bonnes relations entre les gens qu'elle aimait : et elle aimait presque tout le monde. Il ne lui suffisait pas d'aimer les grands hommes : elle voulait encore qu'ils fussent les meilleurs amis du monde. Son chef-d'œuvre fut, peut-être, de lier Béranger avec Lamennais. Mais elle a dépensé beaucoup d'ingénieux dévouement à obtenir que Béranger fût l'ami de Chateaubriand, Chateaubriand l'ami de Béranger, et Sainte-Beuve l'ami de ces deux-là. Pour Sainte-Beuve et Béranger, voici comment elle sut s'y prendre. Le 22 octobre 1842, elle écrivit à Sainte-Beuve : « Je reçois de Béranger une lettre dont le post-scriptum est : *Mes amitiés à Sainte-Beuve, que je voudrais bien voir.* Il me parle, dans sa lettre, des beaux esprits du temps, au nombre desquels il vous met, je crois, et qu'il place fort au-dessus de lui. » *Je crois* est délicieux. Hortense, évidemment, prenait cela sous son bonnet, sous son léger bonnet qui, tant de fois, par-dessus les mou-

lins, s'était envolé. Il plaisait à Hortense d'inventer que Béranger n'estimait personne autant que Sainte-Beuve; et, quand elle écrivait à Béranger, soyons sûrs qu'elle affirmait avec un égal entrain la déférante admiration de Sainte-Beuve. Ainsi, elle n'avait pas le cœur déchiré.

Hortense n'était, pour Béranger, qu'une amie, je crois. Mais quelle amie trop bonne et indiscrète! En 1834, comme Béranger n'était pas riche, elle imagina d'ouvrir pour lui, sans le consulter, une souscription publique. Le chansonnier se fâcha : « En vérité, ma chère Hortense, ce n'est pas de vous que je me serais attendu à avoir jamais pareil désagrément!... » Il ajoutait qu' « on peut être chansonnier et avoir pourtant une certaine pudeur ». Sans aucun doute! Mais Hortense n'écoutait que son cœur.

Une autre fois, en 1829, c'était Hortense qui avait eu, si étrange que cela paraisse, une « certaine pudeur ». Oui, un vers, dans la fameuse chanson du *Grenier*, l'avait choquée. C'est à propos de Lisette :

J'ai su depuis qui payait sa toilette!...

Avec une sorte de pitoyable candeur, le chansonnier se disculpa, et Lisette, comme il put. Il écrivit à Hortense : « Ah! ma chère amie, que nous entendons l'amour différemment!... Vous avez donc une très mauvaise idée de cette pauvre Lisette? Elle était cependant si bonne fille! si folle! si jolie!... Eh! quoi, parce qu'elle avait une espèce de mari qui

prenait soin de sa garde-robe, vous vous fâchez contre elle! Vous n'en auriez pas eu le courage, si vous l'aviez vue alors. Elle se mettait avec tant de goût, et tout lui allait si bien!... » Comme c'est gentil, comme c'est un peu dégoûtant, le Béranger!...

Il argumente : « D'ailleurs, elle n'eût pas mieux demandé de tenir de moi ce qu'elle était obligée d'acheter d'un autre. Mais comment faire? Moi, j'étais si pauvre. La plus petite partie de plaisir me forçait à vivre de panade pendant huit jours, panade que je faisais moi-même, en entassant rime sur rime et tout plein de l'espoir d'une gloire future. » Écrit-il assez mal, ce Béranger!... On dirait qu'il cherche les mots inutiles qui pourraient alourdir encore un peu ses phrases, ou les rendre plus niaises; et il les trouve, ceux-là, il les trouve!... L'espoir d'une gloire *future*, oui, et le regret d'une gloire passée, et la jouissance d'une gloire présente; — enfin, quelle horreur !

Puis il raconte qu'à évoquer seulement cette « riante époque » de sa vie, ses yeux se mouillent de « larmes involontaires »... Involontaires!... Là-dessus, il affirme que la jeunesse est « une belle chose », et la vieillesse « un âge si déshérité et si pauvre ». Ah! il a des idées!...

Et, naïf d'une façon presque charmante, il donne à Hortense des conseils dont elle n'a pas besoin : « Aimez et laissez-vous aimer... » Et puis : « N'aimez pas avec votre tête; arrivée à mon âge, vous n'oseriez pas regarder en arrière, car vous ne seriez sui-

vie que par les squelettes de vos illusions. Matérialisez un peu plus l'amour que vous ne l'avez fait jusqu'à présent. Il me semble que cela est aussi nécessaire aux femmes qu'à nous. » Ce dernier petit bout de lettre est assez bien. Voilà, en effet, des opinions à répandre, — mais prudemment : — et Hortense savait tout cela.

Quand elle était à Florence, vu que Marcus venait de naître, elle connaissait déjà Béranger. Et Béranger lui écrivit un jour, — nous n'avons pas la lettre d'Hortense, mais, à la réponse de Béranger, on la devine : — « Vous ne voulez plus élever d'enfants; ce sont des hommes qu'il vous faut. Je vous en souhaite... Mais soyez moins difficile dans vos recherches : ne demandez pas tant de vertu, pas tant de gloire. Contentez-vous de beaucoup d'amabilité, de beaucoup de bonté, de beaucoup d'attachement, et surtout de beaucoup de jeunesse. Vous êtes en droit d'exiger tout cela; d'ailleurs, tout le reste ne vaudrait pas la peine que vous prendriez à courir après. » Ce ton de patriarche un peu mol ne persuada pas Hortense : elle aimait les grands hommes. Mais Béranger n'était-il pas un grand homme? Oui; car, deux mois plus tard, il écrivait à cette dame qui l'appelait : « Je n'oserai jamais aller dans ce pays. Toutefois, une chambre dans votre appartement aurait bien de l'attrait... Je finirais par croire à l'exécution de ce beau projet de mariage qui nous a tant amusés un soir. En y réfléchissant bien, je ne sais s'il n'y a pas de votre part un

peu d'insolence à penser à me loger aussi près de vous. Vous me trouvez donc bien vieux?... » Puis, il accorde qu'il est vieux : ce n'est pas tant l'âge que — rions un peu — « la nécessité de réfléchir constamment... » Pauvre Béranger! Comme il prit au sérieux sa littérature! D'ailleurs, ses contemporains s'y trompèrent, ainsi que lui. Enfin, le voici « vieilli de bonne heure », avoue-t-il... Et « adieu, séductrice!... » Il n'alla point à Florence; il fut timide et circonspect.

Quand Hortense fut de retour à Paris, pour Chateaubriand qu'elle aimait, elle ne manqua pas d'aller voir Béranger, qui était alors à la Force. Et bientôt, ayant renoué des relations amicales, elle s'occupa d'utiliser Béranger pour Chateaubriand. Elle lui écrivit. Afin de le séduire à son idée, elle lui dit, avec entrain, tout le bien que pensait de lui M. de Chateaubriand. Sans doute, en souriant un peu, songeait-elle à ces desserts de l'Arc-en-Ciel, où l'auteur du *Génie du Christianisme* lui chantait *Le Dieu des Bonnes Gens*... Donc, Chateaubriand admirait Béranger. Celui-ci, assez fin, ne s'y trompa guère; modeste, il devina qu'Hortense prêtait ses opinions à l'illustre écrivain. Cependant, il professa qu'il avait les plus grandes obligations littéraires à ce grand homme dont il subissait l'influence. Quoi? Béranger, l'influence de Chateaubriand?... N'importe. Et l'on aime à se représenter les deux amoureux d'âge inégal, Hortense et René, lisant à l'Arc-en-Ciel, la lettre maligne et modeste de Béranger.

Nouvelle lettre d'Hortense. Et Béranger de répondre : « Savez-vous que je commence à vous croire? Ne poussez pas trop loin les preuves, car j'en perdrais la tête de vanité. Quoi! l'humble chansonnier obtiendrait le suffrage de l'auteur des *Martyrs*! Chateaubriand saurait par cœur quelques-uns de mes refrains! Quelle gloire pour la chanson!.. » Séduction! Béranger résistait un peu. Une chanson pour Chateaubriand? Le politique les séparait... Ah! quand il n'y eut que la politique à vaincre, les choses s'arrangèrent. Qu'est-ce que la politique, lorsqu'on est flatté? Déjà Béranger prenait confiance en lui-même; il louait ses « meilleures chansons », le « faire qu'il y mettait » et le « long travail » qu'elles lui coûtaient.

Il y eut un échange de politesses délicieuses et très comiques entre l'auteur du *Génie du Christianisme* et l'auteur du *Dieu des Bonnes Gens*. Chateaubriand voulait une chanson; et il était, à cette fin, pourvu de complaisance.

Un beau matin du mois d'avril, l'ami d'Hortense frappait à la porte du chansonnier, qui l'accueillait le mieux du monde. Et il lui offrait de le présenter à l'Académie; puis, gentiment, il le priait de chanter *Le Juif errant*. Béranger, ravi, écrivait le jour même à Hortense : « M. de Chateaubriand sort de chez moi... Non, je ne dois pas être de l'Académie, quoi que M. de Chateaubriand en puisse dire... Je lui ai chanté *Le Juif errant*; il a bien voulu que je le lui répétasse. Il m'a paru en être très content,

J'en suis bien aise, car j'aime cette chanson. »

Tout Paris connut cette visite que *Le Génie du Christianisme* avait faite au *Dieu des Bonnes Gens*. Tous les journaux la racontèrent et la commentèrent. Qui donc l'avait révélée? Qui donc?... Chateaubriand écrivit à Béranger : « J'avais lu comme vous les articles des journaux. Loin de me trouver offensé que l'on croie que j'ai cherché le premier un homme de votre talent, je le tiens à grand honneur... » Sans doute! Et l'on peut croire qu'autrement ni les journaux ni le public n'auraient rien su... A grand honneur et à grande commodité!... Et l'on peut croire qu'autrement l'ami d'Hortense ne se fût pas dérangé[1].

Quelques jours après la visite, Chateaubriand écrit à Béranger : « Je suis aussi vieux que votre admirable *Juif errant*; — malheureusement, je ne puis plus courir comme lui et je ne serai pas chanté par vous!... » Béranger feignait de ne pas comprendre; et il faisait le modeste, pour se débarrasser de la commande.

Cependant, il allait voir Chateaubriand. Chateaubriand déclarait son intention de quitter la France. Béranger combattait cette idée. Et, brave homme, il s'attristait de l'état où il trouvait le grand homme : « La France n'aura-t-elle pas à rou-

1. Les relations amicales du rénovateur de la religion chrétienne et du chansonnier firent un peu scandale. Chateaubriand raconte, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, qu'un vieux chevalier de Saint-Louis lui écrivit : « Réjouissez-vous, monsieur, d'être loué par celui qui a soufflété votre roi et votre Dieu. »

gir, de laisser un pareil homme en proie au besoin? »

Le 16 mai 1831, Chateaubriand partit pour la Suisse. Il s'en allait sans plaisir; il s'en allait pour qu'on le rappelât : un peu de sincère cabotinage ne le dépare pas. Qui l'eût rappelé assez fort pour que cette voix se fît bien entendre, non de lui qui était tout oreilles, mais de la France, qui serait censée avoir elle-même poussé ce cri? — Béranger!... Bref, il fallait décidément une chanson. Or, la chanson ne venait pas. Béranger la trouvait difficile à faire, — gênante, à cause de la politique. Un citoyen très populaire ne risque pas à la légère sa popularité précieuse. Alors, Béranger n'en finissait pas. Chateaubriand le pressa : « Eh! bien, monsieur, ma chanson? Je pars; si vous voulez que je revienne, il faut que j'emporte vos ordres. Il faut aussi que je vous réponde, et j'ai besoin d'avoir sous les yeux mon acte d'accusation. Hyacinthe... » C'est Hyacinthe Pilorge, le secrétaire... « Hyacinthe est chargé de vous faire mes sommations respectueuses et de réclamer mon trésor. Si je ne vous revois pas, monsieur, recevez jusqu'à mon retour mes remerciements et mes admirations aussi vives que sincères. »

René parti, Hortense mit tout son cœur, qu'elle avait si actif, à obtenir la chanson. Elle secoua le génie paresseux de Béranger, elle eut raison de ses craintes. La chanson fut terminée au mois de septembre. Voilà comme Hortense était serviable et ingénieuse. Certes, ce n'est pas ainsi qu'elle prenait le

cœur des grands hommes; mais elle le retenait ainsi. Et quel symbole de ses doubles qualités dans le titre qu'elle a donné au roman de sa vie : *Les Enchantements de Prudence*!...

Quand la chanson fut terminée, Chateaubriand languissait à Genève.

La chanson est « sur l'air d'*Octavie* » et commence de cette façon :

Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir notre amour, notre encens et nos soins?
N'entends-tu pas la France qui s'écrie :
« Mon beau ciel pleure une étoile de moins »?...

C'est mal écrit; mais l'idée est bonne...

Où donc est-il? se dit la tendre mère,
Battu des vents que Dieu seul fait changer,
Pauvre aujourd'hui comme le vieil Homère,
Il frappe, hélas! au seuil de l'étranger!...

Etc... Chateaubriand répondit. Sa lettre est datée de Genève, 24 septembre 1831. Elle parut dans *Le National* du 26 octobre : « Enfin, monsieur, les organes de l'opinion, presque tous les journaux ont témoigné de mon absence des regrets dont je me trouve singulièrement honoré. Votre éloquence *prodigue fée*, vient à son tour orner de *fleurs et diamants* non pas mon *vieux trône*, je n'en ai point, mais mon vieux bâton de pèlerin; comment serais-je invulnérable à la flatterie d'une muse qui a dédaigné de flatter les rois? Quand cette muse me somme d'un

prompt retour, je me sens très disposé à la suivre dans son temple, c'est-à-dire dans ma patrie »... Que cette aventure est bien combinée!... Mais Chateaubriand avait un si grand désir de revoir Paris qu'il revint, avant même que *Le National* eût imprimé sa lettre.

Et puis, le 16 juin 1832, comme la duchesse de Berry venait d'apparaître en Vendée, Chateaubriand, avec Hyde de Neuville, Fitz-James et Berryer, fut arrêté. Il subit quatorze jours de prison préventive; et ensuite on le remit en liberté.

Le très bon Béranger, certes, alla le voir dans sa prison; et Hortense reçut, de ce chansonnier magistral, une amusante lettre. Béranger trouvait le prisonnier « bien enfant » et s'écriait : « Bon Dieu! qu'il a besoin de gloire et de bruit! Du reste, il est toujours fort spirituel et fort aimable. Mais il ne devrait pas écrire si souvent dans les journaux. Sa première lettre, datée de la prison, le met dans la nécessité, pour être conséquent, de sortir de France, à présent que le voilà libre. Heureusement, les inconséquences ne lui coûtent pas!...[1] »

C'est drôle; et même, c'est assez spirituel. Cependant, Chateaubriand, conséquent cette fois, partit. Il retourna en Suisse, où Mme de Chateaubriand, avec Mme Récamier, — mais oui! — devait le rejoindre. Et, avant de partir, il alla encore dîner un soir avec Hortense, à l'Arc-en-Ciel, dans le quartier du Jardin des Plantes.

1. Voir l'*Appendice* (N).

***

Si nous suivons le calendrier d'Hortense, il nous faut abréger. En 1836, elle délaissa Bulwer Lytton. De 1837 à 1840, elle appartint à Jacopo Mazzei, qui fut le père de son deuxième enfant, lequel, ainsi que le premier, fut donc le fils d'un Italien, mais d'un autre et, comme l'aîné, naquit à Florence : il y a, dans cette irrégularité, une sorte de régularité tout de même, mais hasardeuse. Laissons ce Mazzei, qui au surplus n'a pas, pour nous intéresser, la futile excuse de la littérature.

Mais retrouvons la littérature en 1840. Hortense, dont la vie est une véritable et bien légère encyclopédie de la littérature de son temps, devient alors l'amie de Sainte-Beuve.

Cette femme intelligente, belle et d'un grand cœur, qu'elle se plaisait à répartir entre beaucoup de soupirants célèbres, ne laissait pas les gloires contemporaines soupirer longtemps après elle. Elle eut, — elle eut, en somme, qui elle voulut; et elle voulut beaucoup de monde.

Elle eut Sainte-Beuve; et même, elle lui trouva une sorte de beauté. C'est que, d'abord, elle aimait la conversation de cet amant furtif.

Elle avait vu pour la première fois ce méchant homme en 1831. Seulement, en 1831, elle n'était pas libre, aimant Bulwer Lytton et Chateaubriand. Sainte-Beuve lui plut ; et elle nota dans sa

mémoire ce Sainte-Beuve. En 1841, libre, elle songea galamment à lui, qui, par une coïncidence agréable, était libre aussi. Elle avait son installation principale à Herblay; mais elle s'était procuré un petit appartement à l'hôtel du Rhône, rue Saint-Nicaise : elle recevait là ses amis. En outre, elle invita Sainte-Beuve à Herblay.

Studieuse, elle s'était retirée là; et, dans cet aimable village, elle menait une existence paisible, lisant beaucoup, écrivant plus encore. Elle y avait pour société habituelle Libri, Charles Didier, — et voire un prêtre, curé de l'endroit, savant homme, l'abbé Bertrand, qui fut le précepteur de Marcus Allart[1]. Ses travaux littéraires, c'étaient une *Histoire de Florence* et le roman de *Settimia* qui, tout plein d'elle, n'eut pourtant pas de succès[2].

Sainte-Beuve lui déclara qu'il la trouvait « très pure »; et Hortense lui annonça qu'elle le trouvait « très naïf ». Elle ajoutait : « Où votre naïveté ne pourrait-elle pas entraîner ma pureté si elle n'était elle-même rangée sous de saintes lois? La naïveté et la pureté aux prises!... Mais qui sait les chemins, et quels chemins! où elles ne s'engageraient point?... » Ils étaient, Sainte-Beuve et Hortense, deux des êtres les plus intelligents de leur époque; voilà comme ils se jugeaient l'un l'autre : pareille erreur suppose l'aveuglement de la tendresse.

Hortense disait encore à Sainte-Beuve qu'elle le

1. Paul Bonnefon, *l. l.*
2. Voir l'*Appendice* (O).

trouvait « original ». Puis elle lui parlait d'Homère, d'Abraham, de Montesquieu; elle lui citait du latin. Le 27 août 1841, ils dînèrent tête à tête... Et voilà. Le lendemain, Sainte-Beuve lui adressait un petit poème de sa composition :

A Hortense

Avec un Marc-Aurèle qu'elle m'avait demandé.

Voici donc le stoïque et sa mâle sagesse
En retour d'un présent plus doux :
Il faut être Aspasie ou vous,
Pour songer à tels noms le soir d'une caresse
Ou le matin d'un rendez-vous...

. . . . . .

Il est doux, quoi qu'on dise, avec celle qui charme,
D'échanger plus d'un mot, de croiser plus d'une arme,
De parler gloire, et Grèce, et Rome, et cœtera,
Pourvu qu'en tous propos la grâce insinuante
Mêle je ne sais quoi de Ninon souriante
Que Dacier toujours ignora.
On écoute, on s'enflamme. A vous, sur toute chose,
Le politique plaît, et pour vous plaire, on ose;
Sur un fond de désir je m'y sens animer;
Pitt ou Thiers, peu m'importe, et ma verve est rapide...
Tout d'un coup, un regard humide
Avertit tendrement qu'il est temps de s'aimer.

Telle fut la politesse de Sainte-Beuve.

Mais, bientôt, — et beaucoup plus vite que les autres, — Sainte-Beuve devint un peu moins empressé. Hortense l'appelait; et il ne venait pas. Hortense lui écrivait : « Il n'y a rien parfois qui

m'eût paru si doux que de vivre pour vous... Peut-être vous avez trouvé entre nous bien des différences; moi, je ne les sentais pas... Aussi, je serai contente de ce qui est arrivé, s'il en reste quelque tendresse entre nous et, de mon côté, pour vous un sentiment que bien rarement j'ai vraiment senti. Venez ce soir ou je vous croirai fâché. Venez donc, venez. » Bien rarement!... Il fallait écrire, à tout hasard, *jamais*. Hortense était la franchise même. Plus adroite, n'eût-elle pas mieux tenu Sainte-Beuve? Il marqua peu d'empressement, et il s'excusa.

Il s'excusait, ne sachant que dire, sur son âge mûr : il annonçait que son existence serait désormais « froide et sans amour ». Hortense, là-dessus, bondissait : « Non, vous aimerez encore. Bah! cette race de René ne cesse jamais!... » Elle se souvenait de Chateaubriand.

Toutefois, un ou deux billets d'Hortense signalent un ou deux jours agréables. Mais Sainte-Beuve s'occupait surtout de sa candidature académique : elle voulait qu'il fût empressé auprès de dames tout autres que la vive Hortense. Alors, il écrivait à celle-ci : « Oui, mon amie! (permettez-moi de vous appeler ainsi)... » De cette manière, il n'abusait pas; au contraire! et il ne demandait pas seulement les faveurs de l'amitié, mais il refusait les privautés de l'amour... « J'ai besoin de faire appel à votre amitié, à votre générosité. Que rien ne soit changé entre nous, rien excepté un point. Quand

je vous vois, je suis faible... Cela est suivi de longs troubles. Je veux trouver en vous un appui contre vous, contre moi-même. Vous me verrez toujours ami, toujours touché; mais qu'il y ait entre nous une barrière, et que je reste en deçà du serment! »

Hortense détesta cette barrière. Elle priait Sainte-Beuve de lui écrire. S'il ne lui écrivait pas, elle lisait de ses œuvres. Elle y trouvait « mille grâces, ces abeilles de l'Hymette qu'elle n'avait jamais su atteindre, disait-elle, mais que ses lèvres eussent aimé à chercher sur celles » de l'auteur.

Sainte-Beuve lui reprochait « d'arranger trop les choses et de penser trop à Salluste et à Corinne ». Alors, elle reprochait à Sainte-Beuve « de ne pas assez songer à Salluste et de croire que ce qui est charmant dans un salon l'est aussi dans un livre ». Ainsi — et c'est bien agréable — Hortense accusait Sainte-Beuve de frivolité. Elle ne le trouvait pas juste pour Benjamin Constant; elle le blâmait de quelque partialité.

En 1863, il écrivait à cette dame sévère et grave : « J'ai fait un peu de mythologie chrétienne, en mon temps; elle s'est évaporée. C'était pour moi, comme le cygne de Léda, un moyen d'arriver aux belles et de filer un plus tendre amour. La jeunesse a du temps et se sert de tout. Je suis vieux et j'ai chassé tous les nuages. Je me mortifie moins, et je vois plus juste. Il est dommage que tout cela ne puisse durer et que le moment où l'on est le plus maître de soi et de sa pensée soit celui où elle est le plus près de faiblir et

de finir. » Coquetterie, aveu, mélancolie!... Le père Beuve a voulu plaire aux belles et filer de tendres amours. Il n'était pas beau et devait recourir à des arguments autres que sa seule personne; c'est à cela que son talent lui servait, comme à des rossignols leur chant. Mais la critique n'est pas le genre qui séduit le mieux; il eût bien préféré être poète, et même il tâcha d'en être un.

Tel quel, somme toute, il plaisait. Le voici, à la date de 1849, peint par la belle Hortense, dans *Les Enchantements*[1] : « Il est violent, emporté, amusant. Il dit que les lettres de Chateaubriand que je lui ai prêtées sont admirables... Il voulait venir me voir à Bezons; mais il attendait l'inspiration pour ses visites, comme pour la poésie, afin de savoir plaire. Il ne vint pas et resta pour moi toujours le Sainte-Beuve frêle, maigre et un peu malade que j'avais connu; mais il garda plus réellement, et à jamais, ces deux traits de son haut caractère : le désintéressement et la sincérité. » La sincérité, — cela veut dire qu'Hortense avait de la tendresse pour lui. Qu'est-ce que la sincérité? Le caractère principal de ce qu'on aime.

Oui, Hortense aima Sainte-Beuve; d'autres femmes aussi l'ont aimé. Cela lui importait beaucoup plus que bien des choses, beaucoup plus même que presque tout le reste. De cette manière, il évita de s'exalter pour le reste; il ne fut point un fana-

1. *Les Enchantements de Prudence*, p. 330.

tique, mais un critique « désintéressé », — grâce à quelque indifférence, ayant placé ailleurs son intérêt.

Après les semaines ou les jours de leur tendresse la plus vive, Hortense demeura l'amie de Sainte-Beuve, très gentiment et autant que le lui permirent les hasards d'une tumultueuse vie.

Il y a toute une série, abondante et gracieuse, de leurs lettres[1]. De jolies lettres. Hortense est à Herblay. Elle a lu le premier volume de *Port-Royal*. Ah! elle est enchantée. Elle est enchantée de voir Sainte-Beuve « dans les lettres pures, sans politique ou autre alliage ». Montaigne, Pascal, Jansénius, Saint-Cyran, tout cela lui plaît à l'extrême. Elle adore ces « grandes questions », car elle n'est futile qu'en réalité; son âme est sérieuse : — et même, elle aurait souhaité plus de renseignements touchant la grâce et l'*Augustinus*.

Elle comprend à merveille. Elle approuve le caractère de M. de Sacy, tel que Sainte-Beuve l'a peint. Et comme elle est spirituelle!... « Voilà (M. de Sacy) l'homme de Port-Royal, en cela qu'*il ne lisait rien*. Parlez-moi des hommes de Port-Royal qui ne lisaient rien : ceux-là, j'y crois. Les autres sont des bêtes ou des menteurs, Pascal un malade... » Cela est un peu niais. Mais il faut qu'on sache qu'Hortense Allart était libre-penseuse et an-

1. C'est M. Léon Séché qui les a trouvées et publiées : *Hortense Allart de Méritens* (Paris, 1908); et *Hortense Allart de Méritens, Lettres inédites à Sainte-Beuve*, 1841-1848 (Paris, 1908).

ticléricale... « Bossuet, un homme de cour... » Pourquoi Bossuet en cette affaire?... N'importe!... « Sacy est réservé, saint, nourri seulement de la Bible; tout, chez lui, est simple, beau et vrai. Par là, il l'emporte sur Saint-Cyran, guindé, faux, *qui lisait.* »

Les pages que Sainte-Beuve a consacrées à Montaigne, Hortense les trouve merveilleuses; et elle le dit joliment : « Tout cela est parfait et du plus haut, du plus aimable amusement; cela mène loin, fait penser. » Comme elle avait le goût de penser, cette belle Hortense! Et elle aimait les grandes idées, celles qui « mènent loin ». Elle était, même en son idéologie, aventureuse; et, parmi les systèmes des philosophes, elle se plaisait à se sentir un peu coureuse. Quelle ferveur toujours prête!...

« Je ne vous trouve pas assez tendre, assez passionné, assez déchiré pour Pascal. Vous n'êtes pas à genoux, vous n'en parlez pas comme on doit parler des saints. » La voilà soudain prise d'un sentiment pour Pascal. Certes, elle le traitait de « malade », au commencement de sa lettre. Mais ce malade ne lui est pas indifférent : si Pascal eût vécu en 1842, Hortense Allart lui aurait adressé de chauds billets. Et Pascal l'a échappé belle.

Éprise de sainteté, mystique un instant sous l'influence de Pascal, Hortense reproche à Sainte-Beuve d'avoir mis dans son ouvrage « trop de frivolités ». Et puis, elle est jalouse : « On voit un peu, là, derrière, le grand esprit de Marie que vous ménagez,

Mme la marquise, Mme la duchesse, que vous acceptez. Votre héroïne, Mme de Guéméné, la *plus belle femme de la cour*, vous tient trop au cœur. » Elle est jalouse, Hortense Allart, jalouse au dix-septième siècle et au dix-neuvième. La riche nature!...

Nous l'avons vue janséniste; la voici voltairienne : « Ma critique, si j'en voulais faire, serait toute philosophique et frappant d'abord sur une petite note atroce... » Atroce!... elle emploie des mots terribles, parce qu'elle éprouve de terribles sentiments... « une petite note atroce, qui dit que chaque chose a deux noms et que le troisième est en Dieu ». Ah! ce scepticisme quasi religieux n'est pas pour contenter une dame d'humeur dogmatique et anticléricale!... « Elle vous demanderait (ma critique) ce que Voltaire, ce que le dix-huitième siècle pourrait penser de votre livre... » Le dix-huitième siècle, à vrai dire, n'a rien à avoir en tout cela. Il ne s'agit pas de lui. Mais, pour Hortense Allart, le dix-huitième siècle a décidément allumé toutes les lumières; négliger le dix-huitième siècle, c'est retourner à l'obscurantisme. Et Hortense Allart s'indigne. Il faut toujours qu'elle soit dans l'enthousiasme ou dans l'indignation. Ce n'est pas à elle que Spinoza eût donné, comme à la bonne dame Van der Spyck, ce conseil; ou elle ne l'aurait pas suivi : « Madame, tout ira bien, pourvu que vous meniez une vie tranquille. » Hortense Allart ignora toujours le vertueux agrément de la tranquillité.

Elle continue, avec humeur, et puis avec ingé-

niosité : « Avez-vous lu Voltaire et Frédéric le Grand et Montesquieu? Ne connaissez-vous que Mme Récamier et sa coterie, depuis Port-Royal? Peut-on écrire de ce ton, si on est sérieux et honnête homme? Oui, comme Horace qui parle à chaque instant de Jupiter, ce qui le placera moins haut parfois que Béranger... »

Horace et Béranger, cela n'est pas du tout mauvais!... Et le Jupiter d'Horace qui devient une sorte « de Dieu des bonnes gens », — Hortense Allart avait beaucoup d'esprit et, quelquefois, elle mettait les choses au point.

Mais elle songe à ses amours; et elle y songe, pour le moment, de manière philosophique : « Allez, une femme qui honore la vérité ne pouvait être à vous et à M. de Chateaubriand qu'en passant. » L'inquiétant aveu! et comme nous nous méfierons, désormais, des femmes qui honorent la vérité!... N'y a-t-il de vérité, vraiment, qu'auprès des femmes qui pratiquent, avec naturel, le mensonge?... « Il était doux d'être à vous deux... » Et à quelques autres : honorons la vérité. « Mais on n'aurait voulu avouer vos idées, jamais. Vous n'êtes pas des hommes sérieux, ni convaincus, ni pieux, ni sûrs... Il faut suivre la science naturelle; si on en dérive, on se trompe; il n'y en a pas deux, il n'y a deux mots à rien, scélérat!... »

Je me souviens de Tolstoï qui disait, un jour, devant moi, rudement :

— La vérité est une!

Et quelqu'un répliqua :

— Oui, Liev Nicolaïévitch, la vérité est une; mais les opinions sur la vérité sont plusieurs.

Et il y eut aussi, en Judée, un procurateur, de subtile pensée, qui demandait avec mélancolie :

— Qu'est-ce que la vérité?...

Mais Hortense Allart n'avait pas le tempérament du scepticisme : elle était plutôt faite pour l'erreur.

Elle écrit, un jour, à Sainte-Beuve une lettre qui n'est pas, jusqu'en son menu détail, intelligible; une lettre où il y a des allusions à des choses que nous ne savons pas; une lettre que j'aime encore mieux à cause de cela, parce qu'on la sent bien faite pour Sainte-Beuve tout seul. Et, ainsi, c'est plus indiscret encore de la lire; mais la voici : « Vous m'avez écrit deux billets très aimables. La fin du premier m'a fait rire, bel infidèle... » Que Sainte-Beuve, tel que nous le connaissons, dut aimer ce « bel infidèle »!... « Mais votre tort fut plutôt d'être trop fidèle au passé... » Cela, mystère!... « Quant au second billet, monsieur le janséniste, je ne vois point de faiblesse ici, mais une vertu admirable, surtout chez vous. Estimer les beaux endroits de votre livre dans cette solitude; penser peut-être que l'auteur est encore plus éloquent et plus aimable, quand on s'est réfugiée, et par sagesse et par goût, dans la religion — la vraie!... » La vraie religion, c'est, en somme, la religion qu'on a. Mais ici, en l'espèce, la vraie religion, c'est, je crois, la religion dite naturelle, une combinaison des plus comiques!... Hortense n'était

pas du tout religieuse, mais plutôt, et horriblement, encyclopédiste, disciple hâtive des philosophes et de Rousseau. Et il suffisait qu'elle lût le *Port-Royal* de son cher Sainte-Beuve pour que soudain se réchauffât son désir de religiosité philosophique. C'est tout ce qu'elle veut dire; et c'est tout ce qu'elle éprouve, — soyons simples!...

Elle continue : « Vous rencontrer encore sur ce terrain-là... » car elle écrit un peu vite... « est-ce un crime de le trouver doux?... Si vous aviez une jeunesse à mettre à mes pieds, moi je n'en ai plus. Tous deux nous sommes sages; le mot *aimer* même ne fut jamais prononcé par vous ni moi... » Quelle nonchalance! ou bien quelle franchise un peu trop dénuée de coquetterie!... Et puis : « Mais Dieu sait ce qu'a été votre conduite depuis moi et de combien de flammes vous aurez brûlé, cet hiver. Que Pascal, Sacy et tous ces saints vous rappellent à la vertu!... » Excellente plaisanterie, je crois. Certes, il ne faut pas demander à un écrivain de valoir ses livres; de valoir, s'il est historien, ses personnages, ses héros, les saints dont il raconte la vie. Et cependant!...

Mais, la merveille, c'est que de tels reproches viennent à Sainte-Beuve, de qui? de la charmante Hortense Allart.

D'ailleurs, elle ne garde pas rancune à l'auteur de *Port-Royal*. Non; elle est, de temps en temps, violente, un peu violente; mais elle ne l'est pas toujours. Elle écrit, en effet : « Savez-vous que, quand un homme vous a paru très aimable, qu'il vous a dit

durant un moment toutes sortes de choses charmantes et qu'il a fait un livre plein de talent et parfois de religion, savez-vous qu'il vous plaît encore et qu'il y a un jour encore pour lui? » Poser la question, c'est, comme on dit, la résoudre. Oui, Sainte-Beuve le savait, et à merveille. A-t-il agréé les promesses qu'Hortense lui faisait d'une manière un peu interrogative? Hortense ajoutait : « Tout cela est silencieux, dans ces campagnes, et secrètement très doux. » Mais elle embrouillait tout, assez volontiers. Et, par exemple, c'était son bonheur, ou son malin plaisir, de vanter auprès de Sainte-Beuve les mérites de Chateaubriand. Elle, Hortense, aimait également — ou presque — l'auteur des *Martyrs* et l'auteur de *Port-Royal*. Donc, elle désirait qu'ils s'aimassent bien... « J'ai reçu ce matin le billet le plus adorable de M. Ch... et je me plais à vous unir, quand vous avez tant de rapports. »

Tant de rapports?... Évidemment, Hortense leur avait été, à tous les deux, bienveillante. Il y avait, entre Sainte-Beuve et Chateaubriand, cette analogie. Mais, de cette manière, ils étaient encore analogues à quelques-uns de leurs contemporains. Ils furent exceptionnels, autrement.

En somme, Sainte-Beuve dédaigna bientôt la jolie Hortense. Je m'explique cette aventure... Pour ce qui est d'Hortense, eh! bien, Sainte-Beuve était un homme célèbre et spirituel : donc, elle l'aima; comment ne l'aurait-elle pas aimé?... Quant à Sainte-Beuve, — voici.

Un assez risible gaillard[1], mais qui connut bien le lundiste, Nicolardot, raconte que Sainte-Beuve avait une bonne. Cette bonne lui vola dix francs. Il le sut; et il se promit de chasser la friponne. Mais il ne la chassa point tout de suite, parce qu'avant d'être chez lui elle avait servi quelque temps chez Augustin Thierry. En causant avec elle, Sainte-Beuve pouvait avoir de jolis petits renseignements relatifs à Augustin Thierry. C'est ainsi, auprès de sa bonne ou d'autres personnes étrangères aux muses, qu'il se munissait des ragots qui étaient la substance de sa critique littéraire... Et puis, quand il sut tout ce qu'il voulait savoir, il chassa la friponne.

Or, Sainte-Beuve détestait Chateaubriand. Il le jalousait; il enrageait de n'être ni beau ni poète. Et les deux volumes qu'il a consacrés à l'auteur d'*Atala* témoignent d'une véritable haine. Alors, quand Hortense lui marqua de la sympathie, il fut enchanté : que n'allait-il pas apprendre au sujet de Chateaubriand?... Mais, dès qu'il crut avoir tout appris, il n'avait plus que faire d'Hortense; et elle le dérangeait de ses travaux.

Un jour, qu'il fut content!... Hortense avait écrit un roman, une sorte de roman, *Les Enchantements de Prudence*, qui est, si l'on peut dire, le journal de ses imprudences[2]. Il y était abondamment question de Chateaubriand, — et, dame, comme d'un vieillard qui fait le gentil. Hortense ne songeait

1. Louis Nicolardot, *Confession de Sainte-Beuve*, p. 103.
2. Voir l'*Appendice* (P).

pas à publier son livre. Mais elle en communiqua des passages à Sainte-Beuve, qui les publia, lui, carrément, dans l'appendice de son deuxième volume. Pour obtenir qu'elle publiât tout et que la mémoire du grand homme en fût ridiculisée, il écrivit à la dame et il tâcha de lui monter la tête : « C'est à mes yeux un de ses crimes, de ne vous avoir nulle part nommée; c'est aussi l'un de ses châtiments, puisque cela le juge, et par un des côtés les plus faibles de son éminente nature... Vous êtes bonne enfant et vous ne lui en voulez pas. Rendez à sa mémoire de publier un jour, et sans l'altérer, sans le masquer de faux noms, ce qui déroute et désintéresse le lecteur, le chapitre que vous me faites lire en ce moment; au milieu de vos admirations et de vos tendresses fidèles, vous lui infligerez cependant, sans le vouloir.... » Sans le vouloir!... « une mauvaise note, la seule que vous ne puissiez pas lui épargner, — d'avoir consenti à paraître ingrat pour un pareil lien, si léger, si vrai pourtant, si conforme à sa nature, et de n'en avoir nulle part consacré, ne fût-ce que par un mot, le sincère souvenir. » Le bon apôtre!... Si habile, si bien hypocrite!... Et si malin qu'il écrit mal, afin de mieux envelopper sa perfidie!...

Quand Sainte-Beuve dit que Chateaubriand n'a point nommé Hortense, dans ses *Mémoires*, il ne dit pas la vérité : Chateaubriand cite cette jeune femme, dans le chœur des poétesses qui entourent Mme Tastu. Et, s'il ne l'a pas déshonorée davantage, quoi?

on ne peut pas lui en vouloir!... Mais Sainte-Beuve apercevait l'occasion de se venger : cela la mettait dans tous ses états!...

***

Sainte-Beuve et Hortense Allart... On m'excusera si je trouve de l'analogie entre ces deux personnes. Évidemment, Sainte-Beuve avait plus de talent et Hortense était plus jolie. Mais ils avaient à peu près, l'un et l'autre, la même méthode critique. Ou plutôt Hortense est, à mes yeux, la caricature excellente de la critique littéraire telle que notre Sainte-Beuve la conçut, l'enfanta et la laissa grandir. Elle avait l'air de gaspiller les jours de sa vie; mais, avec toutes ses folies, elle se transformait, au jour le jour, en un symbole.

L'étrange dame, qui ne se contentait pas des livres, mais qui voulait aussi connaître l'auteur, et intimement!... Une dame naïve, bienveillante, et qui, somme toute, mettait en pratique les principes de la critique littéraire selon Sainte-Beuve.

Sainte-Beuve ne croyait pas que l'œuvre d'art valût par elle-même. Mais, psychologue, il la voulait expliquer par l'auteur. Alors, il étudiait l'auteur. Ce fut sa méthode.

Eh! bien, Hortense procéda de même. Et, curieuse des livres, elle adopta la méthode de Sainte-Beuve; elle l'appliqua, et avec un zèle qui l'empêcha d'être, à la rigueur, ce qu'on appelle une très honnête

femme. Mais son amour de la littérature lui mérita la complaisante sympathie des gens de lettres.

Hortense, lui dirais-je en l'invoquant, vous aviez la passion des livres... C'est bien. Vous fûtes une liseuse intrépide. Les plus lourds et vieux volumes ne vous effrayaient pas; Baronius fit vos délices et le *Port-Royal* de Sainte-Beuve vous parut, quoique beau, frivole.

Hortense, vous adoriez les livres; mais vous leur préfériez encore les auteurs. Il ne vous suffisait pas de lire *Le Dieu des Bonnes Gens*, *Les Martyrs* et *Volupté* : vous désiriez encore d'être l'amie de Béranger, de Chateaubriand, de Sainte-Beuve. Dût votre pudeur en souffrir, il vous fallait connaître ces écrivains. Seulement, vous n'aviez guère de pudeur; vous ne souffrîtes pas et vous aimâtes la lecture des grands hommes eux-mêmes. Vous méritez le nom de psychologue. Quand, avec M. de Chateaubriand, vous étiez allée dîner, dans le quartier du Jardin des Plantes, à l'Arc-en-Ciel, et que votre beauté, jointe à votre affabilité, avait incliné ce prosateur à la sincère confidence, il vous semblait que vous compreniez plus parfaitement *Les Martyrs*. Et alors, vous étiez contente, car vous aviez la rage honnête de comprendre.

On peut se demander si, pour Sainte-Beuve, c'est l'œuvre d'art qui importe le plus, ou bien la connaissance de l'artiste : je crois qu'il préféra l'artiste. Et Hortense commit le même péché. Il était curieux de fins documents et il enregistrait avec joie les po-

tins. Pour la recherche des renseignements, Hortense ne lui fut pas inférieure. Elle sacrifia même à cette tâche sa réputation et sa dignité, car elle avait beaucoup de zèle.

Si l'œuvre d'art est une fin, comme le veulent les philosophes, Sainte-Beuve en tout cas l'utilisa comme un moyen... Hortense, Hortense, qui était pour vous la fin, des *Martyrs* ou de Chateaubriand?...

D'abord, on affecta de penser qu'il fallait expliquer l'œuvre au moyen de l'homme; et puis, l'œuvre ne fut qu'un document très utile pour la connaissance de l'homme. La critique devint, comme on l'a dit, une sorte d'histoire naturelle des esprits. Telles furent l'idée et la méthode de Sainte-Beuve et d'Hortense Allart, ces précurseurs.

J'accorde que, bien souvent, les littérateurs se montrent un peu plus qu'il ne faudrait. Les poètes surtout ne sont pas bien discrets. C'est leur plaisir de raconter ce qu'il leur advint d'amoureux. Et ils disent, en vers, si la dame est brune ou blonde, si elle leur fut longtemps sévère ou vite obligeante, si elle les trompa, si elle les déçut et comment elle se nomme... Les poètes n'ont pas beaucoup de retenue. Ils disent tout; oui, au moins tout.

C'est une faute d'art. Une belle œuvre d'art enveloppe une individualité; elle ne l'exhibe pas.

L'œuvre d'art est une chose; et l'histoire naturelle des esprits en est une autre... Voilà pourquoi, Hortense, vous auriez pu lire *Atala* et *Volupté* sans au-

cunement sacrifier à Chateaubriand ni à Sainte-Beuve le trésor de votre modestie.

Sainte-Beuve fut votre maître. Il vous enseigna sa méthode; et vous, — ah! consciencieuse comme on ne l'est pas! — vous avez suivi sa méthode jusqu'à l'absurde.

Je crois que vous admiriez les livres de Chateaubriand. Mais vous leur préfériez encore sa correspondance. Et il vous plut de recevoir de lui maintes lettres. Vous les publiâtes. Vous aviez tout fait pour que fussent extrêmement intéressantes et attrayantes les lettres qu'il vous écrirait, — tout!.. Ah! vous l'avez bien connu!... S'il ne vous fallait que cela, vous n'avez pas perdu votre temps, avec lui!...

De nos jours, il paraît qu'on ne lit guère. Ce sont les romanciers et les poètes qui l'affirment, ou qui s'en attristent secrètement. Mais on lit beaucoup les *Mémoires*, les *Correspondances*. Là, au moins, il y a des potins!...

« ...Et tout le reste est littérature!... » disait le pauvre Verlaine. Non, tout le reste n'est pas de la littérature. Hélas, non!... Mais je crois que nos contemporains ont l'horreur de la littérature et de l'art. Ce divertissement magnifique a cessé de plaire. Une jolie phrase n'est plus une consolation appréciée; d'ailleurs, notre époque n'a pas besoin de consolation : elle est effrontément optimiste. Elle se figure qu'elle va régénérer le monde au moyen de la sociologie. Elle sacrifie tout à la sociologie. Et, le plus comique, c'est que la sociologie demeure en

l'état de science indéterminée. On ne l'a pas encore définie; on n'a pas encore limité le champ de son investigation, fixé sa méthode. Alors, elle prend tout. Elle est, oui, la science des sociétés humaines. Elle étudie l'homme social... Ah! que tout cela est bien vague!... Toute connaissance peut être considérée comme fournissant à la sociologie une indispensable contribution, pour peu qu'on y mette de la bonne volonté. Donc, la sociologie s'est annexé, très rudement, toutes les sciences, tous les arts; il n'existe rien qu'elle ne réclame comme un document; elle transforme tout en documents, jusqu'à un poème, jusqu'à un roman, jusqu'à un air de flûte que module un fin musicien.

Et la critique littéraire est une annexe, une petite annexe de la sociologie. Mais, pour cela, elle devient, comme on dit, humaine, très humaine, trop humaine. Elle veut être psychologique, documentaire, que sais-je?... Elle s'est mise au service de la sociologie; elle a tout à fait oublié la littérature.

O Hortense, vous et votre ami Sainte-Beuve, vous êtes au début de l'erreur qui sera bientôt une folie. Lui dans ses livres et vous dans votre tumultueuse existence, vous avez un peu faussé la notion même de l'art. Lui qui recueillait de petites histoires relatives à Chateaubriand et vous qui, gentille, alliez dîner avec cet écrivain, vous omettiez de penser que l'art est une fin suffisante et magnifique. Lui, en outre, se vengeait d'un garçon qu'il n'aimait pas; et vous, Hortense, vous vous amusiez!...

***

En 1843, il advint à Hortense Allart une chose des plus imprévues; et elle avait déjà manifesté, durant les quarante-deux ans de sa vie, une bien remarquable bizarrerie de caractère, mais ce qu'elle fit là ce fut son paradoxal chef-d'œuvre : elle se maria! Aucune femme n'était moins destinée à ce dénouement.

Le 4 octobre 1842, elle arrive à Paris. Il faut qu'elle parle à Sainte-Beuve. Tout de suite, elle le convoque, pour quatre heures. Afin qu'il vienne, elle lui écrit de gentilles choses : « Ne soyez pas de ces égoïstes qui refusent aux autres quelques beaux jours. Je vous ai dû quelques-uns des plus doux et des plus charmants jours de ma vie. Que faites-vous? Vous ne savez ce que vous faites... » Voilà pour le sentiment; et puis, un homme de lettres ne se prend pas sans éloges, — alors : « Vous êtes le seul homme de notre temps qui ayez trouvé l'accent de l'âme et qui ayez peint l'amour avec tendresse... » C'est bien joli, ceci, « peindre l'amour avec tendresse... » Mais comme, depuis 1842, le personnage de Sainte-Beuve s'est modifié! Certes on n'oublie pas les *Poésies de Joseph Delorme*, ni le roman de *Volupté*; cependant, Sainte-Beuve ne nous apparaît plus comme, avant tout, l'homme de son temps qui a peint l'amour avec le plus de tendresse... Et Hortense Allart devait s'y connaître; si elle l'a dit, c'est qu'elle le savait.

Et du regret, de l'amertume, de l'amitié mélancolique : « Vous m'avez refusé quelques jours... » O Sainte-Beuve, c'est mal!... « quelques jours de passion et de désespoir, car vous ne me connaissez pas et j'aurais été jalouse horriblement... » Et des promesses : « Je vous aurais fait connaître une vie douce, intime et profonde, comme on la trouve dans ce que vous écrivez de sensible. Oh! pourquoi êtes-vous si bête et si passionné?... Venez et pensez que la campagne et la solitude m'ont rendue folle. Venez demain; je serai très fâchée si vous ne venez pas... » Le bel entrain!...

Ces gentillesses sont du 4 octobre. Puis, retournée à Herblay, le 22 octobre, la douce Hortense écrit de nouveau à son ami. Elle lui parle de maintes choses et, notamment, d'une lettre de Béranger : « Sa lettre est des plus gaies et des plus aimables, surtout à propos de mon mariage... »

Son mariage?... Mais oui!... « A propos de mon mariage, qu'il combat à outrance. Mais ses conseils, dans ma jeunesse, ne m'ont pas arrêtée et ne me retiendront pas aujourd'hui, si mes résolutions se fixent... » Elle se mariait!... Et elle hésitait encore un peu. Du reste, dans la solitude d'Herblay, chimérique de pensée et sage de fait, elle travaillait de son mieux. Elle lisait, docte, Fleury et Baronius, — « de chastes amants », disait-elle, avec autant de fierté que de regret.

Et elle pensait à Sainte-Beuve encore, avec assez de tendresse pour hésiter quelquefois à lui écrire...

« Donnez-moi des nouvelles de votre santé... Rien de si bête que de se priver, comme j'ai fait, d'écrire aux gens parce qu'on les admire. Cela ne m'arrivera plus. C'est aussi trop ridicule, à mon âge. Pardonnez-moi donc les bêtises que je vous écris trop souvent. Adieu, monsieur. » Elle dit qu'elle n'est plus jalouse de la princesse Belgiojoso. Elle dit que, dans la crise où elle est, elle a retrouvé « sa raison parfaite ». Elle dit : « C'est B[ulwer] aujourd'hui que j'appelle Tancrède ».

Quand Sainte-Beuve apprit qu'Hortense se mariait, il lui écrivit. C'est dommage que la lettre soit perdue!... On devine que c'est dommage. Hortense y fait cette allusion rapide et séduisante : « Votre petite lettre était très aimable. Je ne nie pas les Philémon et les Baucis... » Le malin père Beuve, écrivant à la fiancée éventuelle, lui avait présenté l'emblématique histoire de Baucis et de Philémon!... Mais Hortense : « Il y a une chose qui fait qu'on n'envie guère ces bonnes gens. C'est... quoi? La science, la connaissance. Connaît-on la nature humaine, connaît-on l'homme, si on n'en a aimé, charmé, consolé qu'un?... Si un homme venait vous dire qu'il n'a aimé qu'une femme au monde, qu'il n'a connu que celle-là, obtenu que celle-là, ne le trouveriez-vous pas tout de suite un peu imbécile?... » Hortense Allart, quant à elle, n'était pas une « imbécile »; et même, elle n'avait pas envie d'en devenir une. Et, aussitôt, la voici qui épilogue en métaphysicienne sur la fidélité, l'amour, la puis-

sance et la vertu. Périlleuse idéologie!... Hortense, Hortense, vous raisonnez trop : vous n'êtes pas raisonnable! Hortense, Hortense, il ne faut pas mettre sans cesse en question toutes choses et, à chaque instant, formuler des problèmes, puis les résoudre incontinent, à votre indépendante manière. Il ne faut pas, Hortense, se figurer tous les jours qu'on est la première à vivre et négliger l'expérience des auteurs de nos bons et tutélaires préjugés. Et, Hortense, on peut commettre des fautes, on en commet; seulement, il vaut mieux les considérer comme des fautes et ne pas prétendre à les rédiger en catéchisme orgueilleux. Hortense, vous manquiez d'humilité bienséante.

Et puis, somme toute, elle appelait Sainte-Beuve son « trop cher monsieur »... Mais, le 26 novembre, elle est un peu inquiète : « Quel est donc ce dîner? Est-ce chez Bulwer?... C'est ce que je comprends. A propos de quoi?... Marie y était-elle?... Il... » C'est évidemment Bulwer... « Il soupçonne ce qui s'est passé entre nous... Vous a-t-il été très aimable?... Car, entre hommes, cela vous rend furieux, jaloux au midi, mais au nord plus aimables les uns envers les autres... » Hortense avait été sage, en aimant un septentrional, cette fois!...

D'ailleurs, elle était toujours soucieuse de la santé de Sainte-Beuve. Elle lui indiquait un régime à suivre. Elle lui recommandait la promenade; et, par exemple, elle lui conseillait de longer les quais jusqu'au Champ-de-Mars. « C'est, écrivait-elle à

peu près, une promenade que j'ai faite souvent avec René ». Ainsi, elle ne parlait pas à la légère et n'indiquait rien qu'elle n'eût expérimenté. Mais, comme elle a écrit le nom de René, le souvenir de René lui trotte dans la tête...

Et le mariage? Eh! bien, Hortense n'est pas sans y penser. Mais ce projet l'épouvante un peu. Bulwer, lui, fait l'offensé. Hortense avoue qu'il lui plaît; seulement, elle assure qu'elle est « timide » : et c'est bien drôle.

Nous voici en plein mois de décembre. A Herblay, Hortense avoue que les soirées sont quelquefois un peu longues; « au loin s'étendent le silence et le froid »... Elle écrit, pour se désennuyer, à Sainte-Beuve. Pour se désennuyer tout à fait bien, elle lui fait une scène. Pourquoi? Parce que Sainte-Beuve ne lui dit rien du projet de mariage... « Vous ne me dites pas, en ami : *Achevez donc!...* ou, comme Béranger : *Arrêtez!...* J'ai voulu amuser celui-ci en lui racontant comment les choses se sont passées. Tout est remis à février, la saison des amours ou, chez les Romains, du mariage... » Et puis : « Il se peut que j'aie fait des adieux qui m'aient troublée; mais ce n'est pas à vous!... » Et puis : « Vous êtes, d'ailleurs, l'homme des réticences et des délicatesses, un homme dont, dans ma jeunesse, j'aurais brisé les portes. »

La douce Hortense écrit cela, une paisible nuit, tandis que brille la lune dans une solitude claire. Elle est calme, autant qu'il lui appartient de

l'être. Elle écrit cela tout naturellement, parce que telle est sa manière.

Les jours passent... « Est-ce ma faute, si je me trouve toujours dans la position de la reine Élisabeth, si je suis vierge-reine à sa façon? Je suis au moment d'épouser, un peu vieille, le duc d'Alençon; mais j'aime encore Leicester; mais Essex déjà me charme; mais je n'ai pas trop à mes pieds de mes sujets des trois royaumes... »

Les jours passent, les jours passent... « Au moment où je recevais votre lettre, ce matin, le troubadour est arrivé, Ajax parti furieux, l'autre jour, disant qu'il ne me reverrait de sa vie. Il venait à cheval me demander ma parole pour février, mois tentateur et entraînant. J'ai ri, j'ai promis; mais, de parole, point; c'est ce qu'évita toujours la reine Élisabeth. Qui, de vous ou de Bulwer, sera Essex?... »

Les jours passent, les jours passent... « Et vous, mes amants, il faudra vous dire adieu!... »

Les jours passèrent, passèrent... Bref, le 15 mai 1843, Hortense, écrivant à Sainte-Beuve, lui disait : « Mon adresse est à *Madame de Méritens de Malvézie, Montauban* (*Tarn-et-Garonne*). »

C'est ainsi que ne se maria guère Hortense Allart de Méritens, afin de ne pas appauvrir son cœur.

Elle épousa Napoléon-Louis-Frédéric-Corneille de Méritens de Malvézie de Marcignac l'Asclaves de Saman et l'Esbatx. A propos de quoi, elle disait gaiement à Sainte-Beuve : « Je date de Charlemagne et nous avons fait les croisades!... »

Quand elle publia son livre le plus connu, *Les Enchantements*, elle n'eut qu'à choisir, entre tant de noms, celui ou ceux qui lui plairaient le mieux. Elle choisit *Les Enchantements de Mme Prudence de Saman l'Esbatx.* « Prudence », elle l'inventait. Au baptême, elle avait reçu les prénoms que voici : Hortense, Thérèse, Sigismonde, Sophie, Alexandrine. Mais elle préféra Prudence, qui était bien le prénom qu'elle méritait le moins. Il est vrai qu'alors elle avait soixante-dix ans passés.

En vérité, pourquoi se maria-t-elle? Je ne le sais pas du tout. Elle hésita. Elle avait de la mélancolie à penser qu'elle limitait son existence. Écrivant à Sainte-Beuve, elle exhalait ainsi ses plaintes préventives : « Et vous, mes amants, il faudra vous dire adieu!... » Mais oui, Hortense!... Oui, du moins, ce sera la volonté nette de votre époux, M. de Méritens.

Peu de temps après son mariage, elle écrivait encore à Sainte-Beuve : « O mes amants, mes aimables amants, amants d'un jour, de dix ans, amants d'imagination, amants de cœur, combien tout cela revient avec charme à la mémoire, quand on vit seule et opprimée!... »

Hortense ne se brouillait pas avec ses anciens amants. Et ainsi, son cœur, dont il faut qu'un moraliste réprouve l'extrême encombrement, son cœur était, à ses yeux, charmant : il ressemblait à un aimable temple où l'autel principal est consacré au dieu nouveau, mais où l'on garde, pour les dieux an-

ciens, de petites chapelles; — et n'est-ce pas dans les petites chapelles étroites et comme secrètes que les cierges brûlent avec le plus d'ardeur et que l'odeur accumulée de l'encens est le plus forte?...

Il y avait, dans le cœur attristé d'Hortense, une chapelle pour ce dieu de naguère, Chateaubriand. Le dieu vieillissait. Hortense ne le voyait plus; mais, de temps en temps, ils s'écrivaient. Et Hortense avait de ses nouvelles par Sainte-Beuve. Elle écrivait à Sainte-Beuve : « Le voyez-vous chez Mme Récamier? Il dit qu'il est toujours souffrant... » Ses lettres à Sainte-Beuve — et celui-ci en devait rager — sont toutes pleines du souci de Chateaubriand.

***

En 1845, Chateaubriand était bien vieux; et il semblait honteux de l'être[1]. Cassé, déformé, son corps grêle se soutenait mal sur ses faibles jambes. Son visage avait maigri; et, sous les rares cheveux blancs, le front se dressait, étroit et haut, tourmenté de rides. La bouche se contractait et faisait un sourire énigmatique. Il ne restait de beau que les grands yeux bleus, qui « se mouillaient facilement de larmes et qu'il levait avec une douceur étonnée ».

Hortense écrit à Sainte-Beuve : « Dites-moi si vous voyez René; il m'écrit bien tristement, et son état me touche et m'afflige[2]. »

1. Voir Eugène Manuel, *Une visite à Chateaubriand* [en 1845] (dans la *Revue contemporaine* du 1er juillet 1895).
2. Voir l'*Appendice* (Q).

En 1847, elle apprend la mort de Mme de Chateaubriand. Et elle écrit à Sainte-Beuve : « Est-elle morte subitement? Comment René prend-il la mort de Céluta? A-t-il pu aller à l'enterrement? En est-il étonné, frappé? Cette mort si près est bien désagréable!... »

En 1847, Chateaubriand touche à sa soixante-dix-neuvième année... Hortense écrit à Sainte-Beuve : « Enfin, il est libre; et, tel que je le connais, il peut encore oublier son âge autant qu'on l'oublie à vingt ans, au moins pour les idées et les enchantements[1]... » C'est magnifique, malgré cette petite réticence.

Et puis, du 16 mai de la même année : « Je n'ai pas été voir René. Il m'écrit qu'il ne se mariera plus; mais il va, je crois à Passy, avec sa belle. »

Sa belle, c'était Juliette Récamier.

Chateaubriand mourut l'année suivante... C'est à peu près à cette époque qu'Hortense Allart de Méritens (et de dix autres lieux) commença de se tenir un peu tranquille et de n'être plus guère folle qu'en imagination. Elle vivait, très retirée, à Herblay, dans les livres, dans l'idéologie. Elle s'occupait de l'éducation de ses enfants. Et elle nourrissait mille chimères, mais anodines et qui ne faisaient guère de bruit que dans sa tête.

1. Voir l'*Appendice* (R).

***

Depuis quelque temps, elle subissait l'influence des Saint-Simoniens... Les Saint-Simoniens et Hortense!... Mais, cette influence, elle la subissait parmi d'autres; et c'est ainsi qu'elle ne devint pas subversive dangereusement.

Oui, Hortense et les Saint-Simoniens; ces rêveurs tristes et elle!... Ah! il lui manquait cela pour avoir connu toutes les toquades de l'esprit, avec les toquades du cœur!...

Les Saint-Simoniens « se préoccupaient du sort des femmes »[1]; et cela devait intéresser Hortense. Mais oui, puisque tout au monde l'intéressait et qu'elle avait le cœur le plus actif de son époque!... Alors, elle publia une brochure intitulée *La femme et la démocratie de nos temps*. Elle était le jouet des événements; et elle trouvait un extrême plaisir à sentir que les événements, jeunes gaillards, jouaient avec elle : c'étaient encore des amants!...

Le 13 février 1832, elle écrivait à Michel Chevalier, directeur du *Globe*, qui était l'organe officiel de la religion naissante : « Je lis *Le Globe*, monsieur, avec le plus grand intérêt, en y remarquant surtout vos articles... » Avec Hortense, c'était toujours « surtout », de bonne foi. « Je crois que les femmes doivent beaucoup de reconnaissance aux Saint-Simoniens,

1. Paul Bonnefon, *l. l.* C'est M. Paul Bonnefon qui a trouvé et publié (dans *L'Amateur d'Autographes*) les documents relatifs au saint-simonisme d'Hortense.

quoiqu'ils aillent peut-être plus loin qu'elles ne voudraient. » Cela!... « La voix des femmes, si on l'écoute, sera pour les retenir; mais on n'obtient rien, il est vrai, dans notre monde de préjugés, sans dépasser le but... » Et puis : « J'envoie au Père Suprême... » Voyez comme, tout de suite, elle avait pris le ton qu'il fallait, le ton de la secte, et comme elle avait l'âme docile d'une véritable révoltée!... « ainsi qu'à vous, mes remerciements pour *Le Globe* ».

Et puis, le 13 août de la même année : « J'ai persisté dignement pour vous voir hier. Impossible. Mais on dit qu'on ne vous voit plus comme autrefois et que le Père se dérobe aux yeux des hommes. C'est pourtant lui que je voudrais chercher. Jamais je n'entends parler de vous et de la femme libre sans une émotion religieuse... » Elle y est, et complètement, — comme toujours! — sans réserve.

Évidemment, Hortense rencontrait, dans ce milieu très particulier, des empêchements imprévus.

Michel Chevalier répondit à Hortense Allart : « Madame, le Père veut que je vous prie de méditer la dernière lettre qu'il vous a écrite, afin que, si, comme cela est plus que probable, il ne pouvait personnellement vous recevoir, vous fussiez à l'avance éclairée sur le motif de la retraite dans laquelle lui particulièrement désire se tenir, surtout durant les jours qui précèdent le procès. » Ce petit billet prouve qu'Hortense était en correspondance particulière avec le Père Enfantin lui-même. Seulement, ses lettres et les lettres du Père Suprême sont presque

toutes perdues. C'est bien dommage!... Que l'échange d'idées devait être joli, entre ce Père nébuleux et cette aimable femme!... Quelques échantillons subsistent, par bonheur. Voici une lettre d'Hortense. Elle est du 21 avril 1832. « On m'a donné peu d'espoir de vous voir, mais j'espère être plus heureuse au mois d'octobre... Vous avez dit que les femmes auront leur voix; mais c'est impossible qu'elles s'entendent avec vous sans vous voir et sans vous parler, puisque vous ne voulez (ni ne devez) fixer seul ce qu'elles doivent croire. Vous le dirais-je? Je ne sais si vous avez beaucoup d'envie de trouver la femme libre. Les prophètes parlent seuls et font parler le reste. Voilà ce que je crois. Recevez l'expression des sentiments qu'inspire un grand caractère et un grand esprit. — H. Allart. »

Fidèle à sa méthode, qui était expérimentale, Hortense voulait voir le Père. Il ne lui suffisait pas de le lire : elle voulait le voir!... Si le Père Enfantin s'était montré, je ne dis pas que cela n'avait aucune espèce d'inconvénient ou de danger pour lui, — je ne dis pas le contraire non plus, tant je désire de n'offenser personne sans y songer; — mais Hortense serait devenue, pour quelque temps, saint-simonienne comme on ne l'a jamais été.

Le 5 juillet 1832, Hortense écrit encore au Père Enfantin : « Je reviens d'Angleterre, monsieur, et je trouve les Saint-Simoniens divisés... *Le Globe* n'est plus et vous êtes à Ménilmontant... Partout on dit de si singulières choses, sur la doctrine, que j'aurais

bien voulu vous voir... » Cela, oui; cela, oui, — passionnément!... « pour en causer avec vous et satisfaire ma longue curiosité... » Elle avoue!...

Enfantin répond. Il engagerait bien Hortense à venir, le dimanche, entendre les chants et voir les travaux des Saint-Simoniens. Mais il se méfie des gendarmes, des attroupements, des tumultes. Il n'ose pas, en somme, inviter Hortense... Et puis, il n'a pas très envie de la voir. Même, on dirait qu'il a très envie de ne voir personne, comme s'il pensait que sa renommée n'y pût rien gagner, — ni sa religion : « Plus vous témoignez d'intérêt pour l'œuvre que Dieu nous a confiée, plus je vous dois la vérité. Eh! bien, en ce moment, je n'ai plus rien à DIRE *personnellement* à ceux qui nous aiment... » Ah! Hortense est plus expansive!... « Notre retraite, continue le Père, est le symbole de ce silence temporaire; ils savent qui nous sommes et ce que nous voulons; ils verront chaque jour *publiquement* nos actes. » Etc., etc. Le style du Père Enfantin n'est pas une chose courte : mais il n'en finit pas, il est assommant.

Le Père assure qu'il ne veut rien demander aux femmes. Mais il sait qu'il peut beaucoup attendre d'elles, — pour la doctrine, on l'a, je suppose, compris. Elles sauront, croit-il avec raison, mieux que lui ce qu'elles doivent entreprendre pour faire aimer « les apôtres de leur affranchissement ». Et puis : « Je vous le dis encore, je n'ai rien à demander aux femmes, et j'ajoute que je n'ai rien surtout à leur

accorder. J'ai fait appel à toutes : celles qui l'ont entendu doivent agir, il est temps; elles n'ont pas besoin de moi pour cela. Au nom de toutes leurs sœurs qui souffrent... » Etc. Qu'il est solennel cet homme ou, du moins, ce Père Enfantin!... Ce n'est pas la même nature, ce Père et Hortense. Et est-ce là, vraiment, la façon d'écrire à Hortense Allart?...

Ah! il ne veut pas se montrer. Tout, excepté cela. Des lettres, tant qu'on en voudra; se montrer, non!...

Le Père appelle Hortense « ma chère dame ». Il lui conseille, ainsi qu'aux autres femmes, d'annoncer le « divin enfantement » d'une vie nouvelle. Il les engage à préparer de leurs mains « la layette sacrée de l'humanité nouvelle »... Tout cela, qui est en soi extrêmement comique, est encore beaucoup plus comique de s'adresser à Hortense, qui avait eu des ennuis de layette, et de layette non métaphorique, quelques années plus tôt.

Il faut prendre un parti : — trouver sublime un Père Enfantin; — ou bien, réservant le respect qu'on doit assurément à la plus évidente bonne foi, s'abandonner à la gaieté parfaite que comporte une correspondance d'un très naïf Père Enfantin et d'une beaucoup moins naïve Hortense Allart. Autant vaut rire, somme toute.

Est-ce qu'Hortense trouva le Père Enfantin trop ennuyeux dans ses lettres, ou trop mystérieux avec

ses façons de ne pas se montrer?... Elle pensa bientôt à autre chose.

Dans la solitude mélancolique d'Herblay, n'étant plus jeune, elle écrivit, comme suite aux *Enchantements de Prudence*, un volume de *Nouveaux Enchantements* et un volume de *Derniers Enchantements*... Elle avait passé toute sa vie à être enchantée. Maintenant, avec une sorte de coquetterie funèbre, elle faisait le bilan riche et varié de son cœur.

Les Nouveaux et *Les Derniers Enchantements* n'eurent aucun succès. Hortense Allart en conçut de la tristesse. Avant de mourir, à soixante-dix-huit ans, elle détruisit la grande quantité de ses papiers, de ses lettres d'amour, de ses brouillons.

Mais, jusqu'à la mort, elle garda le tendre et cher souvenir de tous les objets successifs et nombreux de sa ferveur. Son ancien amant devenait son ami. George Sand appelle cela, dans la préface des *Enchantements*, « ne pas éteindre les foyers qu'on a allumés... » Voici : « Elle a pour principe de cœur qu'on ne cesse pas d'aimer ce qu'on a aimé, que ceux qu'elle a quittés par lassitude ou par crainte du joug étaient dignes de son éternelle tendresse, et elle laisse volontiers à ces amitiés le nom d'amour qui sied encore à leur délicatesse. Il y a, dans tout cela, une facilité de relations qui rappelle les amours philosophiques du siècle dernier, moins ce qui les gâtait, la galanterie libertine ». Comme l'idéologie sentimentale passe de mode avec une rapidité singulière! Le sentiment, lui, ne bouge pas; mais, la philosophie

qu'on veut mettre autour, les doctrines, les paradoxes, tout cela ne fait le plaisir et la fatuité que d'un petit nombre d'années seulement. Et puis, on imagine de nouveaux « principes de cœur »; ils sont une parure, et vite surannée. Du reste, une jolie et décente parure; on peut s'en moquer un peu, comme des robes à crinolines, des châles et des chapeaux à brides, mais avec précaution et en songeant que, robes, écharpes et chapeaux d'aujourd'hui seront demain comiques à leur tour.

Durant son existence longue, agitée et laborieuse, Hortense avait beaucoup écrit. On connaît, au moins par leurs titres, ses romans. Ils ne sont qu'une toute petite partie de son œuvre, et celle peut-être qui lui était le moins précieuse.

Mais, dans la seule année 1857, elle publia : 1° les deux volumes d'un *Essai sur l'histoire politique depuis l'invasion des Barbares jusqu'en 1848*; 2° le *Novum Organum ou Sainteté philosophique.* Ce n'est pas une petite affaire!... George Sand aimait bien ce *Novum Organum*; et elle admirait cette femme blonde, blanche et rose qui avait la passion des idées et le goût d'imprimer à ses frais des livres de peu de vente.

En 1862, Hortense publia une *Nouvelle concordance des quatre évangiles abrégés*; en 1864, un *Essai sur la religion intérieure.* Et puis, elle publia un choix de lettres de Béranger, puis une *Histoire de la république d'Athènes.*

Hortense est admirable pour avoir montré par

son exemple comment peuvent coïncider une sorte de gravité quasi pédantesque et la frivolité la plus complète. Et Hortense n'était pas pédante ici, frivole là; non : mais, jusqu'en ses amours bien légères, elle apportait un opiniâtre souci de la littérature, de même que ses livres d'histoire, de philosophie, de sociologie sont tous animés de son esprit futile. Hortense est comique, mais harmonieuse.

Peu de temps avant de mourir, elle acheva un *Timide essai sur la correspondance de Cicéron.* Quel divertissement, pour la fin d'une vie qui avait été si bien ornée de fantaisie, de plaisanterie et de caprice!... Hortense savait le latin : elle lui dut le dernier passe-temps de sa vie; d'autres personnes, qui ne vivent pas mieux qu'elle, ne songent pas à se ménager, pour le vieil âge, cette consolation.

Ajoutons qu'Hortense Allart fut une excellente mère. Elle nourrit ses enfants de son lait, veilla sur leur éducation et s'occupa de les placer[1]. Il semble que ce ne fut pas très commode. Hortense s'adressa aux Saint-Simoniens, ces grands idéologues étant, comme il arrive, de fameux hommes d'affaires, capables de conduire une intrigue sans maladresse. Elle écrivit au Père Enfantin, lui raconta que Marcus était « très capable et instruit » et qu'il souhaitait un emploi de deux à trois mille francs au chemin de fer de Lyon. Et puis, ce fut Henri qui de-

1. Il y a, là-dessus, toute une série de lettres, qu'a publiée M. Paul Bonnefon, dans *L'Amateur d'Autographes* du mois de décembre 1908.

manda la même faveur. Et Hortense écrivait à M. de Rothschild, à M. Thiers.

Que de questions pratiques, chères au souci maternel d'Hortense, mais inégales à ses goûts spirituels!... Elle dit au Père Enfantin : « J'aimais mieux vous parler jadis sur tant de hautes questions qui reviendront toujours; mais quand les reprendra-t-on? Elles avaient bien de l'attrait!... » Et Hortense termine sa lettre sur des politesses, sur l'expression de sa reconnaissance infinie; elle signe; — et puis, cocasse, elle ajoute à sa lettre ce petit post-scriptum imprévu, qui dut déconcerter le Père : « M. de Méritens m'a fait connaître la loi du mariage dans sa rigueur, quoiqu'il soit bon, mais violent. Nous sommes séparés, mais amis... » Qu'est-ce que ça pouvait bien faire au Père Enfantin?...

Au mois d'avril 1860, Hortense écrit encore au Père. Celui-ci a fait une démarche auprès de M. Audibert, lequel a promis tout ce qu'on voulait et puis n'a pas bougé. Hortense est désolée. Comment s'y prendre pour conquérir la bonne grâce de M. Audibert? Elle lui enverrait bien son *Novum Organum*... « Mais aime-t-il la philosophie et la sainteté, ces questions qui nous sont chères, à vous et à moi, monsieur?... »

Quelquefois, on ne sait pas trop si Hortense n'est pas en train de plaisanter un peu... Mais, non; je crois que non.

Au mois de mai, nouvelle lettre. Il ne s'agit plus seulement de Marcus et d'Henri, mais encore de la

correspondance de Béranger, qui ne se vend pas à merveille... « Béranger vous aimait beaucoup, il a fait une chanson pour vous, une de ses plus belles, des plus hardies, des plus philosophiques. Les amis de Béranger ne pourraient-ils un peu le défendre et faire faire des articles dans les journaux? Les hommes comme vous, monsieur, qui ont eu tant d'influence sur leur temps, ne peuvent-ils rendre à Béranger l'appui qu'ils en ont reçu?... » Très bonne Hortense, qui n'oubliait pas ses amis et qui avait eu pour Béranger la meilleure tendresse!... Mais soudain la voici qui songe à ses fils et qui, pour parler d'eux, tient une transition : « Cette influence, on dit que vous l'avez au chemin de fer de Lyon... » Justement, elle sait par son fils Marcus qu'on va ouvrir une gare à la Joliette. « Eh! bien, ne pourrions-nous le fourrer là, à la mer?... » Ce jour-là, manifestement, Hortense était de bonne humeur; sa bonne humeur l'engageait à faire les choses avec prestesse. Et elle « fourrait » donc Marcus à la Joliette; Henri aussi, sous le gouvernement du frère aîné... « Il faut bien des nouveaux venus à une gare nouvelle... » Cette logique est implacable, — pour qui vient de l'imaginer.

Et puis, le sentiment maternel, le doux sentiment d'inquiétude tendre réapparaissait : « Je voudrais fort qu'Henri allât au Midi... » Pourquoi? C'est qu'Henri n'avait pas une bonne santé.

Mais, soudain, elle se ravise : une mauvaise santé n'est pas une bonne condition pour entrer dans les

chemins de fer. Alors, elle écrit : « Il a une très bonne santé, malgré son accident à la hanche, étant enfant, qui ne l'empêche pas de faire quatre lieues à pied. » Au mois de mars, elle avait écrit : « Sa santé, qui est bonne d'ailleurs, demande le Midi. »

Et puis, en mai, elle revient à Béranger, — ma foi, de la façon la plus comique, si l'on veut bien songer que cette lettre est adressée au Père Enfantin : « Béranger me disait : *Allez donc avec les Saint-Simoniens, cela fera vendre vos ouvrages; soyez la mère, avec Enfantin qui est le père...* »

Pauvre Père Enfantin, quand il reçut cela, quelle drôle de figure ne dut-il pas faire! Mais Hortense, avec un naïf acharnement, continuait : « Si Béranger voulait que je fusse la mère et si vous, monsieur, vous étiez le Père, vous voyez bien que les enfants sont à vous... » L'extrême rapidité, l'urgence abusive de ce raisonnement dut effarer le pauvre Père Enfantin. Mais comme, ce jour-là, Hortense, — qui, d'habitude, n'écrivait au vieux saint-simonien qu'avec une respectueuse circonspection, — se montre vive, gaillarde et pleine d'entrain!...

Avant de signer, Hortense rappelle au Père « ces jours de nouveautés et de discussions » qui lui semblaient, dit-elle, « si vifs et si amusants »... Si amusants!... Est-ce que le Père Enfantin trouvait la dialectique saint-simonienne « amusante »? est-ce qu'il discutait pour l'amusement, cet homme grave?...

Il y eut des ennuis à propos d'Henri Allart. Son écriture parut moins belle, son caractère parut moins

doux que sa mère ne le croyait. Le 5 janvier 1862, elle écrit au Père Enfantin : « Ces histoires sur son écriture et son orgueil me semblent des bêtises de bureaux qu'on n'écoute jamais. L'écriture de mon fils est très bonne, très lisible, comme vous avez vu par sa lettre. Sommes-nous Chinois?... » Elle ajoute : « Enfin vivent les Saint-Simoniens qui soutiennent toujours la femme! Vive le Père!... »

Ici s'arrête la correspondance d'Hortense Allart et du Père Enfantin. Du moins ne possédons-nous que cela.

Henri, qui n'avait décidément pas une bonne santé, mourut à vingt-trois ans. Marcus, lui, très allant, finit par quitter les bureaux de chemin de fer; il écrivit beaucoup, batailla, dépensa de l'énergie et du remuement pour la défense de ses opinions bonapartistes.

Hortense, jeune encore, écrivait à Sainte-Beuve : « Pourquoi une femme ne pourrait-elle pas aimer comme vous autres? » Ah! voilà!... Mais Hortense réclamait : « Amaury (dans *Volupté*) voulait, pour être heureux, trois femmes à la fois. Souvenez-vous-en, ou je chercherai la page. Ne dites donc pas qu'il ne faut pas dépasser trois amants dans toute sa vie. Ne mettez pas des nombres. » Ce bon père Beuve!... Il avait fixé le nombre de trois, exactement. Pourquoi?... Et pourquoi, précisément, trois?

Il n'était pas la troisième sympathie d'Hortense : son chiffre est plus élevé; loyale et un peu cynique comme elle le fut, on ne se figure pas qu'elle lui ait caché tous les précurseurs, moins deux, qu'il avait eus. Alors, pourquoi ce dogmatique trois?... Hortense a bien raison de protester contre tant d'arbitraire. « C'est trop de deux, madame! » s'écriait Ruy Gomez de Silva, grand maître de Saint-Jacques et de Calatrava, vieillard dépourvu de clémence. Hortense se fâche. Elle ne veut pas qu'on « mette des nombres »; et elle conclut : « Voilà ma morale, voilà ma morale, voilà ma morale!... »

Son tort n'est que d'appeler cela une morale. Suivre la nature, ou mieux sa nature, n'est pas une morale. Une morale est toujours un empêchement. Mais Hortense ne pouvait pas souffrir les empêchements.

C'est à merveille. Seulement, cette ardeur, ce bel entrain, cette fougue, ne disons pas que c'est une morale; ne le disons pas trois fois, car c'est trop d'insistance, en vérité.

La fin de sa vie fut édifiante.

M. Thiers l'appelait « ma très ancienne amie »; et il lui fit avoir une petite pension d'un millier de francs. Avec cela, elle s'en alla demeurer à Montlhéry : une petite maison, près de la tour, fut son refuge. Elle trouva le moyen d'être, avec ses mille francs par an, charitable et bonne, jusqu'à sa mort, qui survint le 28 février 1879.

***

Maintenant, elle repose, dans le cimetière de Bourg-la-Reine, auprès de ses deux fils, Henri-Diodati Allart et Marcus-Napoléon Allart. La pierre est basse et fleurie de lichen[1].

Juliette Récamier dort au cimetière Montmartre; la tombe est simple, surmontée d'une croix.

Les restes mortels de Pauline de Beaumont sont à Rome, dans l'église Saint-Louis-des-Français. Il paraît que des doigts de marbre sont cassés, à la petite main de sa statue endormie.

Et les cendres de René sont encloses dans la simplicité fastueuse du tombeau qu'il s'est fait creuser, de son vivant, à même le roc, dans l'île du Grand-Bé que battent les vagues, ses éternelles et ses gémissantes amies.

Ainsi, toutes ces âmes ont retrouvé leur solitude. Elles ont essayé, le temps de la vie, de sortir de cette solitude qui est peut-être naturelle à chaque individualité humaine. Une ferveur les anima. Elle venait de ce foyer prodigieux, René, l'ennui, l'amour et le génie. Et puis, tout cela dort, d'un grand sommeil définitif, après le remuement, le plaisir, la douleur et la fièvre. Tout cela dort... Et les petites anecdotes que racontent, pour se divertir, de fragiles vivants ne troublent pas cet immense repos.

1. Léon Séché, *Hortense Allart de Méritens*, p. 6.

V

La spirituelle, méchante et si intelligente comtesse de Boigne a écrit de Mme de Staël : « Le fléau de sa vie a été l'ennui. » Et elle ajoutait : « Il est étonnant combien les plus puissants génies sont sujets à cette impression et à quel point elle les domine. Mme de Staël, lord Byron, M. de Chateaubriand en sont des exemples frappants ; et c'est surtout pour échapper à l'ennui qu'ils ont gâté leur vie et qu'ils auraient voulu bouleverser le monde[1]. » Et puis, à propos du seul Chateaubriand : « Éprouver des sensations variées pour se désennuyer, au bout du compte c'est là le but et le grand secret de sa vie[2]. »

Et Joubert : « Un fonds d'ennui, qui semble avoir pour réservoir l'espace immense qui est vacant entre lui-même et ses pensées, exige perpétuellement de lui (Chateaubriand) des distractions qu'aucune occupation, aucune société ne lui fourniront jamais à

1. *Mémoires de la comtesse de Boigne*, tome I, p. 255.
2. *Id.* p. 298.

son gré et auxquelles aucune fortune ne pourrait suffire... »

L'espace immense qui est vacant entre lui-même et ses pensées, — cela est admirable. La finesse de Joubert a quelquefois la qualité de la divination spirituelle. Il ne fut pas un psychologue qui analyse seulement. Il voyait bien au delà des petites trouvailles que fait un observateur attentif : en guise de méthode, il avait le simple génie de comprendre.

Dans les *Mémoires d'outre-tombe*[1], tout de suite après avoir raconté la mort de son père, Chateaubriand écrit : « Si j'avais pétri mon limon, peut-être me fussé-je créé femme, en passion d'elles; ou, si je m'étais fait homme, je me serais octroyé d'abord la beauté; ensuite, par précaution contre l'ennui mon ennemi acharné, il m'eût assez convenu d'être un artiste supérieur, mais inconnu, et n'usant de mon talent qu'au bénéfice de ma solitude. »

Cette phrase voluptueuse et qui aboutit au désir de l'art comme au remède le plus efficace qu'il ait trouvé contre l'ennui caractérise la sensibilté de Chateaubriand.

***

Et la sensibilité de Chateaubriand prédomine sur toutes les autres facultés de cette âme si abondamment riche.

Chateaubriand n'inventa pas la sensibilité. Le dix-

1. *Mémoires d'outre-tombe*, tome I, p. 312.

neuvième siècle ne l'a pas inventée; le dix-huitième siècle non plus. Mais, ce qui est nouveau, à partir de Chateaubriand, c'est la suprématie de la sensibilité; c'est aussi la faveur dont elle jouit, et c'est enfin comme on la laisse travailler seule. Ici, de même qu'ailleurs, Chateaubriand a subi l'influence de Rousseau, lequel avait subi l'influence de son temps. Mais Rousseau était beaucoup plus raisonneur que Chateaubriand; et c'est Chateaubriand qui, le premier peut-être, a confié toute sa littérature et s'est confié lui-même à la conduite de la sensibilité.

L'on fut sensible au dix-septième siècle; comment ne l'aurait-on pas été, quand on avait, au seizième siècle, été si ardemment sensuel?... Et le théâtre de Racine, les romans de Mme de Lafayette signalent une sensibilité fine, vive, souvent frémissante.

Mais, au dix-septième siècle, dans la littérature, les capricieux mouvements de la sensibilité sont soumis au gouvernement de la raison. La raison veille; la raison ne permettrait pas à la sensibilité d'aller trop loin, de faire la folle, de se montrer sans retenue. Il y avait alors une certaine hiérarchie des facultés spirituelles. La raison était souveraine, comme parfaitement détachée de la matière; tandis qu'on méprisait un peu la sensibilité, qui était en bas de la hiérarchie, comme étroitement liée au corps et à ses trop charnels émois. On voulait bien qu'elle apparût, avec une délicate réserve, qu'elle se laissât deviner, décente, pareille à une jeune

femme qui a su voiler ses attraits; on ne tolérait pas qu'elle se répandît, comme une bacchante toute nue, échauffée de désirs et livrée à sa concupiscence.

Je crois que les écrivains du dix-septième siècle auraient trouvé notre sensibilité moderne un peu dégoûtante.

La sensibilité de Chateaubriand, ils l'auraient trouvée au moins déraisonnable; elle l'est.

D'abord, elle se mêle de tout, et notamment de ce qui ne la regarde pas. C'est elle qui, s'improvisant apologiste et théologienne, a composé *Le Génie du Christianisme.*

Elle ne connaît pas le repos. Elle est toujours en éveil et veut sans cesse frémir. Si les occasions lui manquent, elle languit. Et Chateaubriand tombe dans un terrible ennui. Il a besoin d'une activité perpétuelle, afin d'occuper cette sensibilité qui refuse de se tenir tranquille. Est-il ambitieux? Oui, sans doute. Mais, plus encore qu'ambitieux, il est avide des prétextes qui donneront le change à son marasme. C'est pour l'amusement de sa sensibilité qu'il est allé faire le voyage d'Amérique, qu'il est allé à Jérusalem voir le tombeau du Christ et, à Grenade, Dolorès; c'est pour l'amusement de sa sensibilité qu'il a voulu être ambassadeur, ministre et qu'il aurait tant aimé d'être Napoléon; c'est pour l'amusement de sa sensibilité qu'avec un désir infini de repos, il s'est, jusqu'à la mort, tracassé, comme s'il y trouvait un grand plaisir : et il n'y trouvait que déception.

Il a inventé le mal du siècle; il a inventé la mélancolie qui fut à la mode il y a quatre-vingts ans, la mélancolie de *René*, la mélancolie de *La Confession d'un Enfant du Siècle*, la mélancolie d'*Olympio*, la mélancolie de *La Maison du Berger*. Indirectement dérivent de son ennui, de sa détresse d'âme, *Les Fleurs du Mal* de Charles Baudelaire, la nostalgie douloureuse qui emplit l'œuvre de nos plus ardents contemporains.

De quoi se plaignent donc ces écrivains glorieux? Que leur manque-t-il? et quel est le motif de leur inconsolable chagrin?... Leur sensibilité les tourmente. La sensibilité, à l'état libre où l'a laissée Chateaubriand, est un instrument de joie et de supplice. Elle procure des satisfactions singulières; mais il y a en elle une avidité que rien ne contente. Elle est infinie; et les limites de ce qu'on lui donne l'offensent plus que ne l'enchante ce qu'on lui donne. Elle est malade de ses désirs démesurés.

Elle arrive à se tuer elle-même. Elle cherche toujours plus d'acuité, plus d'acuité que possible; et, quand elle est au bout de ce qu'elle a souhaité, de ce qu'elle a réalisé, elle s'annihilerait volontiers... « Ah! qu'elle ne soit pas trop chère, la main qui nous tendra le verre d'eau fraîche, à l'heure de l'agonie!...» Ce cri de Chateaubriand, c'est le cri de sa souffrance dernière; et il repousse la tendresse qu'il a cherchée, parce que cette tendresse, à la fin, le torture.

Cette sensibilité si aisément malade a deux enne-

mis contre lesquels elle ne cesse pas d'être en lutte désespérée : ce sont l'espace et le temps. Le temps qui ne veut pas qu'elle s'installe dans sa félicité; le temps qui lui présente une image de mort sous une vaine apparence de jeunesse; le temps qui, à force de taquinerie continuelle, lui ferait préférer le refuge du souvenir au péril du bonheur actuel. Et l'espace, avec tout son attrait, toute sa nostalgie aussi; l'éloignement, l'horrible et infranchissable distance de ce qui aime à ce qui aime aussi; le regret, le désir inutile.

Ce qui distingue, classe et distribue le plus nettement en catégories différentes les esprits, c'est leur façon d'être à l'égard du temps, c'est leur vœu de vivre plus vite ou plus lentement, c'est l'inégale patience avec laquelle ils supportent la durée.

Un voluptueux tel que Chateaubriand ne la supporte pas du tout. La certitude qu'il a d'une destruction prochaine lui corrompt ses plaisirs. La plainte de la mort emplit toute son œuvre. Et, cette mort qui le chagrine, ce n'est pas seulement sa mort à lui, sa mort promise et dont il calculerait les dates hypothétiques; ce n'est pas seulement la mort des êtres, leur disparition : c'est la mort des minutes, le vieillissement funèbre de tout, et enfin cette sorte de mort méticuleuse qu'est la frivolité.

Voyons-le dans ses amours. Sa ferveur est courte parce qu'il est frivole; mais il est frivole aussi parce qu'il sent que sa ferveur sera éteinte par la cendre du temps. Lorsque Pauline de Beaumont mourut,

ce n'est pas seulement le corps et le souvenir de cette charmante amie qu'il enferma dans le tombeau de l'église romaine Saint-Louis-des-Français : non, ce n'est pas seulement sur elle qu'il pleurait, mais encore sur la fin d'un amour, oui, sur l'inévitable néant qui menace tout sentiment et qui bientôt en a raison. La tombe de Saint-Louis-des-Français enferma, pour le grand chagrin de René, Pauline de Beaumont et un amour de René, l'espoir d'un long amour, espoir qui serait mort même si Pauline de Beaumont avait vécu, et qui même était mort avant le trépas de cette jeune femme. Nous devrions toujours être en deuil de nous-mêmes, en deuil de nos pensées et de nos émois, en deuil de nos désirs et de leurs réalisations imparfaites. Si Pauline de Beaumont avait vécu, Chateaubriand ne l'aurait plus aimée; mais, vivante ou morte, il l'aurait toujours regrettée : je veux dire que jamais il ne se serait tout à fait consolé de ne l'aimer plus.

Entre ses nombreux et divers amours, il ne laissa pas beaucoup d'intervalle. A peine arrivait-il d'Angleterre, où il avait aimé Charlotte Ives, le voici qui s'éprend de Pauline de Beaumont. Pauline de Beaumont vivait encore, l'aimait encore et, moribonde, s'apprêtait à le suivre en Italie, le voici très amoureux de Delphine de Custine. Puis apparaissent, en foule moins successive que pressée, la comtesse de Noailles, la duchesse de Duras, Juliette Récamier, la petite Mme Hamelin, Mme de C...; j'en passe, et des plus jolies, jusqu'à

Hortense Allart qui survint tard mais qui ne fut probablement pas la dernière. Avant d'avoir épuisé le plaisir d'un amour, il fallait toujours que René s'en fût procuré un autre, tant il redoutait d'avoir à languir, à s'ennuyer, entre la fin d'un amour et le commencement d'un autre. Il ne supportait pas d'être sans amour; cela veut dire qu'il ne supportait pas d'être sans ferveur. Les plaisirs sont, dans la vie, un peu comme de fins cristaux dans une caisse qui voyagera et qui sera trimbalée; entre ces cristaux fins qui, entassés les uns contre les autres, se briseraient, on a mis de la paille, du foin, de la bourre. Chateaubriand avait l'horreur de cette bourre qui comble l'intervalle des plaisirs de la vie. Imprudent, il l'ôtait. Et c'est ainsi que, plus d'une fois, ses folles amours se sont heurtées les unes contre les autres.

Il n'y a pas eu d'âme plus impatiente. Le souvenir qu'il conserva, devenu vieux, de sa vie sentimentale est, avec celui de la volupté, celui de l'attente. Quand Mme de Montbazon fut allée « à l'infidélité éternelle », Armand de Rancé, qui l'adorait, recourut au prestige des sciences occultes et il leur demanda de la revoir : — « il eut toutes les angoisses et toutes les palpitations de l'attente... » La marquise de Rambouillet mourut à quatre-vingt-deux ans : — « il y avait longtemps qu'elle n'existait plus, à moins de compter des jours qui ennuient... » Dans ces lignes de frénésie et de désespoir, quel mépris désolé, pour les tranquilles heures qu'on ne désire

pas, qu'on ne regrette pas et qui ne valaient pas la morne peine de les vivre!

Toutes ces exigences et tout ce despotisme de la sensibilité, cette véhémence douloureuse du désir, autant de nouveautés inquiétantes et attrayantes, chez l'auteur d'*Atala*, des *Mémoires d'outre-tombe* et de la *Vie de Rancé*. Nous ne trouvons rien de pareil. pendant le dix-huitième siècle; et cela, au dix-septième siècle, eût scandalisé. Je ne vois, non plus, rien de pareil durant la Renaissance, qui fut sensuelle avec une espèce de forte santé; rien de pareil, faut-il le dire? à l'époque du moyen âge. Et, pour rencontrer enfin quelque chose d'analogue, en remontant le cours des âges, nous irons très loin; nous irons jusqu'au moraliste Sénèque, jusqu'aux lettres d'ingénieuse direction qu'il adressait à Lucilius et, mieux encore, jusqu'au subtil traité de psychothérapie qu'il adressait à Serenus, *de tranquillitate animi*.

Serenus est un garçon délicat, fort élégant, très cultivé, qui a toutes commodités pour être heureux; mais il n'est seulement pas content. Il éprouve un perpétuel malaise, qui ne vient pas de ses organes et qui ne résulte pas non plus d'un chagrin particulier. Il souffre d'un mal caché, d'une sorte d'ennui dont les causes lui échappent. C'est un malade de la sensibilité. Sénèque lui donne d'excellents conseils, que l'autre, d'ailleurs, ne suivra pas. Sénèque lui prêche le stoïcisme. C'est une affaire de tempérament. Et Serenus n'a pas le tempérament d'un stoïque : il le

prouve assez par l'état de son âme. Parmi les choses que lui dit Sénèque, l'une est très bonne; ce n'est malheureusement pas un remède, mais un diagnostic, et le voici : *Nos nimia literatura laboramus.* Oui, mon cher Serenus, nous souffrons d'un excès de littérature; et il y a de la littérature, dans ta maladie.

Il y avait de la littérature aussi, dans le tourment de René; à moins qu'on n'aime mieux considérer que la maladie était là et qu'il l'orna de littérature. Mais alors, la littérature aggravait la maladie, comme des bagues sont trop lourdes à des mains débiles, et comme on dirait que les trop splendides étoffes, les durs brocarts fatiguent les ultimes rejetons de la maison d'Autriche, dans les morbides portraits de Velasquez, et enfin comme un trop luxueux paysage de soleil irrite les yeux d'un convalescent.

Il y a de l'analogie entre le temps où vécut Serenus et le temps où Chateaubriand préluda. Serenus est le contemporain de Néron. Cette époque fut raffinée, qui suivait un siècle de révolution. Pareillement, Chateaubriand survint après la formidable secousse qui bouleversa la France à la fin du dix-huitième siècle. Ce jeune homme avait assisté à la catastrophe qui engloutissait et ses croyances héréditaires, et ses habitudes, et ses possibilités d'un bonheur savamment préparé par les siècles. Il avait vu tout cela en décombres. En faut-il davantage pour alarmer à jamais une sensibilité, pour la jeter dans la détresse et pour l'engager à trouver son plaisir dans les larmes?

Chateaubriand fit ce qu'il put — tant il y avait en lui de vitalité prodigieuse! — tout ce qu'il put pour entrer dans la société nouvelle qui se constituait sur l'anéantissement de l'ancienne, pour s'accommoder aux conditions d'une vie qu'il n'avait pas prévue. C'est ainsi qu'il entra d'abord dans la diplomatie de Bonaparte. Mais il ne put s'y maintenir; et il fut mis au rancart du monde nouveau.

Toute la sensibilité des écrivains et des artistes du dix-neuvième siècle a subi le contre-coup de la Révolution. La sensibilité de Chateaubriand reçut le choc la première: et elle le prolongea par son frémissement jusque bien après lui.

***

Il faut tout de même qu'une telle sensibilité ait sa contrainte. Et, autrement, quels dégâts, quelle dévastation ne ferait-elle pas!...

C'est ce qui est arrivé pour d'autres, durant ce pittoresque dix-neuvième siècle, où abondèrent et sévirent les bohèmes de la sensibilité turbulente, redoutables et malheureux gaillards en qui cette folle chantait on ne sait quelle chanson d'Ophélie toute mêlée des refrains de la taverne et du mauvais lieu. Ou bien, c'est ce qui est arrivé à de petites âmes charmantes et déplorables, que nous appellerons Lucile et Dolorès. La sensibilité d'un Chateaubriand, congénitale ou gagnée par la contagion sentimentale,

s'est exaspérée en ces âmes où rien ne la maîtrisait : elle y est devenue démence et mort.

Chateaubriand résista. Il ne fut mené par les excès de son extrême sensibilité ni à l'avilissement ni à la mort. Qu'est-ce donc, en lui, qui le garantissait, qui le fortifiait?... Habituellement, ce sont les idées qui luttent contre les sensations. A défaut d'elles, que serait-ce?... Quelle fut, pour Chateaubriand, cette idéologie tutélaire?...

Eh! bien, autant est riche d'infinies ressources, nombreuse, ingénieuse, nouvelle, inventive, la sensibilité de Chateaubriand, autant son idéologie est, en somme, peu de chose.

Il est vrai que, dans l'admirable *Essai sur les Révolutions,* les idées fourmillent, mais en quel désordre et dans quel fatras de faits inutiles, peu contrôlés, jetés là comme, d'un tombereau, des détritus de toutes sortes où il y aurait des merveilles, en outre. Puis, les idées qui émergent de cet embrouillement n'y fleurissent pas; presque toujours, elles se flétrissent avant de s'être épanouies. On a du mal à tirer de l'*Essai,* ne disons pas une doctrine, mais au moins les lignes principales de ce qui aurait constitué une doctrine. Le résultat de l'*Essai sur les révolutions,* c'est le scepticisme et le nihilisme.

Or, scepticisme et nihilisme peuvent constituer une doctrine, un dogmatisme. Mais le scepticisme et le nihilisme de l'*Essai* ne sont pas appuyés sur une information philosophique suffisante. Je ne dis pas du tout qu'on ne doive pas aboutir au scepti-

cisme et au nihilisme : qu'on y aboutisse, au lieu de s'y installer tout de go, sans plus de façons, comme a fait Chateaubriand! On peut conclure par le scepticisme et par le nihilisme, oui, — mais conclure; et il faut, pour cela, des prémisses. Or, ces prémisses-là manquent à la philosophie de l'*Essai*.

L'idéologie pure ne l'intéressait pas; ou bien, elle lui échappait. Il y a, dans l'*Essai*, la trace des conversations qu'il eut avec Chamfort et la preuve que Chamfort lui exposa le « système de perfection ». Ce système-là, l'auteur d'un ouvrage tel que l'*Essai* pouvait le combattre; — le négliger, non. Chateaubriand l'a négligé. Et, à la manière dont il en parle, dans une note, on voit qu'il ne l'avait pas très bien entendu; il n'en a pas vu la portée. C'est dommage.

Plus tard, il est en train de composer *Le Génie du Christianisme*, en compagnie de Pauline de Beaumont. Quelques mois auparavant, Joubert étudiait le système de Kant et il le révélait à Pauline de Beaumont. Il est assez peu probable que celle-ci n'en ait pas dit un mot à Chateaubriand. Et il est singulier que Chateaubriand n'ait pas eu la curiosité de savoir un peu ce qu'était ce système.

Il aurait dû s'y intéresser. La *Critique de la raison pure* détruit tout; la *Critique de la raison pratique* restaure tout. C'est-à-dire qu'elles sont, l'une à l'égard de l'autre, dans le même rapport de destruction suivie de raccommodage que l'*Essai sur les Révolutions* et *Le Génie du Christianisme*[1]. Il était digne

1. Voir l'*Appendice* (S).

de Chateaubriand, qui passait du nihilisme au dogmatisme, de chercher à connaître comment le philosophe opérait ce passage de la négation à l'affirmation. On dira qu'il n'avait pas besoin de cela, ayant renoncé aux doctrines de l'*Essai*. Tout de même, son apologie chrétienne, il la destinait à des gens qui avaient à passer de la négation à l'affirmation. Ainsi, le procédé dialectique de Kant pouvait lui être utile.

Sa négligence, là-dessus, est caractéristique.

Comme il est le père de la littérature de tout un siècle au moins, c'est grave, cette méconnaissance de la philosophie. Elle a continué.

Or, qu'un Corneille ou un Racine soit, ou non, au courant de la philosophie ancienne et contemporaine, cela m'est bien égal, parce que ses écrits sont d'un ordre purement littéraire. On a dit que les écrivains de la seconde moitié du dix-septième siècle avaient subi profondément l'influence du cartésianisme : peut-être; et ce n'est pas évident; et, surtout, qu'importe? Mais les écrivains du dix-neuvième siècle se sont, pour la plupart, souciés de littérature, sans doute, et aussi de tout autre chose : ils ont eu des prétentions philosophiques, sociologiques et politiques. Donc, ils gagnaient à ne pas demeurer dans l'ignorance des systèmes, des dialectiques anciennes ou récentes. Et, faute de s'être renseignés, ils n'ont, en somme, rien fait que de médiocre, dans l'ordre de la pensée philosophique : — je parle des littérateurs, bien entendu, et non des

philosophes véritables. — Toute une grande partie de la littérature du dix-neuvième siècle en est avilie.

Il faut aller jusqu'au second empire pour trouver une doctrine qui ait agi sur la littérature. C'est le positivisme : et l'on en fit la négation de la philosophie. Toute la littérature du second empire, celle aussi des quinze ou vingt premières années de la république est positiviste. C'est tout ce que je trouve de philosophie dans la littérature du précédent siècle: c'est peu.

Revenons à Chateaubriand, de qui, au surplus, je risquais d'exagérer les responsabilités.

Faute d'une idéologie personnelle, qu'est-ce donc qui contient et bride cette terrible sensibilité? Car, tout de même, il eut bonne allure dans la vie. — Sa fidélité à ses traditions, d'abord.

Il a certainement subi l'influence affolante des idées qui ont amené la Révolution, celle aussi des idées qui en résultèrent. Cela lui a duré, à l'état de crise aiguë, une dizaine d'années, depuis son départ pour l'Amérique jusqu'à son retour d'Angleterre. Une dizaine d'années, — comme à son pays. Et puis, il s'est, tant bien que mal, reconstitué, vers l'époque même où ce pays se reconstituait, au commencement du siècle, sous les auspices de Bonaparte. Il s'est reconstitué en reprenant dans le passé tout ce qui survivait, tout ce qui pouvait encore être rattrapé. Il s'est refait son âme ancienne, en recouvrant ses croyances de jadis, ses habitudes d'esprit, ses façons d'agir d'autrefois. La religion, qu'il a contri-

bué à remettre en faveur, lui a été une discipline dont il avait besoin. Sur la question de sa sincérité religieuse, on a lancé des polémiques misérables. L'essentiel est qu'il a retrouvé, dans le sentiment religieux, l'usage d'une vie réglée selon la tradition de sa lignée et de son enfance.

Mais le principe véritablement organisateur de sa vie fut de qualité païenne : son vif et passionné souci de l'art.

Son art est païen, encore qu'il ait voulu, dans *Le Génie du Christianisme*, démontrer que l'idéal artistique des chrétiens l'emporte sur celui des païens. Le sentiment qu'il a eu de la beauté n'est pas chrétien : cette beauté n'est pas intérieure ni morale; mais elle est toute extérieure et plutôt sensuelle que spirituelle. Lignes, couleurs, sonorités, voilà ce qui la compose; et elle est le splendide ornement d'une pensée qui, souvent, ne vaut point sa parure. Beauté païenne, oui; mais, plutôt encore, beauté double, mêlée de paganisme et de christianisme. Comme les deux religions coïncident dans le poème des *Martyrs* et, sous prétexte d'y rivaliser, y unissent leurs agréments, leurs charmes, leurs significations attrayantes, ainsi la beauté chrétienne et la païenne sont assemblées dans l'idéal d'art de Chateaubriand.

Et son art est le triomphe de son imagination prodigieuse.

*
* *

Son imagination?...

Il est remarquable que Chateaubriand n'ait pas laissé un seul ouvrage dont il eût absolument inventé la substance. Les *Mémoires d'outre-tombe,* — la matière lui en était fournie par son existence même; et, sans doute, cette existence est bien de lui : elle est de lui et des événements. Le *Voyage d'Amérique*?... Comme il n'a guère accompli, de ce fameux voyage, qu'une toute petite partie, on serait tenté de mettre tout le reste à l'actif de ses facultés inventives : mais le *Voyage d'Amérique* est, surtout, un habile arrangement et comme une sorte de malin plagiat. *Le Génie du Christianisme,* de même que l'*Essai sur les révolutions,* a reçu l'aide perpétuelle des livres. Quant à l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem,* les éléments lui en étaient fournis et par des livres, et par des paysages, et par des souvenirs.

Il reste — avec les opuscules de politique et de polémique qui n'ont pas trait à mon propos — *Atala, René, Les Martyrs,* et *Le Dernier Abencerage.* Chacun de ces romans, si l'on cherche à le résumer, le résumé tient en vingt lignes. Et l'on voit alors que, réduite à elle-même, l'imagination de Chateaubriand n'invente pas beaucoup d'incidents. L'argument d'*Atala,* de *René,* des *Martyrs,* du *Dernier Abencerage,* n'est presque rien. Alors, considérons Chateaubriand comme le contraire exact d'un Alexandre Dumas père.

Pourtant, il a été la grande imagination créatrice de tout le dix-neuvième siècle. Mais, ce qu'il eut comme personne, ce fut une merveilleuse et féconde imagination de sentiments, — voilà pour l'âme de son œuvre, — une merveilleuse et féconde imagination des mots qu'il fallait pour peindre de tels sentiments, — voilà pour les dehors de son œuvre.

Les sentiments qu'il y a dans l'*Essai sur les révolutions*, cette révolte douloureuse, cette angoisse, ce déplaisir menaçant d'une âme éperdue, on n'avait encore trouvé cela nulle part. Les sentiments du *Génie du Christianisme*, ce cri d'appel vers le refuge de la croyance, ou ne l'avait pas encore entendu. Cet étrange, ce nostalgique et cet ensorcelant amour de l'exotisme qui est dans *Atala*, c'était tout neuf. La perversité quasi délicieuse, la mortelle mélancolie, la morbide rêverie de *René*, aucun écrivain d'aucun temps et, il me semble, d'aucun pays ne l'avait rendue encore avec cette extrême intensité. Le sentiment du pittoresque et de l'histoire, qui emplit de tristesse hautaine et de funèbre volupté chaque page de l'*Itinéraire*, est une découverte de ce voyageur qui se jouait quand il prétendait avoir déniché les ruines de Sparte, mais qui aurait eu bien raison de dire qu'il inventait une nouvelle poésie des âges et des ruines. Le sentiment de la vieillesse, le sentiment de la décrépitude et de la mort prochaine, le sentiment de cette graduelle déchéance, il est dans l'accent même de la *Vie de Rancé*, comme jamais encore il n'avait retenti.

Et voilà, en résumé, la somme des sentiments qu'utilisera et mettra en œuvre toute la littérature du dix-neuvième siècle : lyrisme romantique, lyrisme appauvri des Parnassiens et le lyrisme d'aujourd'hui, qui donne ses plus beaux effets en retournant à la manière de Chateaubriand.

Dérivent de Chateaubriand, tous les écrivains « subjectifs » du dix-neuvième siècle. Mais, les écrivains « objectifs », non : ceux-ci, créateurs d'une réalité indépendante d'eux, créateurs de personnages qui vivent d'une vie autonome, créateurs d'âmes étrangères à eux-mêmes, — un Balzac, par exemple.

Un Balzac ne doit rien du tout à Chateaubriand.

Il y a plusieurs personnages dans *Atala*, plusieurs dans *René*, plusieurs dans *L'Abencerage*. Qu'on tâche de se les représenter, de les détacher du lyrisme général où ils sont, de les tirer de l'harmonie charmante qu'ils font avec un paysage sentimental : on n'y réussit guère. L'on a de pâles fantômes, qui s'évanouissent et se dispersent, comme les ombres de la nuit au petit jour. Ou, plutôt, si : l'on a un personnage, un seul, toujours le même sous diverses apparences, René, toujours René, le seul personnage vivant qu'ait créé René de Chateaubriand : et il l'a créé à son image, à l'image de son rêve.

Ainsi, Balzac et tous les moindres ou petits Balzacs qu'il y eut au dix-neuvième siècle n'ont rien à faire avec Chateaubriand. Leur faculté caractéristique est précisément celle que Chateaubriand n'a

pas eue le moins du monde : le don de l'objectivité.

Or, quand nous constatons cette limite du génie de Chateaubriand, nous indiquons la significative infirmité de sa nature : il n'a pas su, il n'a jamais su, en nulle circonstance ni pour aucune ambition, comme pour aucun projet littéraire ou galant, il n'a pas su sortir de lui-même. Il lui a manqué ce détachement personnel ou cette abnégation. Il a été, en amour comme en lettres, le pathétique prisonnier de lui-même.

Je crois qu'il l'a senti. Je ne sais pas s'il s'est défini nettement le mal dont il souffrait; mais il en a bien souffert. On peut l'accuser d'égoïsme, si l'on est un moraliste en activité de service. Plutôt, c'était, l'âme de Chateaubriand, une âme de solitude et de chagrin secret, une âme qui jamais ne fut guère expansive et qui, pour le vain plaisir d'essayer de s'absenter un peu d'elle-même, usa de ces deux stratagèmes : l'amour et l'art.

Il y a, en effet, beaucoup d'analogie entre ces deux tentatives spirituelles, l'amour et l'art, si l'amoureux réalise en une petite âme complaisante et sensible son désir momentané, son émoi, — et si, pareillement, l'artiste réalise tout cela dans un poème. Oh! je ne dis pas que ce soit là tout le divertissement de l'art, ni non plus tout l'amusement de l'amour!... Mais enfin, il y a, dans l'amour et dans l'art, notamment cela, qui est un délicat plaisir, la seule promenade peu lointaine permise à l'âme prisonnière d'un René.

Et René fit cette promenade assez souvent. Elle le changeait, si l'on peut ainsi dire.

De cette manière, René aima beaucoup de femmes, comme il écrivit beaucoup de livres. Chacun de ses livres réalisa un peu de lui, comme en chacune de ces femmes il admira et adora les sentiments de lui qu'il leur avait prêtés. Ses livres et ses maîtresses furent la seule sortie, peu éloignée, de son esprit qui n'avait nulle aptitude pour le véritable don de soi. Dans ses amours comme dans ses écrits, il se donna l'illusion de la liberté, plus qu'il n'eut cette liberté généreuse. L'illusion, et dont il n'était pas longtemps la dupe. Aussi ses livres sont-ils ardemment mélancoliques et ses amours furent-ils mélancoliques comme ses livres. En ses livres comme en ses amours, il a chanté, avec une puissance magnifique, le désespoir de la captivité spirituelle.

***

Il a été, en amour, l'infidélité même : il a trompé les femmes qu'il aimait, plusieurs qui avaient des maris, certaines qui avaient des amants et qui, elles non plus, n'étaient pas toutes très fidèles à leurs maris ou à leurs amants. Il disait : « J'aime, dans le chat, ce caractère indépendant et presque ingrat qui le fait ne s'attacher à personne, cette indifférence avec laquelle il passe des salons à ses gouttières natales ; on le caresse, et il fait le gros dos ; mais c'est un plaisir physique qu'il éprouve et non, comme le

chien, une niaise satisfaction d'aimer et d'être fidèle à un maître... » Après avoir continué encore un peu l'éloge du chat, il ajoutait : « Je trouve, quant à moi, que notre longue familiarité m'a donné quelques-unes de ses allures[1]. »

Pour être plus fidèle, il n'aurait pas fallu que, toute sa vie, René fût alarmé par l'amer sentiment de la mort, de la prompte dégradation des visages, de la corruption finale et inévitable. Mais la démoralisante mort est, dans toute son œuvre, mêlée au plaisir, à l'activité, à l'illusion de la vitalité fleurissante. Quand il était jeune encore, il trouvait à cette complexe pensée un attrait bizarre; plus tard, il s'en désespéra. Et il fut infidèle comme la vie.

Il a écrit, dans le *Rancé* : « Les danses s'établissent sur la poussière des morts et les tombeaux poussent sous les pas de la vie... » Une danse des morts emporte, dans ses lacets innombrables, le pape, et les rois, et les empereurs, et les grands de la terre, et les belles dames, et les enfants; une danse des morts comme celle qui est au pont de Lucerne. Et l'odeur de la mort est là comme dans la fresque d'Orcagna, au Campo-Santo de Pise : les cavaliers se bouchent le nez; les chevaux reniflent et se détournent. Dans le cortège de la danse, Ninon de Lenclos n'est plus que « des os entrelacés »; dans ce cortège de la danse, nous apercevons encore une vivante allégorie de l'Amitié, puis une vivante allégorie de l'Amour.

1. Comte de Marcellus, *Chateaubriand et son temps*, p. 49.

« L'Amour? Il est trompé, fugitif ou coupable... » Ah! là-dessus, il a sa personnelle rêverie, le souvenir de ses ferveurs, de ses trahisons, de sa frivolité, de ses fautes qui ont réduit ses amours en poussière.

Son art, tout plein de sa chimère voluptueuse, est le moyen désespéré qu'il trouva pour sauvegarder et pour mettre à l'abri de la perpétuelle mort ses minutes les plus précieuses.

Et Pauline de Beaumont l'initia délicatement aux finesses de l'amour; Juliette Récamier l'installa dans la douce habitude d'une amitié amoureuse; Hortense Allart, plus dissipée, l'amusait.

A propos de l'orageuse passion qui tourmenta délicieusement Armand de Rancé et la jeune duchesse de Montbazon, Chateaubriand, vieux, a écrit : « Il y a un silence qui plaît, dans toutes ces affaires, aujourd'hui si complètement ignorées... Quand vous remueriez ces souvenirs qui s'en vont en poussière, qu'en retireriez-vous, sinon une nouvelle preuve du néant de l'homme? Ce sont des jeux finis, que des fantômes retracent dans les cimetières avant la première heure du jour... »

Charlotte Ives, Pauline de Beaumont, Delphine de Custine, et vous, petite comtesse de Noailles, qui prîtes en Espagne le nom poignant de Dolorès; et vous, plus raisonnable duchesse de Duras; et Juliette Récamier; puis encore, vous, Mme de C..., Hortense et d'autres, vous aussi dont les noms disparurent, — fantômes, fantômes qui jouez dans les cimetières avant la première heure du jour, — fallait-il craindre

davantage de troubler votre souvenir, comme René, qui vous aima et puis ne vous aima plus guère, le souhaita, lorsqu'il eut soixante-quinze ans et fut un peu plus sage, bien qu'il négligeât encore sa femme pour aller voir, à l'Abbaye-au-Bois, Juliette et se promener par les rues au bras d'Hortense?...

APPENDICE

A (Page 12).

Il est vrai qu'on lit, au début des *Mémoires* (édition originale, tome I, p. 12) : « Ce 4 octobre 1811, anniversaire de ma fête et de mon entrée à Jérusalem, me tente à commencer l'histoire de ma vie ». Il ne la commençait pas, il la recommençait. Le texte que Mme Lenormant a publié, en 1874, sous ce titre *Esquisse d'un maître, souvenirs d'enfance et de jeunesse de Chateaubriand*, est daté de 1809. Ce n'est pas tout, mais, au mois de décembre 1803, après la mort de Mme de Beaumont, Chateaubriand écrivait à son ami Joubert : « Mon seul bonheur est d'attraper quelques heures, pendant lesquelles je m'occupe d'un ouvrage qui peut seul apporter de l'adoucissement à mes peines, ce sont les Mémoires de ma vie. » (Paul de Raynal, *Les correspondants de Joubert*, p. 195.) On s'est demandé si l'*Esquisse d'un maître* n'était pas le texte de 1803. C'est l'avis de M. G. Pailhès (*Chateaubriand, sa femme et ses amis*, p. 428) : il suppose qu'il faut lire là 1803 au lieu de 1809. C'est aussi l'avis de M. Victor Giraud, qui, dans son *Chateaubriand, études littéraires* (p. 65, note 3), écrit : « Comme 3 et

9 sont deux chiffres qui se ressemblent fort, on pourrait se demander si Mme Récamier n'a pas lu (sur le texte original qu'elle copiait) 1809 pour 1803 ». L'hypothèse est bien engageante, parce qu'ainsi nous aurions le texte premier des *Mémoires*. Mais il faut y renoncer. En effet, à la page 53 de l'*Esquisse d'un maître*, on lit : « Depuis l'exhortation du bénédictin, j'ai toujours rêvé le pèlerinage de Jérusalem et j'ai fini par l'accomplir... » Eh! bien, en 1803, Chateaubriand n'avait pas encore accompli le pèlerinage de Terre sainte : c'est le 4 octobre 1806 qu'il fit son entrée à Jérusalem. De sorte que l'ingénieuse conjecture de MM. Pailhès et Giraud doit être abandonnée. La lettre qu'adressa Chateaubriand à Joubert au mois de décembre 1803 n'en est pas moins valable, d'ailleurs. Et c'est bien à trente-cinq ans que Chateaubriand commença d'écrire ses mémoires. Cette rédaction première est perdue; mais elle a dû entrer, pour partie au moins, dans les rédactions ultérieures.

B (Page 39).

Toutefois, ce ne dut pas être en 1796. On lit, en effet, dans les lettres de Charles de Constant, à la date du 31 juillet 1796 : « J'ai revu Pulchérie de Valence; j'ai trouvé chez elle Mme de Canisy, si passionnément aimée d'Adrien de Lezay. Ils vont se marier... » (Les lettres de Charles de Constant, conservées à la Bibliothèque de Genève, ont été publiées dans la *Nouvelle Revue rétrospective*, pour partie au moins, en 1894. Le passage cité ici est à la page 174.) Et il est vrai que Paul-Adrien-François, marquis de Lezay-Marnesia, né le 10 août 1769, épousa en 1796 Françoise-Renée de Canisy.

C (Page 80).

A quelle date faut-il placer la première rencontre de Chateaubriand et de Delphine de Custine? Là-dessus, les auteurs ne sont pas d'accord; et ils nous donnent à hésiter entre les trois années 1801, 1802, 1803.

M. Bardoux veut que la rencontre soit de 1803, — et chez Mme de Rosambo, que Delphine aurait connue jadis à la prison des Carmes... Je ne sais pas s'il le suppose ou s'il a quelque document pour le dire : en tout cas, il ne cite aucun texte d'aucune sorte.

Ce n'est pas l'opinion de M. Chédieu de Robethon, lequel répliqua, en 1893, à la *Madame de Custine* de M. Bardoux par un *Chateaubriand et Madame de Custine*. M. Chédieu de Robethon remonterait volontiers jusqu'à l'année 1801. Pour cela, il cite un passage des *Mémoires d'outre-tombe* où Chateaubriand raconte qu'après la triomphante publication du *Génie du Christianisme* les belles dames furent, auprès de lui, très empressées et l'accablèrent de gentils billets : « Si ces billets n'étaient aujourd'hui des billets de grand'mères, je serais embarrassé de raconter avec une modestie convenable comment on se disputait un mot de ma main, comment on ramassait une enveloppe écrite par moi, et comment, avec rougeur, on la cachait, en baissant la tête, sous le voile tombant d'une longue chevelure... » M. Chédieu de Robethon note qu'à trois reprises, parlant de Mme de Custine, Chateaubriand signale la chevelure merveilleuse de cette dame. Alors, les précédentes lignes seraient une allusion directe à la reine des roses.

C'est bien possible. Seulement, M. Chédieu de Robethon commet une erreur singulière en attribuant à l'année 1801 cette anecdote, hypothétique d'ailleurs, et rela-

tive aux semaines qui suivirent la publication du *Génie*. A-t-il oublié — mais alors, quelle frivolité! — que *Le Génie du Christianisme* parut le 14 avril 1802?...

M. Edmond Biré l'en fait souvenir; du reste, avec mansuétude, — car M. Edmond Biré n'est jamais sévère à qui tient pour Chateaubriand contre ses adversaires : et c'est le cas de M. Chédieu de Robethon, partisan de René contre M. Bardoux, ami de Pauline. M. Biré admet que la longue chevelure de rougissante amoureuse à laquelle les *Mémoires* font allusion soit celle de Mme de Custine, mais sa chevelure de 1802. Pour confirmer — sauf la date erronée de 1801 — l'hypothèse de M. Chédieu de Robethon, il se réfère à un document qu'a publié M. G. Pailhès[1]. C'est une lettre qu'adressa Chateaubriand à Fontanes, le 9 septembre 1802. La voici : « ... A propos de lettre, il vient de m'arriver, par la poste, toute décachetée, une lettre qui me fait peine si F... l'a vue. On se plaint de mes rigueurs et on m'offre des merveilles. Je ne sais comment faire pour empêcher les indiscrètes bontés de m'arriver par le grand chemin... » M. Edmond Biré, comme M. G. Pailhès, considère que « F... » ne peut être que Fouché, — lequel était « le protecteur actif, l'admirateur passionné, le grand ami » de Mme de Custine. Je ne dis pas non. Mais ce n'est pas évident non plus. Et « me fait peine » ne va pas à merveille avec les sentiments que devait donner à Chateaubriand l'idée que Fouché eût à cette occasion du chagrin. Et puis, surtout, l'hypothèse selon laquelle « F... » serait Fouché ajoute, il est vrai, du crédit à l'hypothèse selon laquelle « on » serait Mme de Custine; seulement, cette deuxième hypothèse, elle aussi, est bien utile pour accréditer la première : — et deux hypothèses qui ont un si grand besoin l'une de l'autre n'emportent pas irrésistiblement

1. G. Pailhès, *Chateaubriand, sa femme et ses amis* [1896], p. 98.

la créance. Quant à ce passage des *Mémoires d'outre-tombe* auquel M. Chédieu de Robethon puis M. Edmond Biré attachent tant d'importance, je ne le crois pas très significatif. Principalement, je ne le crois pas caractéristique d'une date de 1802 plutôt que d'une date de 1803 : c'est bien après 1802 et 1803 que Chateaubriand écrivit ses *Mémoires*; et rien ne prouve que les complaisances féminines dont il parle soient de 1802 plutôt que de 1803. L'enthousiasme éveillé par le *Génie du Christianisme* durait encore en 1803.

D (Page 95).

Le mot *voculaire* est, d'abord, un peu surprenant. Aussi les éditions courantes de la *Vie de Rancé* (l'édition Garnier, par exemple, *Mélanges historiques et politiques suivis de la Vie de Rancé*) écrivent-elles : *le vocabulaire*. Mais il y a, dans l'édition originale (Paris, H.-L. Delloye, éditeur, s. d.) : *le voculaire*. Ce n'est pas une faute d'impression; c'est le mot qu'il faut garder ici.

Voculaire ne se trouve pas dans Littré. C'est un mot que Chateaubriand a forgé. La *Vie de Rancé*, admirable, est écrite avec la désinvolture du génie qui ne se gêne plus. Chateaubriand traite ses phrases rudement; et il invente des mots, en autocrate de la langue. Du reste, *voculaire* est parfaitement formé, sur le modèle d'*obituaire*, *bestiaire*, *lapidaire*, *volucraire*, etc. Un *bestiaire* est un recueil d'anecdotes relatives aux bêtes. Un *voculaire* est un recueil de paroles. *Voculaire* provient de *vocula*, « parole prononcée à voix basse »; le mot s'applique très bien à ces paroles de mourants dont il est question justement dans ce passage de la *Vie de Rancé*.

E (Page 150).

Je dis « Mme de Noailles » et non « Mme de Mouchy », parce que la lecture du *Dernier Abencerage* à Méréville doit être un peu antérieure à 1814. Je crois que c'est en 1814 que mourut le beau-père de la belle Nathalie, de telle sorte qu'elle devînt duchesse de Mouchy. M. Charles Nicoullaud, dans son édition des *Mémoires* de Mme de Boigne (tome III, p. 2), donne cette date. M. Biré, dans son édition des *Mémoires d'outre-tombe* (tome II, p. 602), indique le 15 février 1819. Mais je suppose qu'il se trompe : il y a, en effet, des lettres de Chateaubriand à Mme de Duras qui parlent de « Madame de Mouchy » et certainement avant la folie de Blanca. Or, la folie de Blanca est datée de 1817 par la lettre de Mme de Duras à Mme Swetchine.

F (Page 177).

Chateaubriand n'alla point à Fervaques, cette saison-là. « Il était alors, dit M. Chédieu de Robethon, très préoccupé de la candidature d'Astolphe (de Custine) à la pairie. » Il l'était, sans doute, et bien amicalement; mais enfin, ce n'est pas cela qui le retenait à Paris : Mme de C... comptait davantage dans son émoi.

Le 24 décembre, il écrit encore à Mme de Custine. Les démarches relatives à la pairie d'Astolphe n'ont pas réussi; et il ajoute : « Ne croyez pas que je vous oublie et que vous n'êtes dans ma vie au nombre de mes plus doux et de mes plus impérissables souvenirs... » C'est, dit M. Chédieu de Robethon, la dernière lettre qu'on ait, de celles qu'adressa Chateaubriand à Delphine de Custine.

G (Page 188)

Voici, par exemple, une charmante lettre, datée d'Orléans, au mois d'août 1815, et que M. de Loménie, l'auteur de *Trois années de la vie de Chateaubriand, 1814-1816*, a publiée dans le *Journal des Débats* du 1er mai 1907. Chateaubriand venait d'être nommé pair de France... « Enfin, tu es contente : ta lettre, apportée par M. de La Touanne, était de la folie de Charenton. Il est impossible d'être plus fêté, plus aimé ici que je ne le suis. Ils sont désolés que je sois pair parce qu'ils ne peuvent plus m'élire. Aurais-tu voulu que je fisse des récits dans tous les journaux?... On aurait dit que je me faisais donner des éloges, que j'étais l'auteur de ces articles... Au nom du ciel, tenons-nous-en là, et ne demandons plus rien. Nous règlerons seulement notre ambition de fortune et nous l'obtiendrons très facilement... Je t'embrasse... Tu vois que je t'écris exactement. Envoie chercher le tailleur Le Bon et fais faire mon habit de pair, pour que je l'aie en arrivant. Tâche que les fleurs de lys ne soient pas trop mesquines. »

H (Page 189).

Le rédacteur des *Annales romantiques* rapproche de ces lignes quelques textes analogues. « Levez-vous, orages désirés, etc... » En 1823, au mois d'octobre, quand Chateaubriand souhaitait si vivement d'aller avec Mme de C... à Dieppe, il se promettait bien des joies, et de toutes sortes, mais, entre les plus tentantes, celle d'une tempête d'automne, la nuit. En 1814, il écrivait à Mme de

Duras, qui était... où?... à Dieppe : « Dites à la mer toutes mes tendresses pour elle. Dites-lui que je suis né au bruit de ses flots, qu'elle a vu mes premiers jeux, nourri mes premières passions et mes premiers orages, que je l'aimerai jusqu'à mon dernier soupir et que je la prie de vous faire entendre quelques-unes de ses tempêtes d'automne. »

I (Page 191).

Je ne puis entrer, ici, dans le détail d'une discussion difficile, à ce propos; et je traiterai ailleurs cette question qui n'est pas commode. J'indique seulement mes conclusions, lesquelles démentent les récits de Frénilly et de Marmont.

J (Page 244).

Il n'est pas question de lui dans *Les Enchantements de Prudence*. Est-il question d'Hortense, dans la correspondance de Stendhal? Consultons l'index du recueil qu'ont publié MM. Paupe et Cheramy (Paris, 1908) : nous n'y trouvons ni *Hortense*, ni *Méritens*, ni *Saman*, ni aucun des noms sous lesquels cette dame nous est familière. Mais il est question des *Allart* dans une lettre que Beyle adressa, le 14 janvier 1815, à sa sœur Pauline. Ces Allart sont-ils les parents d'Hortense?... Je ne sais. Gabriel Allart n'est mort qu'en 1817; en 1815, Hortense avait quatorze ans.

Et il est question d'Hortense elle-même, — c'est M. Bonnefon qui nous l'apprend, — dans une lettre de Stendhal à Alphonse Gonsolin, 17 janvier 1828. Qu'était-ce que ce Gonsolin? Question difficile et qui n'a point ici

d'importance. Voici la lettre (tome II, p. 481) : « Que n'avons-nous pas dit de Mme de Tévas avec miss Woodcock? J'ai raconté toute l'intrigue de...; j'ai longuement parlé à Gertrude. Figurez-vous que le roman attendu avec tant d'impatience n'est pas encore arrivé à Milan, que je me suis repenti de ne l'avoir pas apporté. Mlle Woodcock me demandait si son caractère était peint à propos d'une des trois héroïnes. Je vois que non, lui ai-je dit. Ai-je deviné? Demandez à Mme de Tévas... » Ces lignes ont l'inconvénient de ne pas être parfaitement claires, il faut l'avouer. Mais M. Bonnefon, qui les publie à son tour, en donne un texte un peu différent et meilleur. A-t-il corrigé le texte par conjectures, ou bien s'est-il reporté à un original plus satisfaisant? Il ne nous le dit pas; mais la leçon qu'il imprime fournit un sens très net. Au lieu de *je vois que non*, il faut évidemment lire *je crois que non*. Il faut mettre un point après *Milan* et un point d'exclamation après *apporté*. Surtout, au lieu de l'énigmatique *J'ai longuement parlé à Gertrude*, il faut lire : « J'ai longuement parlé de *Gertrude* ». En effet, *Gertrude* est un roman d'Hortense. (Une petite « chronologie des œuvres de Mme de Méritens », dressée par elle et que M. Séché a publiée, date *Gertrude* de 1826; la lettre de Stendhal semble démontrer que *Gertrude* parut à la fin de 1827; mais peu importe.) Au lieu de *Madame de Tévas*, M. Paul Bonnefon lit *Madame de Téras*. Et il donne ce commentaire : « La jeune femme se faisait désigner alors sous le nom d'Allart de Thérase ou Thérasse, dont elle signa son roman et quelques autres productions. »

K (Page 249).

Stendhal connaissait très bien ce comte Giraud. Il parle de lui dans une lettre du 3 mars 1820, adressée de

Milan au baron de Mareste : « J'ai oublié de porter à Paris des poésies que j'ai recueillies en Toscane; elles sont du comte Giraud, petit Mirabeau de Rome. C'est une satire qu'il a lue à une société des trente premiers personnages de Florence et où il les satirise eux-mêmes... Le divin, divinissime, c'est que cela fut lu à eux-mêmes, celui qu'on déchirait baissant la vue, et ainsi successivement de tous... » Hortense ne savait pas cela.

L (Page 250).

Dans cette même lettre, Hortense annonce à Stendhal que « M. Gonsolin est retourné à Paris ». La lettre de Stendhal que j'ai citée et dans laquelle Stendhal parle d'Hortense sous le nom de Mme de Téras est adressée à cet Alphonse Gonsolin. Or, c'est une question de savoir qui était cet Alphonse Gonsolin. Colomb, dans sa *Nomenclature*, le désigne comme un « pseudonyme donné par Beyle à Victor Jacquemont ». La lettre d'Hortense prouve bien que cet Alphonse Gonsolin, connu d'elle et de Stendhal, à qui est adressée la lettre du 17 janvier 1828, n'est pas un pseudonyme. Il est sans doute ce condisciple de Beyle que Beyle retrouva en 1827 à Florence et qu'a découvert M. Chuquet. (Voir son *Stendhal-Beyle*, p. 177, et la note de M. Paupe dans la *Correspondance de Stendhal*, tome II, p. 480.)

M (Page 260).

Sainte-Beuve, dans la *Revue des Deux Mondes*, consacra un petit article à cet ouvrage d'une « femme distinguée » et qu'il ne connaissait pas encore. La *Revue de*

Paris parla aussi de *Sextus* : « Elle s'étonnait, dit M. Paul Bonnefon, que ce roman, qui n'était, à vrai dire, que l'évocation de l'Italie antique, tirée du tombeau avec sa gloire et ses attributs d'autrefois, s'achevât sur les aventures d'un personnage abstrait, vrai contemporain de Caton ou de Scipion l'Africain, visitant l'Europe de 1830 et venant successivement à Turin et à Londres, aussi dérouté dans l'espace qu'il était dans le temps. » La *Revue de Paris* s'étonnait parce qu'elle ne savait pas l'aventure où était occupé le cœur pensant d'Hortense Allart.

N (Page 274).

Il écrivait à Hortense comme cela. Mais il savait le goût qu'avait pour le grand homme cette dame d'un cœur très vif : il eut soin de ne pas lui écrire tout à fait librement.

Sa vraie pensée, on la trouve mieux dans une lettre qu'il adressa, le 25 juin 1832, à Mme Cauchois-Lemaire. (L'original, qui fait partie de la collection Labouchère, est conservé à la Bibliothèque municipale de Nantes. Le texte a été publié, par *L'Amateur d'Autographes et de Documents historiques*, au mois de septembre 1907.) Voici la lettre : « J'ai été voir Chateaubriand deux fois *dans son cachot*, qui est placé dans un entresol des appartements du préfet, avec pièces de dégagement, et vue sur le jardin, promenade et billard, si le cœur en dit. Je l'ai un peu plaisanté sur cet état de persécution comparé au nôtre, à certaine époque. Quelle sotte lettre il a écrite dans les journaux! Je vous dirai, au reste, que l'arrestation de ces messieurs est une nouvelle gaucherie de nos ministres. En font-ils, ces braves gens? Je crois qu'à nous deux nous gouvernerions mieux la France. En at-

tendant qu'on nous la confie, je vous embrasse et suis à vous de cœur... » Chateaubriand et Béranger n'avaient pas la même esthétique.

O (Page 276).

Sur la solitude d'Herblay, nous avons une lettre qu'adressa, en 1842, Hortense à Chateaubriand; et même, c'est la seule des lettres d'Hortense à Chateaubriand qu'on ait retrouvée. En voici quelques lignes : « Il y a ici, dans la Seine, une île assez grande, abandonnée à la nature, couverte de hautes herbes, d'arbres en liberté et d'animaux sauvages. C'est là que je vais penser à vous : on y entend le bruit des colibris, le frémissement des saules, les doux murmures de vos déserts d'Amérique : il y a une odeur de plantes marines et de mauves bleues dont vous orniez le front d'Atala. » Charmante imagination, qui pare si bien le réel!... Et voilà parler à un homme de lettres, pour lui plaire infiniment. Hortense ajoutait, avec esprit, gamine alors : « Je vous suis fidèle à outrance, dans ma solitude. » *Dans ma solitude* est là comme un serment.

P (Page 288).

Le livre n'avait pas été publié tout à fait, mais imprimé, — et, d'ailleurs, mis en vente sous les galeries de l'Odéon. Hortense ne manqua pas de l'adresser à George Sand, qui lui écrivit : « Je vous admire », et qui publia un article d'éloges dans *Le Temps* ; elle décernait à l'auteur « une couronne de roses à feuilles de chêne », coiffure excellente, Hortense, qui avait fait imprimer son

livre avec modestie, sentit passer le succès. Alors, elle porta ses *Enchantements* chez un bon éditeur, l'article de George Sand en guise de préface : et tant pis pour Chateaubriand!... Scandale. Armand de Pontmartin ne fut pas content. Barbey d'Aurevilly non plus, qui écrivit : « Que je plains sincèrement, mon Dieu! les maris, les fils ou les filles des femmes (si elles en ont) qui écrivent de ces livres-là. » Mme de Méritens avait un fils, Marcus Allart, qui envoya ses témoins à Barbey. Barbey refusa de constituer les siens. Alors, Marcus se rendit au *Constitutionnel*, y trouva un rédacteur quelconque, tapa dessus, passa en correctionnelle et fut condamné à un mois de prison, plus deux cents francs de dommages-intérêts. Il avait agi sans discernement.

Gino Capponi, qui de 1826 à 1829 avait eu les faveurs de la dame, reçut *Les Enchantements*, se souvint du passé, quarante-quatre ans après, ne fut pas jaloux et, bienveillant, écrivit qu'il avait lu ce livre « avec avidité ». Puis, poliment, il comparait les confessions d'Hortense à celles de saint Augustin. Voici : « Saint Augustin commence son livre par une prière, vous avez fini le vôtre par des prières qui sont très belles; cela aussi a son mérite. » Évidemment!... Et, si la jolie Hortense avait prié, de 1826 à 1829, au lieu de différer cet exercice pieux, on devine que, frustré alors d'une tendresse fort aimable, Gino Capponi n'aurait pas pris sa revanche en 1872.

Hippolyte Passy se souvint de sa jeunesse, déjà lointain, et l'appela « le temps d'aimer ». Puis il fit une allusion discrète à « la multitude des filles d'Ève ». Et, Ève, il la nomma « notre grand'mère à tous », ce qui est incontestable et facétieux.

Antoine Passy, frère aîné d'Hippolyte, écrivit à son tour : « Vous avez rencontré trois fois des hommes qui ont donné raison à votre méthode expérimentale *à priori*, contraire à celle de Bacon; c'est très bien. » Ce

parallèle d'Hortense Allart et de Bacon de Vérulam est une idée excellente. Antoine Passy disait encore : « Vous êtes arrivée à l'amour par le contact de deux intelligences. Les sens, qui veillaient, sont venus sceller ces unions philosophiques. Le mariage a été une direction de votre vie antérieure. » C'est cela. Et voilà parler hardiment à une dame qui raconte ses frivolités. Antoine Passy trouve « ravissant » le tableau de Chateaubriand, « cette grande figure littéraire, religieuse et politique », baisant les pieds d'Hortense. On aurait cru Antoine Passy plus sérieux et moins délibérément anarchiste.

Q (Page 302).

Et puis, ceci, qui est charmant : « Si on est sévère pour René, il n'aura que l'inconvénient de la mode, qu'il a trop cherchée, mais qui lui reviendra, car tout tourne en ce monde, et les écrivains de cette trempe ont leur temps comme les couleurs. Toute sa vie est expliquée par le mot de Platon : *léger, ailé et sacré* ; c'est ce qu'il a été, ce que vous êtes tous, poètes, ce qui vous fait pardonner un vol parfois capricieux, le départ, le retour, sur un fond saint et adorable. »

R (Page 303).

Hortense, qui connaît Sainte-Beuve, ajoute : « Dites moi tout ce que vous savez. Vous ne demandez qu'à parler de ces gens-là... Répondez-moi vite sur René. Quand vous voulez l'attaquer par-ci par-là, vous me faites rire. Qui doit avoir des reproches, de lui, âgé et d'un autre bord, ou de vous autres, son école, jeunes et

de ce siècle, qui vous êtes rejetés aux vieilleries et qui commencez des romans, en disant : *J'avais fait une bonne première communion* ? Ce n'est pas ainsi que commencent *Zadig* et *L'Ingénu*. On peut aimer un homme sans prendre ses opinions, mais on ne peut les blâmer quand on est de son école. O Amaury, prêtre et repentant!... »

S (Page 331).

Si nous en croyions Henri Heine, Emmanuel Kant aurait été, par son bon cœur, induit à écrire la *Critique de la raison pratique* après la *Critique de la raison pure* et, bref, à ressusciter les croyances qu'il avait d'abord détruites, — en d'autres termes, à écrire une sorte de *Génie du Christianisme* après une sorte d'*Essai sur les révolutions*, — afin de consoler son vieux et fidèle valet de chambre Lampe, qui avait besoin d'une religion pour ne pas être par trop malheureux ici-bas... Cette interprétation narquoise du revirement que marque la philosophie de Kant, je l'approuve de bien signaler la rudesse de ce revirement. Mais elle n'est pas juste. Le plan, le schéma, l'idée de la *Raison pratique* se trouvent déjà, explicitement, à la fin de la *Raison pure*. Pour Kant, la restauration des croyances est, sinon l'idée première, du moins une idée de la première heure; et la dialectique meurtrière de la *Raison pure* n'est pas tout à fait, mais elle est presque la même chose que le « doute méthodique » de Descartes ou le scepticisme provisoire de Pascal, l'une des prémisses d'une argumentation dogmatique, tendant à des affirmations.

En tout cas, voilà l'échantillon d'un processus idéologique qui mène de la mécréance et du nihilisme au dogmatisme et à la croyance. Dans l'œuvre de Chateau-

briand, le processus n'est pas le même : l'*Essai sur les révolutions* ne compose pas les prémisses d'un raisonnement dont *Le Génie du Christianisme* présenterait les conclusions; et Chateaubriand, en écrivant *Le Génie du Christianisme* ne s'est pas soucié d'établir, de restaurer, une religion pour le peuple, une consolation pour les vieux Lampe qui, à l'annonce de l'agonie des dieux, laissent, d'effroi et de chagrin, tomber leur parapluie.

Mais Chateaubriand, s'il avait été curieux de métaphysique, aurait facilement connu le système de Kant. L'intelligent Joubert en avait parlé à Pauline de Beaumont; et il lui en parle encore dans les lettres qu'il lui adresse au temps de Savigny. Non; et remarquons ici l'indifférence où fut toujours Chateaubriand à l'égard de la philosophie.

Joubert n'avait aucun doute là-dessus. Il n'essaya pas du tout de mettre Chateaubriand au courant du Kartisme : il savait que l'auteur du *Génie du Christianisme* n'était pas un idéologue, mais un poète, et il ne songeait qu'à lui voir faire œuvre de poète.

TABLE

Pages.

I. 1

II. Pauline de Beaumont. 21

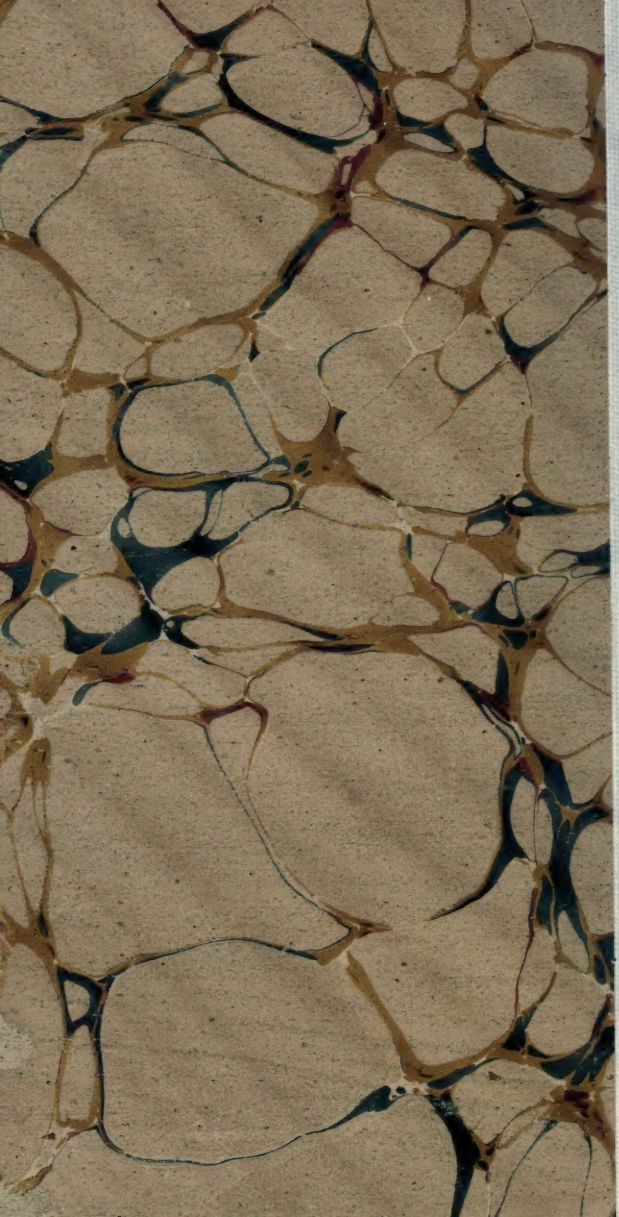
III. Madame Récamier. 109

IV. Hortense Allart. 229

V. 319

Appendice. 343

PARIS. — IMPRIMERIE A. DAVY, 52, RUE MADAME



PQ 2205 Z5B43

Besunier, André
Trois amies de Chateaubriand

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY